

Gwenc'hlan
Le Scouëzec



ARTHUR,
ROI DES
BRETONS
D'ARMORIQUE

Tome I





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Gwenc'hlan Le Scouëzec

Arthur, roi des Bretons d'Armorique

LE ROI DES PIERRES

TOME I



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2002
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

I

TERRE DES PIERRES

Bien qu'il n'ait pas manqué d'auteurs pour s'occuper des Romans de la Table Ronde, qu'ils fussent britanniques, français ou américains, qu'ils fussent formés aux disciplines universitaires ou qu'ils appartenissent au monde des doux fantasistes, qu'ils connussent, comme Joseph Loth la linguistique du monde celtique, ou qu'ils n'en sussent, comme la plupart des autres auteurs, pas un traître mot, l'histoire de la légende arthurienne s'est faite dans le désordre et avant même que quelques problèmes fondamentaux aient pu être, sinon résolus, du moins fortement éclaircis, on a tiré des conclusions péremptoires ou tout simplement affirmé et confirmé des parti-pris.

Le sens et les implications profondes du mythe ont échappé à la plupart des commentateurs jusqu'à présent. L'origine des récits tels qu'ils nous sont parvenus, reste inconnue ou peut-être mal orientée. Les toponymes n'ont pas vraiment été identifiés et la géographie qui apparaît dans les textes, demeure totalement incompréhensible. Les anthroponymes ne sont pas expliqués et le nom même d'Arthur n'a pas donné lieu à la discussion nécessaire à son bon usage.

N'a-t-on pas entendu récemment une universitaire, affirmer à la télévision l'origine grande-bretonne de la tradition arthurienne, avec cette simple réserve qu'on n'a jamais réussi à identifier les lieux et qu'ils sont donc purement mythiques. C'est, on en conviendra, le type même du raisonnement faux et le contraire d'une saine critique historique.

Il faut dire que l'origine du roi Arthur se perd, comme celle des grandes figures mythiques et parfois historiques, dans le brouillard des incertitudes. On en parlerait pour la première fois, dans des Annales Galloises du X^e siècle où il est dit avoir combattu contre Medraut à *Camlann* : mais on ne nous dit là ni qui il est, ni qui est son compétiteur, ni bien sûr où se trouvent la Lande courbe, Camlann. Quelques récits légendaires britanniques le mentionnent. Un de ces fourre-tout sans caution comme il y en a tant, placé sous le vocable de Nennius raconte à son sujet quelques faits de folklore et de mythologie, mais la première version à en parler date de la fin du XI^e siècle, ce qui est déjà tardif. Des sculptures, qui seraient d'inspiration armoricaine, représentent une scène arthurienne au portail de Modène en Italie. Enfin, en 1138, paraît l'œuvre de Geoffroy de Monmouth,

l'*Historia Regum Britanniae*, qui raconte la vie et les exploits du grand roi Arthur, roi de Grande Bretagne et d'une large partie des anciennes Gaules.

On a parlé de faux à propos de Geoffroy : il s'agit plus probablement d'un mélange de mythologie et, comme disent les Anglais, de *forgeries*, c'est-à-dire d'inventions et d'emprunts hors de propos. Ce qui est certain c'est que l'ouvrage a été écrit à la plus grande gloire des rois anglo-angevins et pour le soutien de leur politique contemporaine. La source de Geoffroy serait un ouvrage armoricain.

Par la suite, et en particulier au XIX^e siècle, une interprétation géographique a été mise en place sans le moindre commencement de preuve le plus souvent, et c'est elle qui fait foi aujourd'hui de la tradition arthurienne.

Autant dire que toute la question des origines et de la nature même des récits est à reprendre, si nous voulons obtenir quelque clarté à ce sujet. Certes il ne nous est pas possible de relire dans cet esprit toute la littérature arthurienne qui emplit des bibliothèques entières et notre projet s'est volontairement restreint, outre les mentions antérieures, au surgissement de la tradition dans l'Europe du XII^e siècle, c'est-à-dire à Nennius, aux quelques textes insulaires, à Geoffroy de Monmouth, à Chrétien de Troyes surtout, à Marie de France et, en raison de son importance géographique, au franconien Wolfram von Eschenbach. Robert de Boron déjà brode sur les récits primitifs : nous n'y avons fait allusion qu'épisodiquement.

Mais, avant toutes choses, la question primordiale, celle qui se pose d'emblée, trop vite résolue par la plupart des auteurs, c'est bien le sens et l'origine du nom d'Arthur. Mais aussi d'où il nous vient, quelles en sont les premières mentions et dans quel contexte elles se situent.

1 LE ROI DES OURS

Le roi Arthur, commandant de CRS?

Mis à part quelques chercheurs, on est généralement persuadé du caractère singulier du terme : nul n'en aurait été désigné avant le XII^e siècle, si ce n'est le Grand Roi semi-légendaire des Bretons, dont nous avons entrepris à notre tour de percer le mystère. Les soi-disant spécialistes de la Matière de Bretagne suivent d'ordinaire les meilleurs celtisants pour qui Arthur relève du mot brittonique qui s'entend de l'ours, mais aussi du guerrier. Le celtique *Artos*, plus proche de l'*Arctos* grec que de l'*Ursus* latin, a donné *Arzh* en breton moderne où Arthur se dit normalement *Arzhur*. En cornique cependant, comme en breton dialectal, en particulier vannetais, le mot *ours* ou *ors*, d'origine latine, a fini par prévaloir.

L'appellation, ainsi définie, convient parfaitement, il faut le dire, au « chef de guerre » que nous présentent les anciens textes de Nennius et de Geoffroy de Monmouth. Il se rapproche d'ailleurs d'un autre nom, celui d'Armel, régulièrement venu d'un *Arthmaël* médiéval et d'un *Arto-magalos* antique : c'est là « le prince Ours » ou « le Grand Ours ».

La plus ancienne apparition d'un Arthur sur la scène historique, selon Léon Fleuriot, l'historien des origines de la Bretagne, daterait du II^e siècle de notre ère. A cette époque en effet un certain L. Artorius Castus commandait la VI^e Légion Victrix en garnison à Epetium. Cette ville de Dalmatie, devenue Sobrez de nos jours, est située près de Salone, dans la région de Split et s'est trouvée récemment rattachée à la nouvelle Croatie. Le colonel en question n'intéresserait donc que de très loin notre propos si le régiment placée sous ses ordres n'avait été auparavant installé à Eburacum, c'est-à-dire à York en Grande-Bretagne.

Une inscription trouvée sur le site dalmate nous précise les exploits antérieurs de ce militaire. A la tête de ses braves Bretons, Artorius aurait réprimé une révolte des Armoricains. C'est du moins ce qu'un érudit anglais K. Malone, a tiré d'un texte tronqué *duci legg c m Britanicarum adversus Arm s* qu'il a lu *duci legionum, cohortum, alarum Britanicinarum adversus Armoricanos*, chef des légions, des cohortes et des ailes des Bretons contre les Armoricains. Pour Malone, ce serait un des prototypes d'Arthur.

L'hypothèse n'est pas très plaisante, ni pour les uns ni pour les autres. Le grand Arthur en commandant de CRS, entraînant ses miliciens, comme le chantait naguère Gilles Servat, à *taper sur leurs frères*, voilà qui n'est guère engageant. Mais enfin... la science et l'histoire nous ont habitué à avaler bien d'autres couleuvres.

Toutefois on peut porter le même nom, ou à peu près, on peut même avoir la même vocation militaire, et être profondément différent. Jusqu'à plus ample informé, il nous est loisible de considérer l'épisode d'Artorius non comme l'apparition de notre héros, mais comme la première manifestation, en pure sémantique, d'un dérivé de l'*Artos*.

Le Roi Arthur était-il irlandais ? gallois ? cornique ?

Après cet Artorius d'ailleurs, il faut attendre quelque peu avant de rencontrer un homonyme, même approché, en fait jusqu'à la fin du VII^e siècle. C'est à cette époque en effet que le neuvième abbé d'Iona, Adamnan écrivit sa Vie de saint Colomban, aujourd'hui connue par un manuscrit du début du VIII^e siècle. Edmond Faral, qui tient la composition de cette œuvre, pour un peu antérieure à

697, y a relevé l'existence d'un certain Artusius, fils d'Aed mac Gabrain, roi du Dalriada. Adamnan rapporte qu'il fut tué au combat en 596, en Irlande.

La principauté du Dal Riada avait été constituée par une invasion de Gaëls, au V^e siècle de notre ère, dans cette partie de l'actuelle Ecosse qui comprend la péninsule de Kintyre, les îles, comme Islay, Jura et Arran, et la Grande Terre qui l'avoisinent, autrement dit le futur comté d'Argyl, la région la plus proche de l'Irlande. Ce territoire se trouvait immédiatement au sud-est du grand monastère d'Iona et son histoire fut ainsi mentionnée à peine un siècle plus tard. Le renseignement ne manque donc pas de valeur.

Dans le même ordre d'idées, Edmond Faral cite l'existence de deux autres Arthur, à peu près contemporains du précédent, voire un peu plus anciens. Les Annales du monastère irlandais de Clonmacnoise, sur le Shanon, nous font connaître en effet la personnalité d'Arthur mac Bicuiri, originaire d'Ulster, tué lui aussi au combat en 625 à Cantire en Ecosse, sans doute le Kintyre du Dal Riada, dont nous parlions à l'instant.

Le troisième n'est cité qu'à propos de son petit-fils Faradach, qui fut garant d'une loi, dite Cain Adamnain, promulguée en 697. Il vivait sans doute au milieu du VII^e siècle.

La prudence interdit à Edmond Faral, dans sa *Légende arthurienne* de tirer de tout cela des déductions hâtives et il se contente à juste titre de remarquer qu'à cette époque du moins, le nom est porté non dans le sud de la Grande-Bretagne, mais dans le nord, non par des Bretons, mais par des Gaëls. Ces derniers sont en fait des Irlandais d'origine, implantés dans le sud-ouest du pays picte, et qui ont gardé de nombreuses relations avec l'Erin.

Si l'on se satisfaisait de cette triple mention, l'on pourrait être amené à donner au nom d'Arthur un point de départ gaélique, à moins qu'il ne se fût agi même d'un Gaël. Pourquoi d'ailleurs ne serait-ce pas l'*Ard-ri*, le roi suprême, celui qui dominait sur les quatre cantons de l'île?

Certes on ne comprendrait pas très bien, dans cette hypothèse, comment les Bretons auraient fini par faire un héros national d'un prince d'Irlande ou d'origine irlandaise, alors que les compatriotes de celui-ci ne cessèrent pas dans la seconde moitié du I^{er} millénaire d'envahir et d'importuner leurs cousins bretons.

Seulement voilà : ni les Gallois, ni les Corniques, en tout état de cause, ne possèdent de trace, avant 950 au plus tôt, d'un quelconque guerrier, ou autre, appelé de la sorte. La première indication est celle d'un Arthur map Petr, dont nous aurons l'occasion de reparler, qui se trouve dans la deuxième des Généalogies galloises du X^e siècle, et qui est évidemment le roi légendaire. Les Annales

de Cambrie, qui, nous le verrons, le citent par deux fois, datent de la même époque.

Il est bien question d'Arthur, dans le *Gododin d'Aneirin*, poème gallois sans doute composé au VI^e siècle, mais connu uniquement par un manuscrit qui n'est pas antérieur à 1250. La mention, qui concerne ici encore notre personnage, est unique et si brève, qu'on la fait volontiers passer pour une interpolation. De toute manière, en dehors de cela, le nom d'Arthur ne paraît avoir été porté par qui que ce soit en Galles ou en Cornouailles britannique.

Cette carence des auteurs est l'un des faits les plus surprenants de l'histoire arthurienne. Alors que la plupart des auteurs réservent aux Gallois l'honneur d'avoir engendré les prototypes des Romans de la Table Ronde, tout se passe comme s'ils n'y étaient pour rien, ou pour bien peu.

Les Anglais d'ailleurs ne connaissent pas plus, avant le XII^e siècle, cet adversaire pourtant de taille. L'historien des Anglo-Saxons, Bède le Vénérable, n'en parle pas. Si un tel chef de guerre s'était opposé à la domination de ses ancêtres dans l'île de Bretagne, cet auteur n'aurait pas manqué de le mentionner, ne serait-ce que pour augmenter la gloire des siens. Mais rien, absolument rien, ni vers Galles, ni en Cornouailles, ni du côté de l'Ecosse, n'est signalé.

Le Roi Arthur était-il breton ?

On a dit qu'il en était de même en Bretagne Armoricaïne. Trois princes de ce nom, il est vrai, ont régné dans notre péninsule, mais ce sont trois ducs, tous postérieurs à Geoffroy de Monmouth et à la date fatidique de 1138 qui marque le début de la célébrité arthurienne. Ce ne serait donc que de pâles imitateurs.

Certes. Mais si ces souverains armoricains n'étaient pas une simple copie ? S'ils étaient une vraie survivance, et l'affirmation d'une tradition continentale authentique ? Car, après tout, il n'y a pas de souverains gallois ou, d'une façon plus générale, britanniques, à s'être prénommés ainsi. Et si le meurtre d'Arthur Ier par son oncle, le roi d'Angleterre Jean sans terre ne résultait pas d'autre chose que de la volonté de tuer l'avatar d'Arthur le Grand, ou, si l'on préfère, le mythe même d'Arthur ?

Nous entendons bien répondre à ces questions qui sont étroitement liées à notre propos. Mais il nous faut auparavant tenter de remonter dans le temps armoricain et nous efforcer de retrouver sur le continent des traces antérieures à la première apparition du nom d'Arthur dans l'*Historia Britonum* dite de Nennius et si possible avant la rédaction des *Annales de Cambrie* à la fin du X^e siècle, qui mentionnent tous les deux notre personnage.

L'un des grands obstacles à la réalisation de ce propos a toujours été l'absence de littérature écrite conservée en Bretagne Armoricaïne antérieurement au XII^e siècle. On considère d'ordinaire que la fuite des clercs au IX^e siècle devant les Normands a fait disparaître tout écrit, autre que cartulaire, antérieur à cette époque. En particulier, l'ancienne littérature des Bretons, qui a existé évidemment autant sur le continent qu'au Pays de Galles, n'est pas parvenue jusqu'à nous, si ce n'est par quelques bribes. Les ravages effectués sur les côtes d'Armorique par les Hommes du Nord ont contraint les moines à quitter leurs monastères, emportant les reliques des saints et les plus précieux manuscrits : mais ce sont plutôt des textes chrétiens que des légendes au relent de soufre. Avaient-ils mis par écrit d'ailleurs, comme l'avaient fait les Irlandais, les traditions antérieures à la christianisation de leur pays ? Rien n'est moins sûr.

Mais la tradition orale s'est incontestablement perpétuée. Un ethnologue celtisant, Donatien Laurent a démontré récemment qu'une chanson comme *Yanig Skolan*, recueillie au siècle dernier par La Villemarqué et par Luzel, était construite sur le mode ternaire propre à l'ancienne métrique bretonne et qu'elle avait son analogue *Ysgolan* dans la culture galloise. Plus parlant encore, cet *imram* des moines de Locmaje Penn-ar-bed (Saint-Mathieu de Fine-Terre), écrit en 1185, dans la grande tradition des voyages celtiques vers l'Autre Monde.

Mais si nous renonçons toutefois à trouver dans le maigre butin que nous accordent actuellement les recherches dans ce domaine et que nous nous tournions vers les textes juridiques antérieurs au XII^e siècle, nous nous apercevons très vite que les Cartulaires d'abbayes, eux, quoiqu'on en ait dit, connaissent bien le nom d'Arthur.

Il est étrange, à vrai dire, qu'aucun spécialiste des légendes arthuriennes, si ce n'est le celtisant Joseph Loth, n'ait jamais eu la curiosité de compulser les archives de la Bretagne Armoricaïne. L'habitude, bien ancrée parmi les universitaires parisiens de considérer la pauvreté culturelle absolue de ce pays, les a conduit et, avec eux, à plus forte raison les maîtres d'Oxford et de Cambridge, à nier l'existence de toute source possible de renseignements dans la péninsule où, pourtant, se trouve indubitablement la forêt de Brocéliande.

S'ils s'étaient attachés un peu plus à rechercher de telles données, ils n'auraient pas négligé le fait que trois bénédictins, dom Lobineau d'abord, puis dom Morice, et dom Taillandier, avaient dans le courant du XVIII^e siècle écrit une *Histoire de Bretagne* qui s'étayait de trois volumes in-folio de *Preuves*, lesquels constituent encore aujourd'hui le trésor des chartes, titres et cartulaires de notre pays.

Un acte du roi Erispoë en l'an 851

Si donc nous parcourons les 578 colonnes qui précèdent, dans le tome premier, l'année 1138, nous nous apercevons rapidement que le nom d'Arthur, bien avant donc les trois ducs qui en furent honorés, apparaît non rarement dans cette partie de notre histoire. Les archives recueillies par Dom Morice nous révèlent finalement rien moins que six mentions de gens portant ce nom antérieurement à 1138, c'est-à-dire à la parution de l'œuvre de Geoffroy de Monmouth qui va le vulgariser dans toute l'Europe.

Dans la donation faite par Ratuili aux moines de Redon, par laquelle il leur accordait en propriété la totalité de Beignon, le 12 juillet de la vingt-et-unième année du règne de l'Empereur Louis Le Pieux, soit en 838, un certain Arthueu appose son sceau. Toutefois, on ne saurait affirmer qu'Arthueu soit le même nom qu'Arthur.

Un acte d'Erispoë, roi de Bretagne, du 19 mai de l'an 851 environ, faisant élection du monastère de Vadel (aujourd'hui Gaël), laisse apparaître comme témoins un Arthur et un Arthui. L'un et l'autre assistent en compagnie de quinze autres nobles, de quatre évêques et d'un diacre, à la confirmation solennelle par Erispoë de la donation faite par son père le roi Nominoë à saint Conwoïon et aux moines de Redon. Il en est d'Arthui comme d'Arthueu, mais Arthur est incontestable.

L'an 860, le sceau d'Artur (sic) est apposé au bas d'une charte accordée par le Roi Salomon de Bretagne au monastère de Prum, dans les Ardennes. Parmi les cosignataires, on notera la présence d'un Wiomarc, ancêtre de nos Gwiomarc'h et autres Guyomard, d'un Berwalt et d'un Bertwalt, dont le nom se francisera plus tard en Perceval.

La donation, faite en 878, par Alain le Grand au monastère de Redon, d'Arzon dans la presqu'île de Rhuys, *Ardon-Rowis*, a pour témoin, entre autres, un certain Arthur.

Sur un titre de 1093, figurant dans le chartier de l'abbaye de Marmoutiers en Touraine, alors propriétaire du prieuré Saint-Exupère de Gahard, aujourd'hui en Ille-et-Vilaine, intervient un nommé Artur de Gahard (*Arturius de Gahardo*). Gahard est situé à vingt-huit kilomètres au nord-ouest de Rennes, près de Sens de Bretagne.

Une charte encore de Marmoutiers, d'environ 1058, mentionne la présence auprès du duc Conan II, lors d'un voyage de celui-ci à Blois, d'Arthur de Servon (*Artur de Servum*). Servon est situé entre Châteaubourg et Rennes, sur la Vilaine, à une vingtaine de kilomètres de Rennes.

Une donation faite en 1086 à Saint-Florent d'Angers par Giron fils d'Ansketil et signée au Château Ansketil — le futur Châteaugiron — en présence notamment d'Artur du Château (du Château Ansketil?), *Arturus de Castello*. Châteaugiron est à dix kilomètres à peine de Servon.

Voici donc six personnages entre 851 et 1086 : Arthur (851), Artur (860), Arthur (878), Artur de Servon (1058), Artur du Château (1086), Artur de Gahard (1093). On peut y ajouter deux appellations voisines, celle d'Arthueu qu'on trouve dans le cartulaire de Redon à l'occasion de l'acte de Ratuili en 838, et celle d'Arthuiu, à deux reprises dans le même chartier, une fois pour désigner l'un des sept Assesseurs du juge Drewalon, envoyé du roi Nominoë, et une autre fois sur l'acte d'Erispoë de 851, où figure également un Arthur.

Si l'on considère que le manuscrit du pseudo Nennius date de la fin du XI^e siècle, que le texte ne saurait en aucun cas être antérieur à la fin du IX^e, la plupart de ces nobles seigneurs lui sont antérieurs. Même en admettant — ce qui est très hypothétique — que tous les éléments du manuscrit Harléien puissent être remontés chronologiquement jusqu'à l'époque du texte de Chartres, celui-ci reste postérieur au roi Erispoë et ne saurait, en tout état de cause, avoir influé sur les baptêmes de cette époque.

En outre, bien que la tradition irlandaise nous fasse connaître des Arthur deux siècles plus tôt, rien ne permet d'affirmer pour cela que le breton ici vienne du gaélique, ni qu'il faille envisager l'hypothèse d'un passage d'Irlandais sur le continent. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est qu'il s'agisse d'un nom celtique plus ancien que la séparation ethnique. Rien n'empêcherait d'ailleurs, dans l'état actuel de nos connaissances de la préhistoire occidentale, que le mot fût préceltique et appartint au fonds culturel de ce peuple que les Irlandais appellent Tuatha Dé Danan, les tribus de la déesse Dana, et auquel on attribue parfois la construction des mégalithes.

Que d'ours! Que d'ours!

Le nom d'Arthur viendrait, nous l'avons dit, du mot celtique Artos qui désigne l'ours et aussi le Guerrier. Arthur pourrait être, dans cette hypothèse, tenu pour le Roi-Ours, c'est-à-dire Le Roi des Guerriers, ce qu'il paraît bien être en effet. La tripartition, bien connue depuis Georges Dumézil, des sociétés indo-européennes, en soldats, en clercs et en producteurs, s'en satisferait fort bien.

Néanmoins, nous avons été amené, par une voie détournée, à reconsidérer entièrement la question. La lecture de la carte de Bretagne, et plus particulièrement du département du Morbihan, nous avait conduit à un certain nombre

d'observations énigmatiques, précisément à propos du terme *Arz*. On ne saurait manquer d'être étonné par le nombre de communes, entre l'Ellé et la Vilaine dont le nom est constitué ou commence par cette syllabe.

D'abord, sur le Golfe: voici *l'île d'Arz* en son milieu, au bord du courant qui vient de Vannes avant d'aller passer entre le tumulus de Gavrinis et le double cromlec'h d'Er Lannig, et, posté sur la lèvre orientale de l'embouchure, *Arzon*, riche aussi en mégalithes. Je laisserai pour l'instant de côté *Arradon* à qui il manque un z et *Sarzeau*, qui enferme entre un S et quelques voyelles la curieuse syllabe. En revanche, en gagnant le passage de la Vilaine, nous rencontrons *Arzal* où un barrage récent permet de franchir le fleuve. A l'autre extrémité de l'ancien évêché de Vannes, mais passé aujourd'hui au département du Finistère, *Arzano*, sur la rive droite du Scorff, regarde les rochers de Plouay situés en face.

A ces quatre paroisses, il nous faut ajouter une rivière, l'*Arz*, qui coule d'Ouest en Est, en côtoyant les Landes de Lanvaux, vers son confluent avec l'Oust; et un cap de Belle-Ile, près de Locmaria, *la pointe d'Arzic*.

Mais... des ours de pierre?

Les étymologies proposées par les linguistes de référence sont diverses: Dauzat fait venir Arzon du gaulois Aredunum, qui signifie « près de la citadelle ». De fait, au pied du beau site défensif de Sion, dans le Valais suisse, existe un village d'Ardon, qui mérite bien un tel déterminatif. Mais *dunum* signifie non pas n'importe quelle citadelle, mais une hauteur fortifiée. Et si Arzon se trouve en face de Locmariaquer, ancienne capitale fortement protégée, on ne peut parler de hauteur dans les environs. Le point culminant de la presqu'île de Locmariaquer, à notre époque, se situe vers 23 m entre Kermané et Keriolet à son origine et la plus grande partie de la commune n'atteint pas 10 m. Quant à Arzon, la commune ne dépasse pas 30 m si ce n'est au tumulus de Tumiac qui culmine à 34 m au-dessus d'un environnement immédiat à 15 ou 16 m. En outre, bien qu'il porte le nom fantaisiste de butte de César, il ne saurait passer pour une forteresse. La détermination du sens nous paraît ici manquer d'arguments.

Arzal a pour formes les plus anciennes Aرسال (1144) et Hارسال (1330) et paraît à cet égard se différencier des autres noms qui n'ont ni s, ni h.

La relation entre ces différents lieux et l'ours n'a rien d'évident. Il est vrai que ce sympathique animal a disparu de Bretagne depuis un certain nombre de siècles et qu'il n'est pas aisé d'en déterminer aujourd'hui les différents repaires. Quant au vocable lui-même, l'usage courant du dialecte de Vannes a éliminé ce vocable depuis plus de deux cents ans au profit de son concurrent d'origine

latine, l'Ours. Le mot, qui se prononce *Arz* ailleurs, se disait ici normalement *Arh*. Les toponymes que nous avons cités sont en fait des formes stéréotypées anciennes et leur prononciation moderne se fait en Arh : Arhon pour Arzon, En Arhenaw pour Arzano, etc.

La solution resterait donc indécise si un nouvel élément ne venait susciter la curiosité lorsqu'on examine avec soin le littoral du Morbihan. C'est précisément la présence du mot Ours sur les cartes.

Il y a d'abord un Kernours breton en Belz, non loin de la rivière d'Etel, mais surtout, en français, voici la Pointe de l'Ours en Sarzeau, voici la Baie de l'Ours et son Rocher de l'Ours en Crac'h, et puis deux écueils en Saint-Pierre-Quiberon, l'Ours de Kerret et l'Ours de Kerbugnec. Fait remarquable, ces six prétendus quadrupèdes sont en relation étroite avec des rochers. Les deux derniers sont eux-mêmes de petits écueils, à peu de distance du rivage oriental de la presqu'île de Quiberon : ils sont signalés à la navigation chacun par une balise. La Baie en Crac'h, ouverte sur le cours de la rivière d'Auray, semble avoir gagné son nom d'un caillou analogue qu'elle enserre sur l'estran. La pointe en Sarzeau, également rocheuse, est précédée dans le courant du Golfe d'une balise. Quant à Kernourz en Bono, dont le nom signifierait le Village de l'Ours, c'est sur son territoire qu'à côté du lieu-dit le Rocher se trouve le tumulus du même nom.

D'où peuvent bien provenir linguistiquement tous ces Ours de pierre ? Le mot étant récent en breton, ils ne peuvent résulter que d'une traduction en français du mot Arzh : précédemment l'on devait dire Beg en Arh, Bwe en Arh, Roh en Arh (ou Men en Arh), Arh Kerret, Arh Kerbougne. Dans le cas des deux Kernours, ce serait, en breton même, un remplacement du mot ancien par le mot nouveau, il y a quelques siècles.

Mais ceci ne nous donne toujours pas la clef de cette curieuse relation entre le quadrupède, Ours ou Arzh, et les rochers, en particulier les petits écueils. Avant d'aller plus avant dans cette recherche, signalons-en un autre encore : la pointe d'Arzic en Locmaria de Belle-Ile tire sans doute son appellation d'un caillou rond, dans l'eau, immédiatement au sud du cap, que la très intéressante carte toponymique et touristique de Belle-Ile, récemment publiée par P. Gallen, désigne sous le vocable de *Men d'Arzic*. Laissons de côté pour l'instant le problème de savoir si le *d'* est le résultat d'une francisation ou comme peut-être à l'île d'Arz un archaïsme, Darzic, et contentons-nous de remarquer que Men Arzhig, « la pierre du petit ours », établit ici une relation directe entre le mot Men et le mot Arzh.

2 LE DIEU DES PIERRES

Et s'il ne s'agissait pas d'un Ours ?

Nous ne connaissons jusqu'à présent aucune explication mythologique, folklorique ou historique, à donner de ces faits. Il nous faut donc nous demander maintenant si le mot Arzh dans la toponymie, morbihannaise en particulier, désigne bien l'ours et non tout autre chose. Il convient de nous tourner pour cela vers le celtique ancien et ses survivances dans les langues modernes. Or il existe en irlandais ancien un mot *art* qui signifie non pas le plantigrade, mais... la pierre ! Il subsiste en gaélique d'Ecosse sous la forme *art-theine* pour désigner un silex et *artan*, pour un galet. Si nous n'en trouvons pas trace dans les langues brittoniques modernes, en revanche un mot voisin existait bien en celtique dans l'usage courant.

Nous en avons deux preuves. La première, une inscription bilingue, latine et gauloise, découverte à Todi en 1839, et publiée notamment par Dottin dans son *Antiquité celtique*, nous donne l'origine du monument funéraire qu'elle accompagnait. Elle nous dit qu'on a entassé ici des pierres : *karnitu artuas*. Artuas est un nom féminin à l'accusatif pluriel. Le nominatif singulier en serait donc *artua*, pierre.

La seconde mention, plus récente, est un élément de phrase, extrait par le grammairien Zeuss, de la Vie latine de Saint Domitien, abbé chez les Ségusiens *usque ad petram quæ Artemia dicitur*, « jusqu'à la pierre qu'on appelle Artemia ». Il semble s'agir ici d'un lieu remarquable, comme un menhir ou un rocher. Le nom de Ségusiens était celui des habitants du Forez et c'est donc au voisinage de la ville actuelle de Saint-Etienne que se trouvait notre Artémie.

Pour revenir au voisinage du Golfe du Morbihan, un tout petit fait linguistique nous permet de dissocier absolument l'Arzh-Pierre de l'Arzh-Ours. Il existe sur la rive droite de la rivière d'Auray, d'ailleurs en face de Bono et de Kernours, une colline habitée d'un château et d'un dolmen, dont le site porte le nom de Rosnarho. C'est-à-dire Ros-an-Arzhou en langue et en orthographe communs, la colline aux « Arzh ». Cela pourrait s'appliquer aussi bien aux ours qu'aux pierres, si la forme plurielle en *-o* ou *-ou*, employée ici n'était utilisée que pour les choses, à l'exclusion des êtres animés pour qui le pluriel se forme en *-ed*. Les ours, c'est *an Arzhed*, mais les pierres, c'est *an Arzhou*. Il s'agit donc de la colline aux pierres.

Disons-le tout de suite : il est étonnant que la connaissance déjà ancienne d'un tel vocable, signalé par d'éminents celtisants, désignant un élément aussi

important que la pierre en toponymie, en géographie et en matière religieuse, ait été aussi peu exploitée dans l'étymologie des lieux, des hommes et des dieux. Sa coïncidence avec d'indiscutables sites rocheux, dans un pays comme le Vannetais littoral, où les mégalithes parsèment la campagne et où d'ailleurs, on pouvait s'étonner de ne trouver en contre-partie de cette abondance de menhirs et de dolmens que fort peu de noms de la Pierre, donne ici toute son importance à un mot presque entièrement négligé.

Cette donnée acquise va nous permettre d'étendre le champ de nos investigations. Zeuss, qui reconnaissait absolument cet aspect du vocabulaire celtique, envisageait déjà l'implication du mot *Art* dans des anthroponymes comme *Artgal* et *Artbran* qui figurent dans les Annales irlandaises de Tigernach, ou encore dans le nom du Roi Arthur.

Il nous faut encore mentionner dans le même ordre d'idées le nom d'Armel, en celtique ancien *Artos Magalos*, généralement considéré comme signifiant le Grand Ours ou, par analogie, le Grand Guerrier. Armel a laissé son nom sur la terre bretonne en plusieurs endroits dont les principaux sont Saint-Armel sur le Golfe du Morbihan, encore une fois; à Ploërmel, en Morbihan, mais plus avant dans les terres, et à Plouarzel, au nord de Brest dans le Finistère. Ces deux derniers toponymes sont anciennement des *Ploe-Arthmael* dont la composition ne donne lieu à aucun doute. Mais rien n'empêche que cet *Arthmaël*, forme de passage entre *Artomagalos* et Armel, ne soit, non un volumineux plantigrade, ou un soldat « baraqué », mais une grande pierre. Nouvelle coïncidence : à Kerloas, en Plouarzel s'élève, le plus haut menhir d'Europe.

Le site de Ploërmel serait aussi en faveur de cette interprétation. Au voisinage de la ville et dominant le confluent de l'Yvel et du Ninian — au nom d'ailleurs très arthurien, puisque c'est le nom authentique de la fée dite communément Viviane — une crête de grès quartzeux de plusieurs centaines de mètres de longueur donne des vues superbes sur les prairies et les rivières qui y serpentent.

En ce qui concerne Saint-Armel, nous n'avons pu retrouver pareille indication, mais, outre la possibilité qu'il s'agisse bien là du patronage d'un dénommé Armel, tant de mégalithes ont disparu, tant de roches naturelles ont été débitées, qu'on ne peut nullement préjuger du sens, sur un simple manque. En revanche, un village de Saint-Barthélémy près de Baud (Morbihan), Kernars, c'est-à-dire *Ker an arzh*, a conservé, lui, le menhir auquel il doit peut-être son nom. En Malguénac (Morbihan), il y a aussi un Bonarh, qui serait dans notre perspective, une variante du plus moderne *Men bonn*, la Pierre-Borne. En La Chapelle-Neuve (Morbihan toujours), on rencontre aussi un Run en Arh, mais il est impossible d'affirmer si la colline en question se réfère à un ours ou à un caillou.

Pierres de France et de Navarre

En pays de langue française, les noms en *Art-* abondent : en Bretagne, nous avons, au sud de la Loire, Arthon-en-Retz (Loire-Atlantique). En dehors de Bretagne, nous avons relevé dans le dictionnaire de Dauzat, trente-deux noms de communes qui commencent par *Art-* ou *Arth-*, d'Artagnan à Artigné. A cela on peut ajouter jusqu'à plus ample informé, les Ardennes, l'Argonne et l'Armagnac. Il est vrai que pour compliquer quelque peu le travail de l'étymologiste, l'un des noms celtiques des élévations géographiques ou autres est donné par l'irlandais *ard-*.

Nous n'avons pu passer au crible de la visite sur le terrain, tous ces termes qui envahissent notre étude. Mais nous avons voulu les mentionner pour montrer l'extension du problème, comme il est d'ailleurs normal pour une réalité naturelle aussi importante de la vie quotidienne et pour les cultes fondamentaux.

Nous insisterons seulement, en passant, sur le nom d'Artemare, dans l'Ain, qui s'appelait, nous dit Dauzat, *Artamara* en 1312. L'éminent toponymiste en tient l'étymologie pour « obscure » et cependant cette forme apparaît assez clairement comme une autre manière, en gaulois, de dire la Grande Pierre : *Artuamara*. La configuration des lieux ne laisse d'ailleurs aucun doute à cet égard : le bourg, avec sa mairie et son église est littéralement adossé à une longue paroi rocheuse, en calcaire des Préalpes, de plusieurs kilomètres de long et se trouve établi sur la pente d'éboulis anciens et sur le plateau étroit qui la domine au pied de la falaise. Il est difficile de trouver plus belle confirmation sur le terrain d'une hypothèse de cabinet.

Il faut peut-être ajouter à cela des noms basques. En euskara, *harri* ou *arri* veut dire la pierre. Y a-t-il ou non une relation avec notre *Art*, et dans quel sens, voilà ce qu'il n'est pas facile de dire. Le basque a fait des emprunts lexicaux au celtique (comme *mendi*, la montagne), mais il est aussi possible que l'*Artua* gauloise vienne d'un langage pré-indo-européen qui pourrait être l'ancêtre du basque. L'existence d'autres noms de la pierre dans les diverses langues celtiques, comme l'inexistence dans les autres groupes linguistiques indo-européens de noms voisins de notre *Art* pour désigner la matière rocheuse, plaideraient bien en faveur de cette seconde hypothèse.

Il serait intéressant d'examiner un certain nombre de noms communs de la langue française et du latin médiéval, voire de l'occitan, à la recherche de cette racine. Mentionnons simplement l'ardoise, mais aussi l'argile, anciennement *ardille*, et bien sûr l'artillerie, qui avant de tirer des obus, lançait des pierres. Cette

arme était déjà constituée au XIII^e siècle où, pour Joinville, elle s'applique à l'ensemble des engins de guerre. Dès 1164, Chrétien de Troyes emploie le verbe *artiller* au sens d'équiper en machines de cette sorte. Littré voyait quelque difficulté dans l'étymologie, mais se déclarait en faveur d'une dérivation du mot latin *ars*, l'art. Nos modernes auteurs de dictionnaires sont plus affirmatifs. A notre époque, on a en effet rapproché cette dernière hypothèse d'un *atilier* germanique qui aurait le sens de parer et aurait contaminé « l'art » romain. Mais on n'a point lu l'article, dans Du Cange où cet érudit nous parle d'une *Artaeria*, employée au Moyen-âge au sens de catapulte, soit en latin *Petraria* et en Grec *Lithobolos*, autrement dit Lance-pierres.

Quant aux lieux-dits *Artigue* dans le midi, ce sont à l'origine des champs récemment déboisés ou débroussaillés, mais encore incultes, et bien sûr, remplis de cailloux.

Roches du Diable et autres

Arrêtons là, et revenons en Bretagne. Le mot *Arzh*, en relation fréquente et indiscutable avec la pierre et très particulièrement les roches remarquables et solitaires, tels les petits écueils en mer qu'on trouve dans le Golfe du Morbihan, le long de la presqu'île de Quiberon et sur le littoral de Belle-Ile, où la pointe d'Arzic tire son nom du petit roc voisin de son extrémité.

Arzon serait à ce compte *Artodunum*, la forteresse des pierres. Les dolmens abondent sur son territoire et elle défend l'accès d'un des pays les plus riches en mégalithes. On pourrait certes contester l'évolution d'un *dunum* en *don*, puisqu'en celtique insulaire et donc armoricain, le mot est devenu *din* (Dinan, Dinard...). Mais l'on est bien obligé d'admettre une évolution de langue romane dans la région de Vannes où l'on trouve un Séné, mais aussi un Meudon, village et château à proximité d'une ancienne voie romaine, et, au fond de l'estuaire de la rivière d'Etel, une pointe du Verdon, analogue aux nombreux Verdon et... Verdun, de France. La possibilité d'un *dunum* à l'entrée du Golfe, site stratégique pré-breton, à 30 m d'élévation, est évidente, ainsi que celle d'une évolution en *don* dans une région où d'autres exemples subsistent du fait.

Le Cartulaire de Quimperlé mentionne Arzano en 1167 sous la forme *Arth-nou*. Pour Bernard Tanguy qui suit l'interprétation habituelle, ce nom viendrait d'*Arth*, ours et de *(g)nou*, connu et ce serait en quelque sorte le totem d'un clan local. Rien n'empêche qu'il s'agisse de pierres et non d'animal. Arzano, paroisse primitive, comprenait jusqu'à la Révolution le territoire de Guilligomarc'h, qui

n'était que sa trêve. Or, dans cette dernière commune, les très curieuses Roches du Diable dominent la vallée de l'Ellé.

Arzal n'a peut-être rien à voir avec notre série. Cependant un Arzh-sal, pourrait expliquer l's de Aarsal au XII^e siècle, mais non évidemment le *h* du XIV^e. Sal a en toponymie un sens équivalent à celui de château. Ce pourrait être tout simplement le Château de la Roche.

La rivière Arz qui coule de Plaudren à Redon et passe au pied de Rochefort-en-Terre s'appelait jadis *Atr*, mais la métathèse est si fréquente, que ce peut être une forme temporaire ou locale pour Art. Dans ces conditions cet affluent de l'Oust serait un cours d'eau portant le nom de la Pierre. Il pourrait le devoir à la muraille de schistes cristallins qui en domine la vallée, précisément autour de Rochefort, en bordure des Landes de Lanvaux et donne à la région un caractère éminemment pittoresque.

Quant à l'île d'Arz, *en Arh*, on n'y compte encore aujourd'hui pas moins d'un demi cromlec'h, de deux menhirs et d'un dolmen.

Dès maintenant, en somme, il nous semble avoir assuré l'hypothèse selon laquelle, dans bien des cas, en Armorique comme ailleurs, la syllabe *art* désigne des rochers, des écueils et des mégalithes, et de là on aboutit sans peine à la conclusion que l'*Arturus* de Nennius et de Geoffroy de Monmouth, le Roi Arthur des Bretons, ne serait autre, comme l'avait suggéré Zeuss au siècle dernier, qu'un Prince de la Pierre.

C'est en direction de toute une mythologie de la Pierre en Occident que nous sommes ainsi entraînés, aussi bien vers l'antiquité mégalithique, en remontant le temps, que vers l'alchimie traditionnelle, en le descendant. Cette longue et fascinante histoire qui nous conduit jusqu'à nos jours où elle se perpétue dans l'inconscient collectif, mais tout autant dans la conscience claire de nombre de nos contemporains, serait centrée autour de ce Roi de la Pierre auquel fut reconnue la souveraineté le jour où seul entre tous, après la mort de Pendragon son père, il put extraire du bloc rocheux, merveilleusement apparu devant la Cathédrale, l'épée nue qui s'y trouvait plantée. Ce caillou sacré nous renvoie à la Pierre de Fal, qui criait lorsque le vrai roi d'Irlande s'y asseyait, et qui est, dans le texte de la Seconde bataille de Mag Tured, avec le chaudron du Dagda, la lance de Lug et l'épée précisément de Nuada, l'un des quatre objets fondamentaux des quatre villes druidiques primitives.

Arthur de Huelgoat

Nous avons reconnu dans la région de l'actuel Morbihan, un remarquable

Pays des Pierres. Il est loin d'être le seul, non seulement dans le monde occidental, mais même dans la Bretagne Armoricaïne. Mentionnons la haute citadelle naturelle, parsemée de boules de granit et de menhirs, sorte de château d'eau de la péninsule bretonne, qui s'ordonne autour de Maël-Pestivien, écoulant certaines de ses rivières à travers les chaos granitiques du Korong et de Toul-Goulig.

Citons surtout la vaste étendue couverte de blocs siliceux, triplicité agglomérée de feldspath, de quartz et de mica qui s'amassent en châteaux fantastiques ou se dispersent en monstres de roche à travers les bois, les vallées et les crêtes de Huelgoat. Là, dominant tous les environs, des hauteurs de Tuchen Gador et de Roc'h Trevezel, au-delà des fondrières du Yeun Ellez où s'ouvrent les Enfers, jusqu'aux cimes des Montagnes Noires où défilerait parfois l'armée mythique des Bretons, à moins que ce ne soit la Chasse Arthur, se dresse le plus puissant oppidum de la presqu'île armoricaïne et il se nomme le Camp d'Artus.

Bien entendu, cet Artus sous sa forme romane de cas-sujet, avec son *s* terminal, n'est point différent de notre Roi : à l'époque moderne, il en est une application littéraire et sans doute romantique. Prosper Mérimée, qui visita les lieux en septembre 1835 et les a signalés dans ses *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France*, les désigne mieux comme le *camp d'Arzur* et il entend bien ce mot comme la forme bretonne d'Arthur, même s'il y voit, à la mode de son temps, une *corruption* du français. Et il ajoute d'ailleurs avec perspicacité : *Ce mot est d'autant plus remarquable que les paysans bretons d'aujourd'hui me semblent beaucoup mieux connaître César qu'Arthur, leur compatriote, et le héros de romans inventés, dit-on, dans leur pays.*

Quoi d'étonnant à ce que le nom d'Arthur s'applique à une véritable Citadelle des pierres, dans le domaine du plus beau chaos d'Europe ? Ne s'agirait-il pas, à la lumière de ce que nous venons de dire de la capitale même du Roi Arthur ? Et ceci ne nous conduit-il pas à une conséquence imprévue : Arthur était-il un Osisme ? un Vénète ? Mieux encore : l'époque d'Arthur n'est-elle pas de beaucoup antérieure à l'arrivée des Saxons dans l'Occident celtique ? Ne se rattacherait-elle pas aux temps néolithiques des bâtisseurs de tumulus dolméniques, à l'équivalent armoricain en somme de ces Tuatha Dé Danan, dont nous avons déjà évoqué la trace ?

Car enfin, la principale civilisation des pierres que notre continent ait connue, correspond bien à l'âge que les archéologues ont appelé d'abord de la pierre polie, puis néolithique : non content de fabriquer des outils et des armes dans ce matériau, les hommes en ont alors érigé des flèches, constitué des mottes, échafaudé des tombeaux. Le chaos et les blocs épars qu'on rencontre à chaque pas à

Huelgoat remontent à une érosion d'âge géologique : ils étaient là dès le paléolithique. Les mégalithes armoricains, et parmi eux le menhir de Kerampeulven en Berrien qui semble montrer l'entrée du Camp d'Artus, appartiennent aux millénaires antérieurs à notre ère. Les uns comme les autres apparaissent comme les répondants d'un dieu des pierres et celui-ci ne pourrait avoir de plus beau nom qu'Arthur.

Notre héros n'aurait-il pas été un roi — ou le nom d'une dynastie — préhistorique de l'Armorique ? N'aurait-il pas acquis dès lors sa stature mythologique, quitte pour lui à revenir, à l'occasion, à l'aide de ses descendants, lors des catastrophes nationales par exemple ?

Peut-être faut-il placer parmi ces hypostases, le personnage de saint Armel : Arthur ne serait-il pas le même que cet Armel presque homonyme ? Quoi de plus adapté que la dénomination de Plouarzel — *Ploearzmel* en 1330 — paroisse effectivement de la Grande Pierre, puisque sur le territoire de la commune, ainsi que nous le disions plus haut, s'élève jusqu'à neuf mètres au-dessus du sol, le plus haut menhir de la civilisation mégalithique ? Et si l'on se remet en mémoire le sens de ces masses, taillées pour s'enter dans le paysage, la volonté d'offrir un corps dans notre univers aux ancêtres qui peuplent l'Autre Monde, mais ont besoin d'une demeure en celui-ci, ne dirait-on pas que le Seigneur de Kerloas n'est autre qu'Arthur lui-même ?

Le seul fait de porter une dénomination à la fois archétypique dans son fondement et archaïque dans sa forme multiplie les possibilités de la rencontrer dans les régions les plus diverses. Que des Irlandais et des Gaëls d'Ecosse se soient ainsi appelés aux VI^e et VII^e siècles de notre ère, qu'un général romain, dès le II^e siècle, ait porté ce nom à la tête de la Légion Victorieuse des Armoricains, qu'un Breton de l'Île désigné de même se soit empoigné, au VI^e siècle, avec un compatriote, un certain Medraut, dont on dira plus tard qu'il lui avait pris sa femme, tout cela ne saurait surprendre dans la mesure où ces faits divers se déroulent sur le territoire des Grandes Pierres, lequel s'étend des Orcades à Tamanrasset et du Shannon au Danube.

3 LE CAMP D'ARTHUR

L'intérêt que suscite pour la compréhension de la tradition arthurienne, la région de Huelgoat, nous porte maintenant à rassembler les données que nous possédons sur l'antiquité de ce pays. A l'époque où César vint en Gaule, il était occupé, ainsi que toute la partie la plus occidentale de la péninsule armoricaine, par un peuple appelé Osismien.

Les Osismes nous sont moins bien connus que leurs voisins, les Vénètes, mais nous savons qu'à la fin de l'indépendance gauloise, ils appartenaient les uns et les autres à la fédération armoricaine. Les historiens modernes ne sont pas assurés de leur origine. On ignore en fait s'ils appartenaient aux Celtes qui avaient envahi l'Occident dans le millénaire précédent notre ère, ou bien s'il s'agissait d'autochtones plus ou moins celtisés au contact de ceux-ci.

Ptolémée les mentionne, au premier siècle. Avant lui, Strabon et, bien sûr, César en avaient parlé. Pytheas, qui vint de Marseille dans leurs parages, au IV^e siècle avant Jésus-Christ, à la recherche de l'étain, les appelle Ostimiens ou Timiens. Il avait appris à connaître chez eux le Kabaion ou promontoire de Gobaion, notre moderne Pointe du Raz. C'était l'Oestrymnide d'Avienus.

Leur capitale, aux dires de Ptolémée encore, au deuxième livre de sa Géographie, se nommait Ouorganion, mais comme toujours, les manuscrits varient : on trouve ainsi *Ouorganion*, *Ouorgonium*, *Ouorgon*, *Ouorgion*. La ville se trouvait selon les coordonnées de cet auteur, par 17° 40' de longitude et 50° 10' de latitude. La première de ces mesures est aberrante, comme souvent les méridiens des Anciens : l'admettre serait placer l'embouchure de la Loire et notre cité sur la même ligne verticale. La latitude est toujours plus fiable. Dans le système de Ptolémée, la pointe du Raz (Gobaion Akrotèrion) est à 49° 45' et Brest, que nous identifions à Staliokanos Limèn, à 50° 15'. Dans ces conditions, le parallèle 50° 10' passe sensiblement par Huelgoat.

Vorganium était-il à Carhaix?

Si Ptolémée l'appelait, en grec, Ouorganion, dont les Latins ont fait Vorganium, la ville des Osismes figure sur la Table de Peutinger sous la forme Vorgium. On a voulu opposer ces deux mots et les appliquer à deux villes différentes : Vorganium aurait été Carhaix, Vorgium Kastel-Ac'h à l'embouchure de l'Aber-Ac'h, plus communément appelé en « français » Aber-Wrac'h et plus récemment la ville gallo-romaine de Kerilien en Plouneventer. Mais on n'a pu en aucune manière

assurer ces interprétations, ni même prouver que l'un ou l'autre de ces sites se trouvait en cause.

Kastel-Ac'h est un camp préhistorique, mais d'importance médiocre, quoique de superbe situation. Face à l'Île Vierge, au débouché de l'Aber-Wrac'h dans la mer, ce petit crâne de rochers chauves, protégé aujourd'hui comme espace naturel par la plus haute autorité des Osismes modernes, je veux dire le Conseil Général du Finistère, surveillait jadis les entrées d'un port dont le nom, comme les quais, s'est trouvé englouti par les vagues, les sables et l'histoire. Là se terminait la voie antique qui venait, et vient encore, de Carhaix, par le col de Tredudon, le gué de l'Elorn à Landivisiau, l'ancienne futaie du Folgoët et le sanglant château de Penmarc'h. Ceci dit, Kastel-Ac'h n'offre aucune des conditions requises pour être la capitale d'un peuple qui couvrait au moins le territoire de l'actuel département du Finistère, et peut-être plus encore.

En fait, la fortune, toute relative, de Kastel-Ac'h à cet égard lui avait été fournie au XIX^e siècle par un archéologue nommé Le Men, qui interprétant le texte presque illisible d'une borne miliaire retrouvée au village de Kerscao en Kernilis (29260), y avait lu que *Vorgan.* était à huit milles, *MP VIII*, soit 11 km 780 de là. Mais l'inscription donnerait plutôt treize milles, *MP XIII*, soit 19 km 145, si tant est qu'on puisse y déchiffrer quelque chose.

Quant à l'hypothèse carhaisienne, c'est elle qui, aujourd'hui a toute la faveur des historiens. L'on remarque cependant que si Carhaix a montré des restes romains, on n'y a relevé aucune trace antérieure à l'occupation des légions, et l'on pourrait peut-être distinguer la capitale gauloise du chef-lieu gallo-romain.

Certes l'étymologie du nom de Carhaix, *Ker-Ahes.*, fait appel à l'un des personnages les plus fascinants de la mythologie armoricaine, la princesse Ahès. Mais celle-ci est plus fortement encore implantée en d'autres lieux de la péninsule armoricaine dans la forêt de Huelgoat, dans la baie de Douarnenez et tout au long des anciens chemins pavés. Et l'on a évoqué des significations plus historiques, comme le nom du général romain Ætius — c'était l'opinion de la Tour d'Auvergne — ou plus vulgaires comme celle d'un carrefour, *carofès*, analogue aux *carrois* de France.

Carhaix cependant a joui, au moins depuis l'époque romaine, du statut de ville et le faubourg de Plouguez en porte témoignage. Etabli par les émigrants bretons vers le VI^e siècle de notre ère tout contre l'établissement gallo-romain, il fut baptisé de ce nom, dont le sens est clair : c'est « la paroisse de la Ville ».

Un autre élément milite en faveur de Carhaix chef-lieu de cité romaine. La trace d'un réseau routier en étoile, centré sur la citadelle et datant au moins de l'époque romaine, demeure incontestablement marquée dans le voisinage. Tou-

tes les directions sont desservies par les sept voies ainsi définies, mais celles-ci peuvent ne dater que des Légions, aux fins de surveillance du pays.

Elles pourraient d'ailleurs recouvrir une plus ancienne répartition des chemins, non exactement semblable, mais peut-être voisine. Nous avons déjà signalé l'étonnant nœud routier, d'apparence préhistorique, très lisible sur la Carte d'Etat-major type 1889 et encore visible sur celle de l'Institut Géographique National, et bien évidemment sur le terrain, qui se situe au village de Ruguellou en La Feuillée. Six chemins partaient de cet endroit dont deux franchissaient la crête de l'Arrez, l'une vers Morlaix, l'autre vers Landivisiau et Lesneven, une troisième se dirigeait vers Berrien et le nord-est, une quatrième vers Huelgoat et Poullaouen, une cinquième gagnait Brennilis et par delà, le sud-ouest finistérien, la sixième se perdant sous le macadam de l'actuelle voie express de Lorient. L'importance de ce carrefour, presque effacé, se trouve encore soulignée par l'installation au Moyen-Age, à un kilomètre de là, d'une Commanderie de ces Templiers, dont l'une des fonctions consistait précisément dans la garde des routes et qui occupaient là une situation véritablement stratégique.

Carhaix est situé à vingt quatre kilomètres de Ruguellou : c'est beaucoup trop loin pour l'avoir eu directement sous sa dépendance. Et puis, il est évident que la coexistence des deux carrefours ne se justifie en aucune manière. L'un a dû précéder l'autre, connaître son heure de gloire avant l'autre, puis être détroné par l'autre. Celui qui survit, c'est la petite ville de Carhaix, avec la plupart de ses chemins devenus routes départementales. Ruguellou n'est qu'un petit village, où plus personne ne transite depuis longtemps, où la rencontre des itinéraires n'existe plus que pour mémoire, dans un paysage de toute beauté, mais en voie de désertification absolue. C'est donc pour nous le plus ancien et, pour rester cohérent, l'on est conduit à admettre que l'ancien centre de la Cité des Osismes devrait se trouver, sinon à Ruguellou même, du moins dans un rayon assez court.

D'où venait l'argent des Osismes ?

Le seul endroit de quelque importance dans le voisinage du grand carrefour se trouve à trois lieues gauloises de là, soit moins de sept kilomètres : c'est, une fois encore, la charmante petite cité de Huelgoat, dont les mines de plomb argentifère ont fourni aux Osismes, en leur temps, la plus grande partie, sinon la totalité de leurs belles monnaies au Cavalier.

De très importants filons recoupent en effet les schistes et les quartz d'une colline voisine et leur exploitation, poursuivie jusqu'au début de ce siècle, avait débuté à l'époque préromaine. Des milliers de tonnes d'argent, et plus encore de

plomb ont été extraites ici et une partie d'entre elle expédiée de par le monde. Une autre partie a servi à constituer le numéraire des Osismes, et sans doute aussi celui des Vénètes et assuré leur importance politique. Les mines — car il y a eu au cours des siècles différents puits ouverts ici et là — pouvaient assurer sans peine à l'agglomération humaine avoisinante, à ses sites défensifs et à ses dieux la prééminence dans la Cité des Osismes, et donc lui permettre de jouer le rôle d'une capitale.

Tant à Poullaouen qu'à Huelgoat, elles n'ont été fermées qu'au XX^e siècle, après plusieurs millénaires d'exploitation. Elles offrent, du moins celles de la forêt, l'avantage appréciable d'être accessibles par un fond de vallée et d'être de ce fait idéalement camouflées et protégées. Actuellement encore, la ville de Huelgoat et la vallée de la rivière d'Argent, ne sont visibles de nulle part.

Le site de défense, lui, a d'admirables vues : au nord de la rivière d'Argent la hauteur qui grimpe vers Berrien est couronnée du vaste camp gaulois, de dimensions et de fortifications exceptionnelles qu'est le Camp d'Artus. Il est relayé par le poste d'observation de Roc'h Kromm, la Pierre Cintrée, de l'autre côté de l'eau et des habitations de la ville. D'une longueur de 1100 m, d'une largeur de 380 m, d'une hauteur de rempart de 4 m, et d'une superficie de 30 ha, le camp d'Arthur a été reconnu par l'archéologue Pierre-Roland Giot comme *le principal oppidum des Osismi*. Il ne fut construit, selon Mortimer Wheeler, qui le fouilla en 1938, qu'au I^{er} siècle avant notre ère, un peu avant l'invasion romaine contre laquelle il servit sans doute, mais Giot n'a pas hésité à écrire que *le camp d'Artus est trop vaste pour ne pas avoir demandé une longue période de construction, et une occupation plus ancienne d'un tel site est vraisemblable*.

C'est dans le fond de la vallée, à cet endroit élargie, sur les bords d'un lac artificiel, dont l'antiquité nous est inconnue, et près de l'extraordinaire chaos de rochers qui a fait la réputation des lieux, que s'étend la grand-place de Huelgoat, d'un aspect rectangulaire assez inattendu dans le pays, évoquant plutôt un forum bordé de maisons, d'échoppes et de temple que le classique espace en rond autour de l'église centrale, auquel nous ont habitués les paroisses bretonnes. L'impression en est si vive que l'on se demande avec insistance s'il ne faut pas voir se perpétuer là une disposition archaïque, l'un de ces établissements multi-séculaires qui semblent inéluctablement liés au sol et dont on attend qu'ils nous enseignent l'histoire.

Ajoutons qu'admirablement défendue par la crête de l'Arrez au nord et sa convergence avec les Montagnes Noires à l'est, les fondrières de l'Ellez à l'ouest, le réseau hydrographique de l'Aulne et la ligne continue de hauteurs de Glomel à la mer au sud, la région de Huelgoat et d'ailleurs de Carhaix se constitue en

bastion naturel, protégé de toutes parts des violations de ses trois frontières maritimes et de sa limite continentale.

L'agglomération principale de Berrien, située sur le point culminant d'un plateau, constitue elle-même le centre d'une extraordinaire forteresse naturelle : au sud, dominé par le Camp d'Artus, la profonde vallée de la Rivière d'Argent ; à l'est, l'impressionnant fossé du Squiriou ; au nord, au-dessous de la barrière naturelle de l'Arrez, une deuxième ligne de défense constituée par le cours transversal du ; à l'ouest, une descente plus douce, mais qui plonge progressivement vers l'étendue implacable des eaux du Yeun Ellez enfermées dans l'étau des remparts de schiste et de grès. Là, même nos modernes chars d'assaut ne passeraient pas et les parachutistes s'engloutiraient avec eux.

A ces différentes marques d'importance, il convient d'ajouter l'importance mythologique des lieux. A cet égard, la supériorité de Huelgoat sur le reste du pays, à l'exclusion des rivages de la Baie de Douarnenez, mais en particulier sur Carhaix, apparaît écrasante. Dans cette dernière ville, seul le nom évoque la géante Ahès. Sur les bords de la rivière d'Argent en revanche, si Ahès est plus présente que n'importe où ailleurs, l'on y rencontre en outre Gewr (prononcez Gheour avec un *g* dur !), surhomme lanceur de pavés — et de quelle taille ! —, Arthur qui s'y est bâti son bel oppidum de Huelgoat, Cronan sur sa montagne à l'Occident tout proche et aussi le chien noir qui hante le voisin Yeun Ellez, marais aux portes de l'Enfer. C'est là bien assez pour donner une dimension exceptionnelle à cette région aux pieds de l'Arrez.

Un site dévorant

Mais revenons à Vorganium, pour autant que nous l'ayons quitté, et essayons de progresser encore dans la connaissance de cette ville. Pour cela, il est temps de faire appel à la linguistique. Que nous cache donc cette appellation ?

On a cherché — à vrai dire, pas beaucoup — quelle pouvait bien être la signification de ce terme que Ptolémée donnait comme nom à la ville principale des Osismes. Au XIX^e siècle, on ne manquait pas d'évoquer à ce sujet la figure de Morgane, mais il n'est pas possible qu'au I^{er} siècle de notre ère l'initiale M ait déjà été transformée en *W*.

Il s'agit bien phonétiquement d'un *W* : le grec l'écrit *Ouorganion* et le latin *Vorganium*. Dans un cas comme dans l'autre, cela se prononce *Worganion* avec une demi-consonne en tête et l'accent tonique, à la gauloise sur la première syllabe.

Ni le vocabulaire gaulois que nous possédons, ni apparemment le breton ne

nous permettent de donner une interprétation qui vaille. Il nous faut donc chercher une racine indo-européenne qui susciterait une telle possibilité. Dans ce domaine, le mot le plus voisin est le latin *vorago*, à l'accusatif *voraginem*, qui phonétiquement parlant, pourrait fort bien s'appliquer à un lieu qui deviendrait ainsi Voraginium, puis Vorganium. Une semblable hypothèse est totalement exclue, pour des raisons historiques évidentes : le latin n'a jamais été parlé dans le Centre-Bretagne avant la conquête de César, et fort peu sans doute après.

Mais allons plus avant. Le terme signifie le Gouffre. De la même famille et de sens analogue le grec *Barathron* et le sanscrit *Girami*. Dans cette dernière langue, qui est, rappelons-le, exemplaire, la racine est *GR-* : elle s'entend pour avaler, absorber et vomir. On rattache cet ensemble sémantique à une origine indo-européenne en *Gwer*, de laquelle dérive également les nombreux vocables qui désignent le gosier, le gouffre ou ce qui en est issu, comme le sanscrit *gargara*, la baratte, le français *gorge*, *jargon*, *gargouille*, mais aussi *vorace* et *dévorer*, le latin *gurgus*, ainsi que leurs correspondants allemands, anglais, espagnols, italiens, celtiques et autres. On pourrait ajouter à la liste Gargantua et le géant *Gewr* dont nous parlions à l'instant.

L'existence du gaulois **Vorgan-*, au sens de gouffre, acquiert sous ce regard une grande vraisemblance. La capitale des Osismes se serait appelé en quelque sorte Le Gouffre. Mais alors ? Où, dans ces conditions, pouvait se trouver Wor-ganion ? Autrement dit, où existait-il un Gouffre, digne de ce nom, sur le territoire de l'antique Cité ?

4 HUELGOAT CAPITALE

Où était le Gouffre ?

Quand on quitte Huelgoat par la route de Poullaouen, à peine a-t-on parcouru deux kilomètres qu'un panneau, sur la droite de la route, nous annonce le gouffre. En contre-bas de la chaussée, la rivière d'Argent qui coulait plus ou moins ouvertement, depuis le déversoir de l'étang, entre les masses de granite, accumulées là jadis, nous dit-on, par la querelle de deux géants, échappe soudain au comportement nonchalant des ruisseaux armoricains. Le cours de l'eau abandonne le cailloutis doré de son lit pour se resserrer entre quelques-uns de ces blocs de granit qui parsèment les bois environnants. D'entre deux pierres, il s'échappe, vivement séparé en deux chutes, il écume, il tombe, ou plutôt il se précipite de plus haut qu'un homme, dans un abîme étroit où il disparaît sans

même qu'on puisse en apercevoir le fond. Le courant mettra quelques centaines de pas à s'en remettre et, après avoir parcouru l'obscurité d'inavouables sentiers souterrains, il renaîtra à notre soleil. On ne sait donc ce qu'il devient pendant le laps de temps qu'il met de l'aven à la résurgence : les Anciens pensaient sans doute qu'il entraînait en relation avec le monde des eaux souterraines et les rivages de l'Autre Monde.

On pouvait certes y précipiter des hommes vivants ou des cadavres, soit du surplomb immédiat, soit de plus haut, sur un toboggan naturel qui descend de la hauteur rocheuse au-dessus du gouffre. Cette butte, étroite, mais taillée en abrupt sur tous ses côtés, constitue un imprenable petit bastion, ou bien un rocher sacré, une sorte de Roche Tarpéienne impressionnante à découvrir. Là-haut, en 1919, l'écrivain Victor Segalen se sacrifia ou fut sacrifié : un petit menhir en rappelle le souvenir.

Le Gouffre s'appelle en breton *ar Gibel*, la Cuve. Au XVIII^e siècle, le Président de Robien le signale dans sa Description historique topographique et naturelle de l'Ancienne Armorique. Il est, dit-il, « appelé des gens du pays *quiber à rompesse* ». Sous l'orthographe de l'époque, on reconnaît *kibel ar rampsez* : la Cuve de la Géante.

Berrien

Bien que le site de Huelgoat cumule ainsi tant d'aspects historiques et légendaires, on n'a jamais songé cependant, disions-nous, à faire coïncider Vorganium avec notre Huelgoat. Le nom n'y est apparemment en nulle manière attaché. Et pourtant...

Et pourtant, si nous cherchons à travers la Bretagne occidentale un toponyme qui pourrait apporter en notre temps le souvenir de Vorganium, nous n'en trouvons nulle part, si ce n'est précisément à Huelgoat.

Cette petite ville en effet, considérée au temps des Ducs comme une place fortifiée, sans doute parce que l'ancien Camp d'Artus s'était agrémenté d'une motte médiévale, n'était pas une paroisse primitive de Bretagne. Son territoire résultait, comme Brennilis, La Feuillée, Botmeur et Locmaria, du démembrement d'un vaste ensemble rattaché à l'actuelle commune de Berrien. Huelgoat, ses châteaux, son étang, son gouffre et sa mine étaient donc en Berrien.

Ce nom de Berrien est lié, sans le moindre doute, par les toponymistes contemporains, à la vénération d'une sainte Berriona, également connue en Cornouailles britannique où elle serait l'éponyme du village de St Buryan. Les formes anciennes, cataloguées par Erwan Vallerie, sont : Berriun (XI^e siècle), Berian

(1351), Beryenn (1306), Beryan (1368), Berien (1516), Berien (1536). Il ne reste cependant aucune trace du culte de cette irlandaise, puisque la paroisse est placée sous la protection de sainte Barbe qui y possède en outre une chapelle.

Si l'on accepte de remettre en question un instant la possibilité de cette étymologie et de formuler une autre hypothèse, l'on s'aperçoit rapidement que celle-ci pourrait bien nous mener à Vorganium.

Prenons donc l'affaire par l'autre bout : que nous aurait donné le mot Vorganium s'il avait évolué normalement du celtique jusqu'en breton moderne ? La désinence serait tombée, c'est un fait universel. Vorganium, dans ces conditions devient Vorgan. Le *G* médial se transforme ordinairement en *c'h* (*arganton* donne *arc'hant*), ou en *i* (en fait la semi-consonne *y*) : Urbgen devient Urien. Le *c'h* lui-même devient fréquemment *y* : Goulc'hen est devenu Goulien. Vorgan deviendrait ainsi Vorc'han et Vorian.

Disons tout de suite qu'un Vorc'han existe sur l'ancien territoire de Berrien : en Brennilis, dans le Yeun Ellez, près du déversoir de l'actuel étang du Marais, à l'endroit même où l'on avait édifié la Centrale Atomique des Monts d'Arrez, un petit village s'appelle Forc'han. Le *F* breton étant phonétiquement aussi proche du *V* que du *F* français, nous sommes ici en présence d'un nom qui rappelle étrangement Vorganium.

Mais Berrien même, à l'initiale près, est très proche de Vorian ou Verien (Berrian, rappelons-le en 1351). Un fait intervient ici : c'est qu'au IV^e siècle de notre ère, en Gaule, les noms de villes à initiale *V* ont évolué vers le *B*. La Notice des Dignités de l'Empire romain qui date de cette époque écrit Vannes *Benetis* au lieu de *Venetis*, Vienne *Bienna* au lieu de *Vienna*. Uesontio a donné de même Besançon. En Bretagne, ainsi que l'a montré Erwan Vallerie, Besné vient de Uinduneta, Belle-Ile vient de Uindilis.

Cela suppose une évolution gallo-latine et romane et dans le cas des toponymes bretons, antérieure à l'émigration d'origine insulaire.. Celle-ci a pu se produire dans les villes où subsistait une population de parler latin et dans leur voisinage. Elle est attestée ainsi, outre dans la Bretagne orientale, aux environs de Vannes et de Morlaix. De façon tout aussi logique, elle peut être envisagée dans le domaine de Carhaix et de Huelgoat. De là viendrait même le doublet Vorc'han-Berrien, le premier mot provenant d'une évolution bretonne, le second d'une évolution romano-bretonne.

Huelgoat capitale

Si Carhaix a pu être le chef-lieu et le carrefour des voies à l'époque romaine,

Huelgoat nous paraît retenir tous les caractères pour mériter au temps de l'indépendance le titre de capitale. Ce lieu d'une importance économique devenue énorme par la richesse de son potentiel minier, doté pour sa défense, notamment, du *principal oppidum des Osismi*, est pourvu d'une mythologie de puissance et de souveraineté, et son nom communal enfin, Berrien, pourrait sans peine venir de Vorganium.

Nul autre site en Bretagne Occidentale ne peut revendiquer une telle richesse de traditions. L'importance économique d'abord : la mine d'argent représente une source renouvelée de numéraire et par là une puissance commerciale indiscutable. L'importance politique ensuite : là où est la Banque Centrale, là s'installe le pouvoir. L'importance stratégique bien sûr : le système de défense de Huelgoat, s'avère l'un des premiers d'Europe, tant par le camouflage des objectifs éventuels que par la ceinture de murailles naturelles et le piège anti-chars du Yeun Ellez. L'importance religieuse enfin : tous les grands mythes armoricains ont leur place ici.

A Huelgoat, nous sommes donc bien à Vorganium, le Gouffre d'Ahès, qui fut cité capitale des Osismes.

Camlan devant Vorganium

N'est-ce pas là d'ailleurs l'endroit choisi par le roi Arthur pour regagner l'Autre Monde ? Il se remit, nous dit-on, aux mains de sa sœur Morgane et nous sommes ici au cœur de son domaine. Dans quel lac l'épée merveilleuse, que les Américains appellent Excalibur, fut-elle jetée sinon dans l'étang qui précède le Chaos et conduit au Gouffre ?

On a, au vrai, cherché vainement le lieu qui conviendrait à la Mort temporelle d'Arthur, celui que les Romans appellent Camlan, d'un mot qui signifie la Lande en courbe, d'un celtique Cambo-lanum. Le terme est fréquent, presque banal, tant outre-mer qu'en Armorique.

Cependant, de tous les conducteurs qui passent sur la nouvelle voie des deux mers, de Lorient à Roscoff, combien remarquent le panneau minuscule, au droit d'un hameau branlant, qui porte l'un des noms les plus prestigieux du monde celtique, tout juste conservé sous la forme ancienne de Camblan.

L'ancienne voie romaine en effet qui allait de Carhaix à Plouguerneau, a franchi l'Aulne au Pont Men et gravi la pente dure qui longe au sud la lisière de la forêt de Botvarec. Elle accède là au plateau qui va de Locmaria aux abords de Plouyé. On y verrait sans peine deux armées déployées, l'une montée avec la route, Carhaix emporté et dépassé, l'autre acculée au ravin de la mine et aux des-

centes vers la Rivière d'Argent. C'est là l'endroit le plus désigné pour y situer une ultime défaite, ou une victoire sans espérance, juste au-dessus de Vorganium, de ses richesses, de ses rites, et des forteresses arthuriennes.

5 LA FEMME DE PIERRE

Les domaines d'Ahès

Revenons donc à cette chute prodigieuse et à celle qui remplit ici les fonctions suprêmes, la Princesse Ahès. Souveraine de ces lieux, qui était-elle encore? En fait, sa renommée semble avoir dépassé largement non seulement le territoire de Huelgoat, mais aussi les limites de la Cité des Osismes. Sa relation avec les grands chemins est certaine. On désigne sous son nom les voies, romaines ou gauloises qui sillonnent la péninsule armoricaine. Le Chemin d'Ahès, *hent Ahes*, correspond assez bien à la *via strata* du latin ou *chemin ferré* du français. Ailleurs on a attribué ce type de communication à César, ou à la reine des Francs Brunehaut.

Le Président de Robien mentionnait comme chemins d'Ahès, la voie de Carhaix à la Pointe du Raz, et celle de Carhaix à Nantes. Dubuisson-Aubenay, cent seize ans plus tôt, mettait sous le nom de «la royne Aes» ou «Ahez», la voie de Rennes vers la Rance et de Vannes vers Carhaix. Ducrest de Villeneuve, dans la seconde édition du Dictionnaire d'Ogée, reprend les traditions précédentes et y ajoute la route de Carhaix à Tréguier: *Une lettre datée de Lannion, le 21 juillet 1698, écrit-il, et adressée aux Bénédictins du Mans (Bib. du roi, bl.mant. 6), dit qu'une route nommée pavé ar Vroac'h, ou pavé de la Vieille, et qu'on attribue à la princesse Ahès, se remarque encore très manifestement depuis Carhaix jusque vers Tréguier, passant à la chapelle Notre-Dame-de-Confort, commune de Prat, ajoutant qu'il n'est pas de Breton dans ces quartiers qui ne connaisse cette route et ne croie l'histoire de cette Ahès comme l'Evangile, l'ayant apprise de père en fils.* Dans le même ouvrage, Marteville signale en Carentoir une chaussée d'Ahès qui sert de limite entre cette commune et celle de Comblessac.

Il y a d'autres Caraes que l'oppidum de Carhaix. J'en connais au moins deux. L'un est à Ouessant, l'autre à Pestivien. Plus Corn Carhai, un rocher au large de Portsall. Mais le Dictionnaire de Favereau en signale encore à Brehant-Loudéac et en Brennilis, ainsi qu'un Caraisic en Lanvenegen. Sans doute s'agit-il de Rochers d'Ahès, Karr(eg)-Ahes, plutôt que de Villes, Kaer-Ahes. Mais, après tout,

la Ville elle-même ne devrait-elle pas son origine et son appellation à un rocher plutôt qu'à un camp ?

Ajoutons à cela qu'il semble y avoir eu à plusieurs reprises des confusions en toponymie entre la reine Ahès et sa ville d'Is. C'est ainsi que la voie de Carhaix à la pointe du Raz a été comprise parfois comme hent a Is, le chemin d'Ys au lieu de hent Ahes, la voie d'Ahès. Il en est de même des ruines romaines de la Pointe du Van, à l'extrémité de l'itinéraire que nous venons de citer, fondations en petit appareil qu'on désigne souvent comme Moger a Is, le mur d'Ys, qui peut aussi s'entendre d'un Moger Ahes. La faute tourne autour du sens bien sûr, mais aussi de la non pronociation du H, commune aujourd'hui dans le présent cas.

Un autre site maritime évoque encore la princesse de la cité noyée : c'est l'Aïse des Birvideaux, légendaire commune engloutie à l'ouest de la presqu'île de Quiberon, dont ne subsiste plus que quelques écueils en mer sur le plateau de ce nom.

La région de Port-Blanc a conservé jusqu'à nos jours le souvenir de la Ville d'Ys dans ses parages. Anatole Le Braz a cité, dans sa Légende de la Mort, plusieurs traditions en provenance de ces lieux, en particulier de l'île Saint-Gildas où, par les nuits de lune, on entendrait chanter une sirène. Celle-ci n'est autre qu'Ahès, la fille du Roi Gradlon, responsable par ses impudicités de la submersion de la Ville d'Ys. Elle chante pour attirer vers elle les marins, mais ne peut s'approcher de moins de cent lieues de la terre. Elle est en effet devenue Marie Morgane : elle aurait remplacé la sirène de ce nom, à moins qu'il ne faille plutôt entendre par là qu'elle est désormais *une* Marie Morgane. Et Le Braz de citer deux vers bretons qu'on répète à son sujet :

*Ahes, breman Mari Morgan,
E skeud al loar, da noz, a gan*

Ahès, maintenant Marie Morgane, au reflet de la lune, la nuit, chante.

La princesse est donc liée étroitement à la submersion de la cité qu'elle aurait provoqué par ses folles nuits. Mais il faut peut-être voir là une intention moralisatrice du clergé, afin de détourner du péché de luxure, les jeunes bretonnes. N'ai-je pas entendu moi-même dans mon enfance, prononcer du haut de la chaire en l'église paroissiale de Douarnenez, ces mots terribles, destinés à condamner les festivités et les lascivités du carnaval, les célèbres Gras : *Douarnenez, evel Ker Is, a vo distrujet...* Douarnenez, comme la Ville d'Ys sera détruite... Il est vrai que c'était à l'époque où Jean-Herold Paqui annonçait sur Radio-Paris que *l'Angle-*

terre, comme Carthage, serait détruite. Peu importe, pourvu que la moralité soit sauve et la légende de la Ville d'Ys immortelle.

Ville d'Is, ville d'Ahès

Cette histoire ne serait pas ancienne et ne remonterait pas au-delà du XIV^e siècle. Voire. La condamnation morale peut certes ne dater que de là. Mais ce type de récit est à la fois trop approprié à un littoral qui s'ennoie depuis des millénaires et trop riche en archétypes, pour être apparu de génération spontanée ou presque, sous la plume de nos vieux historiens Pierre Le Baud ou d'Argentré.

Dans sa dernière et plus complète forme, le mythe d'Ahès — parfois appelée Dahud, mais seulement quand il s'agit de Ker-Is — était en résumé le suivant. Le roi Gradlon régnait sur la Cornouaille armoricaine et sa capitale, en bord de mer, se nommait la Ville d'Ys. Il n'avait qu'une fille, une jeune femme, Ahès donc ou Dahud, qui abusait de sa bonté pour mener, comme d'ailleurs les autres habitants de la Ville d'Ys, une vie totalement dévergondée. Elle changeait d'amant toutes les nuits, les tuait au matin en leur donnant un masque qui se rétractait sur leur visage et faisait conduire leur cadavre ou le conduisait elle-même sur un cheval jusqu'au Goufre de Huelgoat où ils étaient précipités.

Mais un soir, elle rencontra le Prince Rouge (autant dire le Diable dans l'esprit des conteurs chrétiens) et se donna à lui. Le Prince Rouge exigea qu'elle s'emparât de la clef d'or que le Roi Gradlon portait en permanence à son cou, même dans son sommeil et qui ouvrait les Portes de la Mer. La Ville d'Ys en effet était en situation inférieure au niveau des plus hautes marées et une digue la protégeait de l'invasion des eaux. Toutefois, une autre tradition parle, non d'écluses, mais d'un puits de la mer, ce qui nous ramène à la vieille tradition armoricaine des eaux souterraines qui risquent de submerger notre monde.

Ahès déroba la clef et ouvrit les Portes de la Mer (ou le puits de l'abîme). L'Océan déferla, d'en haut ou d'en bas. Gradlon ne fut sauvé que par l'intervention de saint Gwenolé, abbé de Landévennec, qui l'avertit à temps. Mais, ayant chargé sa fille sur son cheval, alourdi par le poids des fautes de la pécheresse, il manquait crouler sous les vagues envahissantes, quand l'austère moine lui ordonna de jeter sa fille à la mer. Elle tomba au lieu qu'on appelle aujourd'hui Pouldavid, de son vrai nom Poul-Dahud, l'eau où tomba Dahud. Gradlon et Gwenolé furent sauvés, mais tout Ker Is et ses habitants périrent.

Ahès ne semble pas avoir trop souffert de cet épilogue tragique, qu'elle avait provoqué d'ailleurs. Devenue sirène — ce qui avait peut-être toujours été sa

vraie nature —, elle hante maintenant la crête des vagues, en y peignant ses blonds cheveux avec un peigne d'or.

L'intervention de Gwenolé a sans doute été rajoutée à un récit primitif totalement païen, où l'inondation n'apparaissait pas comme une punition, mais comme une tragédie inéluctable. Ainsi nous dit-on ailleurs, un dimanche de la Trinité, la fontaine qui est dans la crypte de l'église, à Lanmeur, se mettra-t-elle à couler sans relâche et les eaux souterraines envahiront-elles le monde jusqu'à le submerger. Ainsi la source de Margatte, que connaissait bien Châteaubriand, à l'extrémité de l'étnq de Combourg, est-elle retenue par une pierre-bonde, pour éviter pareille mésaventure, qui cependant ne saurait totalement être évitée.

Ahès ici n'est que princesse. Nous l'avons vu ailleurs qualifiée de reine. Mais, de toutes façons, elle paraît bien détenir le pouvoir sur l'élément liquide, que ce soit la chute de Huelgoat et son conduit souterrain, ou le puits de l'abîme, ou la mer elle-même. Les vagues ne l'engloutissent que pour la forme, car elle reparait aussitôt en maîtresse de la houle, peignant ses blonds cheveux et invitant les beaux matelots à la rejoindre.

Si elle a tous les caractères d'une puissance aquatique, elle semble très à son aise aussi dans les jeux de l'amour. Pour la morale chrétienne, c'est une dévergondée, responsable de la punition divine sur la Ville. Et à cet égard, on ne manquera pas de la rapprocher de la fée Morgane, la sœur du roi Arthur, tenue notoirement pour «la femme la plus luxurieuse de la Bretagne». Il se trouve que Morgane est aussi un personnage des eaux, l'une de ces Marimorganes de la tradition armoricaine. Cela fait beaucoup d'analogies entre les deux femmes : peut-être ne s'agit-il d'ailleurs que d'une seule et même personne.

La tradition de Morgane flotte en Brocéliande, au Val-sans-Retour. Naguère encore, un peintre allemand, alors prisonnier de guerre à l'orée de la forêt, le représentait en courtisane sur le chemin de croix dans l'église de Tréhorenteuc. Mais là, point question d'un autre nom tel qu'Ahès ou Viviane.

La Fée de Gibel

Il existe un bien curieux texte dans le Corpus des Romans de la Table Ronde, qui va nous ramener tout droit à Huelgoat. «*Jaufré*», nous dit Michel Zink, qui l'a étudié et en a publié une traduction partielle en français, *est le seul roman arthurien conservé en langue d'oc*. Morgane y figure en bonne place, gardienne d'une fontaine qui est la porte de l'Autre Monde. Ceux que la Dame y pousse, en traversent les eaux jusqu'aux profondeurs où s'ouvre un domaine merveilleux. Mais écoutons ce qu'en occitan, Morgane dit d'elle-même :

*En sui la fada de Gibel,
E-l castel on vos fos an me
A num Gibaldar, et nun cre
Qu'el mun n'aja tan bene serrat
De murs, ni tant fort batallat...*

Je suis la fée de Gibel...

Vous avez bien entendu? C'est clair, net et précis: Morgane dit d'elle-même qu'elle est la Fée de Gibel et que son castel — le mot occitan sonne comme le Kastel breton — s'appelle Gibaldar.

Chose curieuse, personne n'a entendu cette phrase... Madame L. Harf-Lancner, qui cite ce passage dans un ouvrage au demeurant fort bien documenté sur les fées, évoque ici l'Etna, parce que Gibel ce ne peut être que l'arabe Djebel, montagne, et que d'ailleurs ses prédécesseurs dans l'étude de la mythologie celtique, dès le XII^e siècle, savaient l'arabe, mais non le breton. Pourtant tous les connaisseurs en matière de féerie, et Madame Harf-Lancner n'échappe pas à la règle savent bien l'importance de la Cuve — *ar Gibel*, en breton — dans le légendaire des sirènes de nos rivières, tandis que le volcan, fût-il arabe, n'a aucun rapport avec elles.

Morgane est une fée, certes, mais une fée des eaux, de cette espèce qu'on représente volontiers avec un visage et un buste de femme, mais avec, en fait de membres inférieurs, une queue de serpent. Les serpentes — cette appellation est plus exacte que celle de «sirènes» — sont en effet des êtres de l'eau, et non du feu: c'est une absurdité symbolique que de les faire hanter une forge comme l'Etna. Leur apparence même les rapproche du courant qui *serpente* dans la prairie. Et l'iconographie, fidèle à elle-même, les montre se baignant dans l'un de ces cuveaux où les gens du Moyen-Age faisaient leurs ablutions. De même, on les représente de façon stéréotypée se mirant dans une glace, un démêloir à la main. Ainsi en voit-on, en Bretagne, sur les églises de Lampaul-Guimiliau, de Lannedern, de Sizun; en Cornouaille britannique, sur la chaise du doyen à Zennor; en Irlande, à l'entrée du chœur de Clonfert. Entre autres.

C'est donc sous cet aspect que Raimondin, le mari humain de Mélusine, découvrit un jour, par un trou de la porte, sa femme, qu'il n'avait jamais aperçue encore en cet attirail: Jean d'Arras nous conte comment il *voit Melusigne en la cuve, qui estoit jusques au nombril en figure de femme et pignoit ses cheveux, et du nombril en aval estoit en forme de la queue d'un serpent, aussi grosse comme une tonne ou on met harenc, et longue durement, et debatoit de sa coue l'eaue tellement qu'elle la faisoit saillir jusques a la voulte de sa chambre.*

Ce n'est donc pas un hasard — et il n'y en a guère en cette matière — si le Goufre de Huelgoat porte le nom de Kibel. La butte rocheuse qui le domine, le *Kastel Gibel* a aussi son correspondant dans les romans arthuriens. Gibel en effet y est aussi appelé Mongibel — je suis toujours Madame Harf-Lancner — dans d'autres textes, tels que le Chevalier au Papegau, Floriant et Florete et Maugis d'Aigremont. Dans ce dernier ouvrage, nous apprenons que Mongibel est une grande forêt obscure, dans laquelle Morgane a fabriqué un haubert merveilleux.

Si dans le récit de Jaufré, la nature de Gibel ne nous est pas révélée, en revanche nous apprenons que Gibaldar est le nom du château de Morgane. Ainsi présenté, il apparaît comme le Kastel-Gibel lui-même : la dernière syllabe pourrait être une forme évoluée du mot gaulois *durum*, dans son sens habituel de forteresse.

Un autre fait mérite encore notre attention à cet égard. Morgane est la demi-sœur d'Arthur. C'est elle qui, après la bataille de Camlan, l'emmène dans l'île d'Avalon où elle le soigne de ses blessures. Mais dans le roman anglais de Brut, le Roi est emmené dans une barque par deux femmes qui le conduisent vers la reine d'Avalon, appelée ici Argante. Ce dernier nom nous semble un doublet, plus personnalisé d'ailleurs, de Morgane, qui, après tout, n'est qu'un nom commun, la Demoiselle.

Argante est présente à Huelgoat et c'est même la serpente par excellence du Bois : elle naît de l'étang, se faufile entre les rochers du Chaos, court en sillonnant le marécage, en contre-bas de la route, se jette dans le Goufre, disparaît dans l'abîme souterrain, reparaît un peu plus loin et toujours sinuant s'en va unir son corps de friselis à celui de l'Aulne. Argante et la Rivière d'Argent, *Ster Arc'hant*, n'est-ce pas tout un ? Peut-être se cache-t-elle encore sous un nom très voisin, celui d'Oriande, qui désigne, dans le Roman de Maugis d'Aigremont, la fée qui qui élève, à Mongibel, le chevalier de ce nom.

La Femme de Pierre

Voici donc notre Ahès baptisée, si l'on peut dire, de trois autres noms différents. Mais le sien propre, quel est son sens ? On a voulu en faire une forme évoluée du mot *Osismii* qui désignait nos ancêtres finistériens. La dernière syllabe serait tombée par manque d'accentuation et l'*Osis* restant, changeant son *s* interne en *h*, ce qui est régulier, serait devenu *Ohès* et peut-être *Ahès*. Pourquoi pas ? C'était là l'opinion de Joseph Loth.

Comme toutefois, la démonstration n'est pas entièrement convaincante, il est permis de chercher ailleurs.

Au point où nous en sommes, les relations d'Ahès avec le monde de la Pierre sont bien établies. Elle est solidement implantée dans la forêt et le chaos de Huelgoat: elle est la reine de ce domaine que peuplent d'énormes boules de granit. Elle a pour « cuve », un « gouffre » qui ouvre sur l'Autre Monde et qu'elle réserve à ses amants, et ce puissant vagin est constitué d'autres blocs qu'arrose la rivière d'Argent. Elle voisine avec le roi des Pierres, Arthur, établi sur l'autre rive dans une forteresse imprenable. La reine des Osismes et le roi des Bretons ne sont-ils pas faits pour s'entendre? Ne sont-ils pas l'un et l'autre des avatars du Rocher?

Qu'Ahès soit une Artissa, cela est bien tentant. Mais est-ce possible? D'un point de vue symbolique, tout converge. D'un point de vue linguistique, l'affaire paraît plus délicate. On envisage une évolution Artissa > Artes > Arthes > Arhes > Ahes. L'île d'Arz est bien devenue *en Ah*. Oui, mais récemment et antérieurement à 1081, où apparaît pour la première fois Car Ahes, la confusion du *r*, alors roulé, avec le *h*, n'est, me dit-on, pas évidente comme elle l'est avec notre *r* grasseyé moderne.

E pure si muove! Et pourtant, Ahes a tous les caractères d'une Artissa! N'est-elle pas la fée de Gibel, c'est-à-dire Morgane, la sœur, comme nous l'a appris le Chevalier au Papegau: Morgane la fée de Mongibel? Et cette sœur, nous ont appris d'autres traditions, était bien tenue pour incestueuse. La sœur et l'épouse d'Arthur, c'est l'Artissa...

Allons donc plus avant et essayons de comprendre comment une évolution régulière a pu s'établir.

Le nom de Carhaix apparaît dans l'histoire dès 1081 sous la forme Caer Ahes, dont il ne départira guère au cours des temps. La prononciation moderne en breton est Caraes.

Cependant le personnage d'Ahès, n'est explicité que dans la première moitié du XVI^e siècle sous la plume d'un célèbre jurisconsulte breton, enseignant à Bourges, du nom d'Eguiner Baron, mort en 1550. Plus de cinq cents ans se sont écoulés depuis l'apparition du nom de Carhaix, lorsqu'il écrit ces lignes: *Exstat oppidum in comitatu Cornualensi, Armorica Britannia, ab Ahæ, gigantis femina, nomine appellatum Quer-Ahez, quod verbum sonat villa Ahæ*, « il se trouve dans le comté de Cornouaille, en Bretagne Armoricaïne, une ville close, appelée d'après une femme géante, Aha, du nom de Quer-Ahez, ce qui signifie ville d'Aha ».

Ce petit texte suscite de notre part plusieurs commentaires. D'abord, il nous signale qu'Ahès est une géante, ce qui n'est dit nulle part dans les écrits posté-

rieurs. Cela la relie aux grands géants divins de la mythologie gauloise, mais aussi, une fois de plus, au Goufre de Huelgoat dont Robien nous dit, deux cents ans après Baron, que c'est le *quiber à rompesse* soit *kibel ar rampsez*, la Cuve de la Géante.

Le nom de la femme, *Aha* en latin, vient du nom de la ville, *Quer-Ahez* en breton, soit *villa Ahæ* en latin. Soit, mais après tout rien ne le prouve. La forme du nom, qui au XVI^e siècle, oscille d'Aha à Ahez selon les langues, a fort bien pu être reprise du nom de la ville, constant déjà depuis 500 ans, et cela, même si une forme antérieure a pu exister avec quelque différence. Autrement dit, le nom de la ville a pu imposer la forme qui était la sienne.

De fait, l'évolution phonétique d'un Cazarates ou Caerates ou Carates a dû tenir compte d'une difficulté certaine de prononciation dans les deux premières syllabes. D'où l'éventualité d'une dissimilation qui rétablit l'aisance par la chute du deuxième phonème — *ar* — ou simplement du second *r*. On aurait ainsi un Carates dont la finale évolue pour son compte en -athes, puis en ahes. La forme de 1081, Caer Ahes serait ainsi très régulièrement constituée: elle deviendra ensuite Carahes et Caraes.

Mais l'Artissa, qui était peut-être encore Artes au XI^e siècle, a dû être influencée par cette transformation du nom de la ville. Et ce serait bien la preuve a contrario que le nom de la ville est formé du nom de la «princesse». Celle-ci ne peut avoir deux noms trop proches et si la ville s'appelle Ker-Ahes, sa patronne doit se nommer Ahès, même si d'autres formes ont précédé ce nom.

A cela s'ajoute le fait que dans le monde chrétien du deuxième millénaire de notre ère, on parle beaucoup plus des villes que des déesses, même baptisées «femmes géantes» et l'on se soucie en général plus des premières que des secondes. La notion de géante s'est bien effilochée entre 1500 et 2000, on ne voit pas pourquoi le nom n'aurait pas subi des coups de canif entre 1000 et 1500.

L'étonnant château de notre Ahès, le Kastel Gibel, osseux et maigre, mais irréductible, fait le pendant de l'autre côté de la Rivière d'Argent, avec le dôme arrondi et semé de granites qui culmine au Camp d'Artus. La Femme au vagin de pierre et son frère amant, le Roi de la Pierre, ne se regarderaient-ils pas de part et d'autre du courant de l'Argante? Ahès serait bien la parèdre d'Arthur.

Arthur d'ailleurs paraît étrangement bien à sa place, dans notre interprétation, sur ces lieux chaotiques de Huelgoat. Est-il en Celtie, un lieu plus adapté au Roi des Pierres? Certes Carnac l'emporte par le nombre de monuments dressés. Mais ici, nous les rencontrons sous leur forme brute, comme en un lieu d'origine, poussant çà et là au gré de la fantaisie des pentes et des vallées. Tout ici est pri-

mitif: au commencement était le Chaos et c'est à partir de lui, que l'univers s'est constitué. Le camp d'Arthur domine et organise le site sauvage de l'Arrez.

A ses pieds, et à proximité du Gouffre, le lieu qu'on appelle l'Arquellen, ou, mieux orthographié, l'Arkellen. C'est aujourd'hui le nom de la maison forestière, mais le toponyme existait avant. Curieux vocable: si *Ar* était l'article, ou encore la préposition *are-*, nous aurions Argellen (avec *g* dur). Ce n'est donc ni l'un ni l'autre, et la seule solution est d'y voir un Art, dont le *t* final est tombé, mais qui a conservé le *k* du mot suivant.

Art-kellen alors: le Testicule de Pierre. Comment désigner de façon plus réaliste et plus symbolique à la fois ces extraordinaires boules de granit Ici elles engendrent le paysage, elles engendrent le sens de la forêt, elles engendrent les dieux.

Au commencement était le Chaos et dans ce Chaos, s'approchant de l'ouverture de l'abîme féminin, du Gouffre qui nous crache et nous reprend, l'Art Kellen, la Couille de Pierre, pour la naissance dans l'Art royal. Au commencement était la Pierre.

Et c'est d'ici qu'on extrait la pierre, l'enfant mûri dans la mine, cet espèce de caillou noirâtre, où scintillent des facettes, que les mains de l'accoucheur vont chercher entre les jambes écartées de la montagne. Depuis des milliers d'années on a ainsi délivré Argante, à son utérus de Huelgoat, par l'orifice de la voie naturelle ou par les puits d'en-haut qui la césarisent, d'un nombre incalculable de ses enfants.

1319 tonnes de plomb et 3257 kilos d'argent, plus une masse de terre contenant 14 tonnes d'argent, sont sorties de ses flancs, en quarante ans seulement, de 1806 à 1846. Trois filons courent dans ce ventre fertile. Le principal, celui de Poullaba, est fait d'argiles noires que vient traverser un beau quartz laiteux. Si vous passez vers la galerie d'en-bas, vous pourrez ramasser dans les haldes des éclats coupant de pierre blanche ou du schiste bleu noir avec des traînées rousses, qu'on dit dinantien et dévonien. Primaires, de l'origine des temps, coulées de chaos liquide figées, ensevelies, cassées. Vous y cueillerez de la galène grise, de la blende blanche, de la pyrite opaque et jaune, et des terres rouges, avec des traces de cuivre et jusqu'à 1200 g d'argent à la tonne.

Il y aurait une quatrième coulée, qui traverserait les autres, au-dessous du plateau: on l'a appelé pour cette raison le croiseur de Camlan. Lourd d'espérance, il n'a jamais été exploité.

Auguste Pawlowski, qui nous rapporte ces données chiffrées, n'hésitait pas à parler en 1929, de la renaissance des mines métalliques de Bretagne: il s'est trompé. Les derniers travaux dans la mine remontent aux alentours de 1930: on

y a renoncé. Les galeries se sont emplies d'eau, les boisages ont cédé, les panneaux « Chantier interdit au public » se sont multipliés devant des gueules ouvertes en tohu-bohu, des vagins assombris dont les matrices se sont sclérosées.

La mine de Huelgoat est morte, le ventre encore plein de sperme argenté, et les machines là-haut à La Haye, ar Majen, Poullaba, se sont tues. Camlan n'est plus qu'un vieux hangar sur un délaissé de route.

6 SERPENTS ET PIERRES

Un constructeur de mégalithes

Si Ahès était une géante, comme l'affirme Eguiner Baron elle avait sans doute une relation quelconque avec le Gewr, le géant, auquel on attribue la création du Chaos de Huelgoat. Cet amas monstrueux de blocs de granit qui brise le cours de la Rivière d'Argent et se répand jusque sur les collines et les vallées avoisinantes, résulteraient du combat de ce personnage avec un congénère. La légende veut que le Gewr, le Géant de Berrien, se trouvant en guerre avec celui de Plouyé, les deux ennemis se bombardèrent à coups de cailloux. Les projectiles se heurtaient sur leurs trajectoires, de telle manière qu'ils ne parvenaient pas au but, mais tombaient à mi-distance des adversaires, et c'est ainsi que fut formé le Chaos de Huelgoat et les monstrueux blocs de granit qui parsèment les landes et la forêt avoisinante. Ce serait en somme le premier tir d'artillerie.

On l'appelait Hok Bras, qui est peut-être le dieu gaulois Sukelos, le grand Bon-Frappeur. Il savait non seulement manier le marteau, mais aussi marteler l'adversaire à distance. Comme tout géant du folklore, il amène très vite la comparaison avec l'un de ses pairs — si ce n'est lui-même — Maître Gargan, que Rabelais rendit célèbre, voici guère plus de 400 ans, sous le nom plus développé de Gargantua. L'un et l'autre sont de Grands Etres de l'Autre Monde en relation avec la pierre.

Ce grand dresseur de menhirs, ce spécialiste des cailloux n'avait pas attendu cependant la plume du médecin tourangeau pour se faire connaître dans sa bonne terre de Gaule et autres lieux. Le vocable qui le désigne figure déjà dans un texte du XV^e siècle. Bien avant cela évidemment, il patronnait quelques-unes de ces hauteurs naturellement sacrées pour les populations d'alentour.

En Bretagne, il est loin d'être inconnu où La Motte, près de Loudeac s'appelait encore La Motte Gargan en 1630. Le rocher qui sépare les eaux de la rivière d'Auray de celles de la rivière de Vannes, dans le Golfe du Morbihan, porte aussi le nom de Gargan. C'est ainsi que lui appartiennent encore, en dehors de

Bretagne, le Mont Gargan dans la ville de Rouen, une hauteur homonyme qui culmine au-dessus du Limousin, et, plus étonnant, le Monte Gargano, cette ex-croissance poussée sur la côte des Pouilles, cet éperon de la botte italienne.

Le Grand Mont-Saint-Michel devrait son nom tardif de Gargan à ce dernier : l'un et l'autre ont connu des apparitions de l'Archange, mais la conséquence en paraît curieuse. Un autre Mont Gargan de surcroît a existé en Armorique : il est mentionné dans le premier dictionnaire de la langue bretonne, le *Catholicon*, publié à Tréguier en 1499 et c'est *Locmichael an trez*, en français St Michel en Grève. Là se dresse en effet, vers le milieu de la lieue de Grève, le Grand Rocher Païen

On doit à Henri Gaidoz, à la fin du XIX^e siècle, et mieux encore à Henri Don-tenville dans notre seconde moitié du XX^e, d'avoir retrouvé la trace populaire du bon géant que le Chinonais avait peut-être par trop monopolisé, et de lui avoir rendu son rang de divinité gauloise, et, qui sait ? sans doute même préceltique..

Prototype des Grands Européens, tels qu'ils défilent encore dans les rues d'Ar-ras lors du Carnaval, notre Gargan est bien connu par ses débordements physio-logiques, qu'il urine tel lac, telle baie ou telle rivière, et par la mauvaise habitude qu'il a de vider sa chaussure des graviers qui l'encombrent pour en planter des mégalithes, mais aussi et surtout pour son incroyable appétit. C'est un vorace qui avale tout en quantité prodigieuse. En dépit de son côté sympathique et bon enfant, on ne peut manquer de le rapprocher d'une autre figure mythologique, l'Ogre, lui aussi grand dévoreur.

Mais Gargan est surtout bien voisin, sémantiquement, de la Gorgone. Le voilà donc très proche de notre Vorganium. Parler de sa voracité ou de sa faim dévorante, c'est employer des mots de la même famille indo-européenne que le nom du géant ou celui de la déesse aux serpents ou encore celui de la capitale des Osismes. Gargan est une gorge qui engloutit, comme le gouffre de Kastel Gibel, qui fait passer ses victimes du monde extérieur dans le monde intérieur qui est le sien.

Peut-être son nom figure-t-il à Huelgoat non seulement dans Vorganium, mais encore dans l'appellation du ruisseau qui chute dans l'aven de la déesse. C'est la rivière d'Argent, en breton Ster Arc'hant, et bien sûr, le nom est ample-ment justifié par la production minière de l'endroit. Et cependant, on ne peut manquer de se demander s'il n'y a pas là au moins un jeu de mots entre l'Argan-ton, l'argent, Argante la fée et le Gargant. L'Arc'hant breton peut dériver aussi bien de l'un que de l'autre. La rivière d'Argent peut bien être celle du Gargant et de la Gargante.

Quoiqu'il en soit, le rapport entre le Géant et Vorganium est d'importance.

S'éclaircissent aussi de ce fait les relations avec Sukeles. Si ce dernier est le frappeur, l'autre est l'avaleur. Ainsi le corps du sacrifié, retrouvé dans les tourbes de Lindow, près de Manchester, en Angleterre, reçut-il d'abord le coup du talon de la hache avant que d'être englouti par le marécage. Et nous vient à l'esprit cette image du monstre gaulois, la Tarasque de Noves qui se repaît d'une victime. C'est là le Temps, dit-on. C'est en tous cas, le Maître des Métamorphoses : boire le lac et le pisser ailleurs, semer des pierres, avaler des vaisseaux tout armés pour engraisser ensuite les terres à vignes de Chinon ou d'ailleurs, telles sont ses fonctions.

Il est, comme Sukeles, comme la Gorgone, une forme du Passeur.

La tombe du serpent

Mais le Gewr possède une particularité. Il mourut, disait-on, de s'être embourbé dans le Yeun Ellez, le marais des Enfers qui s'étend entre Brasparts et La Feuillée. On le mit en terre, à proximité de sa chute, au-dessus du hameau de Saint-Herbot, au lieu qu'on appelle encore Be-Gewr, la Tombe du Géant. Pour l'y entrer, il fallut replier son corps neuf fois sur lui-même et c'est saint Herbot en personne qui s'en chargea.

Ce n'est tout de même ni facile, ni commun de plier en neuf un corps de forme humaine, surtout de taille géante, et cette opération nous suggère qu'il puisse s'agir non d'un anthropoïde, mais d'un de ces êtres monstrueux, dragons ou serpents, dont la nature précisément est de se lover ou de sinuer, donc de vivre de replis. Notre Gewr ressemble fort à un Grand Serpent enroulés neuf fois dans sa tombe. Ce qui nous incite encore à adopter cette hypothèse, c'est que l'opérateur était sans doute aussi un serpent. Curieusement le nom breton de Herbot semble bien venir d'une racine indo-européenne (sanskrit *sarpa*, *sarpāna*), par l'intermédiaire d'un gaulois **Sarpatos*, le Serpent.

Ainsi les deux personnages, le saint et le géant, ne seraient que les deux faces du Grand Etre de Berrien. L'un réside dans sa hutte de pierre sur la hauteur de Be-Gewr d'où la vue embrasse un étonnant panorama, de l'antique Menez Kronan et des schistes de Trevezel jusqu'aux sommets des Montagnes Noires; l'autre s'est fait bâtir par ses dévôts, en guise de mausolée, dans les fonds de l'Ellez, au milieu des quelques maisons de son petit village, la plus belle église du Finistère.

C'est le moment de nous demander si ce Gewr-Herbot, ce Grand Serpent, n'est pas sans rapport avec la Reine Terrible à la chevelure d'ophidées qui vivait, aux dires des Grecs, à l'Extrême-Occident du monde, et pétrifiait les téméraires.

C'est en fait le moment de nous interroger sur les relations de la pierre et du serpent.

Les premières représentations que nous connaissons de l'animal sont précisément gravés sur des mégalithes : on en voit cinq sur la base du menhir qui domine le tertre du Manio à Carnac et plusieurs autres sur les orthostats du couloir de Gavrinis. Sous l'allée couverte des Pierres Plates, à Locmariaquer, on peut de la main caresser le granit froid d'un couple d'ophidiens enlacés. Quant aux Alignements même, de Kerlescan, de Kermario, du Menec et de Kerzerho, ils ressemblent bien souvent eux-mêmes à une colonne de longues couleuvres en marche vers l'Occident.

Au temps des mégalithes, le mariage de la pierre et du serpent était donc déjà réalisé. L'un et l'autre, à vrai dire, sont fondamentalement en relation avec la mort et la métamorphose.

Le pouvoir de transformer en pierre

Au VIII^e siècle avant notre ère, un petit paysan béotien du nom d'Hésiode contait à ses contemporains la naissance des dieux et des géants. La Nuit, fille du Chaos, leur disait-il, engendra d'elle-même, sans s'unir à qui que ce soit, des fils et des filles. Parmi celles-ci, les Hespérides, les Filles de l'Occident, ou du Soir, qui gardent les fruits d'or aux confins de la terre habitée, au-delà de l'Océan. Avec elles, près de l'illustre ancêtre, demeurent d'autres descendantes de la Nuit, les trois Gorgones, nées de Phorcys et de Ceto. Deux d'entre elles sont immortelles, Sthéno et Euryale, la troisième, la plus connue, fut mortelle : c'est Méduse. Elle fut aimée du dieu de la mer Poséïdon, mais Persée la tua en lui coupant la tête et du sang qui jaillit de son cou tranché naquirent deux êtres merveilleux : le cheval Pégase, dont le nom signifie source et lui fut donné parce qu'il eut son origine aux sources de l'Océan ; et le « grand Chrysaor », porteur de l'épée d'or, qui apporte à Zeus la foudre.

Le mot *Medousa*, dont nous avons fait Méduse, appartient au plus ancien vocabulaire grec connu, où il possède le sens de *Reine*. Elle régnait donc dans ce pays mystérieux du Couchant, au voisinage de la Nuit. Elle revêtait, il faut le dire, une apparence terrifiante. Sa chevelure était de serpents et sa poitrine en était couverte. Son regard avait l'étrange pouvoir de transformer en pierre les êtres humains.

On mesure ainsi le courage de Persée et sa ruse. Il est vrai que, pour d'autres qu'Hésiode, comme Euripide, c'était la déesse Athéna elle-même qui avait tué la Gorgone. Ce fut à elle, en tous cas, que revint en dépouille, la tête coupée de

la Reine Terrible: l'ayant placée sur son bouclier, ainsi devenu le Gorgonéion, elle en perpétuait la puissance. Elle avait donc acquis, à son tour, la maîtrise de la pétrification.

Plusieurs éléments de cette tradition, venue à nous de la Méditerranée orientale, mais d'un peuple de langue indo-européenne, méritent notre attention. D'abord, où situer, dans notre géographie contemporaine, le Pays du Soir que hantent les Hespérides, les Gorgones et d'autres descendants de la Nuit? Sa situation, qui n'est pas d'ailleurs sans rappeler celle des Cimmériens d'Homère, nous invite à supposer, à titre de rêve et d'hypothèse, que ce puisse être notre Penn ar Bed, notre Finistère, notre Armorique qu'on appelait jadis Letavia, le Pays de la Mort, et, à l'extrémité duquel se dressait Cruc Ochidient, la Colline de l'Occident, que nous dénommons aujourd'hui Menez-Hom.

Certes, les historiens de l'antique géographie ont l'habitude de situer le Jardin des Hespérides au Maroc, sans beaucoup de preuves à vrai dire. La latitude, la situation géographique, le climat de l'Armorique se prêtent infiniment mieux à accueillir les êtres terrifiants de la Nuit que les rivages ensoleillés des Colonnes d'Hercule.

Le Maroc n'est pas situé au-delà de la mer: on y parvient en cabotant. Du Cap Finisterre de Galice à la pointe du Finistère armoricain, les vaisseaux, en droite ligne, franchissent l'Océan, même s'il est possible par ailleurs d'en suivre la rive. Certes, l'Irlande ou la Grande-Bretagne pourraient, à cet égard entrer en compétition avec le Bretagne, mais elles apparaissaient sans doute comme un arrière-pays, difficile d'accès: ni le phare d'Ar Men, ni celui de la Vieille, ni celui du Creac'h n'existaient alors, et il n'était pas aisé de doubler la pointe de l'Armorique.

Ceci dit, nous ne pouvons manquer d'être touché particulièrement par deux aspects du mythe de la Gorgone. Le premier, c'est la présence d'une femme-serpent qui règne sur ce pays. Nous savons bien qu'une déesse aux serpents existait dans la Crète minoenne, mais les lieux ne se prêtent pas à une identification avec l'Extrême-Occident. En revanche, l'Europe de l'Ouest et tout spécialement la Bretagne, est peuplée de Serpentes. Entourant le site de Vorganium, elles sont toujours représentées sur les églises, à Sizun, à Lampaul-Guimiliau, à Brasparts, à Lannedern. Elles se baignent dans les Cuves dont la plus célèbre est le Kibel de Huelgoat, porte d'entrée de l'Autre Monde.

La relation de Méduse avec l'eau, qui est l'élément préféré des serpentes, est bien marqué par ce que le seul homme, et même le seul dieu qui put l'approcher, fut Poséïdon, divinité de la mer. De même le seul qui survécut d'une nuit avec

Ahès-Dahud fut le Prince qui ouvrit les Portes de la Mer sur la Ville d'Is, et ainsi s'accomplit la seule union véritable de la Femme sans sexe.

Mais le second fait que nous relevons, nous plonge plus avant encore dans le monde merveilleux de nos terres. Le propre de Méduse, puis d'Athéna par son intermédiaire, c'est de transformer les hommes en pierre. Mais où trouvons-nous des êtres changés en pierres ? Partout dans le domaine des mégalithes. Les menhirs sont traditionnellement des humains pétrifiés. En Bretagne, il suffirait de citer les Alignements de Carnac dont les 2391 éléments sont une preuve statistiquement suffisante, mais ajoutons pour la bonne mesure le couple Jean et Jeanne de Runelo à Belle-Ile et la file d'an Eured-Ven, les 56 noceurs de Brasparts.

Méduse n'est-elle pas ainsi bien proche d'Artissa, notre Ahès, la Femme de Pierre, la tueuse d'hommes ?

Une question demeure : si nous connaissons le sens du mot Méduse, la Reine, nous ignorons celui des Gorgones. Mon dictionnaire de grec ancien, celui de Magnien et Lacroix, les mentionne bien sous la forme *Gorgô* au singulier et *Gorgonés* au pluriel, mais il ne dit pas un traître mot de leur étymologie. Cependant le voisinage du verbe *Gorgoûmai* et de l'adjectif *Gorgos*, tous deux en relation avec l'agitation de l'âme, la véhémence, l'ardeur, mais aussi ce qui induit ce trouble même dans l'homme, à savoir le terrible, le farouche, l'effrayant, suscite évidemment une hypothèse d'origine. Le caractère fascinant du gouffre, l'horreur sacrée qui en émane, tout autant que la dispersion et la projection violentes de l'eau, sont de la même tonalité que ces émotions du cœur dont nous parlent nos vénérables professeurs de grec

Les auteurs d'ailleurs mettent ces termes en relation avec l'irlandais *garg*, qui s'entend également pour féroce et rude. Nous avons aussi un *gorgura* qui veut dire conduit souterrain, prison souterraine, mais se rattacherait au cercle, *guros*. Et cependant quelle belle image pour l'ancre du serpent d'Argent à Huelgoat !

Quelques pages plus haut, en revanche, je découvre le *gargareôn* au sens de la lnette : nous voici cette fois tout à fait dans le domaine de nos gorges indo-européennes.

Bref. Tout ceci pour dire finalement combien la linguistique de ces Gorgones me paraît évoquer notre Vorganium. Gorgonion, le terrible, était, nous dit-on, un nom de la lune, mais n'était-ce pas d'abord un site mystérieux et magique, là-bas, aussi loin que les astres, dans le pays où le soleil se couche ?

Nous sommes ici, depuis des millénaires dans le domaine de la mort. La Gorgone a pétrifié ici des milliers d'êtres humains, elle leur a donné leur forme d'éternité. Le Gargan est ici chez lui, à Vorganium et Sukelos aussi, à Huelgoat. La Porte du monde souterrain, l'entrée des Enfers s'ouvre à deux pas d'ici, dans

le Yeun Elez, entre le Youdig et Forc'han. Mais l'Autre Monde s'atteint aussi sans peine par le Gouffre d'Ahès, la Cuve de la Serpente. Tout ceci est profondément cohérent.

Naître à l'Autre Monde

D'un côté du cours d'eau, la citadelle de l'Artorius, de l'autre côté le Kastel de l'Artissa. Entre les deux, la maison forestière de l'Arquellen, dont l'appellation semble venue tout droit d'un Art-Kellen. Il ne s'agit point ici, en dépit de la forêt environnante, de houx, Kelen, mais de testicule, Kellen, ou pour employer un mot plus cru, mais plus celtique et frère de kellen, de Couille. Nous sommes au lieu où les masses arrondies de silice qui flanquent les cuisses du Géant, prennent le nom bien réaliste de la Couille de Pierre.

L'endroit voisine avec la perte de la Rivière d'Argent dans le vagin de granit, le Gouffre de la Reine Ahès, où tourbillonne l'écume, venue de l'Art Kellen. Ici s'accomplit la Génération par la Pierre et dans la Pierre qui conduit à la naissance dans l'Autre Monde. Ce n'est pas pour rien que la tradition locale nous raconte qu'Ahès jetait ici les amants séduits par elle dans la Ville d'Ys et que le Roman, occitan et médiéval, de Jaufré nous décrit ici, dans le domaine de la Fée de Gibel, un accès analogue au monde merveilleux.

La Quête du Graal, comme Wolfram von Eschenbach l'avait bien perçu, est constituée par la recherche du Vase qui est Pierre et contient la pierre. Il me semble que nous sommes précisément ici bien proches du Château du Graal. Nous sommes au pied de Kastel Gibel, la Forteresse de la Cuve, et cette cuve quasi mélusinienne ne peut être autre que le Vase et le Chaudron du Dagda, le « bon dieu » irlandais. Ici aussi la Pierre de Fal, l'Art Kellen, le Tailloir de Chrétien de Troyes.

II ARTHUR ET L'HISTOIRE

7 UNE CONVOITISE POLITIQUE

La légende arthurienne et son histoire depuis le XII^e siècle jusqu'à nos jours ne peut être comprise dans son fonds et dans son évolution que si on la replace d'abord dans le contexte politique dans lequel elle s'est trouvée insérée durant ces neuf siècles. Quoiqu'on en ait dit, l'ensemble des traditions centrées autour du puissant Roi des Bretons, appartient en effet à une catégorie d'oeuvres littéraires qui relèvent plus de l'épopée nationale et de la mythologie ethnique que de la pure fantaisie des romans ou des poèmes courtois.

Ces récits ne sont pas anodins. Je veux dire par là que les aventures qu'ils content, ont un poids sur la scène du monde et que ces Bretons d'Armorique qui, au XII^e et au XIII^e siècles attendaient le retour du roi Arthur donnaient bien évidemment à leurs espérances un sens politique. A l'heure où les puissances montantes en Europe, la France et l'Angleterre, se disputaient l'hégémonie, les Bretons tentaient une percée pour se dégager des mains brutales qui s'appesantissaient sur eux.

Ils constituaient en effet l'un des grands enjeux de la querelle entre la dynastie normande, puis angevine d'Angleterre et les Capétiens d'Ile-de-France. Les uns et les autres cherchaient à s'approprier, entre autres bénéfices les territoires maritimes situés à l'Ouest des anciennes Gaules, dont les Bretons depuis le IV^e siècle de notre ère assuraient la défense contre les ambitions des Saxons et des Francs.

Les Anglais jouent et gagnent

L'histoire du roi Arthur durant le deuxième millénaire de notre ère traduit dans le domaine culturel, donc dans les systèmes de propagande politique, les luttes pour le pouvoir qui se déroulèrent en Europe occidentale. En fait, à partir de la parution de l'Histoire des Bretons de Geoffroy de Monmouth, vers 1135, le légendaire de la Bretagne va servir à conforter des espérances et à définir des droits ou prétendus tels.

Au premier chef, l'Angleterre. Conquise en 1066 par les Normands de Guillaume le Conquérant, la mort de Henri I^{er} l'a fait passer aux mains d'Etien-

ne de Blois en 1135, puis dans celles de Henri II Plantagenêt, par ailleurs duc de Normandie, duc d'Aquitaine et comte d'Anjou, en 1154. Ce sont l'un et l'autre des continentaux et des gens de la Loire, qui savent parfaitement ce qu'Armorique veut dire. Les Bretons d'ailleurs n'ont-ils pas remonté le fleuve au V^e siècle jusqu'à Blois et avancé leurs troupes jusqu'aux abords de Bourges? La péninsule armoricaine, alors indépendante sous son duc, constitue pour eux une implantation stratégique et un accroissement de territoire dans la lutte qui s'annonce contre le *Regnum Francorum*, le pouvoir de Paris. Les guerres futures, dite de Cent Ans et de la Succession de Bretagne sont en germe dans la situation créée aux XI^e et XII^e siècles. Que dis-je? Mais bien toute l'histoire de l'Europe et du monde jusqu'après Fachoda et avant 1914, aux débuts de l'Entente Cordiale.

Les Bretons n'ont cessé, depuis la fin de l'Empire romain, de s'opposer aux Saxons, aux Normands et aux Francs, autrement dit à la France et à l'Angleterre qui se constituent dans leur voisinage immédiat. Leur politique, jusqu'à la fin de l'indépendance en 1532, sera de tenir la balance égale entre leurs deux adversaires. Les Français, non sans mal, parviendront à l'emporter, mais seulement lorsqu'ils auront terminé à leur avantage le premier temps de leur compétition avec le royaume d'Outre-Manche. Jusqu'aujourd'hui, le maintien d'un fort sentiment d'appartenance ethnique a permis à l'identité bretonne de s'affirmer victorieusement en notre fin de XX^e siècle.

Un panceltisme anti-anglais

Un souci de continuer à s'opposer à leurs ennemis, fussent-ils alors simplement culturels, a conduit les Bretons, dès le XIX^e siècle, à tendre la main aux Gallois et aux Corniques, puis aux Irlandais et aux Écossais, avec le propos de constituer un front commun pour la défense de leurs idiomes celtiques menacés par l'hégémonie des langues latines et germaniques. L'on s'aperçut alors que les frères séparés s'étaient écharpés tout au long du millénaire, en particulier sur mer, sous le commandement des officiers français et anglais qui les jetaient les uns contre les autres.

Alors fut créée la légende, peut-être établie d'ailleurs sur quelque épisode d'histoire authentique, du Combat de Saint-Cast, où les Gallois débarqués des vaisseaux de guerre anglais auraient refusé de marcher contre les Bretons de l'armée royale française qui chantaient les mêmes airs guerriers et dans la même langue qu'eux.

Le pays de Galles, lui, était déjà en voie d'absorption par les Anglo-Normands au début du XII^e siècle. A la mort de Llewelyn en 1282, le pays tomba sous le

contrôle direct de Londres, non sans conserver, comme la Bretagne d'Armorique, avec sa langue, un sentiment d'appartenance à la terre si fort qu'au XX^e siècle, les Gallois ont réussi à faire reconnaître entièrement leur personnalité culturelle et politique, sinon encore leur autonomie.

En revanche, la Cornouailles britannique, où survit et progresse aujourd'hui la langue la plus proche qui soit de notre breton, est, depuis le X^e siècle aux mains des Anglais, qui ne lui trouvent d'autre visage que celui de *County of Cornwall*.

Les Irlandais sont des Gaëls : ce ne sont plus des frères, mais des cousins. Ils ont servi historiquement la cause celtique par leur opposition tenace à la Couronne d'Angleterre, l'instauration de l'indépendance en 1922, et la longue lutte pour l'Ulster. Les Écossais, eux, mélange de Gaëls et de Bretons, restés, comme les Irlandais en dehors de l'Empire romain, ont conservé malgré tout, par delà les luttes et les défaites, une identité nationale et culturelle jusqu'à nos jours. L'Île de Man aussi, petit territoire autonome dans la mer d'Irlande, est peuplée de Gaëls et si la langue nationale a pratiquement disparu de l'usage quotidien, la notion de l'héritage celtique y est très vive.

D'une rive à l'autre depuis des millénaires

Mais quelle était donc l'origine de cette diversité et de cette communauté celtique occidentale ?

Les Celtes, ou la civilisation celtique, on ne sait trop, avaient pénétré en Europe Occidentale au premier âge du fer, venant du pays qui est aujourd'hui l'Allemagne. Ils s'étaient répandu dans tout le vaste domaine auquel César reconnaîtra le nom de Gaule, à l'exception toutefois de l'Aquitaine, au sud de la Garonne, qui leur resta étrangère. Dans la péninsule qui deviendra bien plus tard la Bretagne armoricaine, certains peuples comme les Osismes et même les Vénètes, sont souvent considérés moins comme celtes que comme celtisés.

Des rivages des Gaules, les nouveaux venus, peut-être mêlés aux anciens occupants des lieux, passèrent la mer et couvrirent bientôt de leur marée la plus grande partie, sinon la totalité de la Grande-Bretagne. Là encore ils se confondirent avec les autochtones et il se constitua ainsi un peuple diversifié mais fondamentalement le même au nord de la Garonne et du Pô, voire dans la péninsule ibérique et jusqu'aux Hautes terres d'Ecosse. A plusieurs reprises des contingents passèrent en Irlande et fondèrent les royautes celtiques de ce pays.

Les troupes qui traversèrent la Manche, venaient sans doute de tout le littoral gaulois. On omet généralement de penser que non seulement les gens d'Arras s'en vinrent à Londres, mais que tous les peuples côtiers envoyèrent, à une épo-

que ou à une autre, des groupes et des individus vers le sud de l'Île. La première émigration, à l'extrême-Occident, se fit dans ce sens, de telle sorte que l'émigration bretonne en Armorique, au début de notre ère, ne faisait que reproduire en sens inverse des mouvements de population qui s'étaient exercés dans l'autre sens.

On peut dire que les passages entre la Bretagne Armoricaïne d'une part, l'actuelle Cornouailles britannique, le Devon et sans doute d'autres régions encore de l'Outre-mer, n'ont pas cessé depuis deux mille cinq cents ans. Nous avons la trace de venues d'insulaires sur le continent à l'époque de la Guerre des Gaules au premier siècle de notre ère et de continentaux vers l'Île en plein moyen âge et plus tard encore. Il est même vraisemblable que ce type d'échanges ne datait pas de l'arrivée des Celtes, mais avait existé dès l'époque mégalithique. Celle-ci même nous montre une unité de civilisation dans l'occident européen.

Au temps des premiers siècles de notre ère, lorsque des troupes de Bretons s'installèrent sur le continent, les Armoricaïns et leurs frères du sud-ouest britannique parlaient une langue identique. C'était encore le cas à une date aussi basse que le XI^e siècle et ce n'est qu'après cette date que le cornique commença à se différencier du breton.

L'Espagne, aux temps antiques, participa aussi, pour une part au moins de cette civilisation. Des peuples d'origine celtique, qui avaient franchi la zone aquitaine, s'installèrent au milieu des Ibères et jusque dans l'actuel Portugal, notamment dans la région de Lisbonne. Mais la conquête romaine tendit à unifier la population, à ceci près toutefois que vers le IV^e siècle, des émigrants venus de Grande-Bretagne, dépassèrent les promontoires occidentaux de l'Armorique et s'en vinrent jusqu'en Galice où ils ont maintenu jusqu'à nos jours une conscience celtique et bretonne dans un parler latin.

La légende arthurienne elle-même se souvient de cette relation avec la côte nord de l'Espagne. L'histoire du Chevalier Ponthus en forêt de Brocéliande en fait foi.

La France tire les marrons du feu

Quant à la France, la politique de ses rois et de ses républiques est bien connue. Fondé autour de la puissance grandissante d'un peuple germanique, les Francs, dont l'un des chefs, Hlodowech, dit Clovis ou Louis en français moderne, avait eu l'habileté de conclure alliance avec la papauté, voici tout juste mille quatre cents ans, le royaume qui s'appela longtemps celui des Francs, puis en vint plus tard à la notion de France, s'empara successivement de tous les pays voisins, les

colonisa et aboutit à une apogée vers 1810, quand son territoire atteignit la Baltique à Lübeck et descendit au-dessous du Pô en Italie. A cette époque, il y avait moins de trois siècles que la Bretagne avait perdu son indépendance au profit de l'Etat voisin, et vingt-et-un ans que l'annexion avait supprimé son autonomie. Mais dès cette époque, la revendication d'identité commença à se manifester : elle perce déjà dans la fondation de l'Académie Celtique peu après 1800 et dans les Mémoires que publiera cette société savante.

Tel est le champ-clos où pendant près de deux mille ans se sont affrontés avec chaque nation celtique, les deux Etats grandissant sur les deux rives de la Manche, la France et l'Angleterre.

Arthur était-il anglais ou français ?

La légende arthurienne a joué un rôle d'importance dans ces combats perpétuels. La figure d'Arthur, telle qu'elle nous est présentée déjà par Geoffroi de Monmouth au XII^e siècle, est celle d'un chef de guerre contre les Romains et les Saxons. Déjà le pseudo-Nennius, avant lui, en avait fait un champion des Bretons contre les envahisseurs germaniques. Il nous est donc historiquement présenté comme un général et un politique, ayant mission de défendre son peuple. Bien mieux encore : le roi Arthur n'est pas mort, dit-on, en particulier en Armorique, mais il reviendra un jour de l'île d'Avallon — entendez : de l'Autre Monde — où la fée Morgane, sa soeur l'a conduit après la bataille de Camlann, et ce jour-là sera celui de la grande Revanche des Bretons.

Voilà une affirmation qui, pour mythologique qu'elle soit, n'en est pas moins un slogan — le mot est celtique — politique. Non seulement il a servi au XII^e siècle, en particulier à la naissance du duc Arthur I^{er} de Bretagne, mais encore et toujours au long des siècles. Dans la Bretagne contemporaine, en plein XX^e siècle, il s'est répété au sein des mouvements autonomistes et indépendantistes de tout poil. Le rituel druidique moderne du Gorsedd digor ne comporte-t-il pas la réunion des fragments brisés de l'épée d'Arthur et la proclamation du retour à venir du Roi mythique ?

Il n'est donc pas possible de séparer la légende arthurienne, non plus que de ses racines celtiques, de son environnement politique au cours des deux millénaires écoulés, et très particulièrement des luttes de l'Angleterre et de la France entre elles et contre les diverses nations celtiques.

Il importe en outre dès maintenant de bien préciser un autre aspect, tout à la fois culturel, historique et politique, qui a été bien négligé jusqu'ici et pour des raisons qui apparaîtront clairement au cours de nos développements, nous

voulons parler des langues et de la linguistique à découvrir au cours de nos investigations.

Les premiers textes arthuriens, par lesquels nous est parvenu l'écriture originale de la tradition, nous ont été transmis en latin, en roman et en allemand. L'anglais n'est venu que bien plus tard. Le gallois n'apparaît à cet égard qu'au XIV^e siècle. Quant au breton, comme toute autre langue celtique éventuellement utilisée dans la transmission, il n'apparaît dans aucune rédaction, si ce n'est sous la forme des noms de lieux et de personnes qui ne sont généralement explicables que par cette langue.

La situation de la langue romane

Nous avons parlé du roman et non du français ancien. Encore qu'il s'agisse là d'un seul et même langage, baptisé différemment selon les époques, nous préférons le premier vocable, et pour plusieurs raisons. La première, c'est qu'il s'agit là du mot employé au XII^e siècle pour distinguer le parler vulgaire, de la langue latine. La seconde, c'est que loin d'être l'idiome des Francs lequel relevait de la famille germanique, le roman était parlé principalement par des Gaulois romanisés, baptisés français, toujours pour des raisons politiques. Enfin, le roman, comme plus tard le français qui s'ensuit, n'est pas uniquement la langue parlée au Royaume des Francs : les Normands, y compris ceux d'Angleterre l'ont pour idiome maternel, et il régnera ainsi pendant plusieurs siècles sur le pays dont la devise : Honni soit qui mal y pense, est toujours dans la langue dite française. Ainsi de nos jours encore, non seulement des Canadiens, des Belges, des Valdôtains et des Suisses la parlent, mais aussi des gens aussi différents que les Canaques et les Bambaras, les Haïtiens, Chandernagor, Karikal et Mahé.

La notion de culture française, ou anglaise, est largement dépassée, dans la mesure où elle prétend s'appuyer sur la langue ou la nationalité. Mais elle l'était tout autant à l'époque des premiers Plantagenêt : les seigneurs « anglais », après 1066, parlaient avant tout le « français ». Ils n'en étaient pas plus français pour autant, mais angevins ou normands. Quant à la classe dirigeante bretonne, qui, avec la moitié du pays, avaient adopté le roman depuis le X^e siècle environ, ses membres eussent vivement réagi de se faire appeler français, bien que le roman du XII^e siècle fût également parlé dans la partie la plus orientale de leur pays.

La ligne de séparation entre les deux langues, tirée de Plouha à Saint-Nazaire, résulte du recul de l'ancien breton par rapport à ses limites primitives. Erwann Vallerie a bien montré que cette évolution ne s'est pas faite instantanément, mais qu'elle a exigé trois cents ans, du XI^e au XIV^e siècle pour atteindre la limite

sur laquelle elle se stabilisera ensuite presque jusqu'à nos jours. Ainsi au XI^e, XII^e et XIII^e siècles qui correspondent à la période qui nous occupe, une vaste région bilingue est-elle constituée dans l'est du pays, principalement dans l'évêché de Saint-Malo et la partie bretonnante du Pays nantais. Ce sera là une zone d'échange culturel.

Mais, même lorsqu'à partir de 1248 environ, le roman tendra progressivement à remplacer le latin dans les actes officiels, cet usage n'influera nullement sur le sentiment d'appartenance des Bretons.

La Gaule ou les Gaules ?

A côté du roman, très répandu donc d'York à Lyon, et en particulier dans sa variété normande qui prédomine sur les deux rives de la Manche, à côté de l'occitan que les sujets du duc d'Aquitaine parlent dans le sud, à partir de la Charente, à côté de l'anglais, que le peuple britto-anglo-saxon continue d'utiliser largement dans le bassin de Londres, les Midlands, le Northumberland, le Cumberland et même les basses terres d'Ecosse, subsistent vigoureusement les idiomes issus du tronc celtique commun.

Celui-ci, sorti lui-même de l'indo-européen hypothétique, apparenté de ce fait à toutes les langues qui en tirent leur origine, notamment germaniques, latines, grecques et slaves, s'est divisé en deux branches principales, l'une appelée gaélique, l'autre brittonique. De la première sont issus l'irlandais, l'écossais ou erse, et le parler de l'île de Man, sous leurs formes anciennes et modernes. La seconde aurait été constituée, au début de notre ère par des formes du celtique récent, le gaulois, ou mieux sans doute, les gaulois, sur le continent et le ou les brittoniques dans la Grande Ile. De ce vaste ensemble de parlers sont issus aujourd'hui en définitive le gallois, le cornique et le breton, tous trois considérés comme provenant du celtique insulaire.

Cette hésitation entre le singulier et le pluriel en ce qui concerne le celtique tient à notre méconnaissance des dialectes que n'a pas manqué d'exploiter une fois encore la politique, et la plus récente. L'on oublie en effet d'ordinaire que la Gaule, à l'arrivée de César, ne constituait nullement une entité, si ce n'est d'ordre géographique. Tout en décrivant sous ce nom le pays situé entre la rive gauche du Rhin et les Pyrénées, le Conquérant ne manque pas de signaler par exemple que les peuples qui habitent au sud de la Garonne sont d'une autre ethnie et parlent une autre langue — sans doute l'ibère — que ceux au nord du fleuve. A l'inverse, Tacite, un siècle plus tard, nous dira qu'il y a peu de différence entre la manière de parler des Bretons et celle de la Gaule du Nord.

Et pour cause... La notion de Bretons est elle-même purement géographique, puisque la future Angleterre est peuplée d'Atrebates, à Londres comme à Arras, de Parisiens à York comme sur la Seine, de Belges à Bath et à Winchester comme à Lille ou à Bruxelles. La Gaule n'est nullement unifiée, mais on y dénombre une soixantaine de peuples indépendants les uns des autres sauf à se grouper parfois en fédérations. Les plus connues historiquement de celles-ci sont celles constituées par les Eduens, les Arvernes et les Armoricaains.

Bien entendu, une telle vision des choses, qui résulte strictement de nos connaissances en la matière, répugne à tous ceux qui, dans le présent comme dans le passé, ont milité pour le mythe de la France éternelle et le régime centralisateur au sein d'un Hexagone mathématiquement construit sur la chair et le sang des peuples ci-inclus. La Gaule n'existait pas, non plus d'ailleurs que la Bretagne, sinon comme des espaces géographiques. Il y avait des Celtes d'ailleurs bien au-delà des prétendues frontières naturelles, dans toute la vallée du Pô — c'est la Gaule Cisalpine des Latins —, en Espagne — ce sont les Celtibères —, en Suisse avec les Helvètes — et dans toute la vallée du Danube et bien au-delà, puisque des Galates ou Gaulois parlait encore celtique dans les premiers siècles de notre ère autour d'Ankara, future capitale de la Turquie.

A la recherche vaine d'une France Eternelle

Il résulte de la présence de soixante peuples dans la Gaule définie par César et de la vingtaine qui occupaient l'Ile de Bretagne au sud du mur d'Antonin, sans aller plus outre, que, sur un espace aussi vaste, sans cohésion d'ordre impérial ou plus généralement centralisateur, les dialectes devaient être nombreux. Ce fut le cas d'ailleurs dans l'évolution du gallo-latin à travers les nombreuses variétés tant de langue d'oïl que de langue d'oc et cela jusqu'au milieu du XX^e siècle, sous le contrôle de l'Etat de Louis XIV et de Napoléon.

Certes les Allobroges de Savoie et les Helvètes du Pays de Vaud devaient se comprendre aisément. Aussi les Dumnonii d'Isca (Exeter), les Osismes de Huelgoat et les Vénètes de Locmariaquer : les tractations diplomatiques qui amenèrent contre César, à l'embouchure de la Loire, une flotte embossée sans doute un peu en retrait du cap des Dumnoniens, Lizard point, ne durent pas demander l'entremise de beaucoup d'interprètes. On peut supposer qu'à l'intérieur de la Fédération Armoricaaine, l'on s'entendait aisément. De même, entre les peuples qui dépendaient plus ou moins des Arvernes. Mais l'intercompréhension des Genevois au beau nom celtique pourtant, «Ceux de l'embouchure», avec les gens de Worganion dans la montagne d'Arrez, était sans doute un peu plus

malaisée. Rappellerai-je qu'en 1947, dans la région de Compiègne, un brave cantonnier me parla *en français* pendant une bonne demi-heure, sans que j'y compris un traître mot ?

La notion politique de Gaule, origine entièrement erronée du dangereux mythe de la France éternelle, est donc un instrument de propagande forgée au cours des siècles par le pouvoir établi à Paris et destiné à permettre l'extension de celui-ci jusqu'à Maastricht et, pourquoi pas ? pensa le Corse, digne héritier de César, jusqu'à Lübeck.

Certes, à l'époque où s'introduit, sans doute beaucoup moins brusquement que nous le pensons, la légende arthurienne dans le patrimoine littéraire — et politique — de l'Europe, ni la France, ni l'Angleterre n'avaient atteint au degré de puissance où devaient les porter leurs souverains et leurs républiques. Les matelots de Cornouailles n'avaient pas, il est vrai, encore envoyé par le fond les grands vaisseaux arrachés aux forêts d'Armorique et montés par des équipages de Bretons, et, bien sûr, vice versa. Mais le processus de destruction des nations et des cultures d'origine celtique était déjà commencé, et cela ne datait pas de la veille.

Messieurs les Anglais, tirez les premiers !

Quelle attitude, dans la querelle, les intellectuels des différents pays ont-ils adopté à l'égard de la légende arthurienne ? Les Britanniques d'une façon générale l'ont adopté comme leur, surtout depuis Thomas Malory. Oxford et Cambridge ont donc généralement reconnu l'origine galloise des récits, nécessaire à la nationalisation de l'oeuvre. Les Anglais eux-mêmes ne sachant plus très bien s'ils descendent de Hengist ou de Catvalan, puisqu'ils sont nés des deux, considèrent Arthur comme l'un des leurs. Ils le promènent, il est vrai, de la Cornouailles à l'Ecosse, en voulant bien parfois se souvenir de l'humble Bretagne la Mineure, de Dinard et de Huelgoat.

Les universitaires français, après avoir longtemps oublié les faits et gestes d'Arthur, ont au siècle dernier, lancé une vigoureuse offensive pour rapatrier la tradition arthurienne. Est-ce à dire qu'ils voulaient la ramener dans sa Bretagne armoricaine d'origine ? Non point, car il n'y avait là que rustres et que faussaires. Et ce que Paulin Paris et après lui Gaston Paris, Joseph Bédier, Ferdinand Lot et Edmond Faral ont voulu faire, c'est rendre à la littérature française, et en particulier au Champenois Chrétien et à ses prédécesseurs supposés, trouvères du *Regnum Francorum*, le patrimoine que les Anglais s'étaient arrogés.

Les Bretons n'avaient guère leur mot à dire dans cette querelle des puissants.

Ceux qui tentèrent de s'exprimer, ou les celtisants, comme Joseph Loth, qui entreprirent de parler à leur place, eurent tendance à favoriser comme les Anglais l'origine galloise de la tradition. Comme on employait beaucoup de jolies démonstrations à les convaincre qu'ils n'étaient rien et pour rien dans cette affaire, qu'aller en Champagne en cette quinzième année du XX^e siècle, n'avait pour eux rien à voir avec Chrétien de Troyes, encore qu'ils fussent persuadés de défendre ainsi la civilisation française contre la Barbarie, ceux d'entre eux que la gloire d'Arthur émoustillaient plus que la boue des tranchées se tournèrent résolument vers les frères gallois. Ces messieurs de la Sorbonne disaient aux Bretons qu'ils n'avaient pas de littérature, rien que du vent, et l'esbroufe de faussaires patentés.

Il nous faut dès maintenant attirer l'attention du lecteur sur la méconnaissance généralisée, à notre époque comme jadis, des réalités celtiques. Nous serons donc amenés, tout au long de cet ouvrage, à faire mieux connaître les traditions culturelles des peuples que l'on groupe sous ce nom de Celtes, d'hier et d'aujourd'hui. Mais avant toute chose, il nous paraît indispensable de rigoureusement différencier des pays et des ethnies, dont la communauté des noms ou simplement leur analogie morphologique a été la cause au long des siècles de nombreuses confusions historiques et géographiques.

Ainsi d'abord de la Cornouaille. Ceci en est bien sûr le nom français. Mais les deux contrées qui ont parlé jusqu'à notre époque deux langues celtiques extrêmement proches l'une de l'autre, se désignent également de la même manière : Kerne ou Kerneo de ce côté-ci de la Manche, Kernow de l'autre. Pour cette dernière, on utilise aussi le terme anglais Cornwall.

En latin, l'une et l'autre se sont appelées Cornubia, mais seule celle du sud a apparemment porté le nom de Cornu-Galliæ, d'où est venu Cornouaille. Comme ces mots signifient la Corne de la Gaule, ils ne s'appliquaient guère en effet à la Corne britannique.

Des confusions analogues se sont produites avec le nom même des Bretons et de la Bretagne. En français, de nos jours, il est bien convenu que les Bretons sont les habitants de la Bretagne armoricaine. En Grande-Bretagne, on a des Gallois (*Welsh*), des Écossais (*Scots*) et des Corniques (*Cornishmen*), et, bien sûr, des Anglais. Mais lorsqu'on parle d'une époque antérieure à l'an mille, on ne sait pas toujours de quel côté de la mer se situent les Bretons dont il est question. Encore, aux XI^e et XII^e siècles, on n'est pas fâché, du moins aujourd'hui, d'entendre une précision.

En anglais, il est très malaisé de se faire comprendre. Si vous dites que vous êtes *a Briton*, on entendra, généralement non sans surprise, que vous êtes britan-

nique. Les Irlandais d'ailleurs n'hésitent pas à crier en Ulster : *Britons, go home!* et ils ne s'adressent pas à leurs cousins de Lorient. On ne peut guère se tirer de cette fâcheuse posture qu'en disant venir *from Brittany*, de Bretagne, car cette fois les Anglais distinguent bien *Britain*, leur pays, de *Brittany*, le nôtre.

Gaulois, Gallos, Gallois, Gaëls

Mais un désordre beaucoup plus grand encore s'est installé dans les esprits des Européens en général et des Français en particulier, à propos de la racine *Gall-* et des vocables ethniques et linguistiques qui en dérivent. Il convient donc de ne pas perdre de vue que quatre groupes différents de Celtes, encore aujourd'hui se réfèrent, sous un nom voisin, à des entités territoriales différentes. Ce sont :

— Les Gaulois. Mais qu'est-ce que la Gaule ? Naguère encore tous les poètes de France et de Navarre pâlissaient sur le chapitre premier du *De bello Gallico* et la phrase initiale de César : *Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgæ, aliam Aquitani, tertiam, qui ipsorum lingua Celtae, nostra Galli appellantur*. La version latine d'un élève, même moyen, donnait à lire : *La Gaule est toute divisée en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges, la seconde par les Aquitains et la troisième par ceux qu'on appellent Celtes dans leur langue et Gaulois dans la nôtre*.

Pour César donc, la Gaule et les Gaulois ne coïncidaient pas. Ces derniers commençaient au Rhône et pour une petite portion, de Bâle à Constance sans doute, au Rhin. Ils étendaient leur peuplement jusqu'à la Garonne au Sud, et au nord jusqu'à la Marne et la Seine. De là aux bouches du Rhin, la terre appartenait aux Belges, durs entre tous, parce qu'ils passaient leur temps à se battre contre les Germains. Quant aux Aquitains, ils allaient de la Garonne aux Pyrénées et à l'Atlantique.

L'écrivain nous avertit que ces trois peuples diffèrent par la langue, les institutions et les lois. Ce qui ne les empêche pas de cohabiter dans un espace géographique qui se nomme la Gaule et qui va du Rhin aux Pyrénées. Mais non pas au sud du Massif central et à l'est du Rhône, car c'est là la *Provincia Romana*, la Province romaine, la Provence. Ni au-delà des Alpes, bien que la vallée du Pô soit la *Gallia Cisalpina*, la Gaule Cisalpine, conquise par Rome depuis 222 et 190 avant J.C... Ce sont là des terres romaines que de ce fait l'imperator exclut du lot gaulois.

— Les Gallos. C'est le nom que l'on donne aux Bretons qui habitent la partie orientale de la péninsule armoricaine. Ils parlent traditionnellement une langue romane appelée en français le gallo, et par eux-même « gallèse ». En breton,

on les désigne par le mot *Gallaoued*, le même qu'on emploie pour les Français. Cela bien sûr ne simplifie pas la compréhension.

— Les Gallois : on appelle ainsi en français, le peuple qui occupe les montagnes et les rivages du Pays de Galles. Ce terme est repris de l'anglais *Wales* et *Welsh*. Eux-mêmes se donnent du *Kymri*, c'est-à-dire compatriotes, ce qui ne veut rien dire de plus. En fait aux Silures, aux Demeti et aux Venedoti, se sont adjoints vers le IX^e siècle des Bretons du Nord, venus de Cumbrie ou Cumberland et des Flamands installés dans le comté de Pembroke, peut-être même des Irlandais.

— Les Gaëls, qu'on ne peut entendre comme tels si ce n'est par la variété dialectale. Ils se distinguent en effet des Brittoniques ou Bretons par le fait que leurs idiomes, l'irlandais, l'écossais et le manxois appartiennent dans le concert des langues dites celtiques à une famille à part.

Il est tout à fait incongru de parler de gaélique, comme on l'entend trop souvent, à propos des Bretons, même si l'on se réfère à l'autorité du quimpérois Max Jacob et à son livre « Morven le Gaélique », parce que le bon Max s'est tout simplement trompé en faisant de ses compatriotes de prétendus Gaëls.

Cinq notions différentes sont ainsi recouvertes par la syllabe Gall : la Gaule, les Gaulois, les Gallos, les Gallois et les Gaëls.

Arthur était-il gallois ?

Arthur en particulier n'est jamais appelé gallois, alors même que deux de ses compagnons le sont : il est breton et roi du pays de Logres qu'on nous dit être l'Angleterre actuelle. Cependant, selon Geoffroy et tous ceux qui l'ont copié il tient sa cour principale au Pays de Galles, à Caerlion sur Wysk, à Caerwent, à Cardigan, voire à Pennvoiseuse. Le fait est curieux pour un breton de Logres.

Certains autres faits introduisent un doute sur de pareilles identifications. D'abord jamais les Gallois ne se sont appelés eux-mêmes ainsi. Galles et Gallois sont des dénominations d'origine anglaise : *Wales* et *Welsh*, qui dérivent du terme classique dont les peuples germaniques se servent pour désigner des ethnies étrangères, particulièrement latines ou celtiques. Les Flamands parlent ainsi des Wallons, *Waalsh* en néerlandais. En ancien haut-allemand, on disait *Walese* d'où le français *Velche*, et, bien sûr l'allemand moderne *welsch* pour désigner les Romains, les Français et les Italiens. Le vieux norvégien employait *valskr* pour les Gaulois et les Français. Le terme originel serait le nom même du peuple des Volques, *Volcæ*, qui habitaient la Gaule toulousaine et étaient sans doute des Cel-

tes. La tonalité de ce type d'expression est généralement assez péjorative, un peu comme le mot *boche*, longtemps appliqué par les Français aux Allemands.

Les peuples bretons retranchés dans les montagnes qui entourent le bassin de Londres et de Manchester, se disaient en vérité *Combrogas*, des compatriotes, aujourd'hui *Cymraes* et ils appellaient et appellent toujours leur pays *Cymry*. De là les noms de *Cambria*, *Cambrie* et de *Cumbria*, *Cumberland*. Une chronologie galloise, dont nous aurons à parler longuement, écrite à la fin du X^e siècle, est appelée *Annales Cambriæ*, les Annales de Cambrie, et non pas bien entendu de Galles ou de Wales. De même, le voyageur Giraud qui écrivait à la fin du XII^e siècle, disait être de Cambrie, *Giraldus Cambriæ*. Il ne serait évidemment pas venu à l'esprit de ses contemporains et compatriotes de chanter le Pays de Galles et les Gallois, même en langue romane. On imagine mal le fameux trouvère Bleheri, à la cour du comte de Poitiers, se désignant non comme un cambrien, mais comme un étranger aux Anglais... et sot comme un Gallois de surcroît.

Norgalles était-il gallois ?

Wolfram von Eschenbach, qui sépare soigneusement l'Angleterre de la Bretagne, manifestement armoricaine dans ses textes, et qui ne cesse de parler d'Arthur le Breton ou roi des Bretons, distingue aussi un royaume de Galles et un autre de Norgalles. Ce dernier figure également dans le Lancelot en prose où l'auteur nous parle d'un *chastel qui siet an la marche de Norgales et des Frans*. Voilà qui a surpris, à juste titre, bien des lecteurs et qui restait à ce jour sans explication.

Il est impossible qu'un royaume de Nord-Galles ait jamais touché aux territoires tenus par les Francs, ne serait-ce que parce que la mer les a toujours séparés. On classe donc l'affaire sans suite, en considérant une fois pour toutes que les romanciers du XII^e et du XIII^e siècles ne savaient pas la géographie.

Si l'on veut tenter de résoudre le problème, il faut manifestement remettre en question les identifications et la valeur même des dénominations en cause, c'est-à-dire poser en hypothèse la possibilité d'une confusion entre les mots et entre les pays, autrement dit admettre que les premiers traducteurs en latin ou en roman de la légende arthurienne ou bien encore les adaptateurs de ces textes se soient mépris sur le sens de certains termes, en particulier géographique.

Quelles sont les erreurs possibles en ce qui concerne le pays de Galles, le Norgalles et les Gallois ? L'analogie la plus apparente est celle de la Gaule, en latin Gallia. Aujourd'hui encore, le breton Bro-C'hall, de *bro*, pays et *Gall*, Gaule, désigne la totalité du territoire français extérieure aux cinq départements bretons, et *Gallaoued*, les habitants de cet espace. Historiquement, ces termes ont servi

également à nommer la Haute-Bretagne, d'idiome non celtique, et appelée en français pays gallo, de langue gallèse, peuplé de Gallos. Ainsi le patronyme bien connu de Le Gall s'est appliqué, en Bretagne occidentale à un individu originaire de l'est armoricain.

Ajoutons que l'usage est de se moquer, plus ou moins gentiment, de ces compatriotes. Un proverbe existe même, un espèce de jeu de mots sur Haut-Breton : *Je suis un sot breton* et la raison donnée est que la Bretagne orientale ne parle plus le celtique depuis des siècles : *Je ne sais pas ma langue*, ajoute-t-on.

A l'évidence, il est permis de se demander si le Pays de Galles des auteurs du XII^e siècle et de leurs successeurs ne traduit pas plutôt Bro-C'hall, venu de Bro Gall, que le gallois Cymri ou le breton Bro-Gembre. L'adjectif même utilisé par Chrétien de Troyes, notamment pour désigner les lieues « galloises », est *galesche*, qui correspond exactement à la forme chuintée de *gallèse*. Le Pays de Galles aurait ainsi absorbé la substance du Pays Gallo, et pour la première fois sous la plume de Geoffroy de Monmouth.

La Plus Grande Bretagne

En 869, le roi Salomon n'hésitait pas à s'intituler *par la grâce de Dieu prince de toute la Bretagne et d'une grande partie des Gaules, gratia Dei totius Britanniae magnæque partis Galliarum Princeps*, avant de parler de son royaume de Bretagne. Même si l'expression pour une grande partie doit être jugée un peu excessive, il n'en reste pas moins que pendant un ou deux siècles, le pays breton s'étendit jusqu'à la rive droite de la Maine, au pied des murailles d'Angers, comprit tout le Cotentin et descendit au sud jusqu'en face de l'île de Ré. Plus anciennement encore les troupes bretonnes ferraillèrent contre les ennemis du monde occidental jusqu'à Bourges et Châteauroux : le souvenir de ces luttes subsiste encore dans le Lancelot en prose, dans les combats menés par Claudas de la Terre Déserte, c'est-à-dire du Berry, contre son voisin Ban de Benoïc, à la suite de son transfert d'hommage du roi Arthur au roi de Gaule *qu'or est appelee France*.

C'est dire l'importance du Bro-C'hall dans l'histoire bretonne même ancienne. De même que la Fédération Armoricaire, antérieurement à l'invasion romaine, puis à l'arrivée des émigrants, s'est étendue sur l'ouest des Gaules, les Bretons, reprenant cette ambition, sont devenus les maîtres d'une partie du domaine gaulois. On notera en passant qu'ils y avaient certainement plus de droits, étant donné leur communauté ethnique, que les hordes des Francs et des Goths.

L'ensemble de ce domaine royal peut être divisé en trois parties :

D'abord la Bretagne proprement dite qui s'étend sur l'ensemble actuel des dé-

partements du Finistère, des Côtes-d'Armor, du Morbihan, de Loire-Atlantique et d'Ille-et-Vilaine. Lorsque l'usage de la langue celtique reculera vers l'ouest, du XI^e au XIV^e siècle, se constitueront autour de la zone provisoirement bilingue, à l'ouest, une Bretagne bretonnante ou Breizh Izel, Basse Bretagne; à l'est, une Bretagne Gallèse ou Haute-Bretagne.

La seconde part est appelée d'ordinaire les Marches de Bretagne. C'est la région définie au temps des rois Erispoë et Salomon comme bretonne, mais perdue par la suite et qui comprend, le Cotentin, l'actuel département de la Mayenne, une bonne partie de l'Anjou et du Bas-Poitou.

La troisième est la vaste zone sur laquelle s'est étendue la puissance militaire des Bretons, mais aussi leur implantation spirituelle et intellectuelle, dès le IV^e siècle de notre ère. Léon Fleuriot, reprenant à sa manière, la vieille légende de Conan Mériadec, a bien montré que «l'émigration bretonne» en Armorique a consisté essentiellement en un transport de troupes destinées à regarnir la frontière maritime de l'Empire, démunie d'hommes face aux Saxons. Il s'agirait donc à l'origine, non de pieuses paroisses de braves gens chassés de chez eux, mais d'installations militaires, avec femmes et enfants certes, à la manière des colonies romaines.

Et cette zone, c'est celle-là même que Nennius a bien défini comme débutant au Grand-Saint-Bernard et s'ouvrant en éventail d'un côté jusqu'à la Pointe de Bretagne armoricaine, de l'autre jusqu'à l'embouchure de la Canche, aux environs d'Etaples (62630).

Les Gallois sont-ils des Gallois?

Ceci dit, l'argument fondamental qui nous paraît suffire à lui seul à ruiner l'hypothèse, pourtant si répandue, d'une origine galloise ou cumbrienne des Romans Bretons, reste bien l'impossibilité pour les Cambriens de s'appeler autrement que de ce nom. A l'époque de Geoffroy de Monmouth, nous l'avons dit, les habitants de Caerlion et de Caernarvon ne s'appelaient ni vraiment des Bretons, ni surtout des Gallois, mais des Cymraes ou Cambriens. Mais cette mise au point et la démonstration du caractère erroné du Pays de Galles des romans bretons se voient corroborées par l'explication des autres faits que nous avons signalés.

En effet, s'il y a bien eu confusion entre le Pays de Gall, *Bro-C'hall*, et le Pays de Galles, la situation et le sens même du Norgalles devient intelligible, soit qu'il s'agisse du nord du Pays Gallo, soit que le mot *nor*, qui n'est, remarquons-le, nullement compensé par un Sudgalles dans le Lancelot non plus que dans Wolfram

von Eschenbach, soit affecté d'une autre signification. Ce pourrait être *Dorgall*. Le terme *Dor* qui signifie porte en breton, mute en *Nor* après l'article: *an nor*. Norgalles est peut-être la Porte du Pays Gallo, ce qui correspondrait bien au rôle de marche qui lui est attribué. Mais dans un cas comme dans l'autre, il est aisé de comprendre le voisinage des Francs.

Quant aux Gallois, ce serait en vérité des *Gallaoued*, c'est-à-dire des Gallos ou des Gaulois. L'on perçoit mieux la raison pour laquelle le second « gallois » des romans, porte le nom de Galegantín. Le terme breton *Galeg* ne saurait en aucun cas s'appliquer à un gallois, qui s'appellerait en breton *kemread*, mais désigne fort bien, encore de nos jours, la langue française ou le gallo.

Ceci ne concerne évidemment pas les Corniques, habitants de la Cornouailles britannique, qui n'ont jamais été appelés Gallois et dont, au XII^e siècle, l'idiome commençait seulement à se distinguer du breton armoricain.

L'existence de deux ethnies différentes parmi les descendants des anciens Bretons nous paraît dès maintenant évidente: d'une part les gens du Nord, Cambriens grossis par l'exode de peuples ou de restes de peuples venus du Cumberland et même du Strath Clyde, sous la poussée des Anglo-Saxons et des Gaëls du Dal Riada; d'autre part, les méridionaux, certes séparés par la mer, Cornoviens et Celtes du Devon d'un côté, Bretons Armoricains de l'autre, mais unis par une communauté de langue et de culture, ainsi que par de très nombreux et très fréquents passages d'une rive à l'autre de la Manche, notre *Mor Breizh*, la mer de Bretagne, et cela à toutes les époques sans exception. La dernière traversée en nombre ne date que de 1940 à 1944.

8 HISTOIRE DE LA LÉGENDE ARTHURIENNE

Nous ne possédons aujourd'hui aucun document concernant Arthur qui soit antérieur au X^e siècle. Le plus ancien que l'histoire nous ait conservé porte le nom d'Annales de Cambrie, *Annales Cambriæ*, que l'on date de 954.

A cette époque comme pendant tout le moyen âge, le Pays de Galles ou Cambrie n'était pas unifié, mais partagé entre un certain nombre de royautes locales. L'une d'entre elles était assise sur le promontoire de Pembroke, le pays de Dyfed, où se trouvait le siège épiscopal de Ti Dewi, en anglais St David's, et la cité de Caerfyrddin, en anglais Caermarthen. Le trône en avait été occupé de 904 à 950 par un roi resté illustre, appelé Hywel, ou Hoel, et surnommé le Bon. Nous avons conservé de lui un volume de lois, la *Lex Hoeli*.

Un autre royaume breton venait tout juste, en 950, de céder devant les Saxons,

c'était celui de Domnonée, qui avait compris encore deux siècles plus tôt, outre la Cornouailles, le Devon, le Somerset et le Dorset.

Quant à la Bretagne continentale, c'était à cette époque un état constitué depuis la fin de l'Empire romain et elle avait eu des heures de gloire au IX^e siècle, au temps des rois Nominoë, Erispoë et Salomon. Mais les Normands avaient ensuite, et surtout depuis 920, ravagé et occupé la péninsule. A cette date, les seigneurs bretons, non moins que les moines et leurs reliques avaient fui, et parmi eux Matuëdoi qui devait devenir le père d'Alain dit Barbetorte, le futur libérateur du pays. Il s'était réfugié, non point au Pays de Galles, mais en Angleterre, chez le roi Athelstan et c'est de là, avec le secours de celui-ci, son parrain d'ailleurs, qu'en 936, Alain devait embarquer pour la reconquête. Elle fut achevée par la victoire de Trans le 1^{er} août 939.

Le prince rétablissait ainsi le pouvoir breton sur l'Armorique et dans des limites fort acceptables. Si le Cotentin était perdu pour toujours depuis 933, en revanche la Bretagne obtenait du comte de Poitiers la restitution de territoires au-delà de la Loire et même leur agrandissement, puisque les frontières se situèrent dès lors sur le Lai, le Layon et l'Hyronne, englobant un ensemble de marches allant de Chalonnes en Anjou jusqu'à l'île de Ré, comprenant Cholet, les Sables d'Olonne et La Roche-sur-Yon.

Alain mourut en 952, laissant la couronne à son fils Drogon, un enfant, et la régence à Thibaud, comte de Chartres et de Blois. Celui-ci n'eut de cesse que de marier la veuve de Barbetorte au comte d'Anjou, Foulque le Bon et de partager avec lui les dépouilles d'Alain. La Bretagne entra ainsi dans une période de luttes intestines, qui devait durer jusqu'en 995, date de la victoire de Conan le Tort, comte de Rennes, qui devenait de la sorte le duc Conan I^{er}.

C'est dans ce contexte politique que s'insère la modeste mention d'Arthur dans les Annales Cambriæ. Les héritiers de la Britannia sont alors dans des situations diverses. Le Pays de Galles ou Cymri, d'une superficie d'environ 21 000 km², est divisé en deux ou trois royaumes, voire plus, et restera ainsi jusqu'au traité d'Union avec l'Angleterre en 1536, mais il connaît manifestement au X^e siècle une certaine activité culturelle, rédaction des Annales Cambriæ, puis des Généalogies galloises, constitution des lois de Hoel le Bon. La Domnonée, naguère bastion celtique au sud-ouest du territoire anglais, tombe aux mains des Saxons. La Bretagne continentale, seule à reprendre le nom prestigieux, constitue depuis plusieurs siècles un Etat de quelques 38 000 km² qui s'avèrera relativement solide en dépit des luttes étrangères et intestines, jusqu'au traité d'Union avec la France en 1532, mais fait surprenant, aucune littérature, nous dit-on, n'y aurait existé avant le XIV^e siècle.

Importance de la Bretagne Armoricaïne

Curieusement certains auteurs, dont au premier chef Jean Marx, ont tenu d'un parti-pris évident, à réduire à néant l'apport des Bretons Armoricaïns dans le développement de la tradition arthurienne et à la civilisation occidentale elle-même. Alors qu'il ne tarit pas d'éloges sur les chefs-d'oeuvre engendrés par les Gallois et les Corniques, les Bretons se montrent dans ses écrits, comme les *minus habens* de l'histoire.

Il apparaît clairement cependant que du V^e au XVI^e siècle, le pays celtique le mieux intégré à la civilisation européenne, largement ouvert sur le continent européen, sur l'Ile de Bretagne et sur l'Irlande, sur Rome bien sûr, mais aussi le mieux structuré politiquement et le plus important sur le plan des relations internationales, est bien la Bretagne armoricaïne. Il est digne de remarque qu'à la Première Croisade, en 1096, participe un contingent breton sous la direction du duc lui-même Alain Fergent. On n'y connaît ni gallois, ni irlandais, ni cornique en tant que tels.

Le Maghreb d'ailleurs le sait, puisque au XII^e siècle, à l'époque où s'écrivent les romans arthuriens, les Arabes la visitent et la citent dans leurs ouvrages de géographie. Ainsi le marocain Edrisi, de Ceuta, nous décrit treize villes d'un pays peuplé et commerçant, prospère dans l'industrie, l'agriculture et le commerce. Rien à voir avec l'image d'un coin rustique et, nous dirions aujourd'hui sous-développé, qu'on en donne trop souvent.

En outre les relations entre la Bretagne et la France sont continuelles depuis la fin de l'Empire romain. Les deux pays sont voisins et bien que rivaux, ils ne cessent d'échanger entre eux les hommes, les marchandises et les idées. Au IX^e et au X^e siècle, le territoire breton ira jusqu'à la rive droite de la Maine, en face des remparts d'Angers: Henri II Plantagenêt dont le rôle est important dans l'histoire de la Légende arthurienne, est l'héritier des comtes d'Anjou dont les relations sont constantes avec la Bretagne depuis toujours et qui descendent eux-mêmes de ces Andecaves qui ont appartenu, à l'époque de l'indépendance des Gaules, à la fédération armoricaïne.

Et si les Normands sont de nouveaux venus, installés en Neustrie depuis le traité de Saint-Clair-sur-Epte (911), ils sont d'autant plus assimilés à l'Europe occidentale, que la très grande majorité de la population, surtout dans l'intérieur, descend des Unelles, des Baïocasses, des Lexovii, et des Caletes, mêlés eux aussi de nombreux Bretons venus de l'Ile à toutes les époques, mais surtout au temps de l'émigration en Armorique. On a relevé les nombreuses traces de saints bretons comme l'église Saint Maclou de Rouen, qui ne porte d'autre vo-

cable que la forme romane de saint Malo, ou les enclaves de l'archevêché de Dol sous la protection de Saint Samson, ou encore les appellations ethniques dans la toponymie du Cotentin, du Calvados ou de la basse vallée de la Seine, comme cette forêt de Brotonne ou ces village de Bretteville (Manche), de Bretteville du Grand Caux (Seine-Maritime), Bretteville l'Orgueilleuse (Calvados), Bretteville le Rabet (Calvados), Bretteville Saint Laurent (Seine Maritime), Bretteville sur Ay (Manche), Bretteville sur Dives (Calvados), Bretteville sur Laize (Calvados), Bretteville sur Odon (Calvados), neuf évocations de la Bretagne de Normandie, et encore n'ai-je suivi que la liste du Dictionnaire des communes.

Ajoutons, à la suite de Léon Fleuriot, qui a mis l'accent sur l'importance de ces peuplements bretons bien au-delà des limites de la Bretagne actuelle, que de telles implantations se retrouvent entre Dunkerque et la Seine, dès l'antiquité, mais aussi à l'époque des invasions normandes du IX^e siècle. On doit à cet auteur, professeur de celtique à l'Université de Rennes, d'avoir renouvelé entièrement notre connaissance des origines de la Bretagne armoricaine et montré le rôle important que ce pays a joué de la Suisse à l'Atlantique.

Chartres et Angers, pôles de la bretonnité

L'on aura noté par ailleurs qu'à la mort du duc Alain Barbe-Torte en 952, le régent désigné était Thibaud de Chartres. L'historien La Borderie attribue à cet état de fait la venue à Chartres deux ans plus tard, pour la fondation de l'abbaye Saint-Père, de deux Bretons, Nordoard, évêque de Rennes et Mabbon évêque de Léon. Remarquons en passant que ce dernier portait le nom d'un personnage mythique dont il sera question bien plus tard, en Galles au XIII^e siècle, dans le Mabinogi de Kullwch et Olwen, Mabon, fils de Modron, *qui fut enlevé à sa mère la troisième nuit de sa naissance* et qui resta trois nuits dans la même prison qu'Arthur. Ceci, entre parenthèse, pour montrer que les Armoricains du X^e siècle conservaient les traditions anthroponymiques de leurs ancêtres et mieux, les transportaient avec eux en pays français.

Les relations du clergé breton avec Chartres ne s'arrêtèrent pas là, car en 1077, Geldouin, chanoine de Saint-Samson de Dol, s'en revenant de Rome, s'arrêta, malade, à l'abbaye Saint-Père, où il fut honoré, avant d'y mourir, nous dit Albert Le Grand, de la visite de toute la noblesse du pays.

Quelques dizaines d'années plus tard, cette même ville de Chartres devait voir briller dans la première moitié du XII^e siècle, à l'époque même où Geoffroy de Monmouth écrivait son Histoire des rois de Bretagne deux éminents maîtres de philosophie, Bernard et Thierry, dits l'un et l'autre de Chartres en raison de leurs

chaires, mais dont il est avéré qu'ils étaient bretons l'un et l'autre et dépendant de ce fait à leur naissance de la métropole celtique de Dol.

Lors de la construction de la cathédrale de Chartres, de nombreux ouvriers bretons y travaillèrent. Nous en avons l'indication par un texte intéressant, de l'époque, où sont mentionnés les jurons aisément reconnaissables prononcés par les bandes d'artisans employés à l'édifice.

Plus proche encore de la Bretagne, la ville d'Angers mérite une mention spéciale dans les relations entre les Bretons et le monde franc. Le roi d'Angleterre Henri II, qui devait s'intéresser de près à la tradition arthurienne et sous le règne duquel celle-ci se répandit en Europe, était un Angevin, donc un Armoricaïn. Les Andecaves, ses ancêtres, avaient fait partie de la Fédération armoricaine et les relations, fussent-elles belliqueuses, n'avaient jamais cessé bien évidemment depuis lors. D'ailleurs la pierre d'Ingrandes, qui marqua jusqu'à notre époque la frontière entre la Bretagne et l'Anjou, était établie à 32 km d'Angers. Mieux encore, sous le règne d'Erispoë, la limite avait été reportée plus à l'est, à la vue même des remparts, sur la rive droite de la Maine, où s'élevait alors l'abbaye de Saint-Florent : ce monastère marqua l'avancée majeure des Bretons, du moins après le IX^e siècle. Car, quelques siècles plus tôt, on les signalait sur la Loire, du côté de Blois, et jusqu'en Berry, où ils furent vaincus à Deols, près de Chateauroux, en 469. Nous aurons à reparler de cette présence bretonne en Berry qui a laissé des traces jusque dans les Romans de la Table Ronde. Le titre dont se parait le roi Salomon « par la grâce de Dieu prince de toute la Bretagne et d'une partie des Gaules » était justifiée par l'histoire et par la réalité du IX^e siècle.

Cette constatation fondamentale, de l'extension du peuple breton d'Armorique très au-delà des frontières qui seront les siennes à partir du XI^e siècle, justifie à elle seule l'entreprise de René Banskard, suivie par Jean-Charles Payen — pour ne citer que les défunts — de marcher sur les traces d'Arthur ès Marches de Bretagne et en particulier dans la Mayenne et le Cotentin.

L'Eglise des Celtes, des Hébrides à la Loire

Il faudrait également accorder quelque importance à une tradition bien négligée des historiens, celle de l'Eglise celtique, qui fut pour une part le lien spirituel jusqu'au XII^e siècle des Orcades au Pays de Retz. Ni Rome, ni les Français, ni les Anglais n'ont fait, bien sûr, de publicité, à cette communauté d'esprit et de cœur qui s'opposa victorieusement à l'avancée de l'idée impérialiste dans le nord-ouest de l'Europe. Ce fut en Bretagne armoricaine que son influence se perpétua le plus longtemps, puisque ce n'est qu'en 1199 que le Pape supprima la métropole

de Dol, berceau primatial de l'Eglise celtique en Armorique au profit de Tours, archevêché romain et ancienne capitale politique de l'Ouest européen.

Le monachisme celtique, base de cette communauté s'était étendu sur l'Irlande, l'Ecosse, le Pays de Galles, la Cornouailles britannique et la Bretagne armoricaine. On a peu remarqué que les quelques 900 saints bretons, tolérés quoique non canonisés par Rome, sont tous des personnages appartenant à l'Eglise Celtique ou reconnus par elle, la plupart ermites, moines ou abbés-évêques de prestigieux monastères des îles ou du continent, lieux de piété, mais aussi de culture. Cette organisation parallèle n'a pas cessé de subir les assauts du siège romain et de ses alliés, l'Empire, non moins que les rois de France et d'Angleterre.

En outre, au X^e siècle, les sites conventuels d'Armorique furent ravagés par les Normands. De Dol, de Redon, de Landevennec, les moines s'enfuirent vers l'intérieur du continent, emportant les reliques de leurs saints et les précieux manuscrits latins glosés en breton que l'on retrouve aujourd'hui dans diverses bibliothèques d'Europe. Autre rencontre du monde celtique avec le monde impérial d'Occident, que déjà, depuis plus d'un siècle, les Irlandais envahissaient intellectuellement. Mais ces nouveaux contacts étaient plus proprement bretons-armoricains et retrouvaient parfois d'anciennes zones d'influence ou d'implantation des Bretons. Ainsi de la Flandre méridionale où saint Josse et saint Winoc connurent une descendance spirituelle qui subsiste encore aujourd'hui.

On pourrait penser que ces vertueux cénobites n'emportèrent point dans leurs bagages les légendes arthuriennes, un peu trop profanes à leur goût et peut-être sentant le fagot. Voire. Nous connaissons l'histoire de ces moines rhénans, à la fin du XII^e siècle, qui s'endormaient à la lecture de la Vie des Saints et se réveillaient quand on évoquait les chevaliers et les dames du roi Arthur. Les moines irlandais, au VI^e siècle sans doute, n'avaient pas hésité à retracer par écrit les exploits de Lug Samildanach et le druidisme du Dagda.

Un peuple aussi dénué de littérature que les Bretons...

D'ailleurs, les religieux n'étaient manifestement pas les seuls à courir l'Europe occidentale pour y parler culture. Les Bretons étaient connus au XII^e siècle et bien avant pour être des musiciens et des conteurs. Marie de France qui leur a emprunté la matière de ses lais, le reconnaît très clairement

Tout cela est bel et bon, me direz-vous, et l'on ne saurait nier le développement des arts et des lettres dans la Bretagne armoricaine, sous la forme de poèmes, de chants, de musique instrumentale, mais quid du roi Arthur ? Pas une

trace n'existe de ce héros et de ses pairs, ni du monde merveilleux qu'il anime avant que les récits en langue latine ou romane n'en parlent.

On a ressassé cette incapacité des Bretons à s'élever au niveau d'une littérature digne de ce nom. On l'a tellement répété même, qu'on en vient ici aussi à soupçonner quelque volonté de nuire à l'identité d'un peuple, par ailleurs universellement reconnu comme composé de poètes, de rêveurs, de créateurs de mythes.

L'argument d'ailleurs n'est pas péremptoire, et cela pour plusieurs raisons. D'une part parce qu'une geste, ou une mythologie, comme celle-là, peut fort bien s'établir à partir d'une tradition purement orale : ce qui était possible au temps d'Homère, ne l'était pas moins deux mille ans plus tard. D'autre part, les sources écrites, s'il y en eut, comme on est tenté de le penser, ont fort bien pu être détruites, notamment en Bretagne armoricaine où les invasions normandes du IX^e et X^e siècles furent grandement destructrices.

Enfin et surtout, l'argument se renverse fort bien. C'est peut-être précisément parce qu'elle a tout donné dans la forme même qu'elle avait conférée aux traditions, que la Bretagne apparaît aujourd'hui démunie de littérature propre avant le XIII^e siècle. Ce qu'elle avait produit, dans les termes où elle l'avait produit et dans la langue romane qu'elle utilisait aussi bien que la bretonne, était devenu patrimoine universel. Elle paraît pauvre d'avoir donné toute sa richesse.

Arthur serait-il un éleveur de corbeaux ?

De fait et contrairement à ce qui s'est passé en Armorique, le Pays de Galles a conservé toute une littérature, connue aujourd'hui par des manuscrits des XIII^e et XIV^e siècle, mais dont on reporte la production à la période qui va du VI^e au XI^e siècles. William F. Skene les publia à Edinburgh en 1868, en deux volumes, sous le titre *The Four Ancient Book of Wales, The Cymric poems attributed to the bards of the Sixth century*. Les Quatre Livres en question sont : le Livre Noir de Carmarthen, le Livre d'Aneirin, le Livre de Taliesin et le Livre Rouge de Hergest. Ce sont essentiellement des poèmes attribués à des personnages dont l'historicité n'a pu être prouvée, mais dont la célébrité a toujours été grande, Aneirin, Taliesin et Llywarch Hen.

Ce riche ensemble, tel qu'il nous est parvenu, reste évidemment d'une origine incertaine : même si une grande partie du texte peut être datée d'avant l'an mille, les interpolations ont pu être nombreuses, notamment en ce qui concerne la légende arthurienne, qui, en 1200, était déjà largement répandue en Europe par le truchement de Geoffroy de Monmouth, de Wace et de Chrétien de Troyes.

Dans toute cette littérature, on ne trouve guère que quatre mentions d'Ar-

thur. Dans le *Kadeir Teyrnnon*, deux mots : *Arthur fendigan*, «ils bénissent Arthur». Dans le poème *Pa gur yw y porthaur?* du Livre Noir de Carmarthen, le Roi est cité ainsi que certains de ses chevaliers dont on conte les hauts-faits. Enfin les *Preiddeu Annwfn* contiennent un vrai récit relatant une expédition d'Arthur dans l'Autre Monde.

La seule mention d'Arthur dans le Gododin, à la stance 99, pourrait bien être une interpolation puisque le plus ancien manuscrit de ce poème archaïque, généralement daté du VI^e siècle de notre ère, ne serait pas antérieur à 1250. D'ailleurs rien qui évoque la gloire de notre héros national dans cet obscur passage. Voici en effet les deux vers concernés :

*Gochorai brain du ar fur caer
Cyn ni bai ef Arthur.*

que A.O.H. Jarman traduit ainsi du vieux-gallois :

*He fed black ravens on the rampart of a fortress
Though he was no Arthur.*

L'auteur chante ici la haute valeur d'Edar à la bataille de Catraeth et parmi les qualités qu'il nous énumère, il y a celle-ci : Il nourrissait de noirs corbeaux sur le rempart d'une forteresse, bien qu'il ne fut pas un Arthur.

Même s'il ne s'agissait pas d'une interpolation, on ne peut que rester songeur sur le peu d'importance de ce personnage nommé Arthur qui ne se trouve là que par une allusion sibylline et ne participe même pas à cette épouvantable bataille où en l'an 600, les Bretons du Nord furent écrasés sous le nombre par leurs adversaires anglais. Il est vrai que pour les tenants d'un roi historique, celui-ci devait être mort depuis une centaine d'années.

Et puis, après tout, l'éleveur de corbeaux était-il l'illustre roi ou bien un simple homonyme ?

Six pour cent de Gallois

Quant aux Mabinogion, seul celui de Kullwch et Olwen a retenu l'attention des celtisants comme susceptible de se rattacher à une tradition antérieure à Geoffroy de Monmouth, bien que le manuscrit ici encore ne date que du XIV^e siècle.

Ceci dit, il est tout de même surprenant qu'il reste si peu de traces dans le

domaine gallois d'une aussi riche matière que celle qui aurait donné lieu, non seulement à l'*Historia Regum Britanniae*, mais encore à tous les textes romans à partir de Chrétien de Troyes. Car en définitive, il n'est guère plus question d'Arthur en Galles avant le XII^e siècle qu'en Bretagne armoricaine ou en Cornouailles.

De surcroît, il n'y a guère de ressemblance entre le personnage d'Arthur présent avec quelques compagnons dans les Annales de Cambrie et les Vies de Saints gallois d'une part, et la riche mesnie du Roi du Monde qu'on rencontre dès Chrétien dans la littérature continentale.

Un autre fait ne peut manquer d'étonner, même à l'occasion d'une lecture superficielle, c'est le très petit nombre de Gallois qui figurent dans les romans de la Table Ronde. Arthur et les chevaliers, sans parler des autres personnages, représentent dans Erec et Enide, rien moins que 33 personnes. Un seul est désigné comme gallois et c'est un personnage secondaire, Galegantín, cité à l'avant-dernière place.

On notera d'ailleurs que Perceval ne figure pas sur cette liste. Il n'apparaîtra que dans le Conte du Graal, dont il sera le héros. Lui aussi est proclamé gallois, mais son entrée dans la littérature est saluée par quelque ironie sur lui-même et sur ses compatriotes. Il est rustaud et sot, et les beaux chevaliers de la cour d'Arthur parlent de lui comme *cil Gallois*, ce Gallois qui ne connaît pas les usages et qui n'est jamais sorti de son trou. Le fait est constant dans Chrétien de Troyes et il apparaît clairement que les tenants de cette tradition n'ont pu être des Gallois, pour ainsi se moquer d'eux-mêmes.

De toutes façons 6% de Gallois dans une histoire qu'on prétend composée par des Gallois, voilà tout de même qui force à réfléchir.

La frise de Modène

Certains autres éléments d'ailleurs vont à l'encontre de la théorie galloise et laissent à penser que dès avant Geoffroi de Monmouth, la légende arthurienne avait commencé à se répandre en Europe indépendamment des Celtes insulaires.

La ville italienne de Modène, en Emilie, située au pied de l'Apennin dans la plaine du Pô, possède une cathédrale des XI^e et XII^e siècles, dont le portail nord a défrayé la chronique arthurienne. Roger Sherman Loomis, en 1938, a fait remarquer la présence, sur l'archivolte, de sculptures représentant des scènes de la légende arthurienne, qui dateraient, selon lui, des premières années du XII^e siècle, antérieurement donc à la publication de l'Histoire des Rois de Bretagne.

Jean Marx qui a rendu compte de cette découverte, a admis l'origine bretonne-armoricaine des noms figurant sur la frise, mais n'a pu y voir qu'une copie de sources galloises ou corniques. Ceci n'est dû qu'à l'antibretonisme viscéral de Jean Marx, qui ne peut jamais parler de la Bretagne Armoricaire sans fiel, ni mépris.

Quant à la date des sculptures, elle a été admise par certains auteurs et controversée par d'autres, tels que les français Emile Mâle et Paul Deschamps qui l'ont reportée à 1250. On juge de l'importance de la divergence : il s'agit de ramener la création de cette archivolt au-delà de la publication de l'oeuvre de Geoffroy.

Ici encore, on s'évertue à nier l'origine bretonne-armoricaine de la légende arthurienne. Cet acharnement de l'Université française s'insère dans la même ligne politique que nous avons signalée. S'il ressort de la nécessité de procéder à l'écrasement culturel de la Bretagne, il n'en est pas moins en relation avec une volonté de destruction politique. Le mythe d'Arthur constitue depuis bientôt neuf cents ans, et sans désespérer, un baril de dynamite que les pouvoirs européens ne cessent de tenter de désamorcer.

On aura compris que pour les Anglais certes, mais plus encore, surtout depuis le XVI^e siècle, pour les Français, il est essentiel que le roi Arthur ne revienne pas. Je veux dire par là que la croyance au Retour de la grandeur bretonne, tant culturelle que politique, considérée comme forcément destructrice de l'unité française, doit être par tous les moyens annihilée. Et le meilleur moyen, c'est de nier tout apport de la Bretagne armoricaine dans cette tradition, autrement dit de soutenir par-delà vents et marées la construction fantaisiste et britannique de Geoffroy de Monmouth, en oubliant bien sûr les appels frénétiques de cet auteur au soutien moral de la Grande nation soeur, l'Armorique.

Nous sommes là au coeur du problème, posé à l'Europe depuis un millénaire par l'irruption d'Edimbourg à Bari et de l'Aulne à l'Oder d'une gigantesque image fantasmagorique, celle du Roi des Bretons qui doit un jour venir relever son royaume de ses cendres.

L'enlèvement de la reine Winlogée

Le drame représenté à Modène présente d'autant plus d'intérêt qu'il est accompagné d'inscriptions portant les noms des protagonistes. La reine Winlogée est gardée dans un château par un chevalier du nom de Mardoc, tandis qu'un autre défenseur, appelé Carados, en sort et se voit aussitôt agressé par Galvagnus, Galvariun et Che. Un homme se tient devant Arthur, roi de Bretagne : c'est Isdernus, porteur d'un bâton qui se termine par des cornes.

Winlogée est évidemment un autre nom de Guenièvre, qui conserve encore le UU initial du vieux-breton, mais paraît également romanisé dans sa terminaison. Loomis l'a rapproché assez justement du prénom ancien Winlowen. La première syllabe est, comme dans Guenièvre, le celtique Vindos, blanc, sacré, de l'Autre Monde. Le mot Lowen qu'on retrouve dans certains toponymes armoricains comme Poullaouen nous a toujours paru se rapporter au grand dieu Lugos dont ce serait ici un déterminatif féminin Lugana. Ce serait la Blanche épouse de Lug, ce qui n'exclue nullement qu'elle soit aussi, comme nous le verrons, l'Eau blanche.

Mardoc semble ici tenir la place du Mordred de Geoffroy. Carados est évidemment Caradoc, en breton moderne Caradec, dont la forme primitive est commune au moyen-breton et au gallois. Dans la légende arthurienne, il est un Caradoc, roi de Vannes, qui donne lieu à un conte fantastique, entièrement armoricain.

Galvagus évoque Gauvain, dont le prénom existait sous sa forme romanisée, nous le verrons, dès le XI^e siècle, sur les marches de Bretagne. Mais Galvariun ne nous paraît correspondre à rien, si ce n'est à une variante de Galvagus.

Che est Kei le sénéchal d'Arthur. On notera que *ch* est en italien la notation du son *K*.

Quant à Isdernus, on le décompose en Isder Nus, ce qui fait immédiatement penser à Yder ou Edern, fils de Nuz, bien connu en Galles et en Bretagne. Mais la forme Yder est plus proprement armoricaine. Nus également apparaît comme une notation phonétique armoricaine, le gallois ayant en lieu et place un *dd* ou *th* doux.

En somme et quoiqu'il en soit de la datation exacte des sculptures de Modène, le thème ne provient ici ni de Geoffroy de Monmouth ni de Chrétien de Troyes, mais d'une autre transmission, qu'il faut bien reconnaître comme armoricaine. Déclarer que cette origine doit être malgré tout rapportée au Pays de Galles ou à la Cornouailles est une affirmation gratuite qui ne repose sur aucun argument.

Il est d'ailleurs intéressant de relever le fait que par ailleurs, l'Italie a connu les noms de la Légende arthurienne très précocement et dès le début du XII^e siècle au moins. On signale en effet à cette époque l'existence relativement fréquente de prénoms arthuriens, Arturius lui-même et Walvanus, comme l'a montré l'érudit italien Pio Rajna. Nous signalons plus loin, dans les mêmes conditions, la présence à Pistoia, en Italie en 1128 du prénom Merlino.

Jean Marx lui-même a d'ailleurs attribué cette diffusion précoce et antérieure à Geoffroy, de la légende arthurienne en Italie au contingent breton armoricain

de la première croisade qui vint s'embarquer, non sans délais, à Brindisi, à la fin de 1096 ou au début de 1097.

Les chevaliers bretons partirent avec les Normands et les Français de l'Ouest, sous le commandement de Robert de Normandie et d'Etienne de Blois. Parmi eux figuraient notamment Raoul de Gaël-Montfort, qui avait pris part à la conquête de l'Angleterre trente ans plus tôt et Riou de Loheac, tous deux seigneurs en Brocéliande. Ils étaient bien connus de Robert Wace qui les cite dans son *Brut* et il est bien peu probable qu'ils n'aient rien eu à dire, eux ou leurs joueurs de harpe, sur la tradition arthurienne. Le voyage fut long, en particulier la traversée de l'Italie du nord au sud et l'on imagine très bien la possibilité de distractions tout au long du chemin, de *festou-noz* organisés par les Bretons pour enfiévrer de leurs récits merveilleux l'imagination des belles Italiennes.

Alors que cette contribution de la Bretagne, pays d'une puissance certaine, à la Croisade, est indubitable, il ne semble pas que des groupes de Corniques ou de Gallois y aient participé.

Ainsi, le début de la diffusion de la légende arthurienne daterait non de Geoffroy de Monmouth en 1134, mais de la Première Croisade à la fin du XI^e siècle et par ces Bretons Armoricaux eux-mêmes dont Geoffroy réclamera le parrainage et le soutien. On voit qu'il y a là matière à révision de notre procès en héritage.

Un certain Bledhri

Reste à préciser la personnalité et le rôle d'un certain Gallois nommé Bledhri qui contait des histoires à la cour du comte de Poitiers. De ce personnage dont l'existence paraît bien établie, on a voulu faire, sans preuves, l'introducteur de la légende arthurienne en France. Il est vrai que dans la mesure où l'on a démontré l'origine galloise de celle-ci, l'hypothèse est séduisante. Mais nul ne souligne qu'aucun élément, dans l'état actuel des choses, ne nous permet d'affirmer qu'Arthur et ses récits nous viennent de Galles, pas même les textes de Geoffroy de Monmouth. *L'a priori* est donc complet.

Un Gallois à la Cour du comte de Poitiers, c'est certainement beaucoup plus exceptionnel que des Bretons dans les cours seigneuriales françaises en général. Que Bledhri ait parlé le roman, nul doute à cela : il parlait sans doute aussi le breton armoricain et ne venait pas à Poitiers sans passer par Roscoff ou Saint Malo. Sans doute répondait-il assez bien au portrait que Gottfried de Strasbourg nous tracera de son héros Tristan :

Marke lui demanda encore : Tristan, je t'ai entendu à l'instant chanter en breton

et en gallois, en bon latin et en français; connais-tu toutes ces langues? – Oui, seigneur, assez bien.

Ceci dit les Bretons de l'Est aussi parlaient le roman. Ils allaient aussi à Poitiers sans doute, comme à Angers et à Chartres. Nous venons de voir qu'ils n'hésitaient pas à se rendre à Brindisi et à Constantinople, en semant derrière eux leurs récits traditionnels. Sans doute connaissaient-ils le chemin de Troyes, puisque Chrétien n'ignore pas que Nantes est en Bretagne...

Et puisque nous sommes à Poitiers, n'omettons pas de dire dès maintenant que l'évêque Venance Fortunat qui occupa le siège de cette ville de 597 à l'an 600, s'il ne parle pas des Gallois, connaît très bien la rote des Bretons.

Nombreux doivent avoir été les joueurs de rote et de harpe d'origine armoricaine à traverser la France, à la suite des moines qui au X^e siècle avaient dû, devant les invasions normandes, se réfugier jusqu'à Tournus et Montreuil-surmer. On ne voit pas très bien, en face de cette diffusion armoricaine, comment le gentil Bledhri, à lui seul, représenterait la Tradition arthurienne.

Une mention imprécise, — car, après tout, personne n'a jamais dit à l'époque que Bledhri colportait l'histoire d'Arthur — ne saurait en aucun cas s'opposer aux évidences des relations internationales, telles que nous les connaissons aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles. Beaucoup de ces raisonnements que nous rencontrons ici, qu'il s'agisse de la propriété des noms de personnes ou de la diffusion des idées, sont tenus comme si les gens de cette époque avaient évolué en vase clos: que tel nom, celui d'Arthur ou de Gauvain, apparaisse et c'est certainement du grand Arthur et de Monseigneur Gauvain qu'il s'agit. Qu'un poète gallois se promène sur le Seuil du Poitou et c'est la première fois que la civilisation celtique entre en contact avec les braves Poitevins.

Si Poitiers est bien situé à 136 km de la frontière, à Torfou entre Tiffauges et Clisson, si le Poitou est contigu à la Bretagne au point que les deux pays ont possédé jusqu'à la Révolution des Marches communes, il convient de se souvenir que les Pictons étaient des Gaulois de l'Ouest, liés en partie au moins au Massif armoricain et qu'ils n'avaient pas attendu Bledhri pour appartenir au monde celtique. Déjà au IV^e siècle de notre ère, le grand évêque, Hilaire de Poitiers, s'était-il fait le champion dans le monde occidental du dogme de la Trinité, déjà chère à ses ancêtres païens.

Soyons sérieux. Dès l'abord des problèmes, on s'aperçoit comme, dans cette histoire, les dés ont été pipés. D'affirmations gratuites en hypothèses sans fondement, mais selon des lignes directrices très fermes en politique, les rois et les républiques, les clercs et les professeurs ont établi une structure de compréhension

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

qui n'a cessé de se renforcer pendant neuf cents ans, un peu comme ce roi tout nu que tout le monde croyait habillé.

Il nous semble qu'il est temps de renverser la perspective. Nous ne voudrions n'être rien d'autre que le bambin qui s'écrie, envers et contre tout : Mais le roi, il est tout nu !

9 QUATRE MILLÉNAIRES D'HISTOIRE

Civilisation mégalithique

L'Age du Bronze — Voyage d'Ulysse — « fédération armoricaine » de Fleuriot

750-480 av. JC

Invasion de l'Île d'Albion par des contingents celtiques venus du continent.

I^{er} siècle av. JC

Thalassocratie vénète qui assure les relations économiques avec le sud de l'île de Bretagne.

Construction (ou plutôt sans doute agrandissement) du Camp dit aujourd'hui d'Arthur à Huelgoat.

55 av. JC : contingents bretons venus en Armorique au secours des Vénètes.

II^e siècle ap. JC

184 Les soldats bretons de la Legio Victrix de L. Artorius Castus, venus d'Eboracum (York), répriment une révolte en Armorique.

Après 184 : Inscription d'Epetum en Illyrie (Stobrez) qui rapporte le fait précédent. L. Artorius Castus est-il un prototype d'Arthur ?

IV^e siècle

383 Passage de Maxime sur le continent. Installation de Bretons en Armorique. Maxime sera, chez Geoffroy de Monmouth, le prototype de l'Arthur conquérant des Gaules sur les Romains.

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

V^e siècle

410 Prise de Blois par les Bretons

461 Un évêque des Bretons présent au Concile de Tours

469 Le Breton Riothame, venu de l'Ile, est vaincu par Euric à Deols, près de l'actuel Châteauroux, en Berry et se réfugie chez les Burgondes.

491 Les Bretons, installés sur la Loire entre Orléans et Tours depuis le début du siècle, sont chassés de Blois par Clovis (Chroniques d'Anjou).

VI^e siècle

516 Bataille du Mont Badon et première mention du roi Arthur d'après les Annales Cambriæ, rédigées vers 955, cependant avant elles, aucun auteur n'avait signalé la présence d'Arthur au Mont Badon.

537 Mort du roi Arthur et de Medraut à Camlann, d'après ces mêmes Annales.

vers 580 Venance Fortunat (530-600) mentionne la harpe bretonne qu'il appelle Chrotte. A la même époque Grégoire de Tours (538-594) parle des Bretons installés sur la Loire.

596 Mort d'Artus mac Aed mac Gabrain, rapportée par Adamnan, vers l'année 695.

VII^e siècle

vers 695 Première mention scotique, dans la Vita Columbani d'Adamnan, abbé d'Iona, d'un Arthur (Artusius mac Aed mac Gabrain), roi du Dalriada au sud-ouest de l'actuelle Ecosse, qui serait mort en 596. Deux autres Arthur auraient vécu dans cette région au VII^e siècle

IX^e siècle

Première mention du nom d'Erec (Weroc, Gueroc, Guerec), roi de Vannes qui mit les Francs en fuite à cette date.

851 Première mention du nom d'Arthur en Bretagne Armoricaïne, dans un acte du roi Erispoë. la même pièce cite Viuhomarc, un certain Artui et Ewon.

X^e siècle

950 (vers) Composition des Généalogies Galloises qui seront insérées, à la

fin du XI^e siècle, dans le manuscrit Harléien 3859. Première mention du nom d'Arthur au Pays de Galles (*Arthur map Petr*).

954 Après 954, rédaction des Annales Cambriæ qui seront insérées elles aussi, à la fin du XI^e siècle, dans le manuscrit Harléien 3859.

XI^e siècle

1066 Victoire de Hastings. Guillaume Ier le Conquérant, roi d'Angleterre.

1066 Mort du duc de Bretagne Conan II. Hoël de Cornouaille lui succède.

1084 Mort du duc Hoël. Alain IV Fergent lui succède

1087 Mort de Guillaume Ier le 9 septembre. Guillaume II le Roux est sacré à Westminster.

1096 Départ de la Première Croisade. Un contingent breton, commandé par le duc Alain Fergent, va séjourner en Italie, à Bari.

1100 (vers) Fin du XI^e siècle : textes arthuriens de l'*Historia Britonum* dite de Nennius, manuscrit Harléien 3859. Le texte du manuscrit de Chartres, tenu longtemps pour être le plus ancien et dater de la fin du IX^e siècle, doit être considéré depuis les travaux de Ferdinand Lot comme très corrompu et nettement postérieur à cette époque, sans qu'il soit vraiment possible de le situer entre le X^e et le XII^e siècle

1100 Henri Ier est sacré à Westminster par Maurice, évêque de Londres.

1100 (?) Composition des Vies de Cadoc, Patern et Carantoc, connues par un manuscrit de la fin du XII^e siècle. Mention d'Arthur, et, pour la première fois de Keu (Cae) et de Beduer (Bedguir).

XII^e siècle

Début du XII^e siècle : sculptures arthuriennes du portail de Modène.

1110 Mention de Galvenus de Chemillé

1112 Mort du duc Alain Fergent. Conan III le Gros lui succède.

1116 Ysold, fille de Joscelin de la Roche (-Bernard), figure à cette date dans une donation faite aux moines du prieuré de Pontchâteau. C'est la première mention dans les textes du nom d'Yseult qui n'apparaîtra dans le roman que plusieurs dizaines d'années plus tard.

1119 Le Breton Bernard de Chartres fonde l'Ecole philosophique de cette ville et en devient chancelier jusqu'en 1126.

1119 Un certain Rainaudus Gauvain à Machecoul-en-Retz.

1125 Publication des *Gesta regum anglorum* de Guillaume de Malmesbury.

Première mention du nom de Walvenus (Gauvain) dont on aurait découvert le « tombeau » à la fin du XI^e siècle.

1128 Un certain Merlino à Pistoia en Toscane.

1134 *Prophetia Merlini* de Geoffroi Arthur de Monmouth

1135 Mort de Henri I^{er}. Début du règne d'Etienne de Blois.

1137 Mort de Louis VI le Gros, début du règne de Louis VII

1137 Mariage de Louis VII avec Aliénor d'Aquitaine

1138 *Historia regum Britanniae* de Geoffroi Arthur de Monmouth

1138 ou un peu plus tard : *Miracula sancte Mariæ Laudunensis* de Herman de Tournai

1142 Traduction par Robert de Castre (Chester? Ketton?) d'un texte rapportant l'initiation à l'alchimie de Khalid ibn Yezid (mort en 704) par Morienus, disciple de Stephanos à Alexandrie au VII^e siècle. Cette rencontre marquerait le début de l'alchimie arabe. La traduction de 1142 est tenue communément comme l'apparition de l'alchimie en Occident.

1142 Thierry de Chartres devient chancelier de l'Ecole de Chartres, fondée par son frère Bernard en 1119, et le reste jusqu'en 1150.

1145 On commence à parler des hérétiques de Brocéliande (*Chronicon Britannicum*). Le légat du pape prêche contre Eon de l'Etoile à Nantes.

1148 Mort du duc Conan III. Eudon de Porhoët, Hoël II et Conan IV.

1148 Concile général de Reims sous la présidence du Pape Eugène III. Procédure contre Gilbert de la Porrée, chartrain, et Eon de l'Etoile. Condamnation d'Eon de l'Etoile. Le roi d'Angleterre Etienne de Blois avait interdit à son évêque de se rendre à Reims et manqua être excommunié pour le fait.

1150 environ : *Vita Merlini* de Geoffroi de Monmouth

1152 Synode de Kells. Réorganisation de l'Eglise d'Irlande en 4 évêchés (fin de l'Eglise celtique d'Irlande).

1152 Mariage d'Aliénor d'Aquitaine, répudiée par Louis VII, avec Henri II Plantagenêt.

1154 Début du règne de Henri II Plantagenêt. Il est couronné à Westminster le 15 décembre 1154 par Thibaud, archevêque de Cantorbéry. L'accession au trône d'Angleterre des Angevins marque le début des guerres entre les rois d'Angleterre et de France.

1155 Roman de Brut de Wace. Première mention de la Table Ronde.

1159 *Magister Bernardus Brito cancellarius Ecclesiæ Carnotensis factus est Episcopus Cornubiæ in minore Britannia* (Chronique de Robert, abbé du Mont Saint-Michel).

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

1160 Roman de Rou de Wace. Première mention de Brocéliande et de Barenton en Bretagne Armoricaïne.

1166 Abdication de Conan IV, duc de Bretagne. Domination directe de Henri II, roi d'Angleterre, sur la Bretagne.

1169 A Noël, le roi Henri II se rend à Nantes.

1170 Erec et Enide de Chrétien de Troyes. Cet auteur, qui a écrit auparavant un roman *del roi Marc et d'Ysalt la Blonde*, aujourd'hui perdu, mentionne dans le conte d'Erec et Enide, Yseult et Brangien

1170 29 décembre Assassinat de Thomas Beckett par Henri II.

1170 vers 1170-1175 Tristan de Thomas

1170 *Chronique des ducs de Normandie* de Benoît de Saint-Maur

1170-1180 *Lais* de Marie de France

Cligès de Chrétien de Troyes

Le Chevalier à la Charette de Chrétien de Troyes

Le Chevalier au Lion de Chrétien de Troyes

1175 *Livre Noir de Carmarthen*, écrit à cette date.

1180 Mort de Louis VII, roi de France.

1181 Avènement du duc Geoffroy II Plantagenêt au trône de Bretagne.

1181 *Perceval ou le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes

Tristan de Bérout

1186 19 août Mort du duc de Bretagne Geoffroi II le 19 août 1186. Arthur Ier, né le 29 mars 1187, lui succède.

1187 Le 29 mars au soir, en fait dans la nuit du dimanche au lundi de Pâques 1187, naquit au château de Nantes le fils posthume du duc de Bretagne Geoffroy II Plantagenêt et de son épouse Constance. L'enfant se trouvait être le petit-fils à la fois du duc Conan IV et du roi d'Angleterre Henri II. Celui-ci, qui tentait de circonvenir la Bretagne, avait décidé de donner son nom au bambin couronné, mais sa mère en décida autrement : il fut baptisé sous le nom d'Arthur et fut dès lors Arthur Ier de Bretagne. Un tel geste ne pouvait être, à cette date, anodin. Il y avait tout juste cinquante ans que Geoffroy de Monmouth avait écrit son Histoire des Rois de Bretagne et que la légende arthurienne avait pris son essor. Alors qu'Henri II avait tout fait pour se présenter comme le successeur du roi Arthur, la légitimité lui était enlevée par le jeune duc de Bretagne.

1189 Mort de Henri II Plantagenêt. Avènement de Richard I^{er}. Le roi Henri II mourut à Chinon le 6 juillet 1189. Son fils aîné Richard, celui qu'on appelait Coeur de Lion, lui succéda.

1190 « Découverte » du tombeau du roi Arthur à Glastonbury : le roi Arthur ne reviendra plus... En 1190, peut-être 1191, les moines de Glastonbury mi-

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

rent au jour le Tombeau d'Arthur. Les recherches avaient été entreprises, selon Giraud de Cambrie, sous l'impulsion du roi Henri II.

1190 Apparition du terme *Rex Francie*, roi de France, à côté de l'expression traditionnelle *Rex Francorum*.

1199 Le 6 avril 1199, Richard fut tué alors qu'il mettait le siège devant Chalus, en Limousin. Son plus jeune frère Jean sans terre s'empara du pouvoir qui aurait dû revenir normalement au jeune duc Arthur.

1200 environ : premières continuations du Conte du Graal, Le Livre de Caradoc.

XIII^e siècle

1203 Meurtre d'Arthur I^{er} par Jean sans Terre. Dans le courant du mois d'avril 1203, Jean sans Terre assassina son neveu Arthur dans une barque sur la Seine, un peu au-dessous de Rouen. Son corps fut jeté à l'eau et retrouvé trois milles plus bas par des pêcheurs qui le prirent dans leurs filets. Il fut enterré dans le prieuré de Notre-Dame du Pré qui dépendait de l'abbaye du Bec (Arthur de la Borderie). Selon d'Argentré et Alain Bouchart, le duc aurait été transpercé d'un coup d'épée sur une falaise dominant la mer dans laquelle Jean sans terre aurait ensuite jeté le cadavre.

1205 Apparition du terme *Regnum Francie*.

1200-1210 (vers) *Parzival* de Wolfram von Eschenbach.

XIV^e siècle

Arthur II, né le 25 juillet 1262, mort le 27 novembre 1312.

XV^e siècle

Arthur III, né le 24 août 1393, duc de Bretagne en 1457, mort le 26 décembre 1458.

Anne, duchesse de Bretagne, puis reine de France

XVI^e siècle

1532 Fin de l'indépendance de la Bretagne armoricaine.

1588 *L'Histoire de Bretagne* de Bertrand d'Argentré, première édition, est condamnée au pilon par le roi de France.

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

XVII^e siècle

1634 Publication de *La Vie des saints de la Bretagne Armoricaïne* d'Albert Le-grand.

XVIII^e siècle

1790 Fin de l'autonomie de la Bretagne armoricaïne

XIX^e siècle

Les critiques : Paulin Paris, Gaston Paris

Les historiens : Arthur de la Borderie

XX^e siècle

Les adaptateurs : Joseph Bédier, Jacques Boulenger, Xavier de Langlais

Les critiques : Edmond Faral, Roger Sherman Loomis, Jean Marx

Les historiens : Léon Fleuriot

III LE PREMIER ARTHUR

10 ENTRÉE EN SCÈNE DU ROI ARTHUR

La plus ancienne mention du roi Arthur, compte tenu des incertitudes qui pèsent sur les dates de rédaction des principaux récits, figure dans une chronique galloise, les Annales de Cambrie — *Annales Cambriæ* —, écrite, pense-t-on avec raison, en 954. Si un événement de cette année-là s’y trouve indiqué, en revanche c’est bien le dernier. On en conclut logiquement que l’auteur n’en a pas connu la suite.

L’inconnu qui a rédigé cette liste chronologique d’événements nous parle d’Arthur à deux reprises. Sous la date de 516 d’abord, il cite la bataille de Badon, *Bellum Badonis*, et précise que *c’est là qu’Arthur porta la croix de Notre Seigneur Jésus Christ trois jours et trois nuits sur ses épaules, et les Bretons furent vainqueurs*. Vingt-et-un an plus tard, en 537 *Gueith Camlann* — c’est-à-dire en gallois : la bataille de Camlann — *dans laquelle Arthur et Medraut tombèrent.*

Le manuscrit Harléien 3859

Les Annales de Cambrie nous sont connues par un manuscrit, rédigé à la fin du XI^e siècle au plus tôt et classé actuellement à la British Library sous le nom de Harléien 3859. Pour la petite histoire, non moins que pour l’étude des traditions, il convient de savoir que cette appellation de Harléien lui vient d’un amateur de livres, le deuxième comte d’Oxford, Edward Hardley (1689-1741) qui constitua au début du XVIII^e siècle, une bibliothèque de plus de 50 000 volumes, 41 000 imprimés et 350 000 brochures. Ce géant de la collection avait recueilli en outre 7 639 manuscrits et 14 000 chartes et pièces diverses, qui furent acquis après sa mort par la Bibliothèque Britannique. Le trois-mille huit cent cinquante-neuvième d’entre les parchemins est celui qui nous occupe.

Edward Hardley possédait le comté d’Oxford et le fait n’est pas indifférent à notre propos. Geoffroy de Monmouth, l’auteur d’une Histoire des rois de Bretagne, *Historia Regum Britanniae*, publiée en 1138, et qui fut, de cette façon, le promoteur de la Légende arthurienne en Europe, était chanoine d’Oxford, tout comme son protecteur, le fin lettré Gautier de Coutances, en était archidiacre.

C'est dire que les Collèges d'Oxford, qui apparaissent dans la seconde moitié du XII^e siècle, naissent dans l'ambiance celtisante qui est celle de l'époque et dont ils garderont une marque indélébile.

Oxford n'est qu'à 73 km de Monmouth, à la frontière du pays de Galles. L'Université se trouvait naturellement tournée vers ce conservatoire des traditions celtiques en Grande-Bretagne et cela d'autant plus que, depuis 1066, l'hégémonie des Anglo-Saxons n'existait plus dans l'île et qu'un réveil celtique semblait se manifester sous la domination normande. D'ailleurs, avec Guillaume le Conquérant, sont venus nombre de seigneurs bretons d'Armorique qui rétablissent le lien, si tant est qu'il eut jamais été rompu, avec les Gallois et les Corniques.

C'est dans cette histoire qu'il faut replacer notre manuscrit Harléien 3859. Il a été rédigé, nous disent les paléographes d'après son type d'écriture, à la fin du XI^e siècle ou au début du siècle suivant, donc, pouvons-nous assurer, après 1066. Sa rédaction participe déjà de cette Renaissance qui se prépare. Sept siècles plus tard, Edward Hardley devait lui aussi contribuer au second réveil des Celtes, celui du XVIII^e siècle.

En fait, le Harléien 3859 regroupe autour d'une Histoire des Bretons, *Historia Britonum*, attribuée à un certain Nennius, et déjà connue par un manuscrit datable au plus tôt de la fin du IX^e siècle, une compilation de textes divers dont trois seulement s'intéressent à Arthur. Deux d'entre eux remontent à la fin du X^e siècle : ce sont les Annales de Cambrie dont nous avons parlé et les Généalogies galloises, sensiblement de même époque.

Le motif central reste bien l'*Historia Britonum*. Jusqu'en 1944, la bibliothèque de Chartres en conservait sous le numéro 98 le manuscrit, rédigé en latin et concernant l'histoire des Bretons et de leurs ancêtres depuis l'origine du monde. Les bombardements alliés détruisirent la pièce, mais des photographies heureusement en avaient été faites avant la guerre, de telle sorte que le texte et sa graphie nous ont été conservés.

Le titre nous le présente comme un recueil d'extraits tirés d'un ouvrage de saint Germain — probablement Germain d'Auxerre, très en honneur à l'époque — et rédigé par un certain *filis d'Urbaoen*. Le récit commence par l'exposé des six âges du monde et s'interrompt brusquement, au milieu du trente-septième chapitre, sur une scène de banquet : le roi Guorthigern, passablement ivre et, ce qui revient apparemment au même, possédé par Satan, s'avise de demander au Saxon Hengist sa fille en mariage. La réponse du chef barbare reste en suspens et nous ne saurons jamais, ni ses intentions, ni les événements qui pouvaient y faire suite.

A la fin du XI^e siècle, ou, peut-être au commencement du XII^e, un inconnu, l'auteur du Harléien 3859, recopia cette histoire, en l'enrichissant d'adjonctions diverses et d'une suite, peut-être composées par un prédécesseur, mais dont nous ignorons tout, même l'existence, peut-être présentes primitivement, mais disparues, sur le parchemin de Chartres, peut-être tirées d'autres sources, et même, pourquoi pas ? sorties de sa propre imagination.

Il y joignit sept autres textes, disparates, d'origine sans doute diverse. Cette anonyme Histoire des Bretons, attribuée tantôt à Nennius, parfois même à saint Gildas, figure aujourd'hui dans cinq manuscrits différents dont le plus ancien est répertorié comme notre Harléien 3859. C'est lui qui fut imprimé au XIX^e siècle dans l'édition de l'historien allemand Theodore Mommsen. En 1969, Edmond Faral le publiait en regard du texte de Chartres.

Le soldat Arthur

L'intérêt que nous avons porté à cette histoire tient au fait que c'est dans le Harleian Manuscript 3859, que quelques détails nous sont donnés sur la personne d'Arthur. Je ne puis dire : du roi Arthur, car il n'y possède pas ce titre : je l'y vois mentionné ici comme chef des guerres *dux bellorum*, donc tout au plus « duc », et là comme un soldat ou un chevalier, selon qu'on donne au mot latin *miles* qui le désigne, sa signification antique ou médiévale.

Il apparaît brusquement au quatrième des récits de l'ouvrage. Le premier d'entre eux nous a donné des six âges du monde une version un peu plus dense que la précédente, celle de Chartres. Le second nous fournit enfin, entre autres choses, la réponse complète de Hengist à la demande de Guorthegirn et les faits qui s'ensuivirent : il se termine à la mort du roi breton et au retour de saint Germain à Auxerre. Le troisième raconte la vie de saint Patrice, le quatrième les combats d'Arthur. Au cinquième figurent les successions de rois saxons et un comput à partir de leurs règnes. Le sixième reproduit les Annales de Cambrie de l'an 453 à l'an 954. Trente-deux généalogies bretonnes constituent le septième fragment. L'énumération des vingt-huit cités de Bretagne occupe le huitième et le neuvième est consacré aux merveilles de ce pays, entendez par là une vingtaine de phénomènes extraordinaires produits surtout par des fontaines, des fleuves et des étangs. Deux d'entre eux, d'allure éminemment folkloriques, mettent en cause Arthur, l'un avec son chien, l'autre avec son fils.

C'est donc cinq fois au total qu'apparaît notre personnage dans l'*Historia Britonum* du XI^e ou XII^e siècle. Impossible, a priori, d'assigner une date quelconque, même approximative, à sa naissance. Elle peut plonger dans la plus

lointaine préhistoire, ou être sortie toute armée, à l'époque de Guillaume le Conquérant, du cerveau d'un pseudo-Nennius. On peut seulement affirmer que le Harleian 3859 est antérieur à tous les écrits actuellement connus, où se montre notre Arthur, d'abord en raison de la datation paléographique, puisque le premier des textes arthuriens à suivre, l'Histoire des rois de Bretagne de Geoffroy de Monmouth, n'apparaît qu'en 1138, mais aussi parce que ces pauvres mentions ne peuvent en aucune manière se comparer à la richesse du légendaire arthurien tel qu'il apparaîtra par la suite

Mais voici ce premier texte :

En ce temps-là, les Saxons s'établissaient en grand nombre et prenaient de l'extension en Bretagne. Mais à la mort de Hengist, son fils Octha passa de la partie septentrionale de la Bretagne dans le royaume des Canti (Kent) et de lui sont sortis les rois des Canti. A cette époque, Arthur combattait donc contre eux avec les rois des Bretons, mais il dirigeait les batailles. La première bataille eut lieu à l'embouchure du fleuve qu'on appelle Glein. La seconde, la troisième, la quatrième et la cinquième sur un autre fleuve, qu'on appelle Dubglas, et qui se trouve dans la région de Linnuis. La sixième bataille sur le fleuve qu'on nomme Bassas. La septième bataille eut lieu dans la forêt de Celidon, et c'est Cat Coit Celidon (la bataille du bois de Kelidon). La huitième bataille eut lieu au château de Guinnion, où Arthur porta sur ses épaules l'image de sainte Marie toujours vierge et les païens tournèrent le dos et prirent la fuite : l'on en fit un grand carnage par la force de Jésus-Christ notre Seigneur et par la force de sainte Marie toujours vierge, sa mère. La neuvième bataille fut soutenue dans la ville de la Légion. Il soutint la dixième bataille sur la rive du fleuve qu'on nomme Tribruit. La onzième bataille se passa sur la montagne qui est nommée Agned. La douzième bataille eut lieu au mont Badon, où tombèrent en un seul jour 960 hommes sous une seule attaque d'Arthur, et nul ne les abattit si ce n'est lui seul, et dans toutes les batailles il se montra victorieux. Quant à eux, anéantis dans toutes les batailles, ils demandaient de l'aide en Germanie et s'accroissaient à maintes reprises et sans discontinuer. Ils amenaient des rois de Germanie pour régner sur eux en Bretagne, jusqu'à l'époque du règne d'Ida, fils d'Eobba. Ce fut le premier roi en Beornica, c'est-à-dire en Berneich.

Le fait le plus surprenant dans cette brève et première histoire d'Arthur, c'est sa totale imprécision. Le personnage semble soudain émerger du néant. Avant de nous conter ses exploits, ou après l'avoir fait, le narrateur aurait pu nous donner sur lui quelques renseignements autre que ses actes de valeur. Ni son père, ni sa mère, ni aucun de ses ancêtres, ni son épouse, ni ses enfants, ni ses amours, ni ses compagnons ne nous sont présentés ici, et pourtant Dieu sait si les historiens

d'alors n'étaient point avares de ce genre d'informations, voire d'inventions. Son rang et sa fonction dans la société ne paraissent être rien d'autre que « chef des guerres » et de fait on ne connaît de lui que des batailles, toutes des victoires. Il n'est qualifié ni de prince, ni de souverain, ni même de suzerain, mais il figure simplement comme combattant aux côtés des rois des Bretons contre les Saxons du Kent. C'est leur chef Otha, fils de Hengist, dont le règne sert à dater cet épisode.

Le récit des événements dans lesquels Arthur joue un rôle de premier plan, reste en fait assez bref. C'est la simple énumération de douze rencontres militaires où il s'illustre contre l'ennemi. Un ou deux noms de lieux par mention nous permettraient de les localiser, si ces désignations possédaient pour nous une signification claire. Malheureusement, aucune interprétation ne saurait entraîner d'emblée notre adhésion. S'agit-il de sites mythiques ? Ou bien d'endroits qui ont changé d'appellation ? Ou encore de formes sémantiques qui ont évolué avec le temps ?

Une question majeure se pose à cet égard : dans quel pays se sont déroulées ces guerres ? Si c'est en Grande-Bretagne, faut-il penser à l'actuelle Angleterre, au pays de Galles, à l'Ecosse ? Mais pourquoi pas ailleurs ? En Bretagne Armoricaïne, par exemple, où vivent des Bretons depuis au moins le IV^e siècle de notre ère ? ou les territoires ennemis, la Frise, le Danemark, la Norvège ? La liste n'est pas exhaustive...

Les douze travaux d'Arthur

Mais voici les différents champs de batailles :

Le premier se situe à l'embouchure du fleuve Glein.

La deuxième, la troisième, la quatrième et la cinquième rencontres se déroulent toutes sur le fleuve Dubglas, dans la région de Linnuis, sans qu'il soit possible d'affirmer qu'il s'agisse à chaque fois du même endroit. Un cours d'eau peut être long et offrir de nombreuses possibilités d'attaque et de défense, ou au contraire n'être qu'un ruisseau. C'est donc plus une indication de région que de champ-clos précis.

Le sixième des combats d'Arthur a lieu sur le fleuve Bassas.

Le septième dans la forêt de Celidon.

Durant le huitième, à Château Guinnion, notre héros met les païens en fuite — c'est ainsi que s'exprime l'auteur — en portant sur ses épaules l'image de Sainte Marie toujours vierge. Curieuse manière de combattre pour un chevalier

ou un chef de guerres : ce type de procédé n'est certes pas inconnu dans le monde celtique, mais concerne plutôt de saints abbés ou des druides.

La neuvième bataille se passe dans la Ville de la Légion (en latin dans le texte, où la plupart des toponymes sont d'allure celtique).

La dixième sur la rive du fleuve Tribruit.

L'onzième au mont Agned et l'auteur nous précise, dans certains manuscrits postérieurs au Harléien, qu'on appelle ce fait d'armes *Cat Breguion*, ce qui signifie en breton le Combat de Breguion.

La douzième et dernière au Mont Badon où Arthur culbuta et tua à lui seul, et en une seule charge, 960 adversaires. Bien que nous n'ayons pas de statistiques sur la capacité meurtrière d'un individu avec l'armement et l'entraînement de cette époque, on peut affirmer sans crainte qu'une telle prouesse dépasse de très loin les meilleures performances en ce domaine, antérieurement à la poudre à canon.

Voilà. Tel est le premier compte-rendu connu de l'histoire — ou de la légende? — d'Arthur. Rien à voir ni avec la Quête du Graal, ni même avec la charette de Lancelot ou le mariage d'Erec, ni d'ailleurs avec aucun des compagnons du Roi.

Arthur était un dieu

Le texte qui nous rapporte ces faits ressemble beaucoup plus, à vrai dire, à un fragment mythologique qu'à une page d'histoire. Le chiffre des douze rencontres évoque celui des travaux d'Hercule et d'une façon plus générale tous les comptes symboliques de cet ordre qui peuplent le légendaire des peuples et les textes sacrés. Quant au comportement magique du héros à Château Guinnion, quant au massacre génial du Mont Badon où seize fois soixante hommes disparurent d'un coup, il s'agit là bien évidemment de l'expression d'une puissance surnaturelle dont Arthur serait le vecteur — et ce serait, non pas un chevalier, mais un druide — ou bien encore la source — et ce serait un dieu.

En présence de l'Arthur de Nennius, on se sent proche de l'irlandais Cuchulain, fils de Lug et lui-même participant de la nature divine. La solitude généalogique de cet être sans naissance ni mort confirmerait bien cette lecture des faits. Il était avant, il sera après : les douze victoires expriment la venue en ce monde d'une divinité, son incarnation en somme dans notre système de temps. C'est là ce que les mythologues appellent une théophanie, la manifestation de l'Autre monde dans notre univers quotidien.

Point question ici d'Avalon, ni de retour. Il va de soi que le chevalier Arthur

est un personnage issu du vaste domaine de l'inconscient collectif, ou, si l'on préfère cette formulation, venu des îles au-delà de la mer. Pas besoin de le dire, cela ressort des blancs du texte.

Le fait que le personnage s'acoquine avec les déités chrétiennes ne saurait être retenu contre sa propre divinité. C'est là une nécessité de l'époque. S'il appartient au monde surnaturel, il est forcément en relation avec les nouvelles figures du Panthéon. Mais en soi, il ne vient de nulle part, et il ne va nulle part. Il sort tout à coup de l'Autre Monde et y retourne ensuite. Quoi de plus normal qu'il n'ait dans notre domaine ni parents, ni alliés ? Il vient chez nous pour défendre les Bretons en cette période difficile de leur histoire : quand il aura accompli son expédition en douze moments, il repartira, mais on ne nous le dit pas, dans son royaume à lui. En somme, il est le dieu des Bretons, qui savent bien que lorsqu'ils ont besoin de lui, il vient, et revient. Nous comprenons mieux la tradition immémoriale en Bretagne du retour d'Arthur : s'il doit revenir, c'est qu'il est déjà revenu, et la dernière fois qu'il fut parmi nous — du moins pouvons-nous dire au point où nous en sommes — c'était au Mont Badon.

Les Annales de Cambrie et le combat de Camlann

Le sixième des textes collectés dans le manuscrit Harléien, ce sont les Annales de Cambrie. Elles comportent les deux mentions d'Arthur que nous avons citées, la première en 516 et c'est la victoire du Mont Badon, la seconde en 537 et c'est le combat de Camlann où *Arthur et Medraut tombèrent*. Au Mont Badon, nous apprenons ainsi que le Héros divin a renouvelé son exploit magique de Château-Guinion, puisqu'il *a porté la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ trois jours et trois nuits sur ses épaules* et c'est ainsi que les Bretons ont remporté la victoire.

Nous voici donc d'emblée sur le même terrain que dans le quatrième texte. On pourrait même suggérer qu'il y a là une compétition des dieux. Car après tout, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a jamais porté sa croix que la durée d'une heure ou deux et s'est effondré à trois reprises durant ce temps. Arthur, lui, est capable de soutenir sur ses épaules le même poids pendant trois jours et trois nuits — encore des chiffres symboliques — et cela l'amène non pas à la mort, mais à la victoire.

La disparition d'Arthur à Camlann n'est pas moins curieuse. Il n'est pas dit qu'il y mourut. Il y est dit, d'une manière d'ailleurs banale, qu'il y tomba (*corrue-runt*) en compagnie d'un nommé Medraut dont nous ignorons tout, et qu'*il y eut de la mortalité en Bretagne et en Irlande*. L'on croirait que cette mortalité, en deux endroits distincts et tout de même éloignés, se trouve en relation avec la « chute »

d'Arthur et de Medraut. Ce n'est évidemment pas des morts de Camlann qu'il s'agit, ou du moins ils ne sauraient constituer qu'une partie de ces décès survenus dans les deux îles. On a plutôt le sentiment que ceux-ci sont la conséquence directe et magique de ce qui est arrivé aux deux personnages.

11 LE HÉROS MYTHIQUE

Arthur, le fils de Pierre

Le septième texte est constitué par 32 généalogies, dont une seule, la deuxième, mentionne un nommé Arthur. Il y est tenu pour fils de Petr et père de Nougoy. L'un des ancêtres de ces trois hommes est Maxim Guletic, c'est-à-dire l'usurpateur de l'empire Romain qui fut, selon la tradition à l'origine de l'émigration des Bretons en Armorique. De plus, la souche de cette lignée est le couple impérial de Constantin et d'*Helen Luitdauc, qui s'en alla de Bretagne pour chercher la croix du Christ jusqu'à Jérusalem et qui l'apporta de là avec elle à Constantinople où elle se trouve encore aujourd'hui.*

Cette filiation ne figure nulle part ailleurs. Elle n'a été reprise ni par Geoffroy de Monmouth, ni par l'un quelconque des écrivains anglais ou français qui ont traité de la légende arthurienne. Mais un fait mérite dès maintenant d'être noté. C'est que dans la région de Lannion, au sud de cette petite ville, une paroisse porte le nom de Ploubezre. Autrement dit, elle est placée sous le patronage d'un certain Pezre, dont le nom q est une forme évoluée de Petr, translation du latin Petrus, et devenue Per aujourd'hui. Or, sur le territoire de la commune, dominant les pentes boisées qui descendent vers le Léguer, un village est désigné sur la carte de l'IGN, comme Coat Arzur, le bois d'Arthur. Aucune explication n'existe de cette curiosité, alors que le nom même d'Arthur n'est pas très fréquent dans la toponymie armoricaine.

Du chien d'Arthur, de son fils et de leurs tombeaux

Nous en arrivons donc au neuvième texte, que voici :

Il est une autre merveille dans la région qu'on appelle Buelt. Il y a là un amoncellement de pierres et une pierre isolée, portant l'empreinte d'un chien, placée au-dessus du tas. Quand fut chassé le sanglier Troynt, Cabal, qui était le chien du chevalier Arthur, marqua cette empreinte dans la pierre et Arthur ensuite accumula le tas de pierres sous la pierre qui portait l'empreinte de son chien et il l'appela Carn Cabal.

Puis des hommes vinrent et ils soulevèrent la pierre dans leurs mains l'espace d'un jour et d'une nuit, et le lendemain elle fut trouvée sur son tas.

Il est un autre objet d'étonnement dans la région qu'on nomme Ercing. On a là un tombeau près d'une fontaine qu'on désigne sous le nom de Licat Anir, et c'est un nom d'homme: celui qui est enterré dans le tertre s'appelait ainsi Anir. C'était le fils du chevalier Arthur et celui-ci le tua en cet endroit même et l'y ensevelit.. Puis des hommes vinrent pour mesurer le tertre d'une longueur tantôt de six pieds, tantôt de neuf, tantôt de douze, tantôt de quinze. Quand tu l'auras successivement mesuré ainsi, si tu recommence, tu ne lui trouveras pas non plus une taille identique. J'en ai fait seul l'expérience.

Deux des merveilles de la Bretagne qui nous sont contées ici relèvent manifestement d'une tradition populaire et concernent l'un et l'autre des tumulus. Le premier, situé dans la région de Buel, est un cairn surmonté d'une pierre sur laquelle se voit la trace d'un chien et ce chien, nous dit-on, curieusement nommé Cabal, cheval, est celui d'Arthur. Le héros n'est plus chef des guerres comme précédemment, mais simplement *miles*, chevalier. Il a amassé lui-même des cailloux sous la stèle et l'on a appelé l'ensemble Carn Cabal, le cairn de Cabal. Des hommes, dont on ne nous apprend rien par ailleurs, sont alors venus, ils ont pris dans leurs mains la pierre sommitale, ils l'ont tenue ainsi un jour et une nuit durant et elle s'est retrouvée le lendemain sur le tumulus.

Le second monument, situé dans la région d'Ercing, est un tombeau, situé près d'une fontaine et appelé Licat Anir: c'est là en effet qu'est enterré Anir, le fils du «chevalier Arthur», que celui-ci tua et enterra en ces lieux. Nous ne savons d'ailleurs pas plus quels ils sont, que nous ne pouvons déterminer la région de Buel. Fait remarquable, des hommes sont venus mesurer la sépulture et lui ont trouvé une longueur variable, tantôt de six pieds, tantôt de neuf, de douze ou de quinze. L'auteur précise d'ailleurs qu'il est le seul à s'être aperçu qu'une mesure une fois faite ne se retrouvait pas ensuite.

C'est là une donnée du folklore des mégalithes. Ainsi, à la Roche-aux-Fées, en Essé (Ille-et-Vilaine), la tradition veut que, lorsqu'on fait à deux le compte des pierres de la superbe allée couverte élevée sur le bord de la route de Retiers, on trouve des chiffres différents. Bien souvent d'ailleurs, les variations de grandeur tiennent à la croyance que les pierres de ce genre grossissent: le menhir du Net dans la presqu'île de Sarzeau (Morbihan) aurait, à l'époque moderne, gagné plusieurs centimètres.

De même la trace d'un animal ou d'un homme est souvent décelée dans une roche vénérable, de celles en particulier qu'on appelle pierres à bassins pour avoir été érodées par la pluie en des formes diverses, corps humain, tel celui de Ronan à Saint-Renan (Finistère), sabot de cheval, comme à la fontaine de Saint-Julien-de-Vouvantes (Ille-et-Vilaine), etc. Cette éventualité, comme la précédente

montrent bien que les indications arthuriennes de notre texte sont un recueil folklorique.

Dès le XI^e siècle donc, Arthur appartenait à la tradition populaire, non pas à vrai dire comme un grand roi pourvu d'une cour et de nombreux compagnons, mais comme un simple chevalier dont on ne connaît, du moins ici, que deux acolytes, un chien et un fils. L'enfant lui-même, il le tue et l'ensevelit. Nous ignorons le motif de cette exécution sommaire : s'agit-il d'un châtiment ordonné par la justice paternelle ou une autre, ou bien encore d'un sacrifice humain ? Rien ne nous permet d'affirmer. Nous n'entendrons d'ailleurs jamais plus parler de cet Anir. Les seul fils d'Arthur que nous connaissions dans toute la littérature postérieure, sont un certain Lohot, personnage au demeurant très falot, et qui meurt jeune, trucidé non par son père, mais par Ke le sénéchal, et un dénommé Arthur le Petit, personnage tout aussi insignifiant.

Quant au chien, le fait qu'il porte le nom de Cabal, sorti tout droit du *Caballos* gaulois, puissante bête de labour, passé avec ce sens dans le latin *caballus*, et devenu notre cheval, laisse entendre que si le chien a les dimensions d'un tel animal, le maître doit être conformé en conséquence. Autrement dit, Arthur est un géant.

Cette mention du cheval n'est pas sans conséquence par ailleurs, compte tenu de l'importance de cet animal dans la mythologie celtique. Plusieurs déesses gauloises se trouvaient en rapport avec lui. L'une d'elles, Epona, portait un nom dérivé de l'un des siens, Epos. Les monnaies antiques de la Gaule en portent très fréquemment l'effigie au revers, avec ou sans cavalier. Celles de la Fédération armoricaine lui donnent une place et une taille toute particulière et ne l'omettent jamais.

Dans les romans bretons du moyen âge, on le retrouve sous le nom du roi Marc, directement dérivé d'un autre encore de ses noms, Markos, en breton et en gallois moderne Marc'h ou March. Le département du Finistère est particulièrement riche en toponymes comme Penmarc'h, la tête de Cheval, et en récits légendaires qui le mettent en scène. La pointe de Penmarc'h, bien connue, a donné naissance, à l'époque médiévale, au doyenné du Cap Caval, Caput Caballi, où nous retrouvons en somme le nom que Nennius donnait au chien d'Arthur.

Qu'est-ce à dire ? Faut-il voir là une relation établie entre le Roi Arthur et le Roi Marc ? Ou bien un lieu d'élection désigné pour le chien Cabal ? Voilà des questions que nous aurons l'occasion d'examiner quand nous en saurons plus sur les personnages en cause.

Mais dès maintenant on peut, à ce propos noter que le rapport avec les tertres

funéraires est ici évident. Que ces constructions soient mégalithiques n'est pas précisé, mais les analogies du récit que nous avons relevées, avec les traditions concernant les dolmens et les menhirs, tend à le faire penser. Le caractère gigantesque du personnage va dans le même sens. Le peuple n'a pas manqué au cours des âges et en de nombreux endroits de faire des tombeaux de pierres dressées la sépulture des géants, quand ce n'était pas celle des nains. Seuls des êtres d'une force, donc d'une taille prodigieuse, pouvaient, pensait-on, manipuler de telles masses. L'histoire qui nous est contée d'ailleurs, de ces hommes qui ont tenu un bloc de rocher pendant vingt-quatre heures sans le poser, relève d'un type de record que des individus normaux ne sauraient accomplir.

Nous ne savons pas quelle est l'unité de mesure en cause dans ce texte, mais enfin un pied vaut de 0,25 à 0,35 m et le pied anglais précisément 0,3048 m. Disons 0,30 m en moyenne. L'importance de la tombe d'Anir nous renseignerait-elle sur la toise du défunt? Six pieds font 1,80 m : c'est une taille normale, quoique déjà grande. Avec neuf pieds, nous atteignons 2,70 m ; avec douze, 3,60 m ; avec quinze, 4,50 m. Si la longueur du cadavre évolue avec celle du tumulus, nous atteignons des pointures hors du commun. Nous savons de reste que le folklore a parfois plié le corps des géants pour les faire entrer dans un coffre de taille standard. On peut imaginer que ce serpent de chair humaine se déploie ensuite et se reploie de telle manière que les observateurs consciencieux du monument y perdent leur patience.

Au fait, ce nom d'Anir, que signifie-t-il? Ne sera-ce pas An Hir, le Grand ou le Long? L'inscription en onciales du IX^e siècle sur une stèle qui se dressait à Crac'h, près de Locmariaquer, prouve qu'à cette époque déjà l'article était d'usage en breton et dans des formulations analogues au nom propre An Hir, telle que *Ann Uen* et *An Hal*. Toutefois la forme en *An* est typiquement armoricaine ou cornique — c'est d'ailleurs tout un à cette époque —, le gallois ayant préféré la conservation de *yn*.

Quant à Licat, dont on peut présumer qu'il désigne la tombe, le tumulus ou quelque sens voisin, il pourrait être en relation avec le mot Lia ou Liac'h qui désigne encore aujourd'hui, et dès la période du vieux-breton, un dolmen.

Tout ceci nous trace d'Arthur un portrait inattendu, mais cohérent. C'est un combattant solitaire, d'une taille prodigieuse, meurtrier de son fils et dans un rapport non fortuit avec les pierres dressées. Si l'on rapproche ces données de celles que nous avons tirées du quatrième fragment du pseudo-Nennius, on s'aperçoit qu'elles s'accordent parfaitement ensemble : là, le héros était capable de remporter douze victoires, de porter trois jours et trois nuits la croix du Christ

sur ses épaules et toute une journée l'image de Marie, enfin d'abattre 960 hommes d'une seule charge.

Arthur est bien un géant, Arthur est un dieu.

De quand date le mythe d'Arthur ?

Nous ne savons malheureusement pas la chronologie d'apparition de ces textes divers. L'histoire des douze batailles ne nous est connue, nous l'avons dit, que par un manuscrit de la fin du XII^e siècle, d'une cinquantaine d'années en somme antérieure aux écrits de Geoffroy de Monmouth. Il est cependant probable qu'un tel récit d'allure mythologique comme celui-ci date d'une époque beaucoup plus ancienne, qui pourrait même précéder l'apparition du christianisme en Europe occidentale. Si Arthur est un dieu, il faut remonter plus haut que le développement du totalitarisme chrétien pour en trouver l'origine.

Le morceau de folklore que constituent la légende du chien Cabal et celle du Licat Anir, va dans le même sens. La tradition qui veut que les pierres d'un mégalithe ou les dimensions d'un tumulus soient variables au point d'engendrer des comptes perpétuellement différents est bien ancrée au voisinage des constructions néolithiques, et en particulier en Bretagne armoricaine. Quant à la trace laissée par un animal — souvent un cheval — ou par un être humain, ou encore par le diable, sur un rocher à bassins relève du même genre de fables et s'intègre à l'épopée multimillénaire de la Pierre sacrée en Occident. La transmission orale de telles « observations » remonte en effet à la nuit des temps. Entendons par là aux gens qui édifièrent les monuments préhistoriques sur notre sol. C'est ainsi qu'une autre donnée de ce type de récits, dont il n'est point question ici, mais qui se rapproche des faits rapportés, la pétrification des hommes sous forme d'alignements ou de couples de pierres dressées, appartient sans nul doute à la mythologie des bâtisseurs eux-même.

Les deux textes dont nous venons de parler, celui concernant les combats d'Arthur et celui des tumulus, forment un ensemble assez cohérent qui contient à lui seul une petite mythologie arthurienne. Notre seigneur le dieu des armées bretonnes intervient quand il le juge utile dans les affaires humaines pour défendre et sauver son peuple. C'est ainsi que la dernière fois qu'il nous est apparu, c'était pour nous assurer la victoire contre les Saxons. En douze batailles, il a déployé sa force et réduit l'adversaire. Ce roi sans pareil était un géant : il avait pour chien un cheval, Caballos, ce conducteur des âmes vers l'Autre Monde que nos ancêtres gravaient au revers de leurs monnaies. Il avait aussi un fils, nommé an Hir, le Long, mais il le tua un jour et l'enterra sous un cairn qui porte son nom

et qui a les curieuses propriétés de tous les tertres de ce genre, celle notamment d'induire en erreur les curieux qui s'y intéressent de trop près.

Si les récits légendaires ne sont pas datables parce qu'elles relèvent en fait d'une tradition de bouche à bouche indéterminable chronologiquement, en revanche les Annales Cambriennes apparaissent clairement fixées dans le temps. A la fin du X^e siècle, on était, ou on se croyait, capable de donner l'année exacte, à vingt-et-un ans de distance, de deux interventions d'Arthur, celle du Mont Badon en 516 et celle de Camlann en 537. La première d'entre elles revêt cependant toujours les mêmes aspects fabuleux que dans le Récit des batailles, le combat de Château-Guinnion. Quant à la seconde, c'est une chute, un effondrement : c'est là le sens du mot *corruerunt*, « tombèrent », appliqué à notre chevalier et à un personnage jusqu'à présent inconnu de nous, un certain Medraut, dont on ne nous dit rien de plus.

Nous sommes donc ici en présence d'un héros historique, ou rendu tel par un evhémérisme qui se trahit. Nous ignorons d'ailleurs, ici encore et plus encore, tout de lui : est-ce un roi ? est-ce un empereur d'Occident ? est-ce un chef de guerre ? est-ce un druide répétant la vieille magie guerrière de ses ancêtres ? ou un saint chrétien héritier de secrets qui sentent le soufre ? Rien de tout cela ne nous est dit. mais aussi : où est le Mont Badon ? et de quel lieu s'agit-il quand on nous parle de Camlann ?

Une géographie mystérieuse

On n'a pas retrouvé de hauteur du nom de Badon en Grande-Bretagne et on identifie généralement le site, vaille que vaille, avec la ville de Bath dans le Somerset. En fait, il ne s'agit pas là d'une colline, même modeste et l'endroit était jadis rien moins qu'un oppidum, une station balnéaire dédiée à la déesse Sulis. Il est vrai que Badon, comme Bath, évoque dans les langues indo-européennes en général, la notion de bain. Mais enfin il y a d'autres dénominations de ce genre, ne serait-ce que Baden-Baden ou Baden-Oos en Allemagne. Il existe aussi un Baden en Armorique, sur la voie antique de Vannes à Locmariaker.

Quant à Camlann, le toponyme serait d'une absolue banalité des deux côtés de la mer. Il provient d'un celtique *Camboglanon*, la vallée courbe : rien de plus courant en effet qu'une telle disposition du terrain. Pourquoi alors l'avoir identifié avec une bourgade de Cornouailles britannique, nommée Camelford, ou (en anglais) le Gué de la Camel. Il y a bien sûr plusieurs hameaux de ce nom en Bretagne Armoricaïne, et notamment le vieux hangar et ses trois maisons que

nous signalions en Locmaria-Berrien, que côtoie la route rectifiée de Lorient à Roscoff.

Voici donc posée la question de la géographie du pseudo-Nennius. Et ce faisant nous entrons dans la très complexe et très difficile poursuite des sites arthuriens et de leurs localisations. De Nennius à nos jours, un royaume immense déroule à nos yeux ses villes, ses châteaux, ses forêts, ses campagnes, ses rivières, sans que nous soyons la plupart du temps en mesure de dire clairement de quoi il s'agit, ni même le plus souvent du pays où ils se trouvent.

Depuis plus de cent ans, les érudits anglais et français se disputent à cet égard. D'autres avouent leur impuissance. D'autres enfin ne voient dans tout cela que paysage de fiction, telle une vision de l'Autre Monde à la manière d'une Carte du Tendre. Nous pensons cependant qu'entre «le Tout est imaginaire» et «le Tout est identifiable», il existe une juste mesure. Mais il convient, si l'on veut progresser dans la connaissance des lieux, de reprendre l'étude, et d'abord celle des points principaux, en fonction principalement du sens des noms.

Pour aussi étonnant que cela paraisse, ce travail en est encore à l'état embryonnaire. La langue fondamentale pour cette compréhension est bien évidemment l'idiome dans lequel les premiers récits, ces lais dont nous parlent des auteurs comme Marie de France, ont été composés, idiome qui correspond de surcroît aux lieux recherchés. Or ce parler indispensable à connaître pour qui veut s'attacher à cette recherche est le breton et son ancêtre le celtique, ainsi que les différentes branches du gaélique et du brittonique. Personne à notre connaissance, parmi les nombreux commentateurs de l'épopée d'Arthur et de ses compagnons, personne si ce n'est Joseph Loth qui ne s'attaqua à la matière de Bretagne qu'à travers les Mabinogion gallois, ne savait suffisamment de ces langages aussi étranges à leurs yeux qu'extrême-occidentaux, pour comprendre un traître mot de la géographie et d'une façon générale de l'onomastique arthurienne. La simple connaissance du terrain d'ailleurs a presque toujours fait défaut à des professeurs de littérature confinés à leur cabinet et à leurs amphithéâtres, qui ignoraient tout de la réalité du relief, et qui, me semble-t-il, ne savaient pas toujours lire une carte. Ainsi en va-t-il de notre spécialisation moderne.

Vous croyez que j'exagère? Il suffit de relire une petite note de Ferdinand Lot dans son remarquable travail de dissection du Lancelot en prose, pour se persuader du contraire. Il s'agit de la ville de Carhaix, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Chateaulin, département du Finistère. Cette petite cité qui fut à l'époque romaine, la capitale de la Cité des Osismes, peuple jadis puissant, eut le malheur d'être au XIII^e siècle, placée par l'auteur du Lancelot, en Grande-Bretagne. Son excuse? *Combien y a-t-il de gens instruits, même aujourd'hui, nous*

dit Ferdinand Lot, *qui sachent où est cette localité?* On notera la date de cette bécassinade: 1918. Les 145 noms et les 739 croix de guerre n'étaient pas encore mentionnés sur le monument aux morts de Carhaix.

Il est bien évident que la connaissance de la Bretagne et des Bretons, tant de leur langue, que de leur pays, fut le cadet des soucis des éminents professeurs français ou anglais qui se sont intéressés aux romans dits bretons. Cela leur a permis de commettre quelques énormes bévues, que nous aurons l'occasion, en leur temps, de relever.

12 DES CONTES À DORMIR DEBOUT

Le manuscrit Harléien, d'où nous tirons nos premières connaissances sur Arthur, a été écrit au plus tard, avons-nous dit, au début du XII^e siècle et peut-être dès la fin du XI^e. C'est ce qu'en disent les paléographes qui disposent d'un système de datation bien assuré.

A vrai dire, entre la victoire de Guillaume le Conquérant en 1066 et la première publication de Geoffroy de Monmouth, la *Prophetia Merlini*, en 1135, les événements se bousculent quelque peu dans l'histoire de la légende arthurienne.

C'est au début du XII^e siècle aussi qu'on attribue les sculptures au portail de Modène et qu'apparaît un Merlin toscan à Pistoia. Peu après, l'anglo-normand Guillaume de Malmesbury devait, en 1125, introduire le nom d'Arthur dans ses *Gesta regum Anglorum*.

Le mythe et l'histoire

Au Livre I^{er} de cette Histoire des Rois des Anglais, l'auteur, après avoir mentionné la mort de Wortemer, fils de Wortigern, écrit ceci:... *lorsqu'il eût disparu, la fermeté des Bretons s'amoindrit, les espoirs ruinés refluent, et déjà alors ils eussent été anéantis, si Ambroise, le seul Romain survivant, monarque du royaume après Wortigern, n'avait rabaissé l'orgueil des barbares avec l'aide excellente du valeureux Arthur — intumescences barbaros eximia bellicosi Arturi opera pressisset —. C'est au sujet de cet Arthur qu'aujourd'hui encore les Bretons délirent et content des sornettes. Plutôt qu'une rêverie mythique de faussaires, il eût mérité certainement l'éloge d'authentiques historiens, lui qui avait longtemps soutenu sa patrie chancelante, aiguisé pour la guerre l'esprit abattu de ses concitoyens, enfin, lors du siège du Mont Badon, fort de l'image de la mère du Seigneur qu'il avait fait broder sur ses*

épaules, entrepris seul d'anéantir dans un incroyable carnage neuf cents de ses ennemis.

Ce texte nous intéresse à bien des égards. D'abord et avant tout, parce qu'il nous montre ce qu'un clerc normand pouvait bien penser d'Arthur en ce début du XII^e siècle. Ce valeureux Arthur reste d'une dignité tout aussi vague que le *dux bellorum* et le *miles* de Nennius : ce n'est pas un roi, ni même un prince, c'est tout simplement un soldat qui vient à l'aide du chef de guerre Ambroise qui apparaît lui comme un consul romain. L'entité mythologique transparaît ici comme dans Nennius. Il vient à l'aide d'Ambroise de la même manière que l'image de la mère du Seigneur concourt à sa victoire.

Cependant son historicité est reconnue. Pour Guillaume de Malmesbury, un homme a vraiment existé — même s'il cachait un dieu — qui s'appelait Arthur et qui vivait à l'époque d'Ambrosius Aurelianus c'est-à-dire vers le V^e siècle. Mais depuis les Bretons ont littéralement déliré à son sujet. Ils en ont fait une figure mythologique. Je n'hésite pas à traduire ainsi la phrase qui me paraît capitale : *Hic est Artur de quo Britonum nugæ hodieque delirant : dignus plane quem non fallaces somniarent fabulæ, sed veraces prædicarent historiæ, quippe qui labantem patriam diu sustinuerit etc* et que Faral a rendu plus classiquement par : *Cet Arthur est celui dont les Bretons font aujourd'hui encore des récits absurdes. Il méritait mieux que ces contes à dormir debout, et son éloge a sa place dans l'histoire authentique. Il a longtemps maintenu son pays chancelant...*

Ceci dit très clairement qu'Arthur est devenu un personnage mythique, une Fable et notre conclusion ici rejoint celle que nous proposons après la lecture de Nennius : au XII^e siècle comme au XI^e, Arthur est un dieu des Bretons. Est-ce un héros divinisé comme entend nous le faire croire Guillaume ou bien est-ce le roi Arthur prétendu du VI^e siècle qui est un dieu evhémérisé depuis par les confrères de ce même Guillaume ? L'on sait l'importance historique de ces divinités déchues par une nouvelle religion et remplacées, faute de pouvoir les chasser définitivement, par des êtres humains, néanmoins dotés de pouvoirs supérieurs et exceptionnels.

Enfin le regret est exprimé par l'auteur, qu'Arthur ait manqué d'historiens authentiques, de *veraces*. C'est généralement le cas des figures de la Fable. Mais il nous semble que ce regret, jeté comme un appel déguisé aux savants de l'avenir, et tombant quelques années plus tard sous les yeux d'un Geoffroy de Monmouth était capable de susciter une vocation : celle de devenir l'historien d'Arthur, de donner en somme au Chef mythique des Bretons ce qui lui avait manqué jusque là, d'en faire non plus ce héros de la Fable qui faisait rigoler les Français, les Normands, les Anglais et probablement beaucoup d'autres.

Une bagarre entre Bretons et Français

De ce dernier fait, nous avons pour preuve le récit de Herman de Tournai qu'on a longtemps cru rédigé en 1113, mais dont Faral a bien montré qu'il ne pouvait être antérieur à 1135, donc postérieur à Geoffroy. Mais peu importe, du moins pour ce qui nous occupe ici. Vers 1135 donc, une querelle opposa des chanoines de l'Eglise de Laon, venus en Devon et en Cornouailles britanniques pour quêter en vue de la reconstruction de leur cathédrale, récemment incendiée, et un paralytique qui prétendait être guéri en touchant la châsse et les reliques de la Vierge qu'ils promenaient avec eux. Le malade, en bon Breton, croyait que le roi Arthur n'était point mort, mais qu'il reviendrait. Les Français s'en indignèrent et il manqua de peu que le sang ne coulât. On leur avait pourtant montré juste avant cet incident, la Chaire et le Four du Roi Arthur qu'on montrait à Bodmin. Mais ils n'avaient manifestement rien voulu entendre et du coup évidemment, la Vierge, qui était française, refusa de guérir le Breton.

Le fait n'était pas isolé. Herman de Tournai l'auteur des *Miracula Sanctæ Mariæ Laudunensis*, qui a raconté cette histoire, le fait précéder de l'avertissement suivant :... *sicut Britones solent jurgari cum Francis pro rege Arturo*... Comme les Bretons ont l'habitude de se colleter avec les Français au sujet du roi Arthur...

Le même texte, au moment de la visite à Bodmin, parle du roi Arthur fameux *secundum fabulas Britonum*, selon les Fables des Bretons et il ajoute *ipsamque terram ejusdem Arthuri dicebant*, et l'on disait que cette terre avait été celle de ce même Arthur. L'on retrouve une fois de plus ici l'aspect mythologique fondamental. Quand à la formulation suivante, le moins qu'on puisse en dire est qu'elle est ambigüe dans sa latinité, car le mot-à-mot n'est rien de plus que : *et cette terre, de ce même Arthur, on disait*. S'agit-il d'un dieu ? d'un homme ? du passé : avait été ? ou du présent de l'époque : était ?

Tout cela, même après Geoffroy de Monmouth, n'est pas très clair.

Le tombeau de Gauvain

Le quatrième personnage de la Légende arthurienne qui apparaît dans l'histoire littéraire du moyen âge, après Arthur lui-même, Kei et Bedgwir, est un certain Walven, roi de Walweithia, dans un récit folklorique, d'origine inconnue, mais assez semblable aux Merveilles que contait le pseudo-Nennius. Dès le Livre III des *Hauts-Faits des rois d'Angleterre (Gesta regum Anglorum)*, le lecteur du manuscrit de Guillaume de Malmesbury, pouvait apprendre l'existence de ce neveu d'Arthur à la silhouette imprécise : *A cette époque dans la province des Walares (in provincia Walarum), qu'on appelle Ros, on découvrit le tombeau de Walven, neveu*

d'Arthur par sa soeur et digne de sa race. Il régna sur cette partie de la Bretagne qu'on appelle toujours Walweithia: ce soldat très connu pour son courage, mais chassé de son royaume par le frère et le neveu de Hengist, desquels nous avons parlé au Livre premier, commença par venger son exil à leur détriment, participant au mérite de son oncle et à son éloge pour avoir différé de plusieurs années la ruine de leur patrie. Mais le tombeau d'Arthur, personne ne le visite jamais: aussi les vieilles complaints ont-elles imaginé qu'il devait revenir. En revanche, le tombeau de l'autre, comme je l'ai dit plus haut, a été découvert au temps du roi Guillaume au bord de la mer: il a quatorze pieds de long. C'est là qu'il aurait été, selon certains, rejeté par un naufrage, blessé auparavant par des ennemis. D'autres disent qu'ils fut tué par des concitoyens dans un repas public. La connaissance de la vérité chancelle donc dans le doute, quoique ni l'un ni l'autre n'aient manqué d'assurer leur renommée.

La description que nous donne Guillaume de Malmesbury, du neveu d'Arthur, va dans le droit sens de l'interprétation que nous avons donnée des passages de l'*Historia Britonum* concernant l'oncle. Même flou du récit, plus folklorique qu'historique: non seulement on ne sait pas les causes de la mort, mais on ignore si Walven a été tué par ses ennemis ou par ses compatriotes. Même existence d'une sépulture, ici découverte *au temps du roi Guillaume* (donc, notons-le, après 1066). Même longueur démesurée de la tombe, comme dans le cas d'Anir, puisqu'elle atteint environ 4,20 m. Il semble s'agir, ici comme là, d'un monument préhistorique, peut-être d'une chambre dolménique.

A propos de tombeau, nous apprenons incidemment que l'oncle, lui, n'en a pas, ou du moins qu'on ne le visite pas. Mieux encore, Arthur est le sujet de récits fabuleux: à la veillée, ses compatriotes chantent de ces vieilles complaints, que nous appelons aujourd'hui *gwerzh* — *antiquitas naniarum* — où ils répètent qu'Il reviendra — *adhuc eum venturum*. Au début du XII^e siècle donc, le thème central de la croyance arthurienne, son retour, que l'on ira contant au fil des siècles jusqu'à notre époque, est fixé et sans doute depuis longtemps. Arthur, dès ses premières apparitions sur la scène du Mythe, n'est pas un personnage ordinaire, ce n'est pas un homme, mais ce genre d'être qui passe d'avatar en avatar, un dieu.

On rattache Walven comme son oncle, à l'inimitié des descendants de Hengist, à la guerre contre les Saxons, dans laquelle, comme lui, il s'illustre. Mais son pays est bien imprécis: quelle est cette province qu'on appelle *Ros*, en breton la colline? Quels sont ces *Walaes*, qui ne sont pas forcément des Gallois? Quelle est cette *Walweithia*, royaume de notre héros? On remarquera simplement la répétition de la syllabe *Wal* en tête de trois de ces noms: *Walaes*, *Walweithia*, *Walven*. S'agit-il de Gallois comme pourrait le faire penser les mots *Wallia* et

Walli, usités au moyen âge par les Anglais pour désigner le Pays de Galles et ses habitants, ou bien d'un tout autre sens ? La clef, en tout cas, peut bien être là.

Lui-même Walven, nous le reconnâtrons plus tard. C'est le même personnage, neveu d'Arthur, que nous rencontrerons dans l'Histoire des Rois de Bretagne, sous le nom de Walvanus ou Walvan. C'est encore lui que Chrétien de Troyes désignera comme le premier des Chevaliers de la Table Ronde, en français pour la première fois, Gauvain. Aucun problème d'identification ne se pose ici : la linguistique en est aisée. Nous verrons en revanche reparâître l'histoire sémantique et ses questions, à propos de l'origine géographique de l'homme.

Pour l'instant, comment pouvons-nous maintenant raconter le premier Arthur, celui que nous voyons sortir de l'ombre sous la plume de l'historien qui se fit prendre pour Nennius, derrière les dates du chroniqueur des Annales, et à travers les Gestes de Guillaume ?

Un certain soldat Arthur, avait un fils, An-Hir ou le Long, et un chien, Cabal, c'est-à-dire le cheval. Il tua son fils et le fit enterrer dans une tombe sur mesures pour géant. Il avait pour neveu Walven, roi de Walweithia, dans la province de Ros qui est celle des Walares. Ils combattirent l'un et l'autre les fils de Hengist et ce Walven fut enterré, à la suite d'un décès mal expliqué, dans une sépulture analogue à celle d'An-Hir. Quant à Arthur, outre le fait qu'il « tomba » en même temps que Modred au combat de Camlann, nous ne savons guère qu'une chose : c'est qu'Il reviendra.

Arthur était-il un coureur de jupons ?

Il nous reste à apporter à cette image assez peu conforme à celle que nous pouvons avoir du héros breton au XX^e siècle, ou même à celle qu'on pouvait en avoir à la fin du XII^e, quelques compléments tirés de Vies de saints gallois. Si nous ne les avons pas mentionnés plus tôt, c'est que la date n'en est pas assez assurée pour affirmer qu'elles soient antérieures à la publication de Geoffroy de Monmouth. Il s'agit des Vies de saint Cadoc, de saint Patern et de saint Carantoc. Ferdinand Lot et Philimore Egerton, cités par Edmond Faral, estimaient qu'elles avaient été écrites à la fin du XII^e siècle, date du manuscrit British Museum (Cott. Vesp. A XIV), où elles sont rapportées pour la première fois, mais elles auraient été composées dès 1100.

Les trois personnages dont on raconte la piété dans ces textes, sont parmi les plus estimés des saints dits gallois. Ils n'en sont pas moins très connus en Armorique. Cadoc est vénéré à Saint-Cadou (Finistère) et à l'île Saint-Cado, sur la rivière d'Etel (Morbihan). Patern est considéré comme le fondateur du siège

épiscopal de Vannes. Quant à Carantoc, c'est le patron de Carantec, site défensif sur la rivière de Morlaix.

Mais voici ce qu'à leur propos, les hagiographes nous disent d'Arthur. La Vie de Saint Cadoc, dans son Prologue, nous représente au cours d'un récit d'enlèvement, *trois vaillants héros, Arthur avec deux de ses chevaliers, à savoir Cei et Bedguir, assis ensemble à jouer aux dés au sommet de la colline dont on vient de parler*. Cette hauteur, située sur la frontière des états du roi Brachan, se nomme, nous a-t-on dit en effet, Bochriucarn, que l'auteur traduit en latin par *maxilla lapidea viæ*, la Joue (plutôt que la mâchoire) de la voie de pierre.

Le ravisseur, un nommé Gundleius, roi de Gleuguissig, arrive à la Colline en question avec sa proie, la charmante Galadus, poursuivis par le père de celle-ci, le roi Brachan. *Lorsque les trois hommes les aperçoivent, Arthur est aussitôt envahi de l'envie démesurée de faire l'amour avec cette petite jeune fille et plein de son projet inconvenant, il dit à ses copains: Vous savez que j'ai drôlement envie de me taper la pucelle que le soldat a amenée...* Mais les deux autres ne sont pas d'accord et prennent un ton moralisateur: *Fais pas de conneries*, lui disent-ils. *On est là d'habitude pour aider les pauvres et les inquiets. Aussi courons plutôt au secours de ce combat presque perdu*. Arthur, un peu douché par cette mise au point, concède à ses amis: *Puisque vous préférez tous les deux secourir la petite plutôt que de me laisser la lui arracher dans la violence, allez au-devant d'eux et tâchez de savoir qui d'entre eux est l'héritier de cette terre*.

Gundleius dit que la terre est à lui. Du coup Arthur se tourne contre le troupe de Brachan, la met à mal et permet ainsi à Gundleius d'emmener sa capture dans son château d'Altgundleiu.

Curieux morceau de bravoure. On nous reprochera sans doute notre traduction dans la langue parlée à la fin du XX^e siècle. Mais d'avoir agi ainsi, nous avons mieux rendu, pensons-nous, la grande brutalité du texte. Arthur apparaît là comme un soudard, moins policé même que ses compagnons. Sans doute faut-il y voir le coup de patte de l'hagiographe de saint Cadoc à un personnage qu'il ne tenait pas en odeur de sainteté. Et pour cause: c'est là un Arthur sans relation avec les apôtres chrétiens de son pays.

Trinité arthurienne

Ce texte appelle plusieurs commentaires. Le premier concerne le personnage de Brachan. Le nom de ce roi rappelle d'assez près celui d'un roi Brochan qui figure dans un opuscule armoricain appelé Actes de sainte Ninnok. Le texte en provient d'un manuscrit disparu, qui fut recopié avec des corrections de style

dans le Cartulaire de Quimperlé, vers 1130. Ce qui est curieux, c'est que les deux princes ont l'un et l'autre des problèmes avec leur fille. Le Gallois a refusé Galadus à son prétendant Gundleius, qui l'a donc finalement enlevée. Le Breton voulait marier Ninnok, mais c'est elle qui a refusé le galant, pour se faire nonne en Armorique.

La deuxième remarque concerne la présence de Cei et de Bedguir, qui font ainsi leur apparition dans la légende arthurienne. Mais comme nous ne possédons de la Vie de saint Cadoc qu'une écriture de la fin du XII^e siècle, on ne peut affirmer qu'ils soient là d'origine, sans l'influence de Geoffroy de Monmouth. Un peu plus loin dans le même ouvrage, Arthur apparaît de nouveau et se trouve qualifié de *très illustre roi de Bretagne* : cette appellation dithyrambique, inconnue dans la littérature avant 1135, laisse à penser qu'au moins une correction ou une adjonction au texte a été faite après Geoffroy de Monmouth. Le Prologue parlait déjà de lui comme du roi, formule suspecte au regard des textes anciens pour qui il n'était que « le soldat » ou au mieux, le « chef des guerres ».

Troisième sujet de curiosité : la colline aux joueurs de dés. L'auteur, sans doute gallois, de la Vie de saint Cadoc l'appelle Bochriucarn, d'un mot qu'il entend comme *Maxilla lapideæ viæ*. Le moins qu'on puisse en dire, c'est que cette interprétation n'est pas évidente. *Boch* signifie joue en gallois comme en breton ancien et moderne et c'est sans doute ce mot qui se voit transcrit par *maxilla*. Le mot latin doit donc se comprendre dans ce sens, qui est attesté au moyen âge et non comme mâchoire. Mais comment trouver *lapideæ viæ*, une route de pierres, derrière *-riucarn* ?

Carn désigne un tumulus fait de cailloux : c'est le mot panceltique qui est passé en français sous sa forme gaélique de cairn. Quant à *riu*, je ne trouve rien d'autre qu'un gallois *rhiw*, au sens de colline. Ceci nous donnerait la Joue de la colline du cairn, ou, si l'on opte pour la disposition archaïque des termes en présence, le cairn de la colline de la Joue.

L'une et l'autre de ces traductions restent peu satisfaisantes, du moins en l'absence de contexte favorable, au point que l'on peut se demander dans cette perspective si le premier mot n'était pas primitivement *Broch* et non *Boch*. *Broch* qui signifie le Blaireau, présente l'avantage de se retrouver dans *Brochan*, le petit blaireau, qui pourrait être l'appellation exacte des deux rois. L'animal en outre revêt de l'importance en Galles : le Jeu du Blaireau dans le sac est mentionné dans le Mabinog de Pwyll, prince de Dyvet et l'anthroponyme Brocmail ou Brochvael est répandu. Enfin un cairn de la colline du Blaireau se verrait bien sur la limite des états d'un roi nommé Blaireau.

Mais si l'on revient à nos trois personnages, il nous paraît important de les

voir jouer aux dés sur le cairn-frontière. Les tumulus, dans la tradition irlandaise, sont considérés comme les demeures des Tuatha Dé Danan, le Peuple de la déesse Dana, les gens de l'Autre Monde. En Bretagne armoricaine, de même, les korrigans dansent sur les tertres ou dans leur voisinage. Si trois hommes, dans ces conditions, paraissent se divertir sur le monticule sacré, c'est qu'ils n'ont d'humains que l'apparence et qu'en réalité ce sont des êtres de l'Ailleurs, tout juste placés à la frontière des deux domaines et qui tirent le sort de ceux d'ici.

De surcroît, ils sont trois, comme il convient aux dieux celtes. Arthur, Ceï et Bedguir apparaissent ici comme les trois visages de la divinité, représentés dans l'art gaulois préchrétien et inspireurs de Trinités christianisées.

13 DES VACHES ET DES DRAGONS

Un curieux déni de justice

La Vie de Saint Cadoc rapporte un peu plus avant une autre histoire d'Arthur. Le point de départ en est une agression meurtrière commise par un duc des Bretons, *dux quidam Britannorum*, Ligessauc fils d'Eliman, surnommé Lauhir, «à la Longue main», contre trois hommes d'Arthur, qualifié ici, comme nous l'avons dit, de roi très illustre de Bretagne, *regis illustrissimi Britanniae*. L'assassin se réfugie auprès de saint Cadoc qui prend manifestement parti pour lui et le protège durant sept ans dans la région de Guunliauc. Arthur l'apprend alors et s'avance jusqu'aux rives de l'Oscā.

D'un commun accord la décision est confiée à un tribunal formé de clercs et d'anciens. Saint Cadoc désigne pour cela David, Teliauvus, Dochu, Reneder, Maidoc et plusieurs autres. Les juges proposent d'abord une compensation de trois boeufs pour un homme, mais le plaignant en réclame cent, comme le veut la coutume, et uniquement de deux couleurs, chacune rouge par devant et blanche par derrière.

Cadoc en définitive fait venir neuf génisses — certains disent cent — et miraculeusement leur donne l'aspect que souhaite Arthur. Il les fait livrer au milieu du fleuve à charge pour les bénéficiaires de venir les chercher. Ceï et Bedwir se jettent à l'eau, mais quand ils vont pour saisir les bêtes par les cornes, celles-ci se transforment en fagots de fougères. Il n'en faut pas plus pour qu'Arthur se repente et reconnaisse le droit d'asile de Cadoc. Quant aux vaches elles se retrouvent saines et sauves chez leurs bouviers.

On appela l'endroit désormais Trefredinauc la *villa* de la Fougère et le gué, Rithgwtebou.

Ce récit, dont le but est évidemment d'établir la supériorité légale et magique du saint chrétien sur l'arrogant chef de guerre, fût-il « roi très illustre des Bretons » ressemble fort à un vieil épisode du folklore brittonique, remis à neuf après Geoffroi de Monmouth. On remarquera simplement qu'ici encore Arthur n'a d'autre compagnon désigné que Cei et Bedgwir. La Vie de Saint Cadoc semble nous relater à l'occasion les aventures non du roi seul, mais d'un trio mal famé.

Tombé sous la coupe de Cadoc, Arthur subira aussi les avanies de saint Patern auquel il voulait dérober une tunique de pourpre ramenée de Jérusalem. A sa deuxième tentative, le roi, dans son propos païen de s'attribuer à lui laïc un vêtement de clerc, est arrêté par l'évêque qui invite la terre à l'engloutir. Celle-ci s'ouvre aussitôt et reçoit Arthur jusqu'au menton dans son sein profond. Il ne reste plus à notre triste héros que de supplier saint Patern de le délivrer.

Rien de très glorieux donc, une fois de plus, dans les aventures arthuriennes, mais au contraire un parti-pris évident des hagiographes contre le personnage d'Arthur. On est loin du texte de Nennius où le chef des guerres porte la Croix du Christ pendant la bataille du Mont-Badon. Cupide, arrogant à l'égard des hommes d'Eglise, paillard et violent envers les femmes, tel se présente à nous le futur héros des romans courtois. Il ressemble fort à un païen ou à un hérétique qui faute d'embrasser la vraie foi, se comporte comme un goujat.

Le roi Arthur et les dragons

Le récit arthurien rapporté dans la Vie de saint Carantoc, présente un intérêt particulier pour nous. Selon Faral, qui se réfère à W.J. Rees, l'origine en pourrait être cornique et cependant *étroitement apparentée aux traditions galloises*. Ajoutons tout de suite que le personnage est bien connu en Bretagne Armorique, où la commune de Carantec, ancienne trêve de Taulé, près de Morlaix porte son nom.

Notre saint Carantoc donc arrivant du Cereticiaun à l'embouchure de la Severn, voulut confier à Dieu la nouvelle direction qu'il voulait prendre et pour la connaître, il déposa sur les flots son autel portatif. Or *en ces temps-là, Cato et Arthur régnaient dans ce pays et résidaient à Dindraithou. Arthur vint, s'efforçant à la ronde de trouver un serpent très fort, énorme et terrible, qui avait porté la dévastation dans les douze parties du territoire de Carrum. Carantoc vint aussi et salua Arthur qui reçut avec joie sa bénédiction. Et Carantoc demanda à Arthur s'il avait entendu parler de l'endroit où son autel était arrivé. Et Arthur lui répondit: « Si j'en ai le prix, je te donnerai le renseignement. » Et l'autre dit: « Qu'en demandes-tu? »*

Et lui répondit: « Que tu amènes le serpent qui est tout proche de toi, pour que nous voyons si tu es un serviteur de Dieu. Alors le bienheureux Carantoc se mit à prier le Seigneur et aussitôt vint un serpent avec grand bruit, comme un veau court vers sa mère, et il inclina sa tête devant le serviteur de Dieu, comme un serviteur obéissant à son maître le coeur humble et les yeux doux. Et il lui mit son étole autour du cou, et il le conduisit comme un agneau, et il ne sortit ni ses ailes ni ses ongles; et son cou était comme le cou d'un taureau de sept ans que l'étole pouvait à peine entourer. Ensuite ils allèrent ensemble au château et ils saluèrent Caton, et ils furent bien reçus par lui. Et il conduisit ce serpent au milieu de la Cour pour lui donner à manger devant le peuple, et on tenta de le tuer. Il ne le laissa pas tuer parce qu'il dit qu'il était sorti de la parole de Dieu pour détruire les pécheurs qui était à Carrum et pour manifester la puissance de Dieu par lui. Et après cela, il s'en alla hors de la porte de la citadelle et Carantoc le décomposa et lui ordonna qu'en se dissolvant il ne fit de mal à personne et ne revint plus. Et il finit immobilisé selon l'ordonnance de Dieu. Et il reçut l'autel dont Arthur avait pensé faire une table, mais tout ce qu'on y posait était projeté au loin. Et le roi lui demanda de recevoir Carrum en donation éternelle. Et ensuite il édifia là une église. Ensuite il lui vint une voix du ciel, de mettre l'autel à la mer, puis il envoya Caton et Arthur pour s'enquérir de l'autel et on leur annonça qu'il avait abordé à l'embouchure du Guellit. Et le roi dit: « Donnez-lui de nouveau douze parties du territoire, où l'on a trouvé l'autel. » Ensuite Carantoc vint y édifier une église et la cité fut appelée Caron.

Ce serpent a tous les caractères d'un dragon. Son énormité, sa force, son aspect terrible, non moins que ses ailes et ses ongles, le démontrent aisément. Cependant, nous avons voulu respecter au plus près le texte latin et conserver dans la traduction le mot qui s'y trouve employé constamment.

Arthur est en chasse du monstre quand il rencontre Carantoc qui, lui, cherche son autel. Le roi, ici, ne semble pas opposé à la foi chrétienne, mais il exige du saint les preuves d'un pouvoir qu'il faut bien qualifier de magique. Et de fait, Carantoc s'avère capable non seulement d'évoquer le dragon, mais de le dissoudre et d'en immobiliser les éléments. Le latin est très clair sur ces sujets.

La résidence d'Arthur mérite qu'on s'arrête à son appellation. Dindraithou. Cela veut dire la citadelle des grèves. On a voulu évidemment rapprocher ce nom de Caer Draithou, ou le Camp des Grèves, qui figure dans la liste des vingt-huit cités de Bretagne dans le manuscrit Harléien. Mais à vrai dire personne ne sait quelle est cette dernière ville. On la veut proche de Crantock en Cornouailles, parce que Crantock serait Carron et que de fait Crantock est sans doute une forme de Carantoc. Mais tout cela bien sûr est purement hypothétique.

Il existe en Bretagne Armoricaïne une superbe plage de sable que franchissait

jadis dans sa longueur la voie romaine et qu'on appelle pour cela *al Lew Draezh*, la Lieue de Grève. A son extrémité orientale, s'élève le bourg et l'église de Lomikel-an-Traezh (Saint-Michel-en-Grève). A peu près à mi-distance de cette petite agglomération et de la chapelle de Saint-Efflam bâtie à l'extrémité occidentale, se dresse un forte butte rocheuse, dont le caractère anciennement sacré ne fait guère de doute. Elle mériterait sans peine le nom de Din, ou citadelle, et elle porta celui du Gargan.

Mais, ce qui est plus curieux, c'est que la Lieue de Grève est l'un des sites arthuriens d'Armorique. C'est là nous dit-on qu'Arthur accompagna Saint Efflam lorsque celui-ci passa son étole au cou du dragon qui infestait la région.

A vingt-deux kilomètres de là à vol d'oiseau, à trente cinq kilomètres en passant par Morlaix se trouve dans un site prestigieux, au vu des trois clochers de Saint-Pol-de-Léon, le promontoire et la petite cité de Carantec.

14 LA GÉNÉALOGIE D'ARTHUR

Le dernier des textes antérieurs à Geoffroy de Monmouth qui nous reste à comprendre dans notre étude est la fameuse Généalogie II, insérée au chapitre LXVI de l'*Histoire des Bretons*. Nous ne connaissons pas plus l'auteur de ces listes de noms que nous ne connaissons celui qui se cache sous le nom de Nennius. Nous ne savons pas non plus s'il s'agit du même personnage ou de deux auteurs totalement différents.

Pour Edmond Faral, la seconde des Généalogies galloises aurait été fabriquée au X^e siècle pour favoriser la famille de Margetiud, roi des Démètes, d'ancêtres prestigieux, au nombre desquels Arthur. Il est certain que l'ascendance impériale laisse quelque peu dubitatif, non moins que la présence de Maxime Wledic et d'Arthur.

Cela ne doit pas nous retenir d'examiner avec soin cette généalogie, ne serait-ce que pour comprendre comment elle a été constituée. Car, si elle fut fabriquée, à partir de quoi le fut-elle? Autrement dit quelle était l'héritage familial d'Arthur dans l'esprit d'un gallois du X^e siècle? Où le faussaire a-t-il été chercher les éléments de sa falsification et pourquoi? Où voyait-il les ancêtres et les descendants du plus grand personnage de l'histoire des Bretons, ou de leur légende?

La liste, écrite en latin, comporte trente-trois générations et trente-quatre noms, dont deux de femme, réunis par le vocable breton *mab*, au sens de fils de, ou *merc*, fille de. Les ancêtres de la race sont l'empereur romain Constantin le Grand et sa femme Hélène (*Helen Luitdauc*). Il est remarquable que l'autre femme, à l'autre bout de la chaîne, la mère du dernier Ouein s'appelle aussi Elen.

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Ouein
map Elen, merc
Loumarc, map
Himeyt
map Tancoysl, merc
Ouein
map Margetiud
map Teudos
map Regin
map Catgocaun
map Cathen
map Cloten
map Nougoy
map Arthur
map Petr
map Cincar
map Guortepir
map Aircol
map Triphun
map Clotri
map Cloitguin
map Nimet
map Dimet
map Maxim Guletic
map Protec
map Protector
map Ebiud
map Eliud
map Stater
map Pincr misser
map Constans
map Constantini magni
map Constantii et Helen Luicdauc
quæ de Britannia exivit ad crucem Christi quærendam us-
que ad Jerusalem et inde attulit secum usque ad Constanti-
nopolin et est ibi usque in hodiernum diem.

Une famille de princes gallois

La mort de Margetiud est signalée dans les *Annales Cambriæ* à la date de 795. De la même source, nous apprenons qu'en 808, décède un certain Regin, roi des Démètes également, mais dont la parenté n'est pas indiquée, tandis qu'en 811, c'est le tour d'Eugein, fils de Margetiud. Cet Eugein est vraisemblablement le même personnage qu'Ouein map Margetiud de la Généalogie. On considère en effet d'ordinaire que le nom gallois d'Owein comme les noms bretons d'Even, Yves, Yvon, Youenn etc sont nés de l'évolution linguistique de l'appellation Eugein.

Cette liste continue après lui par Tancoysl, sa fille, son petit-fils Hymeit, son arrière-petit-fils Loumarc. C'est par sa fille Elen que parvient au dernier Ouein l'héritage maternel. Nous savons par le *Brut y Tywysogion* qu'Elen merc Loumarc mourut en 943.

La Généalogie XIII dont l'authenticité n'a pas été contestée, nous donne la série suivante :

Triphun map Regin
map Morgetiud
map Teudos
map Regin

et la Généalogie XIV nous dit :

Regin, Iudon, Ouen, tres filii Morgetiud sunt : Regin, Iudon, Ouen sont les trois fils de Morgetiud.

Morgetiud et ses descendants sont donc des Démètes. Ils tiennent au IX^e et X^e siècles le territoire de Sud-Galles, appelé encore aujourd'hui Dyfed. Le comté actuel de ce nom s'étend le long de la mer, au sud-ouest du pays des Cymri et comprend notamment les villes d'Aberystwyth et de Caerfyrddin (Carmarthen), ainsi que le siège épiscopal de Tyddewi à la pointe de Saint-David.

Il s'agit donc d'une dynastie puissante. Regin map Morgetiud de la Généalogie XIV est sans doute le Regin, roi des Démètes, décédé en 808 selon les *Annales Cambriæ* et son frère Ouen, l'Eugein mort en 811. Quant à Iudon, nous n'en savons rien de plus que sa filiation.

Le père de Margetiud, Teudos, et son grand-père Regin appartiennent bien à la dynastie : le faussaire de la Généalogie II les aura pris dans la Généalogie XIII. Mais en remontant au-delà, nous ne possédons plus aucun moyen de contrôle sur les noms alignés jusqu'à Arthur, à savoir Catgocaun, Cathen, Cloten et Nougoy.

Et jamais ils ne sont revenus...

Mais, en continuant la lecture au-delà d'Arthur, on remarquera tout de suite que l'un des ancêtres de notre Roi Suprême est Maxim dit Guletic, le Prince souverain. Ce personnage, bien connu des historiens de Rome, n'est autre que l'usurpateur Magnus Clemens Maximus, général romain d'origine espagnole, qui fut chargé de la défense de la Grande-Bretagne, mais se révolta en 383 et entraîna les troupes de Bretagne sur le continent. Il vainquit Gratien le 25 août 383 et s'empara de l'Empire. Attaqué par Théodose, et après les défaites de Siscia et de Poetovio, il fut tué près d'Aquilée le 28 août 388. Son fils Victor, demeuré en Gaule, combattit les Francs et les Saxons, mais il fut battu par Arbogastes et mourut de sa main.

Nennius qui appelle le tyran Maximien, lui attribue l'installation des Bretons en Armorique. Nous en savons dès maintenant assez pour comprendre le sens de cette mention. Ecrire que le roi Arthur descend à la dixième génération de Maxim Guletic, c'est laisser entendre que notre héros est originaire de ce pays, d'où, précise Nennius, les Bretons ne revinrent jamais.

Maxime lui-même fut tué sur le continent, près d'Aquilée, en 388, et nous avons vu que son fils historique, nommé Victor, l'avait accompagné en Gaule et y avait combattu. C'est donc que le Guletic avait des enfants d'âge adulte, capables de le suivre. Dans l'esprit d'un clerc gallois du X^e siècle, un fils de Maxime, qu'ils s'appelât Dimet ou autrement, venu contre Rome avec la totalité des forces bretonnes de l'Ile, n'avait pu se comporter différemment de ses compagnons. Et cela d'autant plus que le départ des soldats de l'Ile provoqua, selon l'*Historia Britonum*, l'invasion et la fuite des populations restées en Grande-Bretagne, jusqu'à une époque mal déterminée.

En conclusion, Dimet était devenu armoricain. Qu'il apparaisse dans le texte comme l'éponyme des Démètes de Galles, qu'il y soit même placé pour cela ne change rien à l'affaire. Simplement, pour notre auteur, cela établit l'origine armoricaine d'une dynastie galloise.

15 LE NEMETON DES OSISMES

Le peuple de Demet et la forêt de Nevet

La question qui se pose immédiatement est donc celle-ci : au soutien de notre hypothèse, existe-t-il des traces en Bretagne continentale de Dimet map Maxim Guletic ? Certes, entre le cours du Gwayen et les rivages de la baie d'Audierne, il existe effectivement une commune appelée Plozevet (29710), dont le nom signi-

fié le Peuple de Demet. Au XI^e siècle, le Cartulaire de Landevennec la mentionne comme un *Vicarium Demet*, et le patron en est encore aujourd'hui saint Demet. Non seulement l'église est placée sous son vocable, mais encore une chapelle voisine

On ne saurait objecter la représentation, dans cette paroisse, de saint Demet revêtu d'ornements épiscopaux, ou abbatiaux, pour lui retirer toute descendance. Outre le caractère le plus souvent bien incertain de ces attributions, la qualité d'évêque, même sanctifié, n'a jamais empêché un homme d'avoir des enfants : c'était d'ailleurs le cas de l'évêque de Quimper au XI^e siècle comme de celui de Bâle au XX^e.

Notre généalogiste attribue de fait un petit-fils au Guletic et c'est Nimet map Demet. Le mot Nimet est une forme plus récente du celtique *nemeton* qui désigne un sanctuaire, particulièrement forestier. Il en existait un tout près de Plozevet, dont l'appellation a persisté, sous l'évolution habituelle, dans le nom de la forêt et de la rivière de Nevet, en Locronan (29180). Les seigneurs de ces lieux formèrent jusqu'au XVIII^e siècle, une famille d'une grande notoriété : les Nevet donnèrent notamment deux gouverneurs à la ville de Quimper. Nous ne saurions assurer qu'ils descendaient de Nimet map Demet et nous nous contenterons de remarquer qu'il y a tout juste 16 km à vol d'oiseau entre le clocher de Plozevet et la rive gauche du Nevet. Il n'est pas exclu en outre que les bois ne se soit pas étendu plus loin, voici mille ans, en direction de la baie d'Audierne.

Du Cap Sizun au Poher

De Nemet naquit Cloitguin. Les termes Clet-Guen sont bien connus des toponymistes de Bretagne. Ainsi se nommait au XI^e siècle la paroisse de Cleden en Poher (29270). De même Cleden du Cap-Sizun (29770) s'écrivait Cletuen au XI^e, et Cletguen au XIII^e siècles. Il s'agit là d'un anthroponyme, et en de tels lieux plutôt que le nom d'un apôtre, celui d'un guerrier. L'église, autrefois vouée à Saint Cleden, l'est aujourd'hui, depuis le XVII^e siècle, à saint Clet, mais l'étymologie exclue qu'il s'agisse, comme on l'a craint, du pape Anaclet, parfois appelé Clet, deuxième successeur de saint Pierre. Le prénom de Clet se donne d'ailleurs toujours au voisinage de la Pointe du Raz.

Cependant, au lieu de lire dans Clet Guen l'appellation de Clet le Béni, nous suivrions plutôt Erwan Vallerie dans son interprétation à partir d'un Kluto Vindos, « Gloire Blanche ».

Chose curieuse, on ne trouve guère que 20 km entre Plozevet et Cleden-Cap-

Sizun, comptés sur la route moderne qui franchit le Gwayen à Audierne et 38 km par la voie romaine de Locronan au même Cleden.

Cloitguin eut pour fils Clotri. Les deux noms ne diffèrent que peu. Le second paraît correspondre à un Clet-Ri, ou le Roi Clet. On ne s'éloigne donc pas de nos Cleden. Celui du Poher, qui possédait à La Roche un fort château, se trouve plutôt au voisinage de Carhaix et de Huelgoat, donc plus éloigné de Plozevet, mais enfin pas à plus de 76 km !

Triphun map Clotri : Trifina est dans la tradition armoricaine un nom de femme. Ainsi s'appelait la mère de saint Tremeur, patron de Carhaix, qui devint sainte comme son fils. Cependant l'existence d'un prénom masculin Treffin ou Trivin paraît bien assurée. Un personnage de ce nom et de ce sexe pourrait bien être, selon Bernard Tanguy, l'éponyme de la paroisse de Sainte-Tréphine. On peut penser qu'il en serait de même pour le village de Pont-Triffen en Spezet. Le pont en question permet de franchir la Yer — bizarrement orthographié Hyères en « français » — immédiatement avant son confluent avec l'Aulne, de la rive de Spezet donc à celle de... Cleden-Poher. Le franchissement des deux rivières fait partie des obstacles mis pour la défense de Vorganium. Pont-Triffen représente donc un passage de grande importance, dûment surveillé. Autant dire tout de suite qu'il est à 2,5 km de la Roche, qui domine l'Aulne en amont, et à 3,5 km de l'église paroissiale.

Ceci dit, la forme féminine Tryphine s'est trouvé curieusement mise en relation avec le roi Arthur par l'auteur d'un mystère en breton qui se jouait encore dans les campagnes au XVII^e siècle. Dans *Santez Tryphina hag ar roue Arzhur* la sainte est l'épouse du roi qui ne règne là que sur la Bretagne Armoricaine. Si tardive que soit cette pièce de théâtre, le sujet qu'elle traite n'en est pas moins surprenant, ainsi que la relation existant entre Tryphine et Arthur.

... et d'Argol à Cleden

Aircol était le fils de Triphun. On a voulu faire venir ce nom d'Agricola. En fait, ceci nous oriente tout de suite vers Argol (29560), appelé Arcol au XI^e siècle, au pied du Menez-Hom, toujours dans cette même région de Cornouaille Armoricaine, mais dans la presqu'île de Crozon cette fois. Argol est connu dans le légendaire pour ses païens : avec Rumengol en effet, l'endroit se fit répérer du haut de la montagne par le roi Gradlon devenu chrétien, parce que les tenants de l'ancienne religion y allumaient des feux. Il n'y a guère plus de cinquante kilomètres de là à Plozevet et autant à Pont-Triffen.

Guortepir map Aircol : pour Edmond Faral, Guortepir serait le Vortiporius,

roi des Démètes, dont Gildas nous parle dans son *De excidio et conquestu Britanniae*, au chapitre 31. Il aurait été inséré là pour conforter l'authenticité de cette généalogie de Margetiud, lui-même Démète.

Cincar map Guortepir : Un Congar figure dans la liste des rois de Cornouaille entre Riwelen et Gradlon Meur. Ce prénom sert actuellement encore de nom de famille en usage en Bretagne Armoricaïne. On trouve un Kergongar entre Plouneventer et Ploudaniel, en Léon. Une ancienne trêve de Lesneven s'appelait Lagangar en 1420, aujourd'hui Languengar. Surtout, il existe un château de Lescongar en Plouhinec (56680), établi au-dessus du ruisseau de Poulguidou, à peu de distance du passage du Gwayen à Pont-Croix. Cette *Cour de Congar* est, du fait de son premier élément Les, la Cour, un très ancien toponyme, contemporain au moins des mouvements de population du V^e siècle. Une forteresse antique devait déjà protéger les abords du pont du Gwayen. Elle est située à six kilom de l'église de Plozevet...

Et Cincar était le grand-père d'Arthur. Pezr map Cincar en était le père.

En résumé, sur neuf géniteurs s'étagant entre Maxim Guletic et Arthur, huit sont incontestablement en relation avec des toponymes armoricains et qui plus est, avec une région très limitée de la péninsule, puisque, à l'exception de Ploubezre situé à une soixantaine de kilomètres au nord de Carhaix, les lieux concernés tiennent sur la carte, dans un rayon de 40 km autour de Locronan.

Coïncidence imparable, ce territoire, situé au maximum entre la rive gauche de l'Elorn et la rive droite de l'Odét, est aussi celui qui paraît le plus marqué par le Légendaire antique. C'est là en effet que s'ouvre à l'ouest la baie de Douarnenez, sous la protection de ce Menez-Hom, qui était peut-être la grande Borne occidentale du monde, suffisamment illustre pour servir de repère avec le Grand-Saint-Bernard et la ville de Cantguic, à l'installation des Bretons en Armorique, et cette baie de Douarnenez, c'est le lieu de l'engloutissement de la Ville d'Ys — et s'y meuvent les ombres du roi Gradlon et de ses sujets maudits —, c'est sur les vagues entre Sainte-Anne-la-Palud et le cap de la Chèvre, ainsi traduit à moins qu'il ne s'agisse du Promontoire du Géant, que Dahud, la fille du Roi, en bonne sirène, peigne ses cheveux d'or et chante pour jeter le trouble dans le cœur des marins. Mais c'est dans ce même pays que l'on trouve les traces les plus nombreuses du roi Marc'h — ou Marc comme l'écrivait les conteurs français du moyen âge —, depuis sa tombe sur le Menez-Hom, jusqu'à sa tête en Penmarc'h et sa queue à Lostmarc'h. Du joli hameau douarneniste de Plomarc'h, aimé des peintres modernes, on voit, par dessus la jetée du Vieux Port et le caillou du Fli-miou, l'île de Tristan, le neveu de Marc, l'amant d'Yseult, et l'île dresse son phare comme un signal, dernier reste émergé de la Ville d'Ys.

Nous avons vu aussi le lien qui unissait la Cité de Gradlon et de Dahud et le Gouffre de Huelgoat, et tant de chevaux noirs qui firent le parcours du Sacrifice, une soixantaine de nos kilomètres, en franchissant le Nemeton de Locronan. Mais Huelgoat, c'est Arthur et sa soeur-épouse, la fée de Gibel, Morgane-Ahès. Il semble bien que nous soyons en ces rivages de la baie de Douarnenez, en plein dans le chaudron des Légendes, dans le Grand Temple d'Occident ou comme disaient les Grecs, dans le Temenos des Hespérides, où n'ont pas cessé de s'exposer à nos yeux depuis des millénaires, ces grands dieux de nos ancêtres qui s'agitent toujours au fond de nous

Mais nous n'en avons pas tout à fait fini avec la généalogie du Roi. Car si nous continuons notre recherche parmi les descendants d'Arthur, nous en trouvons deux, les plus immédiats, son fils et son petit-fils, qui présentent quelque sympathie avec l'Armorique. Nougoy map Arthur évoque en effet la paroisse de Saint-Vougay (29440) en Léon : San Nougā en est la prononciation bretonne, bien que les formes anciennes revêtent constamment le *V* initial. On peut certes invoquer une assimilation de Vougā au Sant prononcé sans sa lettre finale, comme il est d'usage. Mais ce n'est pas entièrement convaincant et il faut porter attention au légendaire du saint. Fait curieux, sa *Vie* latine nous conte comment il vint d'Irlande sur un rocher et acheva sa traversée à Penmarc'h. Quoi de plus normal pour un fils d'Arthur et petit-fils de Pierre, que d'utiliser sur les flots un tel mode de transport ?! Quoi de plus indicatif que de terminer sa course au pays du roi Marc ?

Quant à Cloten map Nougoy, il nous ramène vers nos Cleden, comme ses ancêtres Cloitguin et Clotri et nous nous retrouvons dans l'espace du Cap-Sizun déjà riche en indications. En revanche, les deux générations suivantes, celle de Cathen map Cloten et celle de Catgocaun map Cathen ne parlent plus à nos sens d'armoricains. Sans doute rejoignons-nous déjà la généalogie galloise que nous avons vu commencer avec Regin map Catgocaun.

Au total onze noms sur douze, Arthur compris, sont dans cette tranche centrale de la généalogie en relation avec l'Armorique, un seul, Gortepir, étant peut-être uniquement insulaire. Cela fait, en notre siècle féru de statistiques, 91 %.

16 EMPEREURS ROMAINS ET PRINCES BRETONS

Constantin, Hélène et fantaisistes de tout poil

Avant Maxime, les noms ressemblent plutôt à du latin inventé, sauf, bien sûr, Constantin, Hélène et Constance. Le cas d'Hélène mériterait cependant une

étude particulière, car ce prénom, qu'il s'applique à l'impératrice de Rome ou à tout autre, a laissé des traces anciennes en Bretagne armoricaine. Les communes de Sainte-Hélène (Morbihan), de Saint-Helen (Côtes-d'Armor) et Lanhelin (Ille-et-Vilaine) en font foi.

Tout se passe comme si l'on avait greffé une généalogie armoricaine, celle d'Arthur, sur une famille galloise contemporaine, et rattaché fabuleusement la lignée d'Arthur à Constantin.

La liste se répartirait donc ainsi :

1° Famille galloise du X^e ou XI^e siècle (11 noms) :

Ovein
map Elen, merc
Ioumarc, map
Himeyt
map Tancoysl, merc
Ovein
map Margetiud
map Teudos
map Regin
map Catgocaun
map *Cathen*

2° Généalogie d'Arthur, armoricaine (12 noms) :

map Cloten
map Nougoy
map Arthur
map Petr
map Cincar
map Guortepir
map Aircol
map Triphun
map Clotri
map Cloitguin
map Nimet
map Dimet

3° Ancêtres fabuleux (11 noms sur 10 générations)

map Maxim Guletic
map Protec
map Protector
map Ebiud

map Eliud
map Stater
map Pincr misser
map Constans
map Constantini magni
map Constantii et Helen Luicdauc

«qui partit de Bretagne à la recherche de la croix du Christ jusqu'à Jérusalem et l'en rapporta jusqu'à Constantinople où elle se trouve jusqu'à ce jour».

Les quatre premiers ancêtres appartiennent à l'histoire. Il s'agit de trois empereurs romains bien connus qui régnèrent dans la première moitié du IV^e siècle, et de la concubine du premier d'entre eux. C'est elle qui clôt l'énumération et c'est la seule à susciter un commentaire.

Le personnage historique d'Hélène nous est très mal connu. Son surnom de Luicdauc, apparemment breton, ne se rencontre qu'ici et son célèbre pèlerinage à Jérusalem appartient peut-être à la légende. Ce n'est évidemment pas l'opinion de l'auteur de la Généalogie II. Pour lui, c'est là un acte fondamental qui investit Hélène d'un caractère sacré et en fait la vraie fondatrice de la dynastie.

Elle est l'épouse de Constantius, c'est-à-dire de Constance Chlore, empereur en 305, mort en 306. En 293, il devient César, dans le cadre de la Tétrarchie instaurée par Dioclétien, pour la Gaule et la Bretagne. Il combat Allectus, usurpateur en Bretagne et le vainc. Auguste en 305, il choisit la Gaule, l'Espagne et la Bretagne. Il meurt à Eboracum (aujourd'hui York) en 306, alors qu'il marchait contre les Pictes et les Scots.

Son fils, qui devint Constantin le Grand (285-337) était né de sa concubine Hélène. Il est proclamé Auguste alors qu'il se trouve en Bretagne, en 306, appelé là par son père Constance. A partir de sa victoire sur Maxence au Pont Milvius en 312, il est seul empereur d'Occident. C'est à lui, comme on sait, que l'Église chrétienne doit sa reconnaissance officielle aux dépens de l'ancienne religion de Rome.

Constant était le *cognomen* de Flavius Julius Constans (323-350), troisième et plus jeune fils de Constantin. Devenu empereur en 337, il est en Bretagne en 341, où il vainc les Pictes et les Scots. Il est «suicidé» à Elne, dans les Pyrénées. A sa mort, Constance II, son frère continuera de régner, mais à sa mort en 361, c'en sera fini de la dynastie de Constantin, et l'empereur Julien lui succédera.

Avec Pincr misser, nous quittons la dynastie historique de Constance Chlore pour entrer à la fois dans le domaine de la fabrication littéraire et dans les problèmes de linguistique. A cet égard, le présent échelon de la généalogie nous réserve bien des interrogations. Il nous paraît même tout à fait difficile de déterminer

la nature et l'origine de ces deux mots. Logiquement, le personnage, fils d'un très authentique empereur de Rome devrait se comporter en romain et porter un nom latin. Mais ce n'est même pas certain, la suite de la liste s'écartant de toute logique en ce sens. Pincr se rapproche de Pincerna, l'échanson, et misser, de messerius ou messerus, le gardien des moissons, mais qu'en dire ?

Stater : Est-ce un poids ? Est-ce une monnaie ? un statère ? Le mot semble avoir été employé au pluriel pour désigner le jeu d'échecs. Nous retrouverons un Stater, devenu roi des Démètes, dans Geoffroy de Monmouth.

Eliud n'appartient ni à la liste des Empereurs romains, ni à celle des personnages connus de l'antiquité ou du haut moyen âge. En fait, il s'agit non d'un terme latin, mais d'un vocable à consonnance hébraïque. On n'en trouve pas de traces dans la Bible canonique, mais il fait penser aux Elyoud de la tradition juive. Ces grands êtres sont les Fils des Veilleurs et des femmes humaines, l'une des trois catégories de géants selon le Livre des Jubilés (VII, 22) ou encore la troisième génération de ces monstres, après les Géants (ou Héros) et les Nephilim, selon le Livre d'Henoch conservé par Georges le Syncelle (VII, 2). Ces textes apparaissent comme des commentaires du chapitre VI de la Genèse, où l'on nous raconte qu'à l'époque de Noë, les fils d'Elohim eurent des relations avec les filles des hommes : *En ces jours-là, nous est-il dit, il y avait des géants sur la terre et même après cela : quand les fils d'Elohim venaient vers les filles des hommes et qu'elles enfantaient d'eux, c'étaient les héros qui furent jadis des hommes de renom.*

L'auteur de la Généalogie II avait-il lu, au X^e siècle de notre ère, le Livre des Jubilés ou la Chronographie de Georges le Syncelle ? Celle-ci fut écrite en langue grecque, peu accessible en ce temps-là aux Occidentaux, au IX^e siècle, et nous ignorons s'il y en eut dès lors des traductions latines. Le Livre des Jubilés en revanche avait été mis en latin dès le VI^e siècle au moins et pouvait bien figurer vers l'an mille, dans la bibliothèque d'un monastère celtique : il en existait cent ans plus tard deux manuscrits au moins en Allemagne.

Notre falsificateur pourrait ainsi bien être un clerc, qui aurait subrepticement introduit parmi les ancêtres d'Arthur deux hébreux, Eliud et son fils Ebiud. Ce dernier porte également un nom à consonnance hébraïque, qui ne se retrouve guère dans les Livres sacrés. On notera cependant qu'un Abiuth figure dans le Livre des antiquités bibliques, autre ouvrage intertestamentaire, comme le fils de Thégorma, fils de Iafeth, fils de Noë.

Ces interpolations ne sont pas sans intérêt, car elles introduisent un élément mythologique, bien que judéo-chrétien, dans un texte à prétentions historiques. L'introduction d'Eliud en particulier rattache Arthur aux Géants, et par eux aux Veilleurs, anges ou dieux subalternes, propos que nous retrouverons dans cer-

tains passage de Geoffroy de Monmouth et que nous avons déjà rencontré dans le légendaire de Huelgoat. C'est là signaler — pour les initiés seulement, il est vrai — l'importance des Géants dans la tradition arthurienne. C'est là dire aussi qu'Arthur participe de la divinité de ses ancêtres.

Quant à Ebiud, il ajoute la notion d'une remontée aux origines du monde, puisqu'il nous conduit à la troisième génération après Noë. C'est évidemment là, de la part du falsificateur, une vision très symbolique de la série ancestrale que d'insérer les données les plus archaïques et les plus apocryphes à la suite de personnages bien connus de l'histoire de l'humanité occidentale, et non point la conception scientifique qui est la nôtre. Mais c'est bien l'habitude de l'époque et Geoffroy de Monmouth ne procédera pas différemment.

Même sous cet aspect, les deux derniers noms qui précèdent celui de Maxen Guletic paraissent d'un moindre intérêt. Protector est un mot latin qui signifie le Régent et qui n'apporte rien d'autre, nous semble-t-il, qu'une notion de pouvoir politique en voie de rétablissement dans la famille. Quant à Protec, ce ne serait rien d'autre que l'abréviation de Protector.

IV LES PREMIERS NOMS ARTHURIENS

17 LES COMPAGNONS D'ARTHUR AVANT GEOFFROY

Dans l'ensemble des textes attribués à Nennius, que ce soit l'*Historia Britonum* proprement dite, les *Généalogies Galloises*, les *Arthuriana* ou les *Merveilles*, dans les écrits de Guillaume de Malmesbury et dans les *Vies* de saints antérieures à 1138, date de la publication de l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, on ne compte guère que sept personnages, dont Arthur lui-même, en relation avec la Tradition arthurienne. Ce sont : Anir, fils d'Arthur, Pezr, son père, Bedguir et Cei, ses compagnons, Modred, son rival et Walven, son neveu.

Anir

D'abord, son fils. Les *Merveilles* nous le présentent sous le nom d'Anir. Ce nom, dont nous avons parlé, semble bien être le breton armoricain An Hir, le Haut ou le Grand dans le sens de la taille.

Bedguir, de Bayeux

Le futur Beduerus, échanson d'Arthur, Bedguir est mentionné déjà dans la Vie de saint Cadoc où il forme un trio avec Artur et Cei. Il est duc d'Austrasie (*Estrusia*) qui serait le nom, à cette époque, de la Normandie. Il semble bien y avoir confusion, dans l'esprit de l'auteur, entre l'Austrasie et la Neustrie. Ou bien encore l'*Estrusia* ne désigne-t-elle nullement l'Austrasie, mais par exemple un pays d'Estre, d'au-delà de...

On peut en effet grouper sous ce dernier nom deux contrées, mentionnées plus tard par Chrétien de Troyes, l'une, l'Estre-Poterne qui désigne l'Extrême-Europe à l'ouest, l'autre, l'Estre-Galles qui pourrait correspondre aux Marches armoricaines de l'est. L'*Estrusia* serait, dans cette hypothèse, ou bien le second de ces territoires, ou bien un domaine plus oriental encore.

Plus tard, dans l'*Histoire des Rois de Bretagne* de Geoffroy de Monmouth, Beduer et Kaï seront comme ici deux compagnons. A la bataille du Val de Siesia, ils commanderont chacun une unité du IIe Corps. Ils seront tués l'un et l'autre

au premier choc contre les Légions. Le corps de Beduer sera ramené par les Estrusiens à Bayeux, sa ville, fondée par son grand-père Beduer Ier et y sera enterré dans le cimetière, près du mur sud de la ville.

Beduer donc est un continental. Son nom est manifestement rapproché de celui de Bayeux et de la peuplade gauloise des Baïocasses ou Biducasses qui parraîne encore la ville normande. On est là toujours dans l'Armorique de César et des émigrations des premiers siècles de notre ère. Le pays relevait sans doute de la Fédération Armoricaïne, antérieure à la conquête. Ses monnaies, du moins, le laissent supposer, qui s'apparentent de très près au numéraire plus occidental.

Le nom est peu répandu dans le monde celtique. Certes, les Mabinogion, notamment celui de Kullwch et Olwen, connaissent Bedwyr, mais c'est là on le sait une mention trop tardive pour être retenue parmi les toutes premières, antérieures à Geoffroy. En avril 1069 toutefois, le duc Hoël de Bretagne et sa femme Hadequis firent don de Loc-Degui — sans doute l'actuel Portivy — en Quiberon, au monastère de la Sainte-Croix de Quimperlé : l'un des témoins signataires de l'acte était un certain Lancelin Mab-Budoëre. Curieusement la toponymie du Finistère connaît un Bédiez en Goulven, sur la Flèche, en aval d'un Lancelin.

Il est évident que si Beduer avait été Gallois ou d'une façon plus générale un homme de Grande-Bretagne, Geoffroy n'aurait pas pu, sans soulever de l'autre côté de la Manche des vagues de protestation, soutenir qu'il appartenait aux confins du Massif Armoricaïn, ni même qu'il était un continental. Les chauvinismes et les antagonismes locaux ont toujours été si vifs chez les Celtes, qu'une telle méprise est inimaginable. Essayez donc de dire que Douarnenez a été fondé par un Bigouden de Pont-l'Abbé, à une bonne trentaine de kilomètres de là ou que Saint Pol de Léon est au sud des Monts d'Arrez et vous serez vite convaincus.

Kai, de Chinon

L'une des figures majeures de la tradition arthurienne, Keu le sénéchal, apparaît, elle aussi dans la Vie de Saint Cadoc sous le nom de Cei. Geoffroy de Monmouth la reprendra et Chrétien de Troyes après lui. Le portail de Modène l'appelle Che, à prononcer Ke, à l'italienne.

L'*Histoire des Rois de Bretagne* mentionne Kaius pour la première fois au chapitre CLV pour dire qu'Arthur fit don de l'Anjou à son Maître d'Hôtel (*dapifer*) Kaius. Son nom est désormais conjoint à celui de Beduerus l'Echanson, doté le même jour de l'Estrusie *qu'on appelle aujourd'hui Normandie*. L'un et l'autre sont invités au titre de leurs terres au couronnement de Caerleon, avec notamment

Hoelus, duc des Bretons Armoricaïns, tous comptés parmi les princes d'Outre-Mer.

A la bataille de Val de Siesia, Kai, très gravement blessé doit être évacué. Il est conduit à Chinon, la ville dont il est le fondateur, et y meurt. On l'ensevelit dans le bois d'un monastère, à côté de la cité. Un manuscrit du moins parle à ce sujet de Kaius et de la ville de Kanium, les autres mentionnent Cheudo et la cité de Camum. Mais Wace, dans sa traduction, parle bien de Key et de Chinon.

Le nom du maître d'hôtel n'est guère connu en dehors des romans arthuriens, si ce n'est dans la géographie bretonne armoricaine. Un saint Ke, encore appelé Ke-Coledoc, était déjà vénéré sur nos rivages : c'est à lui que nous devons Saint-Quay-Portrieux, Saint-Quay-Perros, ainsi qu'une chapelle Saint-Quay sur la rive droite du Leff en Châtelaudren, autrefois en Plelo. Il aurait vécu au bourg de Cleder, dans le Léon, où une chapelle existait sous son vocable dans l'ancien cimetière. Il y possédait deux fontaines et il est encore tenu pour le second patron de l'Eglise Saint Pierre.

Caïoc, forme familière de Cai, se retrouve également en Armorique dans les noms de Trégueux (Tregieug) et de Langueux (Langieug).

Peut-être ne s'agit-il pas du même homme que le sénéchal, encore qu'il faille être réservé à cet égard, compte tenu des nombreuses mutations de personnalités dues à la christianisation. Bien d'autres gaillards ont fini leurs jours dans la peau d'un ermite et reçu ainsi l'absolution de leur paganisme.

La Vie de saint Ke ou Kenan encore appelé Coledoc, fils de Ludun, nous est contée par Albert Le Grand : *Cette vie, nous dit-il, écrite en latin, d'assez bon stile pour le temps, par un certain Maurice, Vicaire de ladite église de Cleder, et gardée es archives d'icelle, en a été tirée par extrait fidèle, et à moi communiquée par Messire Sebastien, Marquis de Rosmadec, comte de la Chapele, Baron de Molac et fondateur de ladite Paroisse, à cause de sa Maison de Kergournatekh (sic pour Kergournadec'h), appartenant à Madame sa femme.*

Or donc Ke ou Kenan, surnommé Coledoc, ce qui veut dire « chéri », était fils de Ludun et de Tagu. Originaire de l'Ile de Bretagne, il se fit prêtre, fut désigné comme évêque, mais se démit rapidement de sa charge et se retira dans un ermitage au Pays de Galles. De là, il se rendit ensuite en Bretagne Armoricaine, débarqua au port de Cleder et installa son monastère à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'église paroissiale de ce lieu. L'auteur de cette vie avait évidemment lu Geoffroy, car, à ce moment du récit, il mentionne la venue du roi Arthur dans les Gaules et la trahison de Modredus avec la reine. Pour cette raison, Ke repassa la mer, se retrouva dans l'Ile pour la bataille de Camlann, qui est citée, mais non nommée, et *s'en retourna en Bretagne Armorique et passant par la ville de Winton*

visita et consola la Roine Guennaran et luy persuada de consacrer à Dieu le reste de sa vie, ce qu'elle fit, se rendant peu après Religieuse.

Il est ainsi curieusement fait mention du Roi Arthur, de la reine Guennaran et du Prince Mordredus, contemporains de Ke. Certes Albert Le Grand vivait au XVII^e siècle et bien qu'il compulsât d'anciens Bréviaires et des Vies disparues aujourd'hui, l'on peut imaginer que l'un ou l'autre des auteurs successifs, frappé par l'homonymie, ait pu ajouter ces noms, d'après la lecture de Geoffroy de Monmouth. Mais outre le fait que Guenaran n'est pas la forme donnée par Geoffroy au nom de la femme d'Arthur, il s'ajoute à cela une fort étonnante histoire de sept boeufs et de sept cerfs, qui ressemble plus à une fable mythologique qu'à un récit hagiographique.

Alors qu'il était encore en Cambrie, en un lieu nommé Rosené, un Prince nommé Theodoric, seigneur de Gudrun, chassant le cerf, vit celui-ci se réfugier dans l'ermitage. Le saint refusa de le livrer et l'odieux personnage s'en vengea en lui enlevant sept boeufs et une vache. Mais pour charruer sa terre, sept cerfs aussitôt s'attelèrent au joug et le champ de la merveille *fut nommé en Breton Walois Guestel Guervet, c'est à dire le champ des Cerfs.*

Theodoric ne décoléra pas et revint frapper Ke au visage : en se lavant dans la fontaine, le moine tout à la fois guérit du coup et transforma l'eau en un puissant médicament contre le mal de dents *et encores à présent les Walois (quoy qu'hérétiques) y ont recours.* Frappé d'une grave maladie, le méchant seigneur se repentit, restitua les boeufs et y ajouta un don de douze arpents de terre, mais il mourut néanmoins peu après d'une chute de cheval.

L'histoire du cerf qui se réfugie chez un ermite ou dans un monastère se retrouve dans le domaine celtique. En particulier, un récit analogue figure dans la Vie de Sainte Ninnoc. En revanche, l'épisode des sept boeufs et des sept cerfs est exceptionnel.

Il reste que l'analogie des noms du Sénéchal et de l'abbé n'ont pas échappé aux Bretons d'Armorique. Que d'un seul personnage l'on en ait fait deux, ou que de deux, l'on ait constitué le curieux mélange qu'on vient de lire, il n'en reste pas moins que le nom de Ke est répandu en Armorique, et non en Grande-Bretagne, qu'il évoque irrésistiblement pour un conteur d'autres personnages arthuriens et surtout qu'il est lié, indépendamment de Monmouth et de ses imitateurs, à la tradition du Sacrifice rituel du Cerf.

Pour Chrétien, Keu d'Estraus (*Quex d'Estraus*) est l'un des chevaliers de la Table-Ronde, ainsi que pour tous les auteurs à sa suite.

Medraut ou Modred, le traître était-il écossais ?

Le nom de Medraut apparaît dans les *Annales Cambriae* à la date de 537 : *Gueith Camlann, in qua Arthur et Medraut corruerunt, et mortalitas in Britannia et in Hibernia fuit*, c'est à dire « Bataille de Camlann (en breton dans le texte latin), dans laquelle Arthur et Medraut tombèrent, et il y eut mortalité en Bretagne et en Irlande ». Aucune précision tant en ce qui concerne les origines et le déroulement du combat qu'à l'égard des deux personnages en cause. Il n'est pas indiqué non plus, s'ils tombèrent des coups qu'ils s'étaient donnés ou bien s'ils moururent en frères de combat en luttant contre un ennemi commun.

Dans Geoffroy de Monmouth, Modredus, neveu d'Arthur, alors que le roi est retenu en Gaule, s'empare de sa couronne et de sa femme *reginamque Gueneneveram, violato jure priorum nuptiarum, eidem nefanda venere copulatam fuisse* : « violant le droit des premières noces, dans un abominable acte sexuel, il s'accouple avec elle ». Arthur, de retour en Grande-Bretagne, rencontre Modred à la bataille de Camblann, le tue et c'est de là, grièvement blessé qu'il partira pour l'île d'Avalon.

Au portail de la cathédrale de Modène sur l'archivolte duquel, avons-nous dit, est représenté l'enlèvement de la femme d'Arthur, celle-ci s'appelle Winlogée et son amant Mardoc.

Que ce soit Medraut, Modred ou Mardoc, le nom ne se retrouve par ailleurs ni dans les textes gallois, ni dans les chartes armoricaines. Pour la dixième triade du Livre Rouge, Medrawt est l'un des trois hommes de déshonneur de l'Île de Bretagne, mais son histoire est incontestablement copiée de Geoffroy de Monmouth. Quelques autres triades le mentionnent encore, sans que jamais il ne s'agisse d'un autre que de l'amant de Guenièvre.

Un certain Mordredus, évêque originaire de Grande-Bretagne, est mentionné par Albert Le Grand dans la vie de sainte Nennok, où il joue un rôle épisodique. C'est lui qui avec un autre évêque, Gurgallonus, part en ambassadeur, à l'arrivée de Ninnok et de ses amis en Armorique, pour obtenir du prince Gurlehentelius la concession d'un lieu où bâtir un petit oratoire. Par ailleurs, comme nous le disions ci-dessus à propos de Keu, Albert Le Grand connaît bien le Mordredus amant de Guennaran (sic), la femme d'Arthur.

Quant à Mardoc, son nom, qui pourrait être, à cette époque, gallois ou breton ne figure à notre connaissance, nulle part ailleurs. Ce pourrait être une erreur d'inscription pour Marhoc, le chevalier, mais l'analogie avec Medraut rend peu probable cette supposition.

Le nom d'un traître aussi célèbre que Modred tombe quelque peu sous le

coup d'un tabou et l'on ne peut s'étonner de ne le voir porter par personne. Ainsi en est-il de Judas.

L'interprétation n'en est que plus malaisée. Certes on trouve bien dans les mots rares du dictionnaire, *mardoz*, qui signifie voirie et parfois saleté, ce qui conviendrait assez bien à l'ignoble adultère, *mordok* au sens de malotru, et *mordres*, désignant un coelentéré qui se nomme gorgone en français. Mais, pour une étymologie, tout ceci est assez peu solide. Ni le vieux-breton, ni le gallois ne nous sont d'un secours quelconque.

Les traîtres cependant, dans les légendes épiques ou les récits mythologiques, sont facilement des étrangers, ce qui permet de trouver à bon compte un bouc émissaire, et l'on peut se demander si ce ne serait pas le cas ici. Ce Mardoc pourrait être, par exemple, un Murdoch. Ce nom gaélique est bien connu et très porté en Ecosse. Il existe même des clans Murdoch ou Macmurdo qui correspondraient aux formes plus classiques Macdonald et Macpherson.

Les mauvaises relations existant après la fin de l'Empire romain entre les Bretons au sud du mur d'Hadrien et les Pictes au nord, peuvent avoir laissé ce souvenir d'un Écossais traître au roi breton.

Petr: encore la pierre

Nous avons rencontré ce nom en dépouillant la Généalogie galloise II, où figure le nom d'Arthur. Pezr map Cincar est son père, et non l'Uter Pendragon de Geoffroy.

Or, sur le territoire de la commune de Ploubezre (22300), dominant les pentes boisées qui descendent vers le Léguer, un village est désigné sur la carte de l'IGN, comme Coat Arzur, le bois d'Arthur. Aucune explication autre que la généalogie II, la filiation des deux hommes, n'existe de cette curiosité, alors que le nom même d'Arthur n'est pas très fréquent dans la toponymie armoricaine.

L'existence d'un Pezr tenu pour le père d'Arthur a l'intérêt de donner un nom de signification identique, la Pierre, à l'un et à l'autre, Art étant l'équivalent celtique du Petros grec.

Nougoy

La même généalogie qui donne Pezr pour père à Arthur lui donne Nougoy comme fils. Le personnage manque totalement d'épaisseur et ne joue aucun rôle.

Walven ou Gauvain, le neveu d'Arthur

La figure de Gauvain apparaît dans l'histoire de la littérature en 1125, avec les *Gesta regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury. L'auteur le présente comme le neveu d'Arthur par sa mère et le roi « de cette partie de la Bretagne que l'on appelle encore Walweithia ». On aurait découvert son tombeau à une époque qu'Edmond Faral ne fait pas remonter au-delà de la fin du XI^e siècle, soit quelques dizaines d'années avant la rédaction de l'oeuvre qui nous occupe. Ce monument, situé dans le province des Walaes, *in provincia Walarum*, qu'on appelle Ros, *quæ Ros vocatur*, n'avait pas moins de 14 pieds de long.

Quatre mètres vingt centimètres, cela fait beaucoup, et Walven — c'est ainsi que Guillaume appelle le défunt — ressemble bien au cousin géant que lui donnait Nennius, le fameux Anir. Assez fantastique personnage, qui serait mort dans un naufrage, à moins que ce ne soit au cours d'un festin. Noyade dans l'eau ou dans l'alcool, on en discutait en ce début du XII^e siècle.

Ces géants, qui font partie de la mythologie européenne la plus ancienne et dont nous rencontrerons d'autres exemples, sont des divinités familières. On peut même se demander si le gigantisme n'a pas constitué, à une époque archaïque, peut-être à l'ère mégalithique, voire plus anciennement encore, la forme coutumière que prenaient les dieux. A moins que ce ne soit l'image que les peuples européens se faisaient de leurs ancêtres mythifiés qui avaient transportés les menhirs et les tables des dolmens.

Dans son Histoire des rois de Bretagne, Geoffroy de Monmouth reprendra de son prédécesseur, quoique avec plus de gravité, le nom et la personnalité de Walven. On ne lui connaît cependant, à travers les manuscrits, pas moins de huit formes différentes, toutes très voisines. Qu'on en juge, les voici : Walwanus, Walganus, Walwainus, Walgainus, Walwanus, Galgwainus, Galwainus, Gwalgwainus. Mais quand il entrera dans les romans, il deviendra définitivement Gauvain, à la manière que nous lui connaissons de nos jours.

Les formes en *w* sont les plus anciennes. A l'époque de Geoffroy, ce sont des archaïsmes, car, en breton comme en gallois, les *w* initiaux se sont transformés en *gw*-. Les Français adopteront le *g* dur, les Anglais seuls conserveront le *w*. Ainsi dans le canton de Rhos, l'édifice que les Gallois nomment Castel Gwalchmei, est appelé par les Anglais Walwyn's castle.

L'équivalent gallois en effet, tel qu'il se montrera dans les Mabinogion, dont on sait qu'ils sont postérieurs aux romans de Chrétien, sera Gwalchmei ab

Gwyar. Il est d'ailleurs, à notre connaissance, le seul à porter ce nom dans les écrits d'outre-Manche. Mais, en dépit de l'antériorité du texte continental, on admet d'ordinaire que Gauvain, donc aussi les formes en *Walven*, *Walvan* et autres, viennent de *Gwalchmei*, entendu comme *Gwalch Mei*, le faucon de mai. Pour Joseph Loth, *gwalc'h* est le faucon mâle. Quant à *gwyar*, il s'agirait du sang (en breton, *gwad*). Le même nom se trouverait en breton armoricain, selon Joseph Loth, dans le cartulaire de Redon, sous les formes *Waltmoe* et *Walcmoel* (pour *Walcmoei*).

Il reste néanmoins dans cette explication, sauf le respect que nous devons à Joseph Lot, un élément insatisfaisant. Si *gwalch*, le faucon, ne pose pas de problème, en revanche *mei* devenu *vain* relève d'une évolution contestable.

Gauvain de Machecoul et Galvenus de Chemillé

En 1118 ou 1119, à Machecoul en Retz, à l'extrême sud de la Bretagne armoricaine, de nombreuses personnes, parmi lesquelles huit nommément désignées, se trouvaient réunies pour témoigner de l'autorisation donnée par Bernard, seigneur dudit lieu, son épouse Aanoz, ses enfants Raoul, Bernard et Béatrix aux moines de Saint Martin, de construire un nouveau bourg libre sur l'emplacement de l'ancien, et parmi elles, l'on comptait un certain Rainaudus Gauvain.

La forme est romane. A cette époque, au pays de Retz, même chez les seigneurs, le fait est normal. Mais la voilà fixée dès à présent, alors même que Guillaume de Malmesbury ne nous a pas encore entretenu de son géant Walven. Cela suppose toute une évolution en langue romane, donc un usage établi à cet égard dans une contrée, comme le pays de Retz, où l'idiome traditionnel est bien celui-là.

Nous pourrions dire avec vraisemblance que Gauvain est né en tant que tel dans cette Bretagne du Sud de la Loire qui confine aux Marches. Le château de Machecoul n'est pas à plus de cinq kilomètres aujourd'hui du département poitevin de la Vendée. Mais ce que nous remarquons ici pour la première fois, nous le retrouverons à maintes reprises dans le développement de notre recherche : c'est toujours dans cet environnement haut-breton que nous allons retrouver le chaînon précédent de la transmission des noms.

Quelques années avant la réunion de Machecoul, vers 1110, une autre assemblée du même genre se tenait en la présence du duc Alain Fergent, celui-là même qui avait conquis Jérusalem avec Godefroy de Bouillon, afin d'entériner la donation faite par ce souverain, de la forêt de Puzarlès, aux moines de Marmoutiers. Il y avait là, qui regardaient et qui écoutaient, comme dit la charte,

trois membres de la famille des seigneurs de Chemillé, le père, Pierre et ses deux fils, Galvenus et Andrea.

L'ancienne paroisse castrale de Chemillé est située sur les bords de l'Evre en plein pays roman et qui plus est en Anjou, lieu d'origine des Plantagenêts. C'est l'un des points historiquement connus les plus avancés vers l'est, de l'implantation des Bretons. Nous sommes donc ici dans les Marches, ce qui n'empêche pas Galvenus de Chemillé (*de Camilliac*) de porter le nom de Gauvain, dans une forme un peu plus ancienne, quoique plus récente encore que le Walven de Guillaume de Malmesbury.

Il nous faut donc admettre que les premières mentions historiques de l'usage du prénom ou patronyme Gauvain, sous sa forme romane, sont armoricaines, et qui plus est, armoricaines du Sud de la Loire. Cette constatation ne signifie pas bien sûr que le vocable ne soit pas celtique et breton, mais doit faire reconnaître qu'au début du XII^e siècle, l'usage n'en datait pas d'hier sur la frange frontalière habituée au parler d'origine latine que nous appelons le gallo.

D'ailleurs, on peut remarquer que l'introduction du nom en roman remonte forcément beaucoup plus haut. L'évolution de Walven en Gauvain ne peut s'être faite après 1100. Bien plus il nous faut constater que la mutation du *W* initial en *G* est acquise en roman au IX^e siècle et la transformation de *al* devant consonne en *au*, au XI^e siècle. Il y avait donc deux siècles au moins que Gauvain avait émigré en Bretagne romanophone ou sur les Marches.

En revenant vers notre époque, nous rencontrons des patronymes en relation avec le nom qui nous occupe. Au XVII^e siècle en effet, nous retrouvons, en usage à Quimper, le nom de famille Galven et, ce qui est plus étonnant quoique non rare, les archaïsmes Galguen et Gaulgwen. Il est hors de question que ces patronymes aient pu être influencés par les Romains de la Table Ronde. L'on aurait dans ce cas une forme beaucoup plus voisine de Gauvain.

Albert Deshayes, qui a collecté et présenté ces noms, a en outre le mérite de les avoir rapprochées d'un Galdu, nom en usage à Camors au Pays de Vannes, en 1427. Les lexicographes anciens et modernes reconnaissent dans ce nom celui d'un oiseau, la macreuse noire (*Melanitta nigra*). C'est ainsi que Grégoire de Rostrenen l'entendait. De l'Armerye y voyait la judelle. Favereau, de nos jours, lui donne trois sens : la macreuse noire, le foulque ou macroule, et le puffin.

L'étymologie donnée par Deshayes fait appel au vieux-breton *gal* « acte violent, activité, passion » et au mot *du*, noir. Il s'oppose de ce fait à Galguen ou Galven, qui reprend le premier élément, mais se termine par *guen*, blanc, *ven* après mutation. Aucun oiseau connu cependant ne correspond à ce nom.

L'interprétation de la première syllabe nous paraît, à vrai dire, un peu abstraite

et assez mal adaptée aux animaux en question. Mais cela va nous permettre d'aller plus avant et d'ouvrir une nouvelle direction.

Galven ou Golven?

Il existe en effet une autre hypothèse qui mérite à son tour d'être examinée. Il existe en Bretagne armoricaine un nom propre d'usage courant qui se rapproche passablement de Galven. On l'écrit d'ordinaire, d'une graphie ancienne, Goulven, mais on le prononce en breton moderne Goulc'hen ou Goulc'han et dans un discours français, Goulvène, ou plus traditionnellement Goulvin nasalisé. Avec cette dernière forme, on se trouve dans une grande proximité phonétique de Gauvain. D'ailleurs, la nasalisation de la finale *-en* en *-in* est de règle depuis très longtemps dans la francisation du breton et encore en usage aujourd'hui.

A l'appui de cette hypothèse, on remarquera la très grande proximité existant entre les formes Golvenus et Golvinus qui figurent dans la Vie latine du saint (XIII^e siècle), d'une part, et notre Galvenus de Chemillé (XI^e siècle).

Un prototype **Gwalven* aurait pu évoluer de deux façons, en Goulven d'une part par évolution du *a* en *o* long, en Galven de l'autre par disparition du *w*. Cette dernière manière nous paraît le fait d'une transformation française: ainsi Gwenrann (avec *gw*) a donné Guérande (avec *g* dur noté *gu*), Gwenngamp se dit Guingamp, avec *g* dur.

Il convient par ailleurs de tenter une explication de la double prononciation moderne Goulven-Goulc'hen. C'est sans doute cette ambivalence qui a conduit Gwenolé Le Menn à proposer pour étymologie Gwalc'h-ven, le faucon blanc. Selon notre hypothèse, la tentation de la facilité, le relâchement musculaire qui est la loi fondamentale de l'évolution linguistique, aurait agi à la fois sur la triple consonnance — *lc'hv* — en supprimant ici le *c'h*, et là le *v*, et sur le couple — *wa* —, tantôt vocalisant le *w* et amuissant le *a*, tantôt supprimant le *w*: cela donne Goulven, Goulc'hen et Galven.

Galven nous apparaissait comme le résultat d'une évolution romane. Goulven est le produit naturel d'une francisation en milieu bretonnant: la suppression du *c'h* et du *h*, non prononçables par des organes habitués à la phonologie française, est en effet constante dans ce processus. Pour Erwan Vallerie cependant la forme Goulven ne serait « qu'un décalque tardif en français d'une latinisation Vulvinus, venue de UulchUuen ». Quant à Goulc'hen, ce serait l'aboutissant normal dans un environnement voué à la langue bretonne.

En rattachant notre Gauvain au faucon, nous rejoignons, quoique non totalement, le Gwalchmai de notre point de départ. Mais il s'agit non du faucon

de Mai, mais du faucon blanc, et le mot gallois n'est pas à l'origine du nom de Gauvain : Goulven est beaucoup plus ancien.

Nous ne quittons pas le monde des oiseaux, macreuse, judelle, puffin où nous conduisaient Galdu et peut-être Galguen. Nous nous rapprochons de l'univers de la chevalerie, dont Monseigneur Gauvain fut la fleur, lorsque nous évoquons le faucon. Les Gallois l'avaient bien compris quand ils créèrent, ainsi que nous le pensons, le terme Gwalchmai, pour adapter notre Gauvain-Goulven.

Les sculptures de Goulven

Nous pouvons maintenant aller plus loin encore, en tentant de retrouver sur le terrain de notre péninsule, les traces du Chevalier. Le nom, avons nous dit, est très répandu en Armorique. Le personnage le plus connu pour l'avoir porté, est saint Goulven dont le souvenir est vivace sur la côte du Léon, au voisinage de Lesneven. Il combattit les Danois, en apportant son concours spirituel au comte Even : les faits qui nous sont contés par notre vieil hagiographe Albert Le Grand, sont représentés sculptés en bas-relief dans le bois, dans l'église de la paroisse qui porte le nom de son fondateur, Goulven. Fait curieux, notons-le tout de suite, Goulven et Even étaient cousins selon le conteur breton, de même que Gauvain et Yvain pour les romanciers de la Table Ronde.

D'autres Goulven appartiennent à l'histoire médiévale de la Bretagne Armoricaïne. C'est ainsi qu'un Gulchwenu est témoin de la donation de Locronan à l'abbé Gurloes en 1031, que Saliou mab Gulchuenn, appelé ailleurs Saliou filius Gulchuenn, mais également un Guenn mab Gualch figurent l'un et l'autre dans la donation faite par le duc Hoël à l'abbaye de Quimperlé en 1069.

La toponymie armoricaïne révèle une importance égale du nom de Goulven. Nous l'y trouvons dans une relation particulière avec le littoral. Deux récifs en effet portent ce nom : Men Goulven en Saint-Pierre-Quiberon et Men Goulven en Portsall. Le rôle des rochers à fleur d'eau dans la défense des côtes est, bien sûr, évident. En ce qui concerne le second, nul ne saurait plus nier sa capacité à arrêter les plus gros navires : c'est là que le soir du 16 mars 1978, peu après 22 heures, le supertanker Amoco Cadiz termina sa dérive et déversa l'une des plus grandes marées noires d'Europe.

Deux communes du Finistère ont conservé également le nom de Goulven, toutes deux au bord de la mer, l'une, Goulven, sur la côte nord du Léon, sur les grèves qui s'étendent dans le retrait du littoral entre Brignogan et Plouescat, l'autre, Goulven, sur le rivage septentrional du Cap Sizun, en Cornouaille, face au Cap de la Chèvre, à l'entrée de la baie de Douarnenez.

Nous avons déjà parlé de la première, en signalant la bataille de Lesneven qui se déroula dans le voisinage sous la conduite d'Even et de saint Goulven. Certains sites en conservent le souvenir comme ce hameau de Runeven, en français la colline d'Even, d'où le chef dirigea le combat, ou encore, sur la voie antique qui menait de Saint-Pol-de-Léon à Lesneven, le gué de Lochrist en Izelvet près duquel s'élèvent encore deux croix simples archaïques, du genre de celles qu'on édifiait vers le IX^e siècle, et la chapelle du lieu, établies en mémoire.

Le maigre bourg d'aujourd'hui s'appelait Goulchen en 1394 et nul ne conteste qu'il doive son nom à notre saint Goulven. En dépit de la piété du personnage, il n'en reste pas moins que la guerre se trouve étroitement liée à ses origines, comme s'il se fût agi d'un site défensif, intégré dans la protection du littoral contre les pillards scandinaves.

Autour du Fuseau de Goulien

On considère en général que les noms de paroisses, Goulven et Goulien, datent de la fin de la « période primitive », V^e et VI^e siècles. Cependant, remarquons-le, rien ne permet d'établir que ces noms ne sont pas antérieurs à l'émigration bretonne. De fait, dans le placître de l'église de Goulien, à quelques kilomètres des extrémités de l'Europe, se dresse une stèle gauloise qui dut marquer le centre de l'agglomération préromaine. On l'appelle le fuseau de Goulien.

Ce nom, écrit Golchuen en 1267, nous vient également d'un certain Goulven ou mieux Gwalc'hven. L'examen des noms de hameaux est fort instructive à cet égard. Toute la Bretagne, et particulièrement le Cap Sizun où nous nous trouvons ici, a conservé du haut moyen âge des hameaux dont le nom commence par Les ou Lis. Ce mot, qui signifie la Cour, désigne des demeures seigneuriales de cette époque, et le deuxième terme du toponyme est souvent le nom de la paroisse ou celui du seigneur. Ainsi Lesneven est-il la Cour du chef Neven, Lescongar, la Cour du chef Congar, et Lescleden, la Cour de Clet Guen.

A Goulien, il existe aujourd'hui encore trois Les, ce qui est considérable, car souvent une paroisse n'en possède qu'un, parfois deux. Cela semble indiquer d'emblée une installation militaire importante. On le conçoit aisément : le territoire de Goulien est traversé par deux voies antiques dont le rôle n'est pas à démontrer, puisqu'elles conduisent l'une sur la pointe du Van, l'autre sur la Baie des Trépassés, toutes deux d'importance stratégique considérable. En outre, le rivage, en particulier au point trigonométrique 85 de la carte de l'IGN, dominant l'entrée de la baie de Douarnenez, au lieu-dit Moulin-Castel, se trouve à

même, en concordance avec le Cap de la Chèvre, de surveiller parfaitement les mouvements des vaisseaux, sortant de la Baie ou y pénétrant.

Goulien apparaît donc comme un poste défensif de premier ordre, dont la direction nécessitait bien trois lieux de commandement. Or ceux-ci se nomment : Lesoulien, Lesoualc'h et Leslannou. Lesoulien, c'est évidemment Les-Goulien après l'amuïssement du g, donc la Cour de Goulven. Lesoualc'h, dans la même logique phonétique, c'est Les-Gwalc'h, la Cour du Faucon... ou de cet Homme-faucon qui a nom Gwalc'hven. Quant à Leslannou, il est permis d'hésiter dans son étymologie, entre les landes ou, pourquoi pas ? les sanctuaires, ou encore le nom propre Lannou.

Notre collecte ne se termine pas là. Notre oeil est attiré bien sûr par des noms comme Kervarguen, Kervalguen, voire Kervéguen. Les deux premiers au moins font penser à la présence en ces lieux, dès avant le XI^e siècle qui vit la floraison des Ker dans toute la Bretagne, de toponymes ou d'anthroponymes en Gwarguen ou Gwalguen.

On se croirait ici en présence d'un conservatoire et même, osons-le mot, il vient de nous être suggéré, d'un sanctuaire de Gauvain. Il semblerait même que Gauvain ne soit pas seul en cause. Voici en effet, au nord de la commune, Kerguerriec et voilà au sud Kerguerrien. L'on ne peut oublier que le roi Lot avait quatre fils, selon notamment le Conte du Graal de Chrétien de Troyes. L'aîné en était Monseigneur Gauvain. Les autres s'appelaient Agravain, Gaheriet et Guerrehet. Si nous ne trouvons rien ici qui ressemble à Agravain, en revanche les sonorités de Gaheriet et de Guerrehet sont bien proches de celles de Kerguerriec et de Kerguerrien. Le h entre deux voyelles disparaît facilement, surtout dans les huit siècles qui séparent Chrétien de Troyes de la confection de la carte de l'IGN. Quant à la confusion du *-et* final et du *-ec*, on la rencontre assez fréquemment.

Gauvain et ses frères gardaient les rivages des Osismes

Résumons cette riche moisson de toponymes :

- 1° Sans compter les chapelles dédiées à Saint-Goulven, il existe deux récifs et deux communes qui portent son nom.
- 2° Goulien possède deux Cours seigneuriales en relation avec un guerrier ainsi appelé, Lesoulien et Lezoualc'h.
- 3° Deux villages, peut-être trois, Kervarguen, Kervalguen, et Kervéguen, s'il dérive des premières formes, font de même.
- 4° Deux autres villages encore, Kerguerrien et Kerguerriec rappellent le nom des deux frères de Gauvain, Gaheriet et Guerrehet.

Cela ne fait pas moins de sept mentions à Goulien même. L'association de Monseigneur Gauvain, dont Chrétien de Troyes fera le premier des Chevaliers de la Table Ronde, avec l'un des sites défensifs du Kabaion des Osismes, point stratégique majeur des mers occidentales, à l'entrée des deux seuls ports importants de relâche sur le plus sinistre des parages, ne manque pas de faire réfléchir sur le rôle véritable, l'époque et la nature de ces Chevaliers quasi-divins comme de leur Chef à tous

L'on comprend mieux dans ces conditions la curieuse notation de Geoffroy dans le dispositif de la bataille du Val de Siesia, selon laquelle le IV^e Corps, l'un de ceux composés d'Armoriciens, était confié à leur roi Hoël, ce qui est normal, mais aussi au commandement de Walvan, neveu du roi. Il y avait certainement, nous le savons désormais, beaucoup plus de relations qu'on ne pouvait le croire de prime abord entre l'Armorique et lui.

Il faut dire qu'il en était de même de sa mère Anna, femme du roi Lot, comme nous le dira aussi Geoffroy. L'antique chapelle de sainte Anne la Palud, au fond de la baie de Douarnenez, n'est guère éloignée de Goulien et si les généalogies galloises connaissent Anna, épouse de Beli, la notoriété armoricaine de la sainte, ou déesse, ou reine, ou duchesse dépasse tout ce qui a pu se faire à cet égard dans le monde celtique, même en Irlande.

La conclusion paraît tout de même une présomption massive en faveur de l'appartenance de Gauvain à la Bretagne continentale, et peut-être même à l'Armorique antique.

Un quadrillage stratégique du Cap Sizun

La paroisse d'Esquibien, immédiatement située au-dessus d'Audierne, va nous convaincre de ce rôle fortement défensif du Cap Sizun. Elle occupe manifestement une place privilégiée sur la côte sud du Cap Sizun. La pointe de Lervily, qui s'y trouve, est formée par l'avancée la plus méridionale du rivage entre les plages de Plouhinec sur la baie d'Audierne et l'île de Sein. Elle constitue de ce fait un lieu de surveillance idéal, non seulement pour les mouvements du port d'Audierne, mais pour toute l'étendue de mer entre la Pointe du Raz et celle de Penmarc'h. Le meilleur site à cet égard est constitué par le point de vue le plus proche, coté 48 sur la carte de l'IGN, au village du Creac'h, dont le nom signifie simplement la hauteur.

D'une manière très significative, cette plate-forme panoramique est reliée par une voie directe au carrefour de Moulin-Castel, dont le rôle virtuel apparaît analogue à celui du Creac'h, mais cette fois face au Cap de la Chèvre, de l'autre côté

de la baie d'Audierne. Le site de Moulin-Castel, en Goulien, est particulièrement remarquable lui aussi. Point culminant du Cap-Sizun, à 99 m d'altitude, comme en témoignent à la fois le nom qui marque l'existence en ces lieux d'un moulin à vent et d'une enceinte fortifiée, tous deux disparus, et la présence aujourd'hui d'un château d'eau, cette hauteur hors pair est favorisée au nord d'un abaissement de la falaise et de l'ouverture du vallon qui descend jusqu'à la plage de Lesven, découvrant ainsi une vue exceptionnelle sur le passage d'entrée de la Baie de Douarnenez et le Cap de la Chèvre qui en constitue la limite septentrionale.

La chaussée, du Creac'h à Moulin-Castel, dont l'importance stratégique saute aux yeux, suit une ligne de crête allongée du nord au sud, qui traverse le Cap Sizun, en séparant le bassin du Gwayen des eaux du Loc'h. Elle unit donc la côte nord, à l'extrémité occidentale du territoire de Goulien, et le sud à Lervily et Brigneoc'h, et croise en conséquence toutes les routes qui courent d'est en ouest vers l'extrémité du continent. Ainsi à Kersiviant en Esquibien, elle franchit la D784 qui va de Quimper à Plogoff; aux Quatre-Vents, toujours en Esquibien, la D43 qui vient de Douarnenez et se dirige vers Cleden et la baie des Trépassés; enfin, tout juste après Moulin-Castel, en Goulien, la D7 qui joint Pouldavid à la Pointe du Van.

L'on voit immédiatement le rôle considérable joué par ces cheminements, dans le système de défense obligé du Cap Sizun. Voici donc les trois voies qui, de toute antiquité, permettent d'amener des troupes de l'intérieur du continent vers les deux promontoires extrêmes et vers la baie d'échouage qui les sépare et qui, en outre, desservent les hâvres, les ports et les éperons fortifiés, ces Kestel, jalons de la falaise. Voici, établie sur la seule crête transversale du Cap-Sizun, avec toute la sécurité et l'utilité que cela représente, le chemin qui va du meilleur point de surveillance de la côte nord, Moulin-Castel, au plus beau panorama maritime du sud, le Creac'h. Les trois carrefours que nous avons cités, deviennent dès lors des échangeurs de grande importance pour le trafic militaire.

Le nom des Quatre-Vents, qui désigne plutôt, à notre avis, les Quatre-Avents, *Quatuor Adventus*, les quatre arrivées, est de toute manière roman, donc latin et il ne nous surprendrait pas qu'il remontât au dispositif des troupes romaines contre les incursions des Saxons au III^e siècle de notre ère et ensuite.

Le coeur de ce système, qui remonte certainement pour l'essentiel, bien au-delà de la conquête de César, parce qu'imposé, redisons-le, par la nature même du terrain, se trouve aujourd'hui placé sur le territoire de deux communes, Esquibien au sud, Goulien au nord. Ces lieux revêtent donc une importance capitale pour la défense de la Cité des Osismes et pour la surveillance du trafic commercial en direction d'Audierne, de Douarnenez et de Brest-Plougastel,

c'est-à-dire de toute la façade occidentale de l'ancienne Armorique, non moins que du passage vers la Manche.

19 LES COMBATS D'ARTHUR

Nous avons suffisamment progressé maintenant dans notre connaissance de l'Armorique arthurienne et de ses chevaliers, pour revenir aux éléments qui ont constitué, tout au long de notre parcours, une géographie d'aspect quelque peu chaotique et parfois même contradictoire dans ses termes. Nous sommes mieux armés pour tenter d'introduire un peu de clarté dans cette obscurité, et plus affirmés dans notre hypothèse. La comparaison constante entre les données de l'anthroponymie de la Table Ronde et celles de la toponymie de la Bretagne continentale, de même que les rapprochements linguistiques et les recherches étymologiques que nous avons pu faire, nous a conduit à établir une relation entre les hommes et les lieux, les guerriers d'Arthur et les sites de notre péninsule.

Il convient maintenant que nous recherchions le plus grand nombre possible de précisions concernant les endroits où le pseudo-Nennius, puis Geoffroy de Monmouth ont déroulé les événements. Nous suivrons à cet égard la même méthode que nous avons utilisée jusqu'à présent, de séparer soigneusement les toponymes fournis par les différents auteurs pour mieux juger de l'apport de chacun et, lorsque ensuite nous nous attacherons à comprendre Chrétien de Troyes, Marie de France, voire Robert de Boron ou Wolfram von Eschenbach, déterminer alors plus aisément la part qui leur revient dans la reconnaissance d'une exacte géographie arthurienne.

Retour donc à celui que nous continueront d'appeler, faute de mieux, Nennius. Les *Arthuriana* du manuscrit Harléien 3859 ne nous apportent que onze noms, soit ceux de quatre fleuves, de trois monts, d'une forêt, d'un château, d'une ville et d'une région peut-être lacustre. Cet ensemble de vocables définit les douze batailles d'Arthur, telles que l'auteur les a comptabilisées, à la manière, avons-nous dit, des mythologies antiques, et tout particulièrement de celle d'Héraklès.

Ces luttes se sont tenues, rappelons-le, aux endroits suivants :

- la première d'entre elles, à l'embouchure du fleuve Glein,
- puis à quatre reprises différentes sur le fleuve Dubglas, dans la région de Linnuis,
- la sixième sur le fleuve Bassas,
- la septième dans la forêt de Celidon,

- la huitième à Château Guinnion, où notre héros porta l'image de sainte Marie sur ses épaules et mit ainsi les païens en fuite,
- la neuvième, dans la ville de la Légion,
- la dixième sur la rive du fleuve Tribruit,
- la onzième au mont Agned, et c'est le Cat Breguion,
- enfin la douzième et dernière au mont Badon où 960 hommes tombèrent en une seule charge d'Arthur, culbutés par lui seul.

Aucun de ces lieux n'a trouvé jusqu'à présent d'identification valable. Le fait n'est pas nouveau. Dès le XII^e siècle, le chroniqueur anglais Henri de Huntingdon écrivait à leur propos : « Cependant tous ces lieux de bataille sont maintenant inconnus... ». C'est dire qu'en notre temps, on ne saurait faire mieux ! Et cependant, en nous tournant non plus vers l'Île de Bretagne, mais vers les Bretons du continent, il nous paraît possible, en cette fin du XX^e siècle de marquer un progrès à ce sujet.

Passons donc en revue les données dont nous disposons.

Un nom bien banal, celui du fleuve Glein :

Les opinions formulées jusqu'à présent pour placer cette rivière en Grande-Bretagne n'ont guère de consistance. Il s'agit là, il est vrai, d'un mot géographique banal puisque, dans toutes les langues celtiques, il désigne la vallée. C'est dire que les différents Glen que l'on a découvert en Ecosse, où ils sont particulièrement nombreux — que ce soit le Glenmore ou le Glen Carry — ne donnent guère de satisfaction, en raison de leur imprécision totale. On pourrait tout aussi bien évoquer les diverses marques de whisky qui se préparent dans les fonds tourbeux de Glenfiddich, de Glenlivet ou de Glenmorangis. Il faudrait un élément supplémentaire, que nous ne possédons pas, non seulement pour désigner de façon valable le vainqueur de cette compétition calédonienne, mais encore pour affirmer que le fleuve en question appartient bien à l'Ecosse.

D'autres auteurs, dans le même ordre d'idées, ont proposé de le regarder couler dans l'Angleterre septentrionale, pour laquelle il nous manque autant de données exactes que pour les régions plus au nord. Trouvant quelque analogie lointaine entre les mots, on a voulu notamment assimiler le Glein à la rivière de Lancastre, appelée la Lune. Ce n'est guère plus convaincant et l'on ne voit là d'autre démonstration que l'affirmation gratuite d'une idée préconçue de faire d'Arthur un Breton du Nord, voire un Pict ou un Gaël d'Ecosse.

Il n'y a pas non plus de rivière de ce nom en Armorique, mais plusieurs vallées y ont bénéficié de l'application de ce terme générique. On remarquera d'emblée

l'existence d'un château de la Motte-Glain situé sur l'étang d'un ruisseau en la commune dite, en 1287, Capella Glen, aujourd'hui La Chapelle-Glain (44670). Le cours d'eau, communément appelé la Salmonnais, est un affluent du Don, qu'on a désigné aussi comme le Petit Don.

Un autre site mérite encore d'être examiné, et c'est la commune de Glenac, établie au confluent de l'Aff et de l'Oust, dans une zone marécageuse. La proximité de Redon et de Bains-sur-Oust ne manquent pas d'intérêt, car c'est là, sur le territoire de Bains, qu'est établi le hameau célèbre de la Bataille sur le ruisseau du même nom, tous deux mis en relation, depuis La Borderie, avec la victoire dite de Ballon, remportée en 845 par le roi breton Nominoë sur l'empereur des Francs Charles Le Chauve. Faudrait-il remettre en cause l'interprétation du grand historien à ce sujet et accorder à Arthur une partie des lauriers de Nominoë? Le divin Chef des guerres aurait-il apporté son irrésistible secours au libérateur de la patrie? Ou bien reconnaîtra-t-on plus prosaïquement que les mêmes causes engendrant les mêmes effets, les batailles se produisent toujours aux mêmes endroits?

Le mot Glenac viendrait d'un adjectif celtique, **glenacos*, «de la vallée», appliqué évidemment à un territoire, soit (le pays) de la vallée. Nous sommes toujours ici dans le bassin de la Vilaine, mais à un point stratégiquement plus important encore que La Motte-Glain. Glenac défend l'accès de Brocéliande par l'Aff. L'Arz coule un peu plus au sud. En outre la bourgade est proche des sites néolithiques de Saint-Just et de la Lande de Cojoux dont la Lande de Roche Blanche le sépare.

Notons encore l'existence d'un Saint-Glen sur le Gouessant, dans les Cotes-du-Nord, et en Finistère, celle de l'archipel de Glenan, bien connu des élèves de la voile, au large de Concarneau, vallée ennoyée, sorte de ville d'Is dont seuls les sommets émergent encore. La relative fréquence du vocable tiendrait-elle au seul sens qui soit resté au mot Glenn en breton moderne, à savoir le monde d'ici bas, la Vallée de larmes en somme, du Christianisme triomphant?

Foin d'un triste humour trop facile. Les deux premières hypothèses l'emportent dans notre esprit, car elles s'appliquent l'une et l'autre à des sites de valeur stratégique, bouclant une route d'invasion de la péninsule armoricaine. Le premier empêche l'utilisation du couloir du Don pour atteindre la Vilaine. Le second se tient en réserve dans les marais de l'Oust pour culbuter dans cette même rivière la tête de pont déjà établie sur sa rive occidentale.

Le fleuve Glein, ce peut-être le Don, petit et grand, mais ce peut être aussi l'Aff, ou l'Oust à leur confluent de Glenac. Il est difficile, dans l'état très imprécis de nos connaissances de décider vraiment en faveur de l'un ou de l'autre. Mais

nous pouvons en tout cas affirmer déjà que l'Armorique peut offrir des candidats de valeur à l'identification du texte de Nennius.

Le fleuve de la Vallée Noire et le lac de Uis

Linnuis paraît devoir se décomposer en ses deux syllabes. La première correspond à la notion de lac : Lenn, avec un *é* fermé, proche de l'*i*, a ce sens en breton. Quant à *-uis*, nous en parlerons plus longuement à propos du royaume de Genuwis dans le *Lanzelet* d'Ulrich von Zatkhoven, territoire assimilable au Benoïc. Selon l'hypothèse que nous formulerons à ce propos, Uis, abrégé de Uisen ou Uisn serait normalement la Vilaine. Linnuis serait donc le Lac de Vilaine et sa localisation la meilleure, le Lac de Murin sur le fleuve de ce nom.

C'est dans le lac de Murin, où, dit-on, gît une ville engloutie, que se jette le Don dont nous évoquions le cours il y a un instant, à propos de la Motte-Glain.

Le Dubglas, c'est, d'évidence la Vallée Noire, en breton ou en gallois médiéval. Sous sa forme galloise moderne Dulais, c'est le nom porté par un affluent du Glyn Neath, au nord-est d'Abertawe (Swansea). Qu'Arthur ait pu être victorieux en ce lieu, rien d'impossible dans la logique de Monmouth. De Swansea à Cardiff, il n'y a guère qu'une cinquantaine de km et Cardiff est situé au voisinage immédiat de Caerleon sur Usk et de Caerwent.

Mais point de Linnuis aux alentours, ni de vocable assimilable à ce mot. En outre, une bataille, même victorieuse en ce lieu, où le grand chef de guerre aurait été à quatre reprises acculé entre le massif des Montagnes Noires au nord, le Canal de Bristol au sud et la mer d'Irlande à l'ouest, par une armée venue de l'est anglo-saxon, relève plutôt d'une défense désespérée que des triomphes successifs d'un héros national.

Si, en quête de notre explication, nous nous retournons vers l'Armorique, il serait bien séduisant de pouvoir admettre que le nom du Don soit dérivé d'un Dubona par un intermédiaire Duon : c'est que Dubona signifie précisément la Rivière Noire en celtique. Malheureusement, nous ne connaissons pas de forme ancienne du Don et nous ne pouvons sérieusement rien retenir d'une telle supposition.

Penser à Daoulas, que ce soit la petite cité proche de Plougastel et de Brest ou les gorges voisines de l'Abbaye de Bon-Repos, ne conduit à rien. Car outre le fait que nous ne saurions rapporter aucun Linnuis voisin, Daoulas suit une autre sémantique que Dubglas. Le mot en effet, analogue au Douglas écossais, signifie les deux vallées, *daou (g)las*, et non la Vallée Noire.

Il nous reste à évoquer une hypothèse possible, intéressante à plusieurs égards qui ferait de notre Dubglas, le Dourduff, dont le confluent avec la rivière de Morlaix précède de peu l'embouchure de celle-ci entre Carantec, le Château du Taureau, l'Ile Noire (Enez du) et la pointe de Barnenez. La présence en particulier de l'Ile Noire en cet endroit, dont le nom pourrait être banal en aval de l'Eau Noire, tout comme le Dulais gallois prenant sa source dans le Mynydd Dhu, évoque en revanche un personnage, tenu jusqu'à présent pour assez flou, de la légende arthurienne : c'est Moloas ou Maheloas, roi précisément de l'Ile Noire.

Le sens des deux mots, Dubglas et Dourduff, est proche, même si la composition et la forme de Dubglas est plus ancienne que celle de Dourduff : la première remonte au breton ancien (adjectif avant le nom, forme Dub), la seconde au moyen-breton (adjectif après le nom, forme Duff, précédant le Du moderne). Le Dourduff, c'est l'eau noire.

Quant au Linnuis, dans ce cas, ce pourrait être le Lac formé par le Guic, **Linn-Uic*, en Plounérin près de la Roche de Kiriou. Ces lieux, tant le Dourduff que le Guic sont voisins de la Lieue de Grève et du Roc'h al las où la tradition conserve le souvenir d'un combat du Roi Arthur. En outre Kirion est un compagnon de celui-ci.

L'intérêt stratégique de la région de la baie de Morlaix, comme de celle de Lannion, chère à la tradition arthurienne d'Armorique, est évident pour la défense du territoire contre toute invasion par mer, notamment dans la direction des mines d'argent de Huelgoat et de la citadelle de Carhaix. La prise du verrou de Morlaix, la Julia gallo-romaine, qui ouvre la porte à la vallée du Keffleut et donne ainsi accès aux sommets de la Montagne d'Arrée et au col de Tredudon, s'avèrait plus facile en évitant les défenses de Kastel-Leon (Saint-Pol de Léon), donc en progressant sur la rive droite du Dossen. Or le premier obstacle sérieux dans ce sens, pour qui vient de débarquer entre les fortifications de la pointe de Primel-Tregastel et celles de la Pointe du Château en Locquirec, c'est précisément la vallée du Dourduff qui, de Plouegat-Guerand à l'avancée nord-ouest de Ploujean, barre la route de Morlaix.

La région de Linnuis, telle que nous l'avons supposée, au coude de capture du Guic et à la Roche de Kiriou, constitue un obstacle analogue, à la fois marécageux et escarpé, à toute tentative de remonter le Yar et son affluent le Rosanbo, depuis la Lieue de Grève — là même où Arthur armoricain combattit le dragon — en direction de Guerlesquin et du col de Coat ar Herno, qui donne directement accès au camp retranché de Huelgoat-Vorganium.

L'hypothèse morlaisienne nous séduit, à vrai dire, plus que celle de la Vilaine et du Don, sans doute parce qu'elle touche de plus près aux centres vitaux de la

puissance arthurienne en Armorique, les défenses côtières entre l'île de Batz et Perros-Guirec, le milieu épique du Leguer, de Kerduel et de Tregastel, l'attaque possible en direction de Vorganium et de la vaste forteresse centrale des Osismes, mais aussi parce qu'elle s'appuie sur le caractère essentiellement maritime de la Bretagne armoricaine, que la géographie et partant, l'histoire, ont livré à la cavalcade des flots et à l'assaut des vagues, plus encore qu'aux pressions des fantassins de l'est. Avant les interventions des Saxons, des Normands, des Anglais, des Hollandais, des Français, des Espagnols, il dut y en avoir, au cours des millénaires, beaucoup d'autres, sans compter la plus formidable, la poussée même des éléments sur les îles, les falaises, les grèves et les Villes d'Ys du littoral, et l'on a envie d'écrire ici ce que le peuple de Sein a placé au fronton de son église: *Stat virtute Dei et sudore plebis*, Elle se tient debout par la force de Dieu et la sueur du peuple. Et si ce Dieu, c'était Arthur?

Un fleuve nommé Bassas

Bassas aurait-il une relation avec l'île de Batz? ou le Bourg-de-Batz? Avec le chenal de Batz-sur-mer ou la rivière de Morlaix? Tout cela est évidemment très hypothétique.

Parmi les étymologies possibles, outre *Baz*, qui vient de *Batz*, le bâton, on peut citer *Bas* au sens de superficiel, peu profond (cf fr. *basse*) et *bass*, le bât. Batz serait une île plate, une île basse, ce qui est effectivement le cas tant en Léon qu'en Guérande. Quant à un fleuve de ce nom, ce serait un cours de peu d'eau. Mais la forme *-tz* plaide pour une dérivation de Bat- (*Bata* ou même comme on voit en 884 parmi les formes très anciennes de Batz-, *Battha*). En français, le radical *bast-* (*Bâtir*, *bâton*, *bât*) aurait le sens de soutenir, de porter, d'affermir.

On peut penser aussi, surtout pour les îles, au bateau, qui vient selon Littré, de l'anglo-saxon *bat* et du celtique irl. et gall. *bad*, bas-latin *batus*. Du Cange donne pour sens à Batus (art. 3) *scapha*, *cymba* et le fait venir de l'anglais *bat*. Il ajoute cette notation intéressante: *Maclovienses etiamnum dicunt bat pro cymba*. Les gens de Saint-Malo disent encore *bat* pour *cymba* (bateau). On peut donc vraisemblablement penser à cette étymologie pour les deux îles de Batz.

Mais cela ne résout pas le problème du fleuve Bassas, où, dans l'état actuel de la recherche, on ne peut définir s'il s'agit du fleuve des bateaux ou celui des basses, ou celui des îles de Batz... cependant, l'idée de chenal ne serait pas trop éloignée. La rivière de Morlaix n'est pas à écarter non plus dans la mesure où elle peut correspondre à l'idée d'une rivière de Batz (*Battha* 884).

En Grande-Bretagne, il n'y a guère de possibilités. Goodrich, pourtant chaud

partisan de la version écossaise, ne propose que Bo'ness, sur le Fifth of Forth et Bass Rock, une basse manifestation.

La forêt de Celidon était-elle calédonienne ?

Pour un insulaire britannique du XX^e siècle, Celidon fait irrésistiblement penser au Caledonian Canal d'Ecosse. Pourquoi pas ? Mais rien ne le prouve et rien n'empêche de penser autrement.

Celidon nous évoque tout autant, quant à nous, une citadelle (dunum) de Celi ou Kell : nous avons déjà rencontré ce mot en forêt de Huelgoat, au lieu-dit l'Arkellen et il nous a paru revêtir là son sens courant de « testicule », pour désigner les boules de granit qui peuplent le site. Le camp d'Artus mérite bien mieux qu'aucun autre, l'appellation de Kellidon : il est véritablement l'oppidum de ce pays des pierres en forme de testicules.

Curieusement, on ne peut manquer de remarquer aussi que Calydon était une ville d'Etolie dans la Grèce antique, où se déroula une chasse mythologique au sanglier.

Le Château Guinnion gardait-il la rive droite de la Vilaine ?

Toujours à proximité de la Vilaine se trouve le bourg de Guignen, appelé Vicaria Winnona en 843 et Guinnon en 1108. Pléchatel, la paroisse du Château, est située à 11 km sur l'autre rive. Il y a également un château de la Molière sur la rive droite. En outre, selon Ogée, il y avait en Guignen un château du Plessix de Guignen et une famille noble de ce nom.

La ville de la Légion : autant que de Légions

S'agirait-il de Kastel-Paol encore appelé Kastel-Leon. Evidemment il n'y a aucun moyen de décider ici s'il s'agit de Caerleon en Galles, ou de tout autre ville de légions britannique, ou de Kastel-Leon en Armorique, voire de n'importe quelle ville de garnison dans ce dernier pays, par exemple Carhaix, près de laquelle existe deux Kerleon. Ou bien encore Léhon, près de Dinan.

Un fleuve difficile à suivre : Tribruit

Il faut bien avouer qu'il est aussi difficile de localiser Tribruit sur le continent que dans l'Ile. On pourrait certes concevoir une étymologie en Trebo Ruit. Le mot celtique Trebo, latinisé en *tribus*, a laissé ces très nombreux *tref* ou *tre*,

Tregastel, Treflez, Trebeurden et autres, qu'on rencontre dans toute la Bretagne armoricaine et qui désignent des quartiers de paroisse.

Ruit pourrait être, quant à lui la presqu'île de Rhuys. Cependant celle-ci se nommait *Reuvisii pagus* au VI^e siècle, *Rewis* en 878. Ce n'est pas très convaincant. D'ailleurs où serait le fleuve? Nous connaissons de l'époque ancienne le Herios, mais le nom de Rhuys n'a d'applications que terrestre.

On peut aussi penser à la ville de Rieux, sur l'ancien gué de la Vilaine. Mais les formes anciennes de Rieux étaient *Reus* en 862 et *Rius* en 1075. L'on ne saurait soutenir l'assimilation.

Le mont Agned, encore appelé Bre Guion

La onzième victoire d'Arthur eut lieu au Mont Agned. Elle porte sur certains manuscrits le nom de Cat Breguion.

Le mot Agned évoque tout de suite pour un breton armoricain le pays d'Ac'h, situé à l'extrémité nord-ouest de son pays. On appelait ce territoire *Pagus Agnensis* en 1516 et le nom se retrouve encore dans le lieu-dit Kastel Ac'h et dans le nom de l'Aber Ac'h ou Aber Wrac'h.

Cat Breguion signifie le combat de la colline de Guion. Or un Guion existe au pays d'Ac'h : c'est celui qui a donné son nom à Plouvien. La commune, située près de l'Aber-Benoît, au nord de Brest et à l'ouest de Lesneven, s'appelait *plebe Vyon* en 1206, *Pluguian* en 1224, *Ploeguyon* en 1501. Ces formes nous permettent d'affirmer que c'est bien d'un Gwion qu'il s'agit là.

Au sud de l'Aber-Benoît, il existe des traces importantes d'installations militaires anciennes. On trouve ainsi, du nord au sud : Kastelloroup en Plouguin, Kestel (les châteaux, au pluriel), le château de Tremobian en Guipronvel, enfin Cleuziou et le château du Breignou en Le Bourg-Blanc.

Ce dernier est un château de vallée, avec plus haut que lui, un lieu dit Breignou-Coz. Le Bourg-Blanc, dont il dépend était une trêve de Plouvien. Le site appartient donc primitivement à Guion et, comme le mot Breignou ne paraît rien d'autre qu'un pluriel, Breniou, les collines, on peut imaginer qu'il s'agisse bien là des collines de Guion, site de la bataille de Bre-Guion.

La situation stratégique mérite d'être notée ici, parce qu'importante. La ligne de crête, ligne de partage des eaux entre la Manche et l'Atlantique, qui protège Brest d'une invasion venue du nord, s'allonge à 3 km au sud du château du Breignou, et Brest s'en trouve à 9 km à vol d'oiseau au sud. Le château du Breignou et ses avant-postes du Cleuziou s'intègre donc dans la défense nord de Brest, en

barrant au-dessus de Bourg-Blanc la vallée qui permet d'accéder à Gouesnou et aux sources de la Penfeld.

Dans l'hypothèse que Breguion soit cette hauteur de Plouvien, le Cat Breguion serait une bataille de défense de Brest contre un ennemi débarqué sur les rives de l'Aber Ac'h ou de l'Aber Benoît.

On notera aussi l'existence en Plouguin voisin d'un Menez an Arz, où l'on retrouve le désormais classique Arzh et d'un pont Ours, où le déterminatif n'est peut-être que la traduction du même Arzh.

Les accointances du Mont Badon avec les Bains de Sulis

On a essayé de situer le célèbre Mont-Badon, lieu d'une grande victoire d'Arthur, en Grande-Bretagne : la bataille aurait eu lieu à Bath dans l'actuel Somerset.

La ville est située sur la vallée de l'Avon. Une route romaine en provenance de l'est, franchissait l'un des affluents au gué appelé depuis, en anglais, Bathford. Une avancée escarpée, à quelques 170 m de dénivelé, près de Claverton, domine le passage. L'intérêt stratégique de l'endroit est très clair : c'est la traversée de l'Avon en direction du Devon et de la Cornouailles.

Le mot Badon évoque des bains, tout comme l'allemand Baden ou l'anglais bath. Mais il faut souligner que Bath est le nom anglo-saxon de la ville. A l'époque romaine, donc à celle qu'on attribue à Arthur, on disait Aquæ Sulis.

Ce nom de Sulis, qui semble avoir été celui d'une déesse solaire des eaux, se retrouve en Armorique dans l'ancienne forteresse de Sulim. On a identifié celle-ci au site de Castennec en Bieuzy. Un escarpement d'une cinquantaine de mètres, au sommet duquel était édifié un établissement militaire, y domine un méandre du Blavet. Dans la vallée, une voie romaine, venue de Dartoriturum (Vannes) et se rendant à Vorganium traversait le fleuve et grimpait ensuite la colline.

En outre, des traces de bains existent en toponymie dans le voisinage immédiat. Ainsi le village du Coronq, au pied de la citadelle, sur l'autre rive, signifie précisément « le bain » en breton moderne. La commune de Saint-Nicolas des Eaux fait penser aux *eaux* que l'on prend. La chapelle de Saint-Nicodème en Plumeliau possède une triple et quadruple fontaine. Celle de Saint-Adrien en Baud garde une source à l'intérieur du sanctuaire.

Quand on suit la route qui conduit de Castennec et du pont du Blavet vers Plumeliau, c'est-à-dire quand on suit la voie de Vorganium à Dartoriturum, très vite après avoir passé la rivière, on traverse un carrefour important où passe la

route moderne, et sans doute ancienne, de Guingamp à Vannes. L'endroit, marqué d'un beau calvaire, s'appelle Port-Arthur.

S'agit-il de l'indication d'un port sur le Blavet ? Ou plutôt d'un *Porz'h*, grande ferme fortifiée, donc dotée d'une *porte* monumentale ? Dans l'un et l'autre cas, en ce point important de la circulation de toutes les époques, le nom d'Arthur ne manque pas de poser question. S'agit-il d'un de ces nombreux Arthur qui ont peuplé l'histoire de Bretagne armoricaine, avant et après les romans du XII^e siècle ? Ou bien du grand Arthur lui-même et du souvenir, ici, de la victoire du Mont-Badon ?

Ajoutons que la commune où est situé le carrefour, porte en outre le nom d'un roi : c'est Pluméliau et son prince Meliaw, dont nous rapprocherons le nom, bientôt, de celui du compagnon de la Table Ronde Meliant de Lis.

Certes Sulim-Castennec ne s'est jamais appelé Badon à notre connaissance, mais Bath non plus, qui se nommait Aquæ Sulis. Mais il y a une analogie certaine entre Bath et Castennec : passage de rivière avec poste de surveillance en situation élevée, utilisation thermique susceptible d'entraîner la dénomination de Badon. L'une et l'autre sont antérieures à l'émigration bretonne en Armorique, l'une et l'autre se réfèrent à une déesse celtique. Quelle est la station la plus ancienne ? Impossible à dire. Quelle est celle qui a le plus de relations avec Arthur ? Jusqu'à plus ample informé, Sulim l'armoricaine.

Cependant nous pouvons trouver en Armorique, des compétiteurs au titre de Mont-Badon. Il se trouve en effet, toujours en Vannetais, une commune du nom de Baden. Elle est située près d'Auray. Le bourg en est disposé immédiatement au nord de la voie antique de Vannes à Locmariaker, au sommet d'une butte de 42 m d'altitude — soit 42 m de dénivelé actuellement avec la rivière d'Auray et le Golfe du Morbihan, tout proches. Cette butte est flanquée au sud-ouest d'une autre colline, de 40 m, que surmonte une croix et qui se nomme Mane er Groez. Ce pourrait donc être un Mont-Badon.

Inutile d'insister sur le fait que Baden est entouré par la citadelle d'Arzon à l'entrée du Golfe, la baie et le rocher de l'Ours sur la rivière d'Auray, la commune d'Arradon, l'île d'Arz, et que sur son territoire se trouvent Gavrinis et son superbe mégalithe, ainsi que l'écueil du Golfe appelé Gargan.

D'un côté ou de l'autre de la mer ?

Il y a dans toutes ces interprétations une logique géographique. On trouve en effet trois régions concernées :

1 – la côte nord du Léon, dont le rôle dans la bataille de Lesneven nous est

connu par ailleurs. S'y trouvent quatre sites possibles : Kastel-Leon ; Menez Agned lieu du Cat Breguion ; peut-être Bassas (hypothèse île de Batz-Léon) ; peut-être le fleuve Dubglas et le Linnuis. On pourrait y rattacher le centre politique et militaire défendu ici, outre Bresta, à savoir Koat Celidon. de Huelgoat.

- 2 – le bassin de la Vilaine où nous connaissons aussi par ailleurs l'intervention des Normands. S'y trouvent trois sites possibles : le fleuve Glein, le fleuve Dubglas et le Linnuis, le Château-Guinnion,
- 3 – la côte vénète centre politique et militaire de la défense. S'y trouvent trois sites possibles : le fleuve Tribruit, le mont Badon et peut-être Bassas (s'il s'agit de l'île de Batz-Vénète qui entre aussi dans le dispositif de protection de la Vilaine et de la Loire).

On ne saurait cependant parvenir à aucune autre conclusion qu'à la possibilité d'une origine armoricaine des noms. Ceux-ci ne sont donc pas forcément à situer en Grande-Bretagne. Mais de là à affirmer qu'ils se trouvent tous en Armorique, c'est bien difficile.

On rappellera que les lieux désignés par Nennius correspondent aux sites de douze batailles manifestement mythologiques. Elles peuvent donc se rapporter non à l'histoire du VI^e siècle de notre ère, mais au souvenir d'un temps beaucoup plus ancien depuis lequel elles seraient passées de l'historicité au flou du mythologique. Le pseudo-Nennius les insère dans son histoire des Rois de Bretagne, à la suite du personnage même d'Arthur dans son incarnation de *dux bellorum* contre les Saxons.

Il peut donc s'agir de localisations diverses. Mais également chaque bataille, du fait même qu'elle est mythologique, peut avoir été située différemment par chaque peuple ou groupe humains pour qui Arthur était une réalité des croyances collectives. C'est le mécanisme par lequel il existe un certain nombre de tombeaux de Merlin, plusieurs crânes de saint Clair.

Toutefois, si un certain nombre d'appellations sont franchement d'allure interceltique, comme le Glein, Celidon, le Dubglas, d'autres douteuses comme Bassas, la ville de la Légion, le fleuve Tribruit, il en est et non des moindres, le Château Guinion, la vallée de Linn-Uis, le mont-Agned, le mont Badon qui paraissent franchement relever de la Bretagne Armoricaine.

Cette première approche de notre sujet, sur un chapitre particulièrement ancien et de ce fait spécialement ardu, nous montre déjà que les localisations britanniques, quand il y en a, beaucoup moins assurées qu'on ne le croit d'ordinaire, laisseraient aussi bien la place à la topographie armoricaine. Avant même que Geoffroy de Monmouth n'ait parlé, nous ne saurions maintenant affirmer

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

sans de multiples réticences que l'action de l'épopée se situe dans la Grande-Bretagne et non de ce côté-ci de la mer.

V L'HISTOIRE SELON GEOFFROY

20 GEOFFROY DE MONMOUTH

Qui était Geoffroy de Monmouth?

C'est en 1138 que parut la première et la plus importante des œuvres de Geoffroy de Monmouth, l'*Historia regum Britanniae*, dont le succès devait bouleverser la littérature européenne et mettre pour des siècles, au premier plan de l'actualité, les traditions bretonnes. En 1148, un second ouvrage vit le jour, la *Vita Merlini*, la Vie de Merlin.

L'auteur en était un chanoine d'Oxford. Né dans la deuxième partie du XI^e siècle, il devait mourir en 1151. Il avait passé le plus clair de sa vie, au moins de 1129 à 1151 dans cette ville, sur les bords de la Tamise, dans la compagnie d'un certain Gautier de Coutances, archidiacre de la cathédrale, homme d'une grande culture. Ils furent l'un et l'autre parmi les précurseurs de l'Université d'Oxford qui devait apparaître formellement après eux, dans la seconde moitié du XII^e siècle, sous la houlette de Robert Grosseteste (1175-1253).

Geoffroy devait donc son nom plutôt à son lieu d'origine qu'à sa résidence. Monmouth, où il était peut-être né, est une jolie petite cité de la région galloise de Gwent, à peu de distance du comté anglais de Worcester, établie sur la rive droite de la Wye qui sert bientôt de frontière aux deux pays.

En 1075, il n'y avait pas encore dix ans de la conquête de l'Angleterre par les Normands, quand le roi Guillaume donna le château de Monmouth à un seigneur breton armoricain du nom de Wihenoc. Celui-ci devait un peu plus tard devenir moine à Saint-Florent de Saumur, abbaye proche de la Bretagne et dans sa mouvance intellectuelle. Mais il n'oublia pas Monmouth. Il en laissa la protection à son neveu, William Fitz Baderon dont la descendance allait continuer sa tradition, mais en outre, il y fonda un prieuré de Saint-Florent et y construisit une église dédiée à Saint-Gwenolé, *ecclesiam sancti Wingualoei*.

Sous Guillermus, qui fut abbé de 1070 à 1110, la Chronique de l'abbaye angevine parle de cette implantation monastique des bords de la Loire à ceux de la Wye: *Nec solum in minori Britannia sed etiam in Majore ad transmarinas partes fama patris nostri consolavit, ubi Monemutham et quidquid habemus in Anglia me-*

rito suæ religionis adquisivit, non seulement dans la Petite Bretagne, mais même dans la Grande, dans les régions d'outre-mer, où il acquit Monmouth et tout ce que nous avons en Angleterre, la renommée de notre père inspira courage.

Il n'était d'ailleurs pas le seul Breton de Monmouth. Dans les actes de son époque figurent encore un clerc du nom de Jean le Breton et un certain Philippe le Bret. Quant à Geoffroy, il se qualifiait lui-même de Breton ce qui ne pouvait s'entendre dans ces conditions que par Breton Armoricaïn. Pierre Flatrès, à qui nous devons cet ensemble de renseignements sur Monmouth, en conclut à juste titre qu'il était né sur le continent à moins que ce ne fût à Monmouth de parents bretons armoricains.

Le fait nous paraît d'autant plus clair que Geoffroy ne cessera, dans son oeuvre de faire appel à son pays d'origine. L'Histoire des Rois de Bretagne qu'il publie, n'est, à l'entendre, que la traduction latine d'un ouvrage en langue bretonne rapporté par son ami Gautier d'Oxford, lui-même armoricaïn, sinon breton, et bien proche de la Bretagne si l'on en croît son appellation de Gautier de Coutances.

L'ouvrage est après Nennius et les hagiographes gallois le premier à donner quelque consistance au personnage d'Arthur. Il importe donc que nous rapportions en détail le récit qui est fait de cette histoire et de ce règne, puisque pour la première fois le héros est considéré non plus comme un simple chef de guerre, mais comme un roi de Bretagne, voire un empereur celtique, inséré dans la suite des souverains de ce pays.

Les tableaux qui suivent donnent le sommaire des événements rapportés.

TABLEAU I

LE ROI ARTHUR DANS L'HISTORIA REGUM BRITANNIÆ

PREMIÈRE PARTIE : DE LA NAISSANCE AU COURONNEMENT DU ROI ARTHUR

L'enfance du roi Arthur

- Naissance d'Arthur
- La bataille de Verulamium
- Mort d'Uter : Arthur roi

La guerre contre les Saxons

- Bataille de la Douglas et siège d'Eboracum
- Le débarquement des Armoricaains : bataille de Kaerliudcoit
- La bataille du bois de Colidon
- Le retour des Saxons : bataille de Badon
- La victoire de Thaned et la fin des Saxons

La guerre contre les Écossais, les Pictes et les Irlandais

- La guerre d'Ecosse
- Le Conseil d'Eburacum
- L'expédition d'Irlande et les autres îles de la mer

La conquête du monde

- Douze ans de paix
- L'expédition de Norvège
- L'expédition de Gaule

La Fête du couronnement

- La convocation à Caerleon
- Les pays représentés
- Les invités
- La cérémonie et les réjouissances
- Nominations et récompenses

TABLEAU II

LE ROI ARTHUR DANS L'*HISTORIA REGUM BRITANNIÆ*

SECONDE PARTIE : LA GUERRE CONTRE ROME ET LE RETOUR EN BRETAGNE

La guerre contre Rome

- L'ultimatum des plénipotentiaires romains
- Une armée de plus de 300 000 hommes
- Les forces de l'ennemi
- La traversée de la Manche
- Le géant du Mont-Saint-Michel
- La bataille de l'Aube
- L'embuscade avant Paris
- La bataille du Val de Siesia :
 - préparatifs des Bretons
 - préparatifs des Romains
 - le choc
 - les pertes

Le retour d'Arthur en Bretagne

- La trahison de Modred
- La bataille de Wintonia
- La bataille de la rivière Kamblan
- Le départ d'Arthur pour l'île d'Avalon.

21 LES DÉBUTS DU ROI ARTHUR

Naissance d'Arthur

Geoffroy nous conte d'abord la naissance d'Arthur, ou, plus précisément, la manière dont il dut conçu. Le roi Uter Pendragon était tombé amoureux d'Ingerna, l'épouse d'un de ses vassaux, le comte Gurloes de Cornouailles. Devant la cour outrageuse faite à sa femme, Gurloes avait vivement quitté la cour et, après de vaines tentatives d'apaisement, le roi avait attaqué son domaine et le château de Dimilioc où il s'était réfugié.

La magie de Merlin vint au secours de la passion du roi. Par ses charmes, le Prophète lui donna les apparences du mari et Uter put ainsi pénétrer dans Tintagel et, trompant la fidélité d'Ygerne, passer la nuit avec elle. C'est cette fois-là qu'Arthur fut conçu. Peu de temps après Gurloes fut tué et Uter put épouser Ingerna. Il en eut une fille, Anna.

La bataille de Verulamium

De nombreuses années après, les Saxons Octa et Eosa, que les Bretons tenaient prisonniers à Londres, réussirent à s'évader avec la complicité de leurs gardiens et partirent chercher du renfort en Allemagne. De fait ils revinrent avec une armée. Le roi Uter désigna alors son gendre Lot de Lodonésie pour les combattre.

Bien que malade et porté en litière, le roi Uter attaqua lui-même les Saxons dans Verulamium et après une bataille disputée, Octa et Eosa furent tués et les Saxons prirent la fuite.

Mort d'Uter : Arthur roi

Peu après toutefois, ils revinrent à la charge et attaquèrent les provinces du Nord. Le roi, toujours malade dans Verulamium, fut dissuadé par les siens d'aller à leur rencontre. L'ennemi alors empoisonna la source de Verulamium et le roi Uter en mourut.

Une nouvelle armée saxonne, sous le commandement de Colgrin, débarqua dans l'Île et parvint à s'emparer de tout le pays entre le Humber et la mer de Katan. Devant le danger, les chefs bretons demandent à Dubricius, archevêque de la Cité des Légions, de sacrer roi Arthur, fils d'Uter.

22 LA GUERRE CONTRE LES SAXONS

Bataille de la Douglas et siège d'Eboracum

Arthur, âgé de quinze ans, marche à la tête de l'armée, sur Eboracum. Colgrin, avec ses Saxons, des Écossais et des Pictes, vient à sa rencontre, mais se fait battre sur la rivière Douglas et doit s'enfermer dans Eboracum.

Baldulf, frère de Colgrin, vient à son secours avec 6000 hommes de troupe. Marchant de nuit, il tombe dans une embuscade tendue par Cador, duc de Cornouailles, et doit s'enfuir, laissant beaucoup des siens sur le terrain. Par ruse, il réussit cependant à pénétrer seul dans la ville assiégée et à retrouver son frère. C'est alors qu'on apprend l'arrivée imminente de six cents bateaux d'Allemagne, sous le commandement de Cheldric.

Arthur décide de lever le siège et retourne à Londres.

Le débarquement des Armoricaains : bataille de Kaerliudcoit

Il réunit un Conseil général du royaume qui décide à l'unanimité de faire appel au roi de Bretagne Armoricaaine, Hoel, fils de Budic et d'une soeur d'Arthur. Celui-ci lève immédiatement 14 000 hommes qui débarquent à Southampton.

Arthur marche alors pour faire lever le siège de Kaerliudcoit, ville de la province de Lindesei, encore appelée Lindicolin. Les Bretons massacrent 6000 Saxons et le reste s'enfuit.

La bataille du bois de Colidon

Les Saxons se regroupent dans le bois de Colidon et font face. Les Bretons les encerclent et les obligent à capituler au bout de trois jours. Les vaincus abandonnent tout leur butin et livrent des otages, moyennant quoi ils sont autorisés à regagner leurs navires pour rentrer en Allemagne.

Le retour des Saxons : bataille de Badon

Parvenus en haute mer, les Saxons font demi-tour et reviennent à Totones où ils débarquent. De là ils s'en vont ravager tout le pays jusqu'à la mer de la Sabrina, puis viennent mettre le siège devant Badon.

Hoël est absent, malade dans Alclud. Arthur, qui est à son chevet, arrive à brides abattues, non sans avoir auparavant, fait pendre tous les otages saxons. L'archevêque Dubricius appelle au djihad. Nous apprenons là l'armement du roi, son bouclier nommé Pridwen, son épée Caliburn, forgée en Avalon, sa lance

Ron. Ainsi muni, Arthur attaque: la bataille dure deux jours, la résistance des Saxons est farouche et les Bretons ne l'emportent que lorsqu'Arthur, de sa seule épée Caliburn, a tué 470 hommes.

Colgrin, Balduf et des milliers de Saxons sont tués. Cheldric prend la fuite.

La victoire de Thaned et la fin des Saxons

Tandis qu'Arthur remonte vers l'Albanie pour contenir les Écossais et les Pictes qui assiègent Alclud, Cador de Cornouailles reçoit la mission de pourchasser les Saxons. Il s'empare d'abord de leurs vaisseaux, puis les recherche, les décime et les accule dans l'île de Thaned où il les écrase, tuant même leur dernier chef Cheldric.

23 LA GUERRE CONTRE LES ÉCOSSAIS, LES PICTES ET LES IRLANDAIS

La guerre d'Écosse

Arthur a libéré Alclud, lorsque Cador le rejoint. Ils poursuivent les Écossais et les Pictes jusqu'en Moreis et enferment l'ennemi dans les îles du Lac Lumonoi, où ils doivent capituler devant la famine et les assauts répétés des Bretons.

Le roi d'Irlande Gillamur vient alors au secours des Écossais et débarque dans leur pays. Arthur se porte vers lui et anéantit la tête de pont. Puis ils se retournent vers les Écossais et les Pictes et les massacrent systématiquement au point que leur clergé intervient pour supplier le roi Arthur de leur faire grâce. Il ne manque pas d'accéder avec bonté à leur demande.

L'affaire du Lac Lumonoi amène Geoffroy à nous parler de la promenade de Hoël sur les rives d'un autre lac, gallois celui-là et proche de la Sabrina, où se manifeste un curieux phénomène de goufre en relation avec la marée.

Le Conseil d'Eburacum

Lorsqu'il en a fini avec les Écossais, Arthur revient à Eburacum qu'il trouve dévasté par le dernier passage des Saxons. Il fait reconstruire la ville et rétablir les établissements religieux, nomme son chapelain Piramus archevêque métropolitain du siège de Saint Samson et procède à différentes nominations.

Il y avait à Eburacum trois frères de lignée royale: Loth, Urian et Angusel. Il rend l'Écosse à Angusel, désigne Urian pour régner sur Muref. Quant à Loth qui a épousé la sœur d'Arthur au temps d'Aurelius Ambrosius et qui en a eu deux fils, Walguan et Modred, il le confirme au consulat de Lodonésie.

Enfin, il épouse la noble romaine Guennuera, qui a été élevée à la cour de Cador de Cornouailles.

L'expédition d'Irlande et les autres îles de la mer

L'année suivante, Arthur décide d'en finir avec les Irlandais et débarque sur leur île. Le roi Gillamur qui se porte à sa rencontre, est promptement mis hors de combat et contraint à se rendre.

Après avoir ainsi soumis l'Irlande, Arthur se rend en Islande et aboutit rapidement au même résultat. Doldavius, roi de Godland et Gunvasius, roi des Orcades, terrifiés, se soumettent sans guerre, acceptent de payer tribut et font hommage à Arthur.

24 LA CONQUÊTE DU MONDE

Douze ans de paix

Le roi rentre en Bretagne au printemps suivant. Ainsi s'établit une paix qui durera douze ans. La cour fastueuse devient célèbre dans le monde entier et se fait l'arbitre des modes. Les royaumes au-delà de la mer vivent dans la terreur et se fortifient contre une attaque éventuelle des Bretons.

C'est ainsi que vient au Roi l'idée de conquérir le monde.

L'expédition de Norvège

Le roi de Norvège, Sichelm, venait de mourir. Plutôt que de désigner pour lui succéder son neveu, le roi Lot, beau-frère d'Arthur, les Norvégiens lui préférèrent un certain Riculf. Arthur en profite pour attaquer la Norvège. La résistance de Riculf et de ses concitoyens est vaine : le chef est tué, les paysans mis en déroute, les places fortes incendiées. La Norvège et le Danemark tombent au pouvoir des Bretons et le roi Lot prend la direction de ces pays.

L'expédition de Gaule

Sans discontinuer dans son projet de monarchie universelle, Arthur s'en prend à la Gaule. C'était à cette époque, nous dit Geoffroy, une province romaine que dirigeait le duc Frolo pour le compte de l'empereur. La partie est très inégale du fait que l'armée d'Arthur est maintenant grossie de tous les contingents des pays soumis, mais aussi parce que les Gaulois se sont laissés sans peine acheter par les largesses des Bretons.

Frollo est vaincu et doit s'enfermer dans Paris. Assiégé, sur le point de céder à la famine, il propose pour en finir un combat singulier, dans une île en dehors de la cité. Le combat est terrible, mais Arthur, une fois encore, l'emporte et tue Frollo d'un coup de sa Caliburn.

La moitié de l'armée est alors confiée à Hoël pour combattre Guitart, duc des Poitevins. Le chef des Bretons Armoricaïns accomplit au mieux sa mission puisque nous le retrouvons bientôt soumettant l'Aquitaine et la Gascogne. Geoffroy ne nous dit pas l'emploi du temps d'Arthur pendant cette expédition, mais la suite nous apprendra que les Bretons sont allés jusqu'au pays des Allobroges qu'ils ont soumis : c'est donc l'autre moitié de l'armée, sous le commandement direct de son chef, qui s'en est chargé.

L'affaire dura tout de même neuf ans, après quoi le roi Arthur se retrouva à Paris, où il décida de confier la province des Andegaves à Keu et l'Estrusia - qu'on appelle aujourd'hui Normannia - à Beduer.

25 LA FÊTE DU COURONNEMENT

La convocation à Caerleon

Arthur revint en Bretagne au début du printemps et décida de rassembler à la Pentecôte, dans la Cité des Légions l'ensemble de ses vassaux, anciens et nouveaux, pour un couronnement triomphal.

Pour commencer, Geoffroy nous précise bien la situation géographique de la Cité des Légions dans le Glamorgantia, sur la rivière Osca, non loin de la mer de la Sabrina. Il s'agit à l'évidence de Caerleon-sur-Usk, comté de Glamorgan, près de l'embouchure de la Severn.

La ville n'est rien moins, sous la plume de Geoffroy, que l'égale de Rome. Construite sur l'une des rives de l'Usk, elle possède deux églises, dédiées l'une au martyr Julius, l'autre à saint Aaron. et un collège de deux cents érudits, principalement des astronomes.

Les pays représentés

On pria 19 rois et ducs, 14 personnages importants, 6 rois des îles et presque-îles du nord, 6 ducs et les douze pairs de Gaule, enfin le roi des Bretons Armoricaïns et ses vassaux, soit plus de 58 personnes, de se rendre à ces fêtes inouïes.

Le texte précise que les invitations allèrent jusqu'à l'Espagne et l'on peut aisément le concevoir puisque Hoël avait bataillé en Aquitaine et en Gascogne. La

liste des invités, bien examinée, nous montre 44 pays concernés, que voici, dans leur ordre de présentation :

- d'abord cinq pays que nous appellerions au XX^e siècle, celtiques : l'Albanie ou Ecosse, le Moray, les Galles du Nord (Venedoti), les Galles du Sud (Demetae), et la Cornouailles.

- trois sièges archiépiscopaux : Londres, Eboracum et Caerleon.

- onze villes de l'actuelle Angleterre : Claudiocestria, Wigornia, Salesberia, Cargueira devenue Warewic, Legecestria, Caicestria, Dorobernia, une autre Salesberia qui est pour certains manuscrits Guintonia, Badon, Dorchecestria et Ridochen qui est Oxenofordia.

- six îles ou pays du Nord : l'Irlande, l'Islande, le Goldland (ou Godland selon les manuscrits), les Orcades, la Norvège et le pays des Daces (ou Danes?)

- dix-neuf pays ou villes dits d'outre-mer : le pays des Ruthènes, Boulogne, la Normandie, Le Mans, le pays des Angevins, le Poitou, les douze provinces de Gaule qui ne sont pas nommées, mais dont on peut penser que Chartres constitue l'une d'elles, puisque c'est son comte Gérin qui dirige la délégation, enfin – *last but not least* – la Bretagne Armoricaïne (et ses vassaux qui ne sont pas cités non plus).

Les invités

Voyons un peu maintenant les gens qui représentent les différents territoires concernés. Les six rois de « pays celtiques » sont :

Angusel l'Écossais,

Urian de Muref (sans doute Moray),

Cadwallo Lauirh, roi des Venedoti (Galles du Nord),

Stater, des Démètes (Galles du Sud),

Cador de Cornouailles.

Des trois archevêques, deux ne sont pas nommés. Seul le métropolitain de Caerleon est désigné : c'est Dubricius.

Onze ducs sont cités, de nobles villes du pays devenu ensuite anglais :

Morvid de Claudiocestria,

Mauron de Wigornia,

Anaraut de Salesberia,

Arthgal de Cargueira ou Warewic,

Jugein de Legecestria,

Cursalem de Caicestria,

Kinmarc de Dorobernia,

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Galluc de Salesberia,
Urbgen de Badon,
Jonathal de Dorchecestria,
Boso de Ridochen ou Oxenefordia.

Les quatorze personnages importants auxquels aucune terre n'est adjointe s'appellent :

Donaut map Papo,
Cheneus map Coil,
Peredur map Eridur,
Grifuz map Nogoid,
Regin map Claud,
Eddelein map Cledauc,
Kincar map Bangan,
Kinmarc,
Gorbonian map Goit,
Clofaut,
Run map Neton,
Kimbelin map Trunat,
Cathleus map Catel,
Kinlith map Neton.

Les cinq rois des îles et presqu'îles du Nord :

Malvas, d'Islande,
Doldav, du Goldland,
Gunvas, des Orcades,
Lot, de Norvège,
Aschill le Dace.

Dix-neuf hommes viennent d'outre-mer ou, si l'on préfère, du continent :

Holdin, duc des Ruthènes,
Leodegar, consul de Boulogne,
Beduer l'échanson, duc de Normandie,
Borel, du Mans,
Kai le sénéchal, duc des Angevins,
Guitard de Poitou,

Les douze Pairs de Gaule, qui ne sont pas nommés si ce n'est Gerin de Chartres, ainsi que Hoel, duc des Bretons Armoricaïns et ses vassaux.

La cérémonie et les réjouissances

Les festivités débutèrent par le rituel du couronnement avec procession solennelle et célébration de la messe dans les deux églises de Caerleon, sous la présidence de l'archevêque Dubricius.

Le récit qu'en fait Geoffroy et qui suit l'énoncé des invitations, fait apparaître certains points intéressants du protocole. C'est ainsi que le roi Arthur est couronné par l'archevêque de Caerleon, qui semble ainsi avoir la prééminence sur ses deux confrères, le métropolitain de Londres et celui d'Eboracum, qui se tiennent à la droite et à la gauche du roi.

Celui-ci est précédé, lors du défilé, par quatre rois portant, en vertu d'un droit exclusif, quatre épées dorées. Ce sont, dans l'ordre, les princes d'Albanie, de Cornouailles, de Démétie et de Vénédotie, autrement dit l'Écossais, le Cornique, le Gallois du Sud et le Gallois du Nord.

Les messes achevées, se déroulèrent deux grands repas, celui des hommes d'un côté, celui des femmes de l'autre, selon «la vieille coutume troyenne». Enfin commencèrent les réjouissances, tournoi et jeux divers de force et d'adresse, qui durèrent trois jours.

Nominations et récompenses

A l'issue des fêtes, Arthur entreprend de récompenser ceux qui l'ont servi de largesses diverses, puis il procède à des nominations.

La démission de Dubricius est acceptée, pour lui permettre de se retirer dans la solitude. A sa place, David, oncle du Roi, est désigné pour le siège métropolitain de Caerleon.

Teliaus, prêtre de Landav, est promu à l'archevêché de Dol en remplacement de saint Samson, avec l'agrément du roi Hoël de Bretagne Armoricaïne.

Maugan reçoit l'évêché de Silcestria, Duvian celui de Wintonia. La chasuble pontificale d'Alclud est accordée à Eleden.

26 LA GUERRE CONTRE ROME

L'ultimatum des plénipotentiaires romains

Alors qu'Arthur en était encore à annoncer les promotions nouvelles, se présentèrent devant lui douze ambassadeurs venus de la part de Lucius, *procurateur de la République* romaine. Ils remettent au roi un message qui s'avère très vite être un ultimatum.

Arthur, traité d'usurpateur se voit reprocher un refus d'allégeance et de tribut au Sénat, l'annexion de la Gaule, du pays des Allobroges et des îles de l'Océan. Il est invité à se présenter à Rome, devant les sénateurs, sous trois mois — nous sommes à la Pentecôte et la convocation porte la mi-août — pour s'y voir condamné à se soumettre et à rendre gorge. Faute de quoi, Lucius utilisera la force.

Le Grand Conseil se retire alors pour délibérer de la réponse qui sera faite aux plénipotentiaires. Avant même l'ouverture des débats, tandis que les seigneurs montent l'escalier, Cadour de Cornouailles donne son avis : c'est tant mieux si une bonne petite guerre vient arracher les hommes à leur farniente.

D'une façon plus protocolaire, en Chambre du Conseil, Arthur expose son point de vue : les droits de Rome sont nuls, pour n'être que le fruit de la violence et de la conquête exercées par Jules César contre les Bretons, mais aussi parce que la mainmise de Belinus, roi de Bretagne, et de Brennus, duc des Allobroges sur Rome priment de beaucoup les guerres de César. En outre, deux Bretons, Constantin fils d'Hélène et Maximien ont occupé le trône impérial. En conséquence, ce serait plutôt aux Romains de payer tribut. Quant à la Gaule et aux îles voisines, personne n'a protesté quand Arthur s'en est emparé.

Hoël, roi des Bretons Armoricaïns prend alors la parole pour affirmer qu'il est sûr de leur bon droit et de la victoire. Il se réfère aux prophéties des Sibylles qui ont annoncé, dit-il, que l'Empire romain devait être conquis trois fois par un Britannique (*ex britannico genere*) : le premier a été Belinus, le second Constantin, le troisième sera Arthur.

Angusel, roi d'Albanie, se réjouit déjà à la perspective de la vengeance qu'il espère tirer de l'ennemi, au nom de ses ancêtres. Il affirme son hostilité fondamentale aux Romains et aux Germains.

Les autres membres du Conseil alignent alors leur propos sur les opinions exprimées et promettent aussi d'envoyer des contingents.

Une armée de plus de 300 000 hommes

Un compte précis est alors dressé de la cavalerie ainsi rassemblée.

Les Bretons d'Armorique, qui ont parlé les premiers, seront 60 000.

Les Écossais d'Angusel, 2000.

L'Île de Bretagne (moins l'Écosse) fournira 60 000 soldats.

Les Six-Îles, à savoir l'Irlande, l'Islande, le Godland, les Orchades, la Norvège et la Dacie, chacune 20 000.

Les duchés de Gaule, c'est-à-dire ceux des Rutènes, des Portiviens, des Estrusiens, des Cénomans, des Andecaves et des Pictaviens, 80 000.

Les douze Païeries de Gaule, celles qui étaient venus à Caerleon avec Gerin de Chartres, 1 200 chacune.

Soit au total, 183 200 cavaliers, les fantassins étant difficiles à dénombrer. Cependant une simple addition montre que 323 200 hommes étaient annoncés ; Est-ce à dire qu'il y avait 140 000 fantassins ? Ou bien que Geoffroy s'est emmêlé dans ses calculs ?

Le Conseil s'acheva par la réponse négative adressée aux plénipotentiaires romains. Les conseillers se séparèrent pour aller préparer la guerre, rendez-vous pris pour le 1er aout au port du fleuve Barba.

Les forces de l'ennemi

Lorsque Lucius Hiberius eut connaissance de la réponse donnée, un ordre du Sénat convoqua les rois d'Orient à la conquête de la Bretagne. Voici la liste des 14 principaux personnages qui vinrent à sa requête :

Epistrophus, roi des Grecs,
Mustensar, roi des Africains,
Aliphatima, roi d'Espagne,
Hirtacius, roi des Parthes,
Boccus, roi des Mèdes,
Sertorius, roi de Libie,
Serses, roi des Iturei
Pandrasus, roi d'Egipe,
Micipsa, roi de Babilone,
Politetes, duc de Bithinie,
Teucer, duc de Frigie,
Evander, duc de Sirie,
Echion, de Boétie,
Ypolite, de Crète,
avec leurs grands et petits vassaux.
En outre cinq membres de l'ordre sénatorial :
Lucius Catellus,
Marius Lepidus,
Gaius Metellus Cotta,
Quintus Milvius Catulus,
Quintus Carucius
et d'autres encore.

On ne sait s'il faut lire un total de 200 000 hommes ou de 40 160 : la tournure

latine n'est pas explicite. Etant donné le rapport des forces, on pencherait plutôt pour 200 000.

La traversée de la Manche

Le premier août, les troupes romaines se mettent en route vers la Bretagne. Arthur alors confie le gouvernement et la défense de l'Ile à son neveu Modred et à son épouse Guenwera, puis il va s'embarquer à Port Hamon.

On remarquera que la reine que nous appelons Guenièvre est mentionnée, par Geoffroy de Monmouth, selon les manuscrits et selon les pages même du texte, dans une orthographe ou une autre, une forme ou une autre. On ne s'étonnera donc pas de la voir désignée ici comme Guenwera, plus loin comme Ganhumara.

Pendant la traversée nocturne, le roi fait un rêve, celui d'un combat terrible entre un ours volant et un dragon aux yeux de lumière éblouissante, et c'est ce dernier qui l'emporte. Au réveil, tout le monde s'accorde à voir Arthur dans le vainqueur, mais le Roi entend que son adversaire malheureux est l'Empereur, tandis que les interprètes y voient un géant qu'il aura à combattre.

Les vaisseaux atteignent à l'aube le Port du Fleuve Barba et les troupes installent le camp pour attendre les contingents alliés.

Le géant du Mont-Saint-Michel

C'est alors que le Roi Arthur apprend les malheurs survenus à la nièce du duc Hoël, Hélène. Un géant, venu d'Espagne, s'est emparé d'elle et l'a emporté *au sommet du mont que nous appelons maintenant le mont de Michel*. Il empêche quiconque d'approcher, coule les navires à coups de quartiers de rochers, massacre les assaillants de mille manières et dévore ses prisonniers.

Arthur quitte donc le camp dès la deuxième heure de la deuxième nuit, avec pour seuls compagnons Keu le sénéchal et Beduer, l'échanson. Sur le Mont brûlent deux feux, l'un plus grand que l'autre, et c'est vers le petit, du côté de la mer, que se dirige Beduer, envoyé en reconnaissance par Arthur. Il y a là une vieille femme en pleurs près d'un tombeau fraîchement édifié. C'est la nourrice d'Hélène qui raconte à l'échanson que la jeune fille est morte de peur lorsque le géant a voulu l'étreindre. Quant à elle, en dépit de son âge, elle a été violée ensuite par le monstre.

Averti par Beduer, Arthur monte seul à son tour sur le Mont pour en découper avec le géant. Le combat est digne des grands récits de faits d'armes et se ter-

mine par la victoire d'Arthur qui coupe la tête de son adversaire et la rapporte à Beduer afin de l'exposer dans le camp.

Du coup, le Roi raconte une autre histoire de géant qu'il a vaincu après un combat aussi rude : il s'agit de Rithon, le géant du Mont Aravius, celui qui portait un manteau fait des barbes des rois qu'il avait tués. Il avait provoqué Arthur pour pouvoir adjoindre les poils de son menton aux autres. Mais c'était lui qui avait eu le dessous et Arthur reconnaissait maintenant n'avoir jamais eu d'ennemi plus terrible que lui.

Les trois compagnons rentrent au camp avec leur trophée. En apprenant le drame survenu, Hoël décida de construire une basilique à l'endroit où le corps avait été enseveli, sur le Mont qui depuis a pris son nom du tumulus élevé à la jeune fille, *Tumba Helenae*, la Tombe d'Hélène. C'est évidemment notre ilot de Tombelaine.

La bataille de l'Aube

Tout le monde était arrivé. Le Roi Arthur donna l'ordre de départ et fit marcher ses troupes sur Autun où devait à son avis se trouver l'empereur. Mais lorsqu'il fut arrivé sur le fleuve Alba, il apprit que l'ennemi était proche.

Deux compagnons, Boson du Gué des Boeufs (sic pour Oxford, en gallois Ridochen) et Gerin de Chartres, sont envoyés en ambassade avec Walvan, le neveu, vers Lucius Hyberius pour le sommer de se replier, faute de quoi la guerre commencerait le lendemain.

Mais les jeunes guerriers ont bien envie d'en découdre dès maintenant et lorsque Gaius Quintillianus, neveu du procureur, traite les Bretons de vantards, ils s'empressent d'y voir une intolérable provocation. Walvan coupe la tête de Gaius et les plénipotentiaires s'enfuient au grand galop.

Les hostilités ont commencé. Le récit détaillé des accrochages, des embuscades et des batailles rangées s'ensuit de la manière suivante :

- Fuite de Walvan, de Boson et de Gérin, poursuivis par une unité romaine : Marcellus Mutius est tué de la main de Walvan.
- Intervention de 6 000 Bretons, embusqués dans un bois, lorsqu'ils voient arriver les Romains, toujours lancés à la poursuite des trois hommes. C'est donc au tour des Romains de s'enfuir.
- Intervention de 10 000 Romains envoyés par le sénateur Petreius, dès qu'il apprend le sort de son avant-garde. Les nouveaux venus obligent les Bretons à rentrer se cacher dans le bois.

- Intervention de 5 000 Bretons sous le commandement de Hider, fils de Nun, au secours des troupes du bois.
- Il s'ensuit une bataille rangée entre les Bretons et les Romains de Petreius Cocta, avec d'importantes pertes de part et d'autre. Boson forme un corps-franc qui réussit à s'emparer de Petreius et à l'emmener prisonnier, en se repliant. Puis, contre-attaquant alors, ils viennent à bout de l'ennemi et le massacrent à plaisir.

L'embuscade avant Paris

Les prisonniers de la bataille de l'Aube sont présentés au roi Arthur qui décide de les envoyer sous escorte à Paris. Le duc Cador, Beduer l'échanson, et deux seigneurs souverains Borel et Richer, sont chargés de la protection.

Mais les Romains ont eu vent du transfert. Quinze mille hommes sous le commandement des sénateurs Vulteius Catellus et Quintus Carucius se mettent en route avec Evandre, roi de Syrie et Sertorius, roi de Libie et vont se placer de nuit en embuscade sur la route de Paris.

Au petit matin, les prisonniers et leurs gardiens quittent le camp d'Arthur. Lorsqu'ils arrivent au lieu de l'embuscade, ils sont attaqués à l'improviste par l'ennemi. Mais ils savent si bien s'organiser qu'ils réussissent à tenir le premier choc. Toutefois leurs pertes sont énormes et ils ne s'en seraient sans doute pas sortis si le duc des Poitevins Guitard, à l'annonce de l'accrochage, n'était venu aussitôt à leur secours avec 3 000 hommes.

La victoire resta donc aux Bretons qui conduisirent à bon terme les prisonniers qu'ils escortaient et en amenèrent de nouveaux au roi. Dans cette affaire périrent Borel le Cénomane, et quatre nobles illustres : Hirelgas de Perirum, Maurice de Cadorcan, Aliduc de Tintagol et Her, fils de Hyder. Les Romains perdirent Vulteius Catellus, ainsi que leur allié Evandre, roi de Syrie.

La bataille du Val de Siesia : préparatifs des Bretons

Quand il apprit la défaite complète de Petreius Cocta, Lucius Hyberius, d'abord hésitant sur ce qu'il devait faire, prit finalement le parti de se replier sur Autun pour y attendre des renforts de l'Empereur Leo. Mais tandis qu'il faisait étape à Langres, Arthur eut connaissance de son mouvement et entreprit de le devancer. Il parvint en une nuit à atteindre la vallée de Siesia dans laquelle il installa ses troupes en formation de combat.

Il constitua l'une de ses légions en réserve sous la direction de Hoël – un autre

manuscrit dit : de Moriud – et la disposa sur une position de repli éventuel. Ceci fait, il partagea son armée en sept corps de 5 555 hommes chacun.

Ce furent, en première ligne :

- le premier corps, sous le commandement d'Augusel, roi d'Albanie et de Cador, duc de Cornouailles.

- le II^e corps, avec Gerin de Chartres et Boson de Ridichen (ou Oxford en saxon).

- le III^e corps, sous Aschil, rois des Daces et Loth, roi des Norvégiens.

- le IV^e corps : Hoël duc des Armoricaïns, et Walvan, neveu du roi.

En deuxième ligne furent disposés :

- le V^e corps de Kai le sénéchal et Beduer l'échanson,

- le VI^e corps de Holdin, duc des Rutènes et de Guitard, duc des Poitevins,

- le VII^e corps de Jugen de Legrecistria, de Jonathal de Dorecestria et de Cursalem de Kaicestria,

- le VIII^e corps d'Urbgen de Badon.

Arthur se réserva le IX^e corps, exceptionnellement composé de 6 600 hommes, qu'il installa en arrière, sur une position choisie au-dessus de laquelle il fit flotter son étendard personnel, le Dragon d'or.

Comme on peut se rendre compte, alors que Geoffroy avait annoncé à son lecteur sept corps d'armée en plus de la réserve, il nous en présente neuf, sans explication particulière de cette discordance. Nous aboutissons ainsi à un total de 56 661 hommes au lieu des 44 400 annoncés.

Chaque corps se présentait à la manière habituelle des Bretons comme un carré de fantassins avec deux ailes de cavalerie. Il apparaît dans le texte que le premier des deux noms cités pour chaque division de l'armée est celui du commandant de l'aile droite, le second, de l'aile gauche. Lorsque l'infanterie avançait, les cavaliers se portaient en avant et de biais vers l'extérieur pour disperser les soutiens ennemis.

Geoffroy nous cite alors, apparemment in extenso les discours d'Arthur et de Lucius Hyberius à leurs troupes respectives, bien dans le style des ordres du jour de tous les temps, de la fondation de Rome à l'époque contemporaine.

La bataille du Val de Siesia : préparatifs des Romains

Ses explications achevées, le serment de fidélité recueilli, Lucius donne l'ordre de sortir de Langres et de s'avancer en direction de la vallée où Arthur a disposé ses corps d'armée.

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Les douze légions romaines sont uniquement composées d'infanterie. De 6 666 hommes chacune, elles forment des triangles au combat.

Voici les commandements indiqués par Geoffroy, d'abord pour les quatre corps de première ligne :

- la Prima : Lucius Catellus et Aliphatima, roi d'Espagne.
- l'Altera : Hirtacius, roi des Parthes et le sénateur Marius Lepidus.
- la Tertia : Bocus, roi des Mèdes et le sénateur Gaius Metellus.
- la Quarta : Sertorius, roi de Libie et le sénateur Quintus Milvius.

En deuxième ligne :

- le bataillon de Serses, roi des Iturei,
- celui de Pandrasus, roi d'Egypte,
- celui de Politete, duc de Frigie,
- et celui de Teucer, duc de Bithinie.

Enfin, en troisième ligne :

- le sénateur Quintus Carucius et ses hommes,
- Lellius Hostiensis et les siens,
- Sulpicius Subuculus et les siens,
- Mauricius Silvanus et les siens.

Quant à Lucius Hyberius, il circule, après avoir fait planter son Aigle d'or comme signe de ralliement au centre du dispositif.

La bataille du Val de Siesia : le choc

Lorsque les trompettes sonnèrent, la première Légion s'avança avec vigueur en direction du I^{er} Corps. Résumons une fois encore les opérations :

- La première Légion ne réussit pas à percer les lignes du I^{er} Corps, mais continue à lui faire face.

- Le II^e Corps arrive sur les lieux et perce les lignes de la première Légion. Il se trouve ainsi en face de la II^e Légion qui s'avance en direction du III^e Corps. C'est le massacre des deux côtés. Beduer l'échanson est tué par Boccus, roi des Mèdes, et Kai le sénéchal, mortellement blessé, réussit cependant à ramener le

corps de son compagnon jusqu'au Dragon d'or. La Quatrième Légion ne peut l'en empêcher, mais met ses troupes en fuite.

– Hyrelgas, neveu de Beduer, décidé à venger la mort de son oncle, se choisit 300 hommes et pénètre dans les lignes ennemis où il parvient à tuer le roi des Mèdes et à ramener son cadavre près de celui de Beduer.

– Hyrelgas repart à l'assaut avec sa compagnie. Nouveau massacre général. Les corps de deuxième ligne engagés dans l'action perdent plusieurs de leurs chefs et refluent vers l'arrière, mais ils se heurtent au IV^e Corps qui les rallie.

– Contre-attaque du IV^e Corps et des éléments ralliés. Nouveau massacre général. Le duc de Triger, Chinmarcoc, encerclé par Lucius, est tué avec ses 2 000 hommes.

– Les commandants du IV^e Corps, Hoël et Walvan, déploient des prodiges de valeur. Combat singulier de Walvan et de Lucius. Mais les Romains contre-attaquent et refoulent les Bretons.

– C'est alors qu'Arthur entre en scène avec le IX^e Corps. Il tire son épée Caliburn et commence la tuerie. Cependant, en dépit d'un nouveau massacre général, le sort des armes reste incertain.

– Moriud, seigneur de Claudiocestria, fait intervenir les troupes de réserve. Descendant de leur position élevée, elles prennent l'ennemi à revers : c'est la déroute. Des milliers de Romains tombent, le procureur est tué. Les Bretons poursuivent les fuyards qui se cachent et les achèvent. La victoire est acquise.

La bataille du Val de Siesia : les pertes

Des milliers de morts de part et d'autre.

Du côté breton :

Beduer
et Kai, lors du premier choc,

Holdin, duc des Rutènes,
Leodegar de Boulogne,
et trois bretons :
Cursalem de Caicestria,
Gualauc de Salesberi,
Urbgen de Badon,
lors de la contre-attaque de Hyrelgas.

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Chinmarcoc, duc de Triger,
Richomarc,
Bloccov,
et Iagwiv (ou Lagvius) de Ballon,
lors de la contre-attaque du IV^e Corps.

Du côté romain :
Boccus, roi des Mèdes, tué par Hyrelgas
Ali Fatima, roi d'Espagne,
Micipsa de Babylone,
le sénateur Milvius
le sénateur Marius Lepidus,
lors de la contre-attaque de Hyrelgas.

Sertorius, roi de Libie,
Politetes, roi de Bithinie,
lors de l'attaque d'Arthur,

Lucius qualifié là d'empereur,
lors de l'attaque finale de Moriud.

Sur l'ordre d'Arthur, on ramasse les cadavres des chefs, qui seront transportés ensuite dans leur pays pour y être ensevelis.

Le corps de Beduer est emmené par les Estrusiens à Bayeux, sa ville, fondée par son grand-père Beduer Ier et y est enterré dans le cimetière qui se trouve près du mur sud de la ville.

Kai, très gravement blessé est conduit à Chinon, la ville dont il est le fondateur, et y meurt. On l'ensevelit dans le bois d'un monastère, à côté de la cité.

Holdin, duc des Rutènes, est transporté en Flandre et enterré dans sa ville de Terivana.

Arthur enverra le corps de Lucius à Rome avec un refus écrit de payer tribut. L'hiver se passera pour lui à faire céder une à une les villes des Allobroges. Il prévoit pour le début de la belle saison de marcher sur Rome.

27 LE RETOUR D'ARTHUR EN BRETAGNE

La trahison de Modred

Le roi Arthur était en train de franchir les Alpes, en direction de Rome, quand il apprend que son neveu Modred, en son absence, s'est emparé du pouvoir en Bretagne et qu'il le trompe avec sa femme Guennevera. Il renonce alors à son expédition contre l'empereur Léon et confie à Hoël la poursuite de la guerre avec une armée de Gaulois. Quant à lui, il rentre en Bretagne avec seulement les contingents des îles britanniques et leurs chefs.

Modred a fait alliance avec Cheldric qu'il est allé rechercher en Allemagne. Moyennant la venue de 800 bateaux chargés de guerriers saxons, les Bretons leur cèdent tout le territoire compris entre la Humber jusqu'à l'Ecosse ainsi que les parties du Kantium qui ont appartenu précédemment à Vortegirn, à Horsa et à Hengist. En outre, Modred s'est allié aux Écossais, aux Pictes et aux Irlandais. Il dispose ainsi de 80 000 hommes.

La bataille de Port Rutup

Modred marche au devant d'Arthur, alors que ses troupes sont en train de débarquer à Port Rutup. Le premier coup est terrible pour les arrivants : Angusel et Gauvain sont tués. Iwen, fils d'Urian et frère d'Angusel, lui succède immédiatement au commandement de l'Albanie.

Mais une fois rangés en bataille, les soldats d'Arthur, très aguerris, l'emportent sur ceux de Modred et les mettent en déroute. Leur chef parvient ensuite à les rallier et s'enferme dans Wintonia.

Lorsque Ganhumara connut la nouvelle, elle quitta Eboracum précipitamment pour la Cité des Légions où elle prit le voile dans l'église de Saint-Julien-Martyr.

La bataille de Wintonia

Trois jours plus tard, après avoir enterré les morts de Port Rutup, Arthur arrive devant Wintonia. Modred sort de la ville et lui offre le combat., mais, en dépit des nombreuses pertes des deux côtés, il ne peut tenir en face de son oncle et doit abandonner le terrain, pour s'enfuir par mer en Cornouailles.

La bataille de la rivière Kamblan

Arthur l'y rejoint, près de la rivière Kamblan. Modred se prépare au combat en partageant ses 60 000 hommes en six escadrons de 6 666 hommes et un

septième, composé de ceux qui restaient (soit 20 004 hommes), à sa disposition personnelle.

Le roi forme neuf corps selon sa règle habituelle: carré d'infanterie et deux ailes de cavalerie. Il les exhorte au combat comme à une lutte contre des éléments étrangers entrés par suite de la trahison.

Puis le choc frontal se produit. Il s'ensuit une mêlée terrible et un massacre général qui durent une bonne partie de la journée. A la tête d'un corps de 6 666 hommes, le roi pénètre alors l'armée ennemie, atteint le centre et tue Modred.

La résistance n'en continue pas moins et la plupart des chefs y perdent la vie. Voici la liste des pertes des deux côtés:

Dans l'armée de Modred:

quatre saxons: Chelric, Elaf, Egbrict, Brunig,
quatre irlandais: Gillopatric, Gillamor, Gillasel et Gillarn,
des Écossais et des Pictes et presque tous leurs chefs.

Dans l'armée d'Arthur:

Obrict, roi de Norvège,
Aschill, roi de Dacie,
Cador Limenic,
Cassibelan.

Le départ d'Arthur pour l'île d'Avalon

Historia regum Britanniae, 178, 56-60.

Quant à l'illustre et glorieux roi Arthur, il fut blessé à mort et, transporté de là dans l'île d'Avallon pour y soigner ses blessures, il laissa la couronne de Bretagne à son parent, Cador, duc de Cornouailles, l'an de l'Incarnation du Seigneur 542.

Et sur l'un des manuscrits: *Que son âme repose en paix!*

Un roi Arthur historique ? ou bien mythologique ?

Question éternelle depuis bientôt 900 ans et que renouvellent encore de récents ouvrages, parfois très polémiques. Certains auteurs ont tenu pour le chef de guerre bien inséré dans la lutte des Bretons contre les Saxons, d'autres lui ont préféré le demi-dieu parti dans l'Autre Monde et qui ne manquera pas de revenir un jour.

La première remarque qu'il convient de faire, à la lecture de Geoffroy de Monmouth, c'est que le texte de l'*Historia regum Britanniae* nous est présenté comme la traduction latine d'un ouvrage en langue bretonne, dont les origines ne nous sont pas autrement précisées, mais dont le caractère est foncièrement historique. Il ne s'agit bien ni d'un recueil de légendes, ou comme l'on disait à cette époque, de fables, ni d'une composition littéraire sur des thèmes connus. Comme l'*Historia britonum* de Nennius, le présent ouvrage est constitué par un récit, articulé à la manière d'une suite dynastique, de faits authentiques et de personnages réels.

Il s'agit donc bien, pour la partie qui nous concerne, de l'histoire du roi Arthur, tenu dès l'abord pour le plus grand des chefs bretons et situé dans la première moitié du VI^e siècle de notre ère, puisqu'il disparaît l'an de l'Incarnation du Seigneur 542. Il est le fils adultérin du précédent monarque Uter Pendragon et de la duchesse de Cornouailles Ingerna.

Le personnage n'est cependant pas dénué d'un certain aspect mythologique. En trois endroits que nous pouvons aisément préciser, la « fable » surgit dans le tissu des faits d'histoire : au début, au milieu et à la fin. La conception du héros se fait dans des conditions qui rappellent plus l'enchantement celtique et les mutations de formes dont nos contes sont pleins, qu'une banale scène d'adultère. Au chapitre 137, le roi Uter, grâce aux charmes de Merlin, qui apparaît ici comme un magicien de haut vol, expert dans le maniement des *médicaments* (*medicaminibus*) – on croirait lire le mot breton *louzou* –, se voit donner l'apparence de Gurloes, mari d'Ingerna. Il pourra ainsi pénétrer dans la citadelle de Tintagol et dans le lit de la duchesse. Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'affaire n'est pas d'une rationalité, donc d'une historicité très rigoureuse.

Au chapitre 165, Arthur devenu roi et parti en guerre contre l'empereur de Rome, se rend dès son débarquement sur le continent au Mont-Saint-Michel pour y combattre un affreux géant, violeur de femmes et massacreur d'hommes. A cette occasion notre auteur évoquera un précédent combat d'Arthur contre

un autre personnage du même acabit qui se faisait un manteau des barbes de rois qu'il avait vaincus. Ce double récit s'insère dans la suite des événements d'allure historique, sans raison et sans justification. Il revêt à l'évidence un caractère archaïque, très différent du style de cette Guerre des Gaules, imitée, elle, de César.

Les dieux meurent... et ressuscitent

Enfin la disparition du héros, à la fin du chapitre 177, relève aussi, quoique bien subtilement, de l'univers du mythe. Curieusement, la mention de l'Autre monde celtique se glisse ici, dans sa brièveté, au cœur d'une phrase qui commence et finit par un exposé rationnel des faits. Parlant de l'issue de la bataille du Kamblan, Geoffroy conclut imperturbablement : *Quant à l'illustre et glorieux roi Arthur, il fut blessé à mort et, transporté de là dans l'île d'Avallon pour y soigner ses blessures, il laissa la couronne de Bretagne à son parent, Cador, duc de Cornouailles, l'an de l'Incarnation du Seigneur 542*. On admirera l'effet de style qui permet à l'auteur de dire à la fois que les blessures sont mortelles, *letaliter vulneratus est*, et qu'elles seront soignées dans l'île d'Avallon, *ad sananda vulnera sua in insulam Avallonis*.

L'aspect légendaire est, on le voit, très limité dans Geoffroy. On peut même se demander quelle fut son intention en rapportant un texte comme celui des géants, qui n'apporte rien d'autre au récit que de nous faire soupçonner un substrat mythologique non annoncé. Quant à la pirouette finale, elle peut s'expliquer par la volonté de ne pas omettre une donnée aussi importante que l'*Arthur n'est pas mort* d'une tradition bien ancrée, tout en préservant l'attitude de stricte historicité que l'auteur se donne par ailleurs. Evidemment la phrase : *Quant à l'illustre et glorieux roi Arthur, il fut blessé à mort et il laissa la couronne de Bretagne à son parent, Cador, duc de Cornouailles, l'an de l'Incarnation du Seigneur 542*, se serait suffi à elle-même, mais on peut supposer, si l'on en croit les véhémentes déclarations postérieures à Geoffroy, que l'omission ainsi réalisée eut été intolérable aux Bretons, donc que la croyance en la survie éternelle d'Arthur était déjà une évidence en 1138.

Notre historien d'ailleurs, malgré les allures qu'il se donne dans l'*Historia*, était largement disposé pour le surnaturel. Sa *Vita Merlini* en témoigne, amas de prophéties, de symboles d'où émerge l'étonnante figure du prophète Merlin, celui-là même que nous avons vu prêter sa complicité magique au roi Uter. Il semble que l'on ait affaire à une forme d'évhémérisme qui, comme cela arrive assez souvent, ne va pas jusqu'au bout de son propos : les dieux devenus hommes

laissent, ici et là, des bribes de leur état antérieur, souvenirs qui permettent de rétablir le statu quo ante.

D'autant plus que la cause de cet évhémérisme nous est bien connue. Il s'agit de conserver la figure d'Arthur et des autres personnages divins de la tradition bretonne, mais sans provoquer l'excommunication majeure que pourrait lancer l'autorité ecclésiastique contre ces visages du paganisme. Geoffroy, comme Gauthier d'Oxford, est lui-même un clerc, et ces chrétiens tonsurés du XII^e siècle seraient les premiers à tomber sous le tranchet conciliaire, s'ils s'avisait de parler des dieux de naguère. La prudence exige la bénédiction du saint archevêque Dubricius et celle-ci ne sera donnée que si les héros ne se prétendent pas plus que de simples hommes, soumis aux lois et règlements du pouvoir spirituel catholique.

Pouvons-nous aller jusqu'à dire que Geoffroy — et Gauthier — furent parfaitement conscients de ce qu'ils faisaient, comme ce prêtre païen de notre Menez-Hom qui enterra sur les flancs de la montagne la statue de sa déesse, dans l'espoir, qui se réalisa, qu'on viendrait l'y chercher un jour ? Serions-nous en somme en présence de ce *linceul de pourpre où dorment les dieux morts* comme le disait, sept siècles plus tard, le breton Renan qui n'était, au vrai, pas si sûr que cela que les dieux mourussent définitivement ?

La question est sans réponse certaine. Mais je me demande bien si ce tout petit membre de phrase : *il fut blessé à mort et, transporté de là dans l'île d'Avallon pour y soigner ses blessures...* n'est pas un clin d'œil de l'auteur aux lecteurs qui ne lisent pas trop vite. Vous m'avez compris..., semble-t-il nous dire, vous savez bien, vous, que le roi Arthur n'est pas mort, mais chut ! Ne le dites pas trop fort ! Et si la fantastique conception d'Arthur est affirmée d'emblée, c'est peut-être pour nous dire tout de suite que nous sommes beaucoup plus que nous pourrions le penser dans le domaine du merveilleux celtique, c'est-à-dire parmi les divinités de Celtie.

Histoire peut-être, mais histoire trafiquée

Mais il nous faut aller plus avant dans l'analyse d'un texte qui, dès à présent, nous montre une certaine hétérogénéité. Outre ce que nous venons de distinguer, si nous considérons maintenant le texte d'aspect proprement historique, il nous faut faire la part de deux styles différents. La première partie du règne d'Arthur qui va de sa reconnaissance comme roi à la veille de son couronnement (chapitres 138 à 155) revêt un caractère de chronique assez sèchement rédigée et ne donnant que l'essentiel des faits. C'est ainsi que nous prenons connaissance de la guerre contre les Saxons, jusqu'à leur expulsion, puis de la lutte contre l'in-

vasion des Scots, des Pictes et des Irlandais jusqu'à leur soumission au pouvoir breton, enfin à l'adjonction au monde des îles celtiques de pays circumvoisins comme le Danemark, la Norvège, l'Islande, et le nord de la Gaule.

Mais, à partir de là, le ton change. Nous entrons avec le chapitre 156 dans une description détaillée des fêtes du couronnement et un luxe de détails concernant tant les lieux et le déroulement des festivités que les participants. Des listes de noms nous désignent, sans en omettre aucun, les vassaux du roi invités sur les bords de la Wysc. Nous visitons la ville de Caerleon, ses églises, ses quais, les rives du fleuve. Nous suivons le cortège, nous apprenons presque l'horaire des messes, on nous décrit les jeux. Et quand s'annonce, avec le chapitre 158, la seconde Guerre des Gaules, nous n'ignorons rien des discours prononcés par les plénipotentiaires romains ou par les chefs bretons, qui remplissent les pages à suivre.

De même après le débarquement qui s'ensuit, des troupes insulaires sur le continent, nous saurons tout, dans les chapitres 163 à 176, de la direction suivie par les armées, du voisinage de Langres, de l'embuscade près de Paris, de la marche sur Autun, de la disposition et du nombre des forces en présence, des principes de l'art militaire des deux nations et jusqu'à la localisation précise de bataille du val de Sesia. L'imitation du *de bello Gallico* est manifeste.

Chose curieuse, et qui souligne assez vivement ce que nous venons de dire, le début du chapitre 177, qui suit le retour précipité d'Arthur dans l'île de Bretagne, est marqué par une reprise en mains par l'auteur de son sujet. Certes l'histoire des trahisons de Modred et de Guenièvre ne lui plait guère à conter, et il s'excuse presque d'avoir à le faire, mais il éprouve en outre le besoin de nous rappeler que la matière dont il va traiter lui vient du petit livre en langue bretonne dont il nous a parlé précédemment et des propos de l'historien remarquable qu'est Gauthier d'Oxford. L'on croirait qu'il veut séparer ce qu'il vient de nous dire sur la Guerre des Gaules de ce qu'il va nous raconter sur les querelles intestines des Bretons, comme si dans ce second domaine, il suivait ses sources habituelles, alors que précédemment il y avait renoncé.

On pourrait dire en somme qu'il y a trois niveaux de récit. Le premier serait constitué par la tradition légendaire concernant la conception d'Arthur, le combat contre les géants, la disparition en Avallon. Le deuxième correspondrait aux chapitres de chronique, relatant dans un ordre temporel et dans un style concis les principaux événements du règne. Le troisième relèverait du récit littéraire où, au minimum, l'enjolivement est indéniable. Autrement dit si l'histoire, à près de six cents ans de distance, peut s'accommoder des strictes données fournies par une liste d'événements et un minimum de détails, en revanche elle ne saurait

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

suivre dans ses fioritures les prétendus compte-rendus « comme si vous y étiez » qui anticipent sur la plus moderne manière journalistique.

VI LES HÉROS DE GEOFFROY

29 DU BEAU-PÈRE ET DU PÈRE DU ROI ARTHUR

Le mari de la mère d'Arthur: Gurloes

L'existence du mari d'Igerne, ou Ingerna, qui devait devenir la mère du roi Arthur, est mentionnée pour la première fois dans le texte de l'*Historia Regum Britanniae*. Il y est appelé Gorlois par Geoffroy de Monmouth qui raconte son différend avec Uter Pendragon, la tromperie dont il est victime et sa mort.

Le nom porté par ce duc de Cornouaille, *dux Cornubiae*, était à l'époque bien connu en Armorique, puisque l'abbé de Sainte-Croix de Quimperlé s'appelait en 1037 Gurloës (*Abbatis Gurloësi*, mentionné en 1031, sous la forme Gouloesius (*Gouloesii*). En 1069, la donation d'un village en Plouhinec par Hoël, fils d'Alain, comte de Cornouaille, a pour témoin un certain Gurloës.

L'évolution linguistique en a fait Urlou en breton moderne. On montre encore à Quimperlé le tombeau de *Sant Urlou*, grand guérisseur de la goutte.

Il existe, à proximité de la source du Gwayen, sur la voie antique, chemin de crête et route moderne, qui va de Quimper à Douarnenez, une commune appelée Gourlizon dont nous possédons l'état dès 1029 sous la forme Guorleison. Le terme s'appliquerait fort bien à un territoire relevant de Gurloes ou Gorlois, et cela d'autant plus qu'un village y est aujourd'hui désigné comme Kerloes. Déformation de Gurloes pour l'adapter au système des *Ker*, villages installés depuis le XI^e siècle en Bretagne, ou abréviation d'un Ker-Urloes? Il n'importe guère, si ce n'est qu'il nous semble voir là une implantation géographique de notre duc de Cornouaille.

Sur le territoire, l'on découvre plusieurs sites intéressant notre propos : outre le village de Kerloes, les restes d'un enclos fortifié, son fossé-rempart, Clundoc'h ; le manoir de Mesqueon ; et le hameau de Creiz ar bed, rien moins que... le centre du monde !

L'importance militaire d'un château en ce lieu tient à sa position à l'entrée du Cap-Sizun. Ce promontoire que la mer entoure sauf à l'ouest, que le cours du Gwayen barre de surcroît au sud, n'est ouvert à une libre communication que par l'itinéraire antique qui se détache de la voie de Quimper à Douarnenez, en

un carrefour situé précisément en Gourlizon, d'où il s'avance vers l'extrémité du continent. La place commande, entre Douarnenez et Ploneïs, ce point de passage obligé.

La situation stratégique de Gourlizon, au regard des cheminements antiques est par ailleurs remarquable. La limite de l'actuelle commune s'appuie au nord-est sur le chemin de crête qui conduit depuis des millénaires sans doute de Quimper à Douarnenez. Le territoire est traversé au lieu dit le Fort, par la route de Quimper à Pouldergat, en situation élevée elle aussi, et qui se détache de la précédente peu auparavant. Or ce cheminement, qui avoisine ensuite les fossés de Clundoc'h, est le reste de la voie stratégique centrale du Cap-Sizun. Après Pouldergat, elle passe à Confort, dont le nom viendrait du latin, et non du celtique, Confurtium, le Marché, puis elle gagnait par le nord de Pont-Croix, le croisement des Quatre-Vents, au nom encore d'origine latine, en Esquibien, enfin elle suit encore son tracé par Goulien, Cleden et Lescleden, au panorama somptueux, jusqu'au Loc'h de Lawal et le centre de la Baie des Trépassés.

Le site de Gourlizon commande donc à la fois le passage vers Douarnenez, la direction du Cap-Sizun jusqu'à ses extrémités et la bifurcation des deux. Le bourg s'élève sur un mamelon, protégé par des vallées sur quatre côtés, à 120 m d'altitude, à 30 m il est vrai au-dessous des chemins qui dépendent de lui, mais dans une excellente position défensive.

Une troisième route, l'actuelle D784, celle qui atteignait dès l'Antiquité, par la Trinité de Plozevet, la côte basse de la baie d'Audierne au point remarquable de Pors Poulhan, et la rive droite du Gwayen à son embouchure, en face d'Audierne, traverse la commune de Plogastel Saint-Germain, voisine au sud de Gourlizon et dont le nom nous permet d'assurer qu'un autre Kastel se trouvait là, précisément pour surveiller le trafic et ravitailler les troupes.

C'est là, pour un duc de *Cornouaille(s)*, une remarquable situation. Ajoutez à cela la possibilité d'une descente et d'une remontée de la rivière par des barques, l'issue de cette voie d'eau aux quais d'un port antique, le Vindana Limen de Ptolémée, le dernier avant le Raz de Sein, Audierne, qu'on dit en breton, du nom du petit fleuve, à moins que ce ne soit l'inverse, Gwayen. Gourlizon, établi sur la rive droite, se trouve à proximité de la source de ce cours d'eau, laquelle se trouve dans la commune voisine, à Pengoayen en Ploneïs.

Gourlizon est situé à une douzaine de kilomètres de Quimper et cette ville, où se trouve l'église cathédrale du diocèse, fut aussi la cité principale du roi Gradlon Meur et donc, après la disparition légendaire de la Ville d'Is, la capitale de la Cornouaille. Il semble bien que nous soyons ici sur un point central entre les

deux baies d'Audierne et de Douarnenez, à peu de distance de la ville de Quimper et à l'entrée du Cap-Sizun.

Le père d'Arthur: Utherpendragon

Nennius ne connaît pas les parents d'Arthur, les autres textes antérieurs à 1138 non plus, sauf la deuxième Généalogie Galloise, sans doute apocryphe et difficile à dater, où le père du roi est appelé *Pezr map Cincar*.

Pour Geoffroy, lui, il ne semble y avoir aucun problème à ce sujet, bien que la naissance ait été quelque peu mystérieuse : Arthur est le produit d'un adultère camouflé, réalisé entre le roi des Bretons Utherpendragon et la duchesse de Cornouailles Ingerna, par le pouvoir de Merlin qui avait donné au futur père l'aspect physique du duc Gurloes.

Le résultat, si l'on veut bien y songer, ne manque pas d'étrangeté : Arthur en somme aurait deux pères, l'un qui lui aurait donné son apparence aux yeux de ses contemporains, l'autre sa conscience et son lignage. Il accomplirait en lui une Triade chère aux Celtes, celle de la femme et de ses deux amants.

Le personnage d'Utherpendragon apparaît au chapitre 94 de l'*Historia Regum Britanniae*. À la mort du roi Constantin, les nobles se partagent sur le successeur à lui donner. Les deux principaux candidats sont Aurelius Ambrosius et Utherpendragon. La plupart des manuscrits écrivent ici *-th-*, seul celui de Berne 568 omet le *-h-* et écrit Uterpendragon. La première forme l'emporte en tout cas de beaucoup dans les divers lieux où le terme est mentionné.

Les trois dernières syllabes, pour un bretonnant, se détachent nettement des autres. Pendragon signifie en effet la Tête de Dragon, ou plus simplement le Dragon. *Penn-*, *la tête de...* est une manière en breton de désigner un seul animal d'une espèce, comme l'expression française : une tête de bétail.

Le mot dragon existe non seulement en latin et en grec, mais dans toutes les langues celtiques. Il revêt en outre, dans le monde entier, un caractère mythologique indéniable. On peut le rapprocher d'autres figurations du serpent dans la Légende, et en particulier de sa forme féminine, la Serpente ou la Vouivre. Ingerna, épouse du Dragon, ne serait-elle pas de cette espèce ? Et d'autres femmes encore, Guenièvre peut-être, et Morgane ?

Le nom est inconnu par ailleurs comme anthroponyme, de toutes les traditions celtiques et l'on n'a guère trouvé pour lui accorder un sens que le gallois moderne *uthr*, qui signifie horrible. Pourquoi pas ? Sera-ce une raison supplémentaire de camoufler le galat pour le faire entrer dans le lit d'Ingerna ? Mais si celle-ci est de la même race, l'argument tomberait.

En outre, étant donné l'aspect habituel reconnu aux dragons, il s'agit là d'un pléonasme et l'on ne saisit pas bien la raison de cet emploi exceptionnel que ce soit d'un adjectif isolé comme prénom, Uther Pendragon, ou d'un anthroponyme à trois volets, Uther Pen Dragon.

Il semble bien s'en être aperçu, l'inconnu qui, au XIII^e siècle, inscrivit en marge d'un manuscrit du pseudo-Nennius, le Ms Cambridge Corpus Christi 139, la mention latine suivante à propos d'Arthur: *mab uter britannice, filius horribilis latine...* « mab uter, en breton c'est un *filius horribilis* en latin... », un fils horrible en français. L'annotateur a d'évidence lu Geoffroy et il n'a pas compris cet Uter que l'auteur donnait comme père au roi Arthur: ce n'est pas un nom d'homme, voyons, c'est idiot.

Alors, en face du texte de Nennius, il a mis son avis sur la question, à savoir qu'Arthur n'est pas le fils d'un certain Uter et que Geoffroy, qui a trouvé cela on ne sait où, a confondu les termes parce que mab uter, cela veut dire en réalité fils horrible et non pas fils d'Uter. Et il continue: *...quoniam a pueritia sua crudelis fuit*, « parce que depuis son enfance il fut cruel »; il s'agit donc bien d'un surnom et non pas d'un patronyme.

L'on est depuis longtemps conscient de ces difficultés et le nom d'Uter n'a pas manqué de susciter des discussions. On pourrait évoquer ici la famille indo-européenne qui, du sanscrit *udara*, va au grec *outhar*, au latin *uter* et *uterus*, au français *outre*, bien qu'elle semble dédaignée par les langues tant celtiques que germaniques. Outhar est une mamelle ou un sein, udara un ventre, un organe creux comme un estomac ou une matrice, très voisin de l'utérus... Quant à uter c'est l'origine, dit-on, de notre outre. Le symbolisme est nettement féminin, mais on pourrait rapprocher ces vases de ces urnes que tiennent, dans la statuaire les dieux, même masculins, des rivières, et suggérer que notre Dragon soit précisément l'un d'eux, comme il convient à un serpent.

Où l'on reparle de pierre qui serait fils de Pierre...

L'on sait en effet que dans l'hydronymie de langue celtique, en Gaule notamment, les cours d'eau en *-on*, comme le Beuvron ou le Nançon rivalisent avec ceux en *-one*, tels la Chalaronne ou la Boutonne. L'ambiguïté symbolique de l'eau à l'égard du sexe y trouve ici sa part et justifierait qu'une divinité majeure de l'Eau, bien que masculine, pût porter une urne... et une outre en forme d'uterus.

Ces considérations toutefois, qui ne manque pas d'un intérêt général, méritent cependant, dans le cas précis qui nous occupe, d'être remises en cause.

Edmond Faral, en effet, pensait résoudre la question posée par le nom même d'Uther, en attribuant son invention à Geoffroy, le premier et le seul au fond, en dehors de ceux qui ont copié le vocable dans l'*Historia Regum Britannia*, à l'avoir utilisé.

Nous avons vu en effet, en étudiant les termes extraits des ouvrages gallois antérieurs au projet de l'auteur, et introduits par lui dans son oeuvre, que volontairement ou non, il estropiait certains termes. Ainsi Kimbelin map Trunat pour Cinbelin map Teuhant : sur un manuscrit, il est permis de prendre un e pour un r et un h pour un n. Ainsi Gorbonian map Goit pour Gorboniaun map Coyl : le G et le C se ressemblent, le i est interchangeable avec le y et, si l'on omet la barre transversale, on fait d'un t un l. Quant à transformer l'arrière-petit-fils de Cloten, Regin, en un Regin fils de Claud, il faut voir là soit la négligence, soit la volonté délibérée de qui ne se soucie pas d'authenticité puisque précisément il crée de l'inauthentique. Autrement dit, en bon romancier qu'il est – et en mauvais historien – il entoure la désignation de ses personnages d'un flou suffisant pour tromper les recherches, tout en en suscitant l'intérêt.

Or donc, tenant compte de ce procédé de Geoffroy, Edmond Faral s'est efforcé de montrer qu'Uther n'était qu'une mauvaise copie du Petr de la Généalogie Galloise II : *Il est permis de supposer, écrit-il, que le nom d'Uter, est provenu initialement d'une mauvaise lecture, paléographiquement très explicable, de la leçon Petr.* Et, en note, il précise sa pensée : *Je pense que Geoffroy a trouvé dans le manuscrit qu'il utilisait le nom de Petr écrit avec un P dont la boucle, mal fermée par le haut, descendait jusqu'au pied de la haste et qui présentait ainsi beaucoup de ressemblance avec un u initial à base aigüe. lisant Uetr, forme de mot insolite, il a corrigé en uter, par analogie avec les noms Stater et Pincr Messer de la même liste généalogique. Les exemples de confusion de ce genre, rares pour les noms communs, où le sens guide le transcritteur, sont plus naturels quand il s'agit de noms propres.*

Nous avons, à propos de la deuxième généalogie qui figure dans le manuscrit harléien, montré combien le nom de Petr, attribué au père d'Arthur et devenu ensuite Pezr, nous rapprochait d'une localisation armoricaine, la région de Lannion, où, à peu de kilomètres de Kerduel, la commune de Ploubezre (ou Plou-Pezr) possédait un bois dit d'Arthur, Koat Arzhur, et comment Petrus, forme latine originelle du breton Petr et du français Pierre, nous ramenait au Rocher, Art, qu'est pour nous le roi des Bretons.

La pierre d'ailleurs n'est symboliquement pas éloignée du tout du Dragon et nous retrouvons par un autre cheminement le recours au dieu de la rivière que nous évoquions tout à l'heure. Qu'on songe à l'escarboucle de la Vouivre, diamant qui orne le front de la Serpente des eaux souterraines, aussi bien qu'au

rocher d'où jaillit la source, et à ces préhistoriques intrications de l'ophidé et du mégalithe, qu'il s'agisse des serpents gravés sur la portion intra-tumulaire du menhir du Manio ou sur les orthostats du cairn de Gavrinis, ou bien encore des sinuosités voulues de certains couloirs dolméniques et des grands alignements eux-même comme ceux du Menec. Autant de faits qui donnèrent naissance à la fameuse hypothèse du Dracontium, du Temple du Dragon, imaginée par Maudet de Penhouët au XIX^e siècle, avec sans doute moins de fantaisie débridée qu'on n'a voulu lui en donner.

La solution proposée par Edmond Faral a donc notre faveur et nous verrions avec plaisir l'insolite Uter ramené à ce qu'il est, une graphie désordonnée du vrai nom de Petr.

A Lomikel an Traezh ou, comme on dit en français Saint-Michel-en-Grève, non loin de Ploubezre, la légende nous dit que le roi Arthur combattit et, bien sûr, aidé d'Efflam, vainquit le Dragon. Sans doute lui coupa-t-il la tête, comme il est d'usage dans ce cas, ne sera-ce que pour en ôter la pierre de pouvoir qui s'y trouve contenue.

Mais le monstre abattu n'était-il pas le Pendragon? Et ne sommes-nous pas ramenés ici à ce Meurtre du Père, qu'ont raconté les mythologies bien avant que d'être découvert par la cure des psychanalystes? Les dieux eux-mêmes ne parviennent au pouvoir suprême qu'en ôtant de son trône celui qui les a engendrés.

Ainsi de la vieille histoire que l'on racontait en Crète il y a plusieurs millénaires et autour de laquelle dansaient les Courètes, ainsi de Cronos donc qui dévorait ses enfants jusqu'au jour où son épouse Rhæa lui fit avaler en lieu et place de son nouveau-né une pierre enveloppée de langes, ainsi du jour où l'enfant Zeus devenu grand fit vomir à son père le caillou qu'on lui avait substitué, terrassant ainsi, pour prendre sa place, le vieux dieu de l'Olympe.

Et savez-vous ce que devint la vomissure de Cronos. *Zeus*, nous dit Hésiode, *la fixa sur la terre dans la divine Pytho, au pied du Parnasse, pour être un jour, aux yeux des mortels, le monument de ces merveilles.* Autrement dit, il la planta à Delphes, dans le nombril du monde grec, et en fit le premier menhir de ce pays.

Qui était Uter Pendragon?

Quel être se cache donc derrière ces mots, que ce soit Uter ou Per, masqués en dragon? Qu'est-ce qu'un dragon?

Cet animal, dit fabuleux pour n'être vu qu'en rêve, possède néanmoins une réalité universelle. Ses cousins de Chine sont aussi connus que les spécimens

d'Europe ; C'est une sorte de serpent énorme, qui crache le feu et empuantit l'air de son haleine. Il est terriblement dangereux, se nourrit généralement de chair humaine, tout comme les Ogres et se laisse difficilement vaincre si ce n'est par des héros prédestinés, Tristan par exemple.

En Bretagne, de nos jours, on dit que ce bestiau a disparu, sensiblement depuis l'arrivée de moines chrétiens dans la péninsule, voici un millénaire et demi. Les saints sont souvent réputés l'avoir débusqué, avec ou sans le secours d'un chevalier, car c'est plutôt eux qui aident le guerrier que l'inverse, et l'avoir conduit comme un chien en laisse au bout de leur étole, jusqu'au gouffre qui les a engloutis et qu'on dénomme volontiers Toul ar Sarpant, le trou du serpent.

Saint Pol de Léon agit de cette manière, accompagnant le chevalier Nuz de Kergournadec'h, Saint Neventer emmena le dragon d'Elorn jusqu'à Poulbeunzual en Brignogan, saint Armel emmena celui de sa contrée se noyer dans la Seiche.

Le dragon rouge flotte toujours dans les plis du drapeau du Pays de Galles, en souvenir précisément de Geoffroy de Monmouth qui nous compte le combat des deux dragons auquel Merlin mit fin : l'un des deux au moins était bénéfique et les gallois assument bien son image.

Il en est un, et ce n'est pas le moins intéressant, car c'est le mieux camouflé, qui hantait jadis les abords du Yun Elez, près de la cascade de Saint-Herbot en Plonevez du Faou. On le dit mort, noyé dans le Grand Marais, et enseveli sous les rochers de Be Gewr, la Tombe du Géant. De fait, on disait de lui qu'il était géant, mais lorsqu'on parle de son enterrement, on dit qu'il fut replié neuf fois sur lui-même, ce qui fait penser à la souplesse d'échine d'un serpent. D'ailleurs saint Herbot, tenu pour son vainqueur, ne serait peut-être pas tellement différent de lui : ce nom ne viendrait-il pas d'un celtique *Sarpatos?

Si le Gewr, le lanceur de cailloux de Huelgoat, le créateur du Chaos, est bien un dragon, notre Uter Pendragon va se faufiler sur ses traces et bientôt prendre son visage. Pendragon serait ainsi le Grand géant des Pierres.

30 LES INVITÉS DU COURONNEMENT

L'impressionnante liste d'invités au couronnement de Caerleon ne peut manquer d'être d'emblée suspecte. Il semble s'agir d'une construction d'apparence savante, en réalité une création de toutes pièces, ou peut-être un assemblage d'éléments divers, individuellement authentiques. Il importe donc et avant tout d'examiner ce catalogue. L'examen minutieux des noms qui y figurent, donnent quelques résultats surprenants.

Les rois

Les six rois de « pays celtiques » sont :

1 – Angusel l'Écossais

Le personnage ne figure ni dans les Généalogies ni dans les Annales. Mais il s'agit d'un nom d'homme écossais très connu depuis longtemps, Angus, gaél. *Aonghais*. Le Clan Aonghais s'appelle aussi Macinnes, comme l'indique Robert Bain, qui précise à ce sujet :

Le territoire le plus anciennement connu des Macinnes était Morven et l'on dit qu'ils ont formé une partie des Siol Gillebride, tenus pour les autochtones de Morven et d'Ardnamurchan. Ils auraient assuré la défense du château de Kinlochaline. Hugh Macdonald, l'historien de Sleat au XVII^e siècle, parle de Morven au XII^e siècle et affirme que « les principaux noms du pays étaient MacInnes et MacGillivray, qui sont les mêmes que les MacInnes.

2 – Urian de Muref

Dans l'Histoire des rois de Bretagne, Urianus, ne joue pratiquement aucun rôle. Il apparaît comme l'un des constituants de la Triade des rois frères Loth-Urien-Angusel, puis comme l'un des invités du Couronnement, enfin comme le père d'Iwenus.

Urien, frère de Lot, père d'Iwen, oncle de Walvan et de ses frères, règne ici sur le pays de Muref. Nous retrouverons dans les romans bretons de langue romane, un Urien, frère de Lot, père des deux Yvain, roi de Garlot et cousin de Baudemagus de Gorre. Il sera mentionné surtout comme le père d'Yvain, dans le Haut Livre du Graal et dans Hunbaut. Il sera appelé Urien de Garlot dans le Merlin où il est l'époux de Morgane.

C'est, déjà au XII^e siècle, une forme récente du vieux nom d'Urbgen. Il pourrait signifier « de famille d'héritiers » : Urb est donné en effet par Léon Fleuriot, dans son Dictionnaire, avec le sens d'héritier. Il ne semble pas toutefois que Geoffroy de Monmouth ait été au courant d'une évolution linguistique que les études contemporaines nous ont fait connaître, mais qui n'était guère évidente aux yeux d'autrefois. Aussi mentionne-t-il plus loin un Urbgen de Badon, qui marque la subsistance de cette forme, à côté de la plus récente.

Le vocable se trouve bien mentionné dans les textes gallois antérieurs à 1136. Ainsi la Généalogie VIII remonte à partir d'Urbgen map Cinmarc sur cinq gé-

néérations. Les Annales notent en 626 la mort de Run fils d'Urbgen. Quant aux autres textes de Nennius, ils connaissent trois Urbgen – écrit aussi Urbacen, Urbagen, Urbeghen – l'un, prince de Rheged, l'autre, père de l'auteur de l'*Historia Britonum* ; le troisième, père de Rum, missionnaire de la Northumbrie. Aucun de ces personnages n'est en relation avec Arthur antérieurement à Geoffroy, et il n'y pas de trace d'un prince de Muref de ce nom.

Ce pays même n'est pas parfaitement identifié. On veut d'ordinaire y voir la province écossaise de Moray, en latin Moravia, qui a laissé son nom au puissant clan de Murray ainsi qu'au Moray Firth, où le Canal Calédonien, lui-même déversoir du Loch Ness, se jette à Inverness. Le clan de Murray est installé un peu plus au nord entre le Strath of Kildonan et le Dornoch Firth, à peu de distance du mont Morven. Et il existe une autre fraction des Murray, du côté de Perth, plus au sud.

Notons en passant qu'un nom analogue n'est pas absent de la péninsule armoricaine. Tremorel, près de Merdrignac, s'appelait Tremoray en 1026 et par la suite jusqu'au XVI^e siècle au moins. En gallo, on dit toujours Tremorè.

Quant à Urien, le nom était d'un usage ancien en Bretagne Armoricaïne dès l'Emigration. Il y est toujours porté comme nom de famille. A l'heure où j'écris ces lignes, je viens d'acheter une radio pour ma voiture et de commander une antenne de télévision à mon fournisseur en matériel de ce genre, Gildas Urien, installé sur la place principale de Pleyben, à deux pas du célèbre calvaire. Il m'a confirmé que sa famille est issue de la région de Saint-Pol-de-Léon, Mespaul et Guiclan, où elle est encore implantée.

Certes, l'on pourrait penser qu'un tel patronyme, qui n'est autrement attesté qu'à partir de 1663, n'a fait que copier les romans du moyen âge. Il n'en est rien, puisque nous le rencontrons accolé au mot Lann qui désigne des fondations ecclésiastiques du V^e siècle. Il existe ainsi trois Lannurien dans le Finistère, à Coray en Cornouaille, à Plouescat et à Plougourvest en Léon. Il y a également, moins symptomatiques d'antiquité, un Creac'hurien à Plestin et un Creac'hлага-durien dont nous reparlerons à propos du château de Kerduel. Le Cartulaire de Redon mentionne un Urien en 874 et en 876.

Le 3 décembre de l'an 869, la princesse Roiantdrech, de sang royal, se trouvait à Beignon, à la lisière de la forêt de Brocéliande, aux fins de faire rédiger, en présence de témoins, l'acte par lequel, à la suite de la mort de son fils Ewen, elle adoptait le roi Salomon. Le clerc remplit son office et pour être complet, il inséra à la suite la généalogie de Roiantdrech. Son père s'appelait Lowenan et était lui-même le fils de Judual, fils d'Argant, fils de Custentin, fils de Judon, fils d'Urbon, fils d'Urbien, fils de Jedecael.

On aura remarqué l'ancêtre, à la septième génération, Urbien : c'est là une forme ancienne d'Urien. Il est intéressant d'ailleurs de voir regroupés dans la même généalogie les noms d'Urien et d'Ewen. Nous ne sommes pas éloignés d'Urian, père d'Iwen, dans Geoffroy.

3 – Ivanus, fils d'Urien était armoricain

S'il est difficile de se prononcer sur l'origine géolinguistique du nom d'Urien, car l'évolution en gallois et en breton est identique, en revanche Iwen, son fils, porte comme anthroponyme une forme typiquement armoricaine du vieux nom d'Eugein qui a évolué en gallois vers Owein.

Marie de France, dans *L'Espurgatoire seint Patrice*, écrit au cas sujet Oweins. Mais son oeuvre n'est que la traduction du *Tractatus de Purgatorio Sancti Patricii* de l'anglais Henri de Saltrey qui l'avait composé en 1189, évidemment d'après une source insulaire.

On s'étonne cependant de trouver la forme Ywain dans le Gododin, texte gallois archaïque, si l'on en croit la date attribuée à sa composition dans le courant du VI^e siècle. Mais le plus ancien de ses manuscrits ne remonte pas au-delà de 1250, soit quatre-vingts ans après Chrétien de Troyes. On ne peut donc soutenir que les formes avec un i à l'initiale ait été connues outre-Manche avant 1170, ni que l'Ywain du grand poème gallois résulte d'une modification d'un Owein, voire d'un Eugein inscrit à cette place avant l'influence des romans bretons.

En revanche, les Annales Cambriæ et les Généalogies galloises du manuscrit harléien 3859, qui datent, rappelons-le, du milieu du X^e siècle et dont l'écriture est elle-même antérieure à Geoffroy de Monmouth, ne connaissent qu'Eugein, Ouen ou Oven et Owein.

Qu'on en juge :

- Annales Cambriæ Mss Harleian 3859, à l'année 811 : *Eugem, filius Margetiud, moritur*. Le nom est orthographié Eugein dans l'édition Loth et rapprochée par l'éditeur des formes Ywein, Owein, Owen, d'origine manifestement extérieures au manuscrit.
- Annales Cambriæ Mss Harleian 3859 à l'année 736 : *Ougen rex Pictorum obiit* (donné identiquement par Loth et par Faral). Loth précise de son fait : = Owen. On se demande si cet Ougen tout à fait exceptionnel ne serait pas une forme picte du nom.
- Généalogie galloise I : *Ouen map Iguel* (Loth), lu Oven par Faral.
- Généalogie galloise I, un peu plus loin : *Eugein map Aballac* (identique chez Loth et chez Faral).

- Généalogie galloise II : *Ouein map Elen merc Loumarch* (Loth), *Ovein map Elen merc Ioumarch* (Faral)
- Généalogie galloise II, plus loin : *Ouein map Margetiud* (Loth), *Ovein* pour Faral. Loth précise en note : « Owein ou Eugene, fils de Margetiud, meurt en 811 ».
- Généalogie galloise III : *Eugein Dantguin map Enniaun Girt*
- Généalogie galloise V : *Eugein map Dumnagual* (Loth), *Eugein map Dumnagual* (Faral). Loth indique en note : « Dumnagual (Dyvnwal) meurt en 760 (Annal. Cambr.) »
- Généalogie galloise V : *Eugein map Beli* (Loth et Faral).
- Généalogie galloise XIV : *Regin, Iudon, Ouen, tres filii Morgetiud sunt* (Loth). Faral nous donne *Ovein*.

Dans la littérature galloise subséquente, l'on rencontre quelques Ywein. En particulier, Ywein ab Uryen est cité dans la Triade 59 du Livre Rouge. C'est là l'état-civil gallois de l'Yvain de Chrétien. Un homonyme nous est présenté dans la Triade 26, comme le fils de Maxen Wledic, celui-là même qui installa les Bretons en Armorique, et peut-être est-il cité sous son nom breton armoricain. Enfin, la Triade 55 cite Degynelw, barde d'Ywein, que Joseph Loth dans son commentaire assimile à Dygynnelw, fils de Kynddelw, barde d'Owein, roi de Gwynedd de 1137 à 1169. Celui-ci semble donc être connu sous la forme exacte d'Owein. Quant aux Triades du Livre Rouge de Hergest, dont sont extraits ces anthroponymes, il faut savoir qu'elles nous sont parvenues par des manuscrits dont le plus ancien reste le Hengwrt 202 datable au plus loin du début du XIV^e siècle et qu'ils ont pu subir tous les remaniements, linguistiques et autres imaginables.

Il est donc parfaitement clair qu'il n'existe dans les écrits gallois antérieurs à 1170 d'autre forme d'Yvain que Eugene, Ouen (Oven), Ouein (Ovein), c'est-à-dire la forme première en Eu—et des formes dérivées en O-.

Par ailleurs, on trouve en Ecosse les formes Ewan, Ewen, Ewing, écrites en gaélique Eobhan et Eoghan. Le clan MacEwen est mentionné dans un manuscrit de 1450, cité par Skene, mais l'avis de Robert Baine est que *la généalogie dans le manuscrit prouve que le clan macEwen existait bien avant 1450 et qu'on les connaissait comme les MacEwans d'Otter*.

Saint Yves de Treguier n'était pas le premier

En revanche, en Bretagne armoricaine, on aboutit très tôt à des vocables avec E ou I, voire Y, à l'initiale. Ainsi Even, Yves, Iff et Yvon, Ewan et Erwan, Youenn

et Youn, parfois Yeun. Il existe même une commune du nom de Saint-Yvi, non loin de Quimper, et il n'est pas sûr que le terme n'ait pas été influencé, par le dérivé de l'*Eburos* celtique, Ivin, l'If. Il y a eu en outre, dans certains cas, comme à Lesneven, des confusions faites anciennement avec Neven.

Bien avant que le nom n'acquiert une notoriété universelle par la canonisation à Rome, en 1347, de l'official de Treguier, Yves Helouri de Kermartin, lequel devait devenir, non seulement le patron de la Bretagne armoricaine avec Sainte Anne, mais aussi le patron des avocats du monde entier – et pour cause :

Sanctus Ivo erat Brito, nous dit le proverbe,

Advocatus, sed non latro,

Res miranda populo,

Saint Yves était Breton, avocat mais non larron, ce qui provoquait l'étonnement du peuple -, ce nom donc avait déjà été reconnu par l'Eglise romaine, et cela dès le XI^e siècle, comme relevant d'une haute orthodoxie chrétienne, pour avoir été porté par l'illustre théologien Yves de Chartres, *Ivo Carnotensis*, admis lui aussi, quoique plus tard, aux bénéfices de la sainteté officielle. Fait intéressant, le dit Ivon (en latin en effet Ivo, Ivonis) n'était ni breton, ni cornique, ni gallois, mais originaire tout bonnement de Beauvais, ce qui tend à nous faire admettre la propagation du vocable en France, assez loin déjà de ses origines.

Nous avons relevé vingt-deux mentions de noms relevant de la famille sémantique d'Yves, dans les chartes antérieures à 1170 et six dans des textes postérieurs, mais se rapportant à cette période. Nous les citons dans l'ordre chronologique :

- Donation d'Erispoë, que nous avons déjà évoquée, faite vers l'an 851, en présence de nobles parmi lesquels on note la présence de Viuhomarc, d'Arthur, d'Artuiu et d'*Ewon*.
- Donation par Roiantdrec'h sous son propre sceau et sous celui d'*Ewen*, son fils (Cartulaire de Redon).
- Adoption du Roi Salomon par Roiantdreh, fille de Lowenan, la même que ci-dessus, après la mort de son propre fils *Ewen* (Cartulaire de Redon). Il y avait là un témoin du nom d'Urbien, dont nous ignorons les liens de parenté éventuels avec les protagonistes de l'affaire. L'un des ancêtres de Roiantdreh, d'après la généalogie annexée à l'acte, s'appellait également Urbien et était fils de Jedecael. Le nom d'Urbien vient d'Urbgen et donnera plus tard Urien. Ewen se trouve rattaché par l'adoption à la descendance d'un roi Urien.
- Acte d'environ 888. Parmi les témoins nobles figure Salomon fils d'Even.
- Ewen, neveu du roi Alain (Cartulaire de Redon).

- Evennus fils de Derian, se rencontre dans un acte de 1021 où figure également le premier Guyomarch de Léon.
- Evenus dans un acte de 1027 du Cartulaire de Redon, avec Evenus Linzoël, frère du comte Alain Canhiart.
- Ewen de Brueria : sceau sur la fondation du Prieuré du Pellerin, membre de Marmoutiers (Titre de Marmoutiers).
- Le sceau d'Evan est apposé sur une donation faite à Nantes sous le règne du roi Henri d'Angleterre. On la trouve dans le Cartulaire de St Serge d'Angers. XI^e siècle.
- *Ivo filius Urvodii*. Deux titres de Marmoutiers le mentionnent vers 1050. C'est la première trace de la forme Yvon, en latin Ivo, génitif Ivonis. C'est à peu près la date de la naissance d'Yves de Chartres.
- *Evanus* est témoin d'une donation en 1066 (corrigé de 1058 par Dom Morice), de la duchesse Berthe à l'église St Pierre de Rennes (Archives de l'Eglise de Rennes).
- *Even Rex* dans les Preuves de Dom Morice, colonne 409 ; *Evenus*, 410 ; *Ivo Paganus*, 413.
- *Evanus de Mara* dans un titre de Marmoutiers vers 1066.
- Even mab Edern.
- *Evanus filius Hamonis*, témoin à la fondation de St Florent sous Dol, figure de ce fait dans le Cartulaire de St Florent, vers 1069.
- Autre titre du même cartulaire à la même date : *Hamo filius Eveni*, et *Stephano filio Ivonis*.
- Le prêtre Evan, *Evanus presbyter*, est témoin d'une donation vers 1070 (titre de Marmoutiers).
- Toujours dans un titre de l'abbaye de Marmoutiers, pour la fondation du prieuré de Donges, figure comme témoin le chapelain du vicomte Friald, *Ivanus*.
- *Evanus filius Rotaldi*, à Donges, près de Saint-Nazaire.
- L'an 1083, l'augmentation de la fondation du Prieuré de Chéméré, dans la Bretagne au sud de la Loire, par Gestin, Garsire et Barbotin de Retz porte entre autres sceaux, celui d'Ivan, *Ivani Tisonis*.
- De nouveau *Ivanus*, un clerc du chapitre de Nantes.
- *Evanus filius Guarini*, dans un titre de Marmoutiers, Evêché de Nantes, vers 1090. On notera que Garin est également un nom des romans bretons et de Chrétien de Troyes en particulier.
- Le Chronicon britannicum porte à la date de 1081, la mort d'Even, abbé du monastère de Saint Melaine. La Chronique de Saint Florent, de l'Abbé

Michel indique le même événement, sous le pontificat de Grégoire VII, le 1er octobre 1081 : *Evennus Dolensis Archiepiscopus et Abbas S. Melani*. Albert Le Grand, au XVII^e siècle, dans son Catalogue chronologique et historique des Archevesques de Dol, consacrera une notice au vingt-sixième d'entre eux, Even, abbé de St Melaine. Mais il place son sacre en 1076 et sa mort le 17 septembre 1095.

- Yves, évêque de Chartres, théologien, auteur notamment du *Decretum*, était né vers 1040. *Lorsque, de son for intérieur et du jugement du Souverain Pontife, Geoffroy eut été destitué du siège de Chartres et que pouvoir eut été donné par Urbain de le remplacer par un clerc de Chartres, Ivon fut élu à l'unanimité. Né au pays de Beauvais, d'une famille de petite noblesse, comme il en témoigne lui-même dans ses lettres 3, 12 et 22, il eut pour père Hugon d'Auteuil, d'après Fronton, et pour mère, au vrai, Hilemburge, dont le nom est inscrit au nécrologe de Saint Quintin de Beauvais, au IV des Ides de février.* Il semble donc bien qu'Yves de Chartres, quoique portant un nom breton, n'était pas breton, mais français. On dispute de la date de sa mort que l'on place entre 1114 et 1117. Il ne fut canonisé qu'en 1570, deux cents ans après son homonyme de Treguier. Deux autres clercs du même nom, à la même époque, sont signalés dans les *Notitia historica* de Migne à son propos. *Il ne faut pas au reste confondre Yves, évêque de Chartres, avec un autre Yves, cardinal, prêtre du titre de Saint Laurent in Damaso, auparavant chanoine régulier de Saint-Victor à Paris, et mort en 1142, ou l'année suivante. La même observation est à faire à l'égard d'un troisième Yves surnommé de Chartres, et qualifié docteur, qui avait étudié sous Gilbert de la Porrée, depuis évêque de Poitiers. Celui-ci le cita pour sa défense au concile de Reims en 1158, avec Rotrou un autre de ses disciples, alors évêque d'Evreux et dans la suite archevêque de Rouen.* Voilà donc trois *Ivones*, tous trois baptisés avant 1135, dans la région de Chartres, Beauvais et Paris. Le nom d'Ivon était donc répandu en pays de langue d'oïl avant même 1100.
- Le 51^e personnage du Catalogue des évêques de Vannes, selon Albert Le Grand, est un certain Even, consacré en 1132, sous le pontificat d'Innocent II. Sa mort est signalée à l'année 1143 dans la Chronique de Rhuy *MCXLIII Evenus Episcopus Venetensis moritur.*
- Le Catalogue des évêques de Léon a pour 37^e titulaire du siège, Yves Touill, consacré en 1180 (écrit par erreur 1080), sous le pape Lucius III.
- Le Catalogue des évêques de Treguier connaît au 84^e rang, un Yves Ovi-non, consacré en 1176, sous Alexandre III.
- La Vie de Saint Goulven, toujours chez Albert Le Grand, parle du seigneur

de Léon, le comte Even, et de sa victoire sur les Danois et les Normands. Il précise: *la Chronique Latine l'appelle Even*. Cette Chronique Latine faisait sans doute partie «des manuscrits de la cathédrale de Leon», qu'Albert Le Grand donne comme sa source principale.

- Citons enfin, quoique bien postérieure à l'époque dont nous traitons, mais en raison de l'éclat de sa vie et de sa personne, Yves Heloury de Kermartin, official de Treguier (17 octobre 1253-19 mai 1303), qui fut canonisé par l'Eglise de Rome le 19 mai 1347, et devint le patron secondaire de la Bretagne, officialisant ainsi l'importance donnée depuis toujours dans ce pays au nom d'Yvon, sous ses différentes formes.

Cette liste imposante d'exemples appelle un certain nombre de commentaires. L'Iwenus de Geoffroy de Monmouth appartient manifestement à la tradition armoricaine: le I à l'initiale ne figure pas dans les textes gallois, mais rapproche le nom de nos Yves et Yvon postérieurs et familiers. L'hypothèse d'une source armoricaine de Geoffroy se renforce ici.

Un Ivain à Cheméré en Retz en 1083

Cependant, nous insisterons particulièrement sur les formes *Evanus* telles qu'elles apparaissent exclusivement au XI^e siècle et en Bretagne Armoricaire de l'Est. Nous renvoyons ainsi à l'Evanus de 1058, qui se manifeste à l'église St Pierre de Rennes; à Evanus de Mara, inscrit sur un titre de l'abbaye de Marmoutiers en Touraine vers 1066, pour une donation faite à Combourg; à Evanus map Hamon, témoin à la fondation de St Florent sous Dol, vers 1069; au prêtre Evanus, une fois encore dans les chartes de Marmoutiers, et à Evanus map Rotald, à Donges, près de Saint-Nazaire vers 1070; à Evanus map Guarin, encore une fois pour Marmoutiers, dans l'Evêché de Nantes, vers 1090. A la même époque et dans la même région, en plus de ces six Evan, on trouve bel et bien un Ivan en 1070, et c'est le chapelain du vicomte de Donges, dans l'actuelle Loire-Atlantique; en 1083 et cette fois au sud de la Loire, à Cheméré, en Retz, un certain Ivanus Tiso; enfin vers 1090, un clerc nommé Ivanus à Nantes.

L'intérêt de cette forme en -a est de se rapprocher au maximum de l'Yvain de Chrétien. Quant à Ivanus, quand on l'a débarrassé de sa terminaison latine, c'est pratiquement le nom du Chevalier au Lion: l'évolution du -an en -ain est, en français, typique de cette époque qui a fait du pain avec le latin panis et une main avec le latin manus.

Comme cette forme semble localisée à la Bretagne de langue romane, notamment au pays nantais et à la région qui perd l'usage de la langue bretonne à partir

du XI^e siècle et qu'on la trouve dans les chartes précisément entre 1050 et 1100, il est vraisemblable que nous tenions ici le mécanisme entier de la francisation du nom d'Yvain à partir du breton armoricain. En devenant francophones, les Bretons des évêchés de Dol et de Saint-Malo, ainsi que ceux du Nantais à l'est de la Brière et au sud de la Loire, ont fait de l'Even traditionnel, un Evan, puis Ivan, qu'ils ont finalement totalement romanisé en Ivain selon leurs nouvelles règles phonétiques.

Les Gallois et les Écossais n'ont rien à voir dans cette affaire, puisqu'ils disaient, les premiers Ouen ou Oven ou Owein, les seconds Ewan ou Ewen ou plus probablement encore Eogan.

Ceci tendrait à établir qu'Urien, père d'Yvain, et sans doute Lot, père de Gauvain, étaient aussi des Armoricains. Et ce serait détacher définitivement la figure de l'Urien, beau-frère d'Arthur, de celle du chef gallois Urien de Rheged à laquelle on l'a trop souvent rapporté.

Joseph Loth n'a pas vu l'ascendance sémantique d'Yvain. Dans les notes qu'il a apportées au Mabinogi de Peredur ab Ewrawc, Loth précise que le rôle ici tenu par Owein mab Urien l'est dans Chrestien de Troyes par Yonès « qui paraît être un dérivé plus ou moins exact (peut-être breton-armoricain) d'Yvain » et chez Wolfram von Eschenbach, de même par Iwanet. Si Yonès et Iwanet paraissent bien en effet breton-armoricain, Yvain l'est aussi, mais francisé, et seul Owein est insulaire.

4 – Cadwallo Lauirh, roi des Venedoti (Galles du Nord)

Catguolaun Lauhir (à la longue main) figure dans la Généalogie I, mais aussi dans le manuscrit harléien, notamment au chapitre 64 de l'*Historia Britonum*, comme roi des Venedoti..

5 – Stater, roi des Démètes (Galles du Sud)

Nous avons déjà rencontré un personnage de ce nom, sans comprendre d'ailleurs le sens de son nom. Stater map Pincr Misser figure en effet dans la Généalogie II, qui commence par les rois de Démétie. Mais il appartient à la liste antérieure au tyran Maxime et à la partie la plus fantaisiste de celle-ci. Il ne saurait être évidemment contemporain d'Arthur. En outre le nom ne paraît pas gallois, ni d'ailleurs breton.

6 – Cador de Cornouailles

Ce nom ne figure ni dans les Généalogies, ni dans les Annales, non plus que dans Nennius. Il s'agit évidemment du breton moderne *Kadour*, le Combattant. L'un des points culminants de la Bretagne et de la Cornouaille armoricaines portent néanmoins son nom, Tuchen Gador, la Colline de Kador. On ne peut malheureusement aller plus loin dans le diagnostic d'origine du personnage, fait d'autant plus regrettable qu'il fut l'éducateur de la reine Guenièvre et que le pays de l'épouse d'Arthur ne manque pas lui aussi de poser des questions.

31 LES ARCHEVÊQUES

Dubricius

Des trois archevêques, deux ne sont pas nommés, celui de Londres et celui d'York. Seul le métropolitain de Caerleon est désigné : c'est Dubricius. Une mention de Dubricius, en gallois Dibric et Dyvric, se trouve dans les Annales. anno 612 *obitus et Dibric episcopi*. On remarque immédiatement qu'Arthur vivait selon les mêmes Annales cent ans plus tôt.

Si les sièges archiépiscopaux d'York et de Londres sont incontestables, en revanche la cité de Caerleon ne paraît pas avoir dépassé le rang de simple évêché. Le prélat de Menevia, en gallois *Ti dewi* et en anglais Saint David's, et celui de Bangor seraient les seuls dans la péninsule galloise à avoir bénéficié du titre d'*Archescop* (Archevêque) et encore cela fut-il seulement à titre honorifique

32 LES DUCS DE PAYS « ANGLAIS »

Les ducs de nobles cités du pays devenu ensuite anglais :

Morvid de Claudiocestria :

On trouve un Moriud map AEdan dans la Généalogie XX et un Merguid map Moriutnet dans la Généalogie XXV. Mal lu, Morvid a pu s'écrire Moriud. Quant à Merguid, ce peut être une forme ancienne de Morvid.

Claudiocestria apparaît aussi obscure que son Morvid.

Mauron de Wigornia

Ce nom ne figure ni dans les Généalogies ni dans les Annales, à moins qu'il

ne s'agisse de Mor map Brechiaul dans la Généalogie XX. Ce Mor est le père d'Aedan, donc le grand-père de Moriud. Il est donc possible qu'il ait influé sur la plume de Geoffroy. Cependant Mauron en est trop différent pour ne pas participer d'une autre origine.

A cet égard, on remarquera tout de suite que Mauron, dans cette graphie exacte, évoque une paroisse de Bretagne armoricaine dont le nom n'a pas changé d'une lettre depuis au moins l'année 1152, date à laquelle Geoffroy venait tout juste de mourir..

Il est vrai qu'il existe un Mauron dans la tradition galloise ancienne, mais sa réalité est contestée. L'*Historia Britonum* donne au fondateur de Gloucester, Glovus, trois fils Bonus, Paul et Mauron. Certains manuscrits portent Meirion et le texte en gallois conservé à Oxford ne le mentionne pas. Aussi a-t-on pensé à une interpolation faite dans la généalogie de Guortigern où se trouve ce membre de phrase.

Il faut rappeler en outre que Wigornia, dont, selon Geoffroy, Mauron aurait été seigneur, est généralement interprété comme Worcester et non comme Gloucester. Il est donc peu probable, surtout s'agissant d'une ville bien connue de Geoffroy, proche à la fois de Monmouth et d'Oxford, que celui-ci ait transféré, s'il l'avait connu, le Mauron de Nennius de Glevum – ou de Claudiocestria – à Wigornia.

Anaraut de Salesberia

La Généalogie IV mentionne un Anaraut map Mermin. Les Annales. signalent en 894 la dévastation du Cereticiaun et de Strat Tiui par les Anglais et leur allié Anaraut, et en 915 la mort d'un roi de ce nom, sans doute le même – *Anaraut rex moritur*, – qui serait Anarawt, roi d'Aberffraw. Celui-ci figure dans un texte bien plus récent, la Triade 128 de la Myvirian Archælogy (405,43) dans laquelle il est l'un des trois rois à diadème de l'île de Bretagne. Joseph Loth le tient pour l'un des trois fils de Rhodri Mawr dont le décès se trouve aussi dans les Annales en 877.

Ceci est bien suffisant pour avoir révélé à Geoffroy le nom d'Anaraut, bien qu'à une époque très postérieure à celle qu'il attribue à Arthur. Selon la même source de renseignements, les Annales Cambriæ, Anaraut décède en effet 378 ans après la bataille de Camlann. L'Anaraut de Salesberia ne saurait évidemment être assimilé au dévastateur du Cereticiaun.

Il faut savoir également qu'il existe une forme bretonne armoricaine de l'Anarawt gallois, venu comme celui-ci de l' *AnamoRaton celtique. La ville de

Quimperlé ou Kemper-Elle, bâtie comme son nom l'indique au confluent de deux rivières, l'Ellé et l'Isole, s'appelait précédemment Anaurot.

Arthgal de Cargueira ou Warewic

Il y a un Arthgal map Dumnagual dans la Généalogie V.

Jugein de Legecestria

Comme Mauron, ce nom ne figure ni dans les Généalogies, ni dans les Annales, mais, comme Mauron également, il évoque une localité de Bretagne armoricaine, la commune actuelle de Jugon qui s'appelait Jugun en 1108, Jugon dans le courant du XII^e siècle. Il ressort des titres de l'abbaye de Marmoutiers en Touraine, conservés par Dom Morice, que le prieuré de Jugon avait été fondé en 1110 par Olivier de Dinan au confluent de deux cours d'eau, le Jugun et l'Argoena et que le château qui l'avait précédé en cet endroit tirait son nom de l'affluent de l'Arguenon. Il s'agit donc à l'origine d'un nom de rivière armoricaine.

Un village du nom de Jugon existe également dans la commune de Baud.

Cursalem de Caicestria

Cursalem map Fer figure parmi les ancêtres dans la Généalogie V. Il est le petit-fils du fondateur de la dynastie, Confer, qui vint de Létavie, c'est-à-dire de Bretagne Armoricaine jusqu'à la Mer du Milieu.

Kinmarc de Dorobernia

Un Cinmarc map Merchiaun figure dans la Généalogie VIII.

Galluc de Salesberia

S'agirait-il de Gallus map Decius Mus de la Généalogie XVI?

Urbgen de Badon

Urbgen est une forme ancienne du nom d'Urien. Mais Geoffroy ne semble pas en avoir eu connaissance et il garde distinctes les deux formes. Il paraît tenir

le présent personnage d'Urbgen map Cinmarc qui se trouve à la fois dans la Généalogie VIII et dans les Annales, anno 626, *Run filius Urbgen*.

Jonathal de Dorchecestria

Annales Cambriæ anno 856 *Jonathan princeps Opergelei moritur*, mort de Jonathan prince d'Obergelei. A part cela aucune trace n'existe d'un Jonathan, à plus forte raison d'un Jonathal. De plus Obergelei au Pays de Galles n'a rien à voir avec Dorchester (Dorset). Cette ville s'appelait Durnovaria à l'époque antique.

Boso de Ridochen ou Oxenefordia

Il n'existe personne de ce nom dans les Généalogies non plus que dans les Annales. Bosson cependant est encore aujourd'hui un nom de famille connu en Bretagne armoricaine.

A la traduction du texte de Geoffroy, Wace ajoute Guerguint li cuens Hereford au v.1433. Dans la Généalogie XVIII figure un Guurgint Barmb truch. Selon Loth, il serait présent dans la version galloise de Geoffroy sous la forme Gwrgant varyf Twrch. Le nom est proche du Gargant continental, alias Gargantua, que l'on retrouve sous la forme de mentions du folklore et de la toponymie dans tout le domaine de langue française, comme l'a bien montré Henri Dontenville. Le comté de Hereford est situé immédiatement à l'est du Pays de Galles.

Un pêle-mêle de figurants

Sur ces douze grands seigneurs, aucun n'est connu en dehors de Geoffroy, ni dans les textes gallois ou bretons, ni dans l'histoire des Anglo-Saxons, avec lesquels ils auraient dû avoir maille à partir. Dix d'entre eux ont un nom qui se trouve dans les Généalogies ou les Annales, ou les deux. Ceux qui n'y figurent pas, Mauron et Jugein, ont des noms qu'on retrouve dans la toponymie armoricaine.

L'on est donc amené à penser que les personnages, tels qu'ils sont présentés par Geoffroy, sont de pure invention, mais que leurs noms ont été extraits des textes à la disposition des lettrés du XII^e siècle, un peu pêle-mêle, il faut bien l'avouer, et sans grand souci de la chronologie ni de la vraisemblance.

Quatorze personnages importants figurent parmi les invités du couronnement dans une liste à part. Ce sont, semble-t-il, des guerriers sans possession territoriale

caractéristique. A l'exception d'un seul, Clofaut, tous sont identifiables dans les généalogies Galloises ou les Annales de Cambrie, bien que leurs dates, le plus souvent, ne coïncident pas avec celles attribuées à l'épopée arthurienne. L'avis qui prévaut à leur égard est, ici encore, qu'ils ont été arrachés aux listes du X^e siècle sans autre souci que celui de fournir des figurants à la mise en scène de Geoffroy.

33 LES QUATORZE CHEVALIERS SANS TERRE

Donaut map Pappo

Dunaut map Pappo appartient à la plus courte des dynasties, la Généalogie XI, qui commence par lui et se termine par son arrière-grand-père Coyl Hen. Les Annales, à l'année 595, annoncent sa mort : *Dunaud rex moritur*. Il pourrait donc théoriquement avoir vécu avant Camlann et appartenir à l'époque d'Arthur.

Aucun autre texte ancien ne mentionne Donaut ou Pappo, mais, dans une autre généalogie, la VIII, un certain Coil Hen, ou Coil le Vieux, apparaît comme l'ancêtre à quatre ou cinq générations de Urbgen map Cinmarc, dont Donaut serait donc un arrière-cousin.

Ajoutons que Dunaut est connu en Armorique, puisqu'il est l'éponyme de la paroisse de Pluzunet. Ce ne serait d'ailleurs que le nom latin Donatus.

Cheneus map Coil

C'est l'un des personnages les plus fréquemment cités dans les généalogies. Dans la VIII, Keneu est fils de ce Coil Hen dont nous venons de parler. Ce serait donc le bisaïeul d'Urbgen. Dans la XI, Ceneu est le grand-père de Dunaut map Pappo. On le rencontre encore dans les généalogies IX, XII & XIX et doit être considéré de ce fait comme le père de cinq fils : Gurgust, Masguic Clop, Pappo, Letlum et Pappo Post Priten. Il est impossible de préciser si les deux Pappo ne sont qu'un seul.

Cheneus doit être tenu pour une latinisation de Keneu ou Ceneu. Ce devait être un beau vieillard qui assistait au couronnement d'Arthur en compagnie de son petit-fils Dunaut et de son arrière-petit-fils Urbgen.

Peredur map Eridur

Le plus connu des hommes qui ont porté le nom de Peredur est Peredur ab

Evrawc qui a donné son nom à l'un des Mabinogion. On l'assimile souvent à Perceval dont pourtant le nom diffère sensiblement.

Mais un autre personnage au moins nous est connu sous cette appellation et c'est Peredur ab Eleuther Cascord Mawr (ou : ab Eliffer Gosgordd Vawr, ce qui revient au même), qu'on rencontre dans les Triades, mais aussi, avec son frère, dans la généalogie XII : *Guurgi ha Peretur mepion Eleuther Cascord Mawr*, Gwrgi et Peretur, fils d'Eleuther Cascord Mawr. Les deux frères moururent la même année, nous disent les Annales, à savoir en 580. On peut penser que Geoffroy a trouvé là son Peredur, même s'il a mal recopié le patronyme, d'autant plus que la date de décès permet au personnage d'avoir connu Arthur dans sa jeunesse.

Grifuz map Nogoid

Gripiud map Nougoy nous est présenté par la Généalogie XV comme le frère de Teudos et de Caten. Nougoy, leur père, est dit map Arthur dans la Généalogie II, ce qui en ferait les petit-fils du Roi. Mais ceci reste d'autant plus problématique que la généalogie II est, nous le savons, d'une authenticité contestable.

Regin map Claud

Il y a plusieurs Regin dans les Généalogie galloises, dans la II, la XIII et la XIV. On remarquera particulièrement la Généalogie II : *Regin map Catgocaun map Cathen map Cloten map Nougoy map Arthur*. Les Annales indiquent sub anno 808, la mort de Regin, roi des Démètes : *Regin rex Demetorum etc moriuntur*.

Eddelein map Cledauc

Un roi Clitauc est tué en 919 selon les Annales Cambriæ.

Kincar map Bangan

Je ne trouve pas de map Bangan, mais un Cincar braut Bran Hen dans la Généalogie X et un Cincar map Guortepir qui est le grand-père d'Arthur map Petr dans la Généalogie II.

En breton armoricain, le nom s'est conservé sous la forme Congar. Il y a notamment un Kergongar entre Plouneventer et Ploudaniel. Et surtout un château

de Lescongar en Plouhinec (29780). Il y a aussi un Languengar, Lagangar en 1420, ancienne trêve de Lesneven.

Kinmarc

Nous avons déjà parlé de Cinmarc map Merchiaun qui figure dans la Généalogie VIII.

Gorbonian map Goit

Garbaniaun map Coyl Hen Guotepauc est mentionné dans la Généalogie X.

Clofaut

Ce personnage, dépourvu de patronyme et classé parmi les « héros de dignité non moindre », ce qui est bien vague, échappe à nos investigations et paraît très isolé en l'absence d'homonyme des deux côtés de la mer.

Run map Neton

Le personnage paraît très proche du Run map Neithon des Généalogies IV et XVI.

Kimbelin map Trunat

Mauvaise graphie, peut-être volontaire, pour Cinbelin map Teuhant que signale la Généalogie XVI. Kimbelin existe en Armorique : c'est le patron de Plougonvelin (Plou-Kimbelin).

Cathleus map Catel

Catleu map Catel se trouve dans la Généalogie XVI.

Kinlith map Neton

Ce pourrait être un frère de Run map Neton, mentionné plus haut.

34 LES ROIS DES ÎLES ET PRESQU'ÎLES DU NORD :

Malvas, d'Islande

On pense ici à un personnage de Chrétien de Troyes, Moloas, roi de l'île Noire, mais aussi au site bien intéressant de Pont-Melvez, dans les Côtes-d'Armor. Cependant les formes anciennes de ce dernier nom ne comportent ni z, ni s.

Doldav, du Goldland (ou Godland)

Il y a une province de Gautland dans la Suède centrale et une île de Gotland sur la rive est de ce pays, mais nous n'avons pas trouvé trace d'un quelconque Doldav.

Gunvas, des Orcades.

De fait l'on pense à un Northman plutôt qu'à un Celte, très précisément au Gunnarr des Sagas islandaises.

Lot, de Norvège

On ne saisit pas très bien pourquoi Geoffroy a fait de Loth un roi de Norvège. En d'autres endroits, il l'appelle d'ailleurs Loth de Lodonésie et ce dernier nom ne paraît en aucune manière réductible à la Norvège. Dans les romans, il deviendra le souverain de l'Orcanie, qu'on a identifié, à tort selon nous, aux Orcades, mais en aucun cas à la Norvège.

Ceci dit, il n'y a pas de doute sur la personne. Tout le monde le reconnaît pour le beau-frère d'Arthur, dont il a épousé la soeur, Anne. C'est aussi le frère d'Urien et dans Geoffroy, celui d'Angusel. Il serait aussi comte de Leil, *consul Leil*. Il est le père de Gauvain et ailleurs, d'Agravain, de Gaheriet et de Guerrehet.

Aschill le Dace

Faut-il voir là un souvenir de l'Iliade et une interférence d'Homère dans l'épopée arthurienne? La Dacie, après tout, n'est pas si éloignée de la Grèce, mais on n'est pas très sûr qu'il n'y pas confusion dans l'esprit de Geoffroy ou celui des copieurs de manuscrits, entre les Danes ou Danois et les Daces.

Signalons par ailleurs, quoique nous ne croyions pas beaucoup à cette piste

qu'il existe une île de la côte nord-ouest de l'Irlande, dans le Connemara, qui s'appelle Achill Island.

35 LES HOMMES D'OUTRE-MER OU, SI L'ON PRÉFÈRE, LES CONTINENTAUX

Holdin, duc des Ruthènes

Nous montrerons bientôt que ces prétendus Ruthènes sont en réalité des Flamands. Holdin paraît, comme il est normal en la circonstance, un nom d'origine germanique, peut-être ce Hosding (ou Holdoing?) qui a laissé son nom à plusieurs communes du Nord, du Pas-de-Calais et de l'Oise.

Leodegar, consul de Boulogne

Le nom germanique que porte ce personnage est le même qui a donné Léger en français. Le plus célèbre des saints Léger était Leodegarius, en germanique Leudgari, évêque d'Autun et maire du palais des Francs au VII^e siècle, mais il y eut aussi un évêque de Saintes au même siècle et c'est lui qui a donné son nom aux St Léger de l'Ouest. On notera un toponyme St Léger dans le Pas-de-Calais, mais aussi en Normandie et en Bretagne (Loire-Atlantique, Ille-et-Vilaine, Finistère) et dans divers départements de France, dont effectivement l'Ouest (Vendée, Deux-Sèvres, Vienne...).

Beduer

L'échanson, duc de Normandie.

Borel, du Mans

Dont nous ne savons rien d'autre que sa mort, survenue dans l'embuscade tendue par les Romains sur la route de Paris. C'est de façon indiscutable, encore un continental.

Kai

Le sénéchal, duc des Angevins.

Guitard de Poitou

Encore un continental et semi-armoricain.

Les douze Pairs de Gaule

Ils ne sont pas nommés si ce n'est Gerin de Chartres. Nous avons déjà mentionné les liens étroits existant entre le pays chartrain et la Bretagne, au moins depuis l'époque du comte Thibaud.

Hoel

Duc des Bretons Armoricaux et ses vassaux.

36 LA BATAILLE DU VAL DE SESSIA

Les forces de l'ennemi

Lorsque Lucius Hiberius eut connaissance de la réponse donnée, un ordre du Sénat convoqua les rois d'Orient à la conquête de la Bretagne. On ne sait s'il faut lire un total de 200 000 hommes ou de 40 160 : la tournure latine n'est pas explicite. Etant donné le rapport des forces, on pencherait plutôt pour 200 000.

Voici

Les 14 principaux personnages qui vinrent à la requête de Lucius Hiberius, portent des noms qui semblent d'emblée venus sous la plume de Geoffroy à la lecture des Grecs et des Latins :

Epistrophus, roi des Grecs : Epistrophos est de fait un vocable grec dont le sens est : celui qui fréquente.

Mustensar, roi des Africains, dont l'appellation évoque un Mustapha.

Aliphatima, roi d'Espagne : arabe Ali-Fatima

Hirtacius, roi des Parthes : je ne trouve ni chez les Parthes ni ailleurs de nom strictement semblable. Cependant Hirtius est un nom romain bien connu, ne serait-ce que pour avoir été celui du continuateur de César dans la rédaction de la Guerre des Gaules.

Boccus, roi des Mèdes : un Bocchus, roi de Mauritanie et beau-père de Jugurtha, appartient à l'histoire.

Sertorius, roi de Libie : on pense au lieutenant de Marius qui tint l'Espagne contre Sylla et mourut assassiné par Perpenna.

Serses, roi des Iturei : c'est évidemment le nom du roi des Perses Xerxes, affecté de l'incurable impossibilité des Bretons à prononcer les X.

Pandrasus, roi d'Égypte, nous fait penser à cette Pandrosos, fille de Cecrops, joliment appelée « toute rosée » et qu'on vénérât dans son sanctuaire sur l'Acropole d'Athènes. Mais Geoffroy qui connaissait le mythe, ne savait sans doute pas le grec et la difficulté d'appliquer un tel nom à un homme.

Micipsa, roi de Babilone. Micipsa était le fils de Massinissa, roi de Numidie.

Politetes, duc de Bithinie : je ne connais personne de ce nom, mais un Polites, fils de Priam, tué par Pyrrhus.

Teucer, duc de Frigie : Teucer ou Teucros, fils de Telamon, roi de Salamine et frère d'Ajax.

Evander, duc de Sirie. Evander, Evandrus ou Evandre était un Acadien, fondateur de la ville de Pallanteum en Italie, à l'époque mythique, antérieure à la guerre de Troie.

Echion, de Béotie. Il y eut plusieurs Echion dans l'Antiquité méditerranéenne. L'un était un personnage mythique, née d'une dent du Dragon tué par Cadmus, roi précisément de Béotie et fondateur de Thèbes. Il épousa Agavè qui le rendit père de Penthée. Cet Echion béotien n'est pas sans analogie avec Arthur, lui aussi fils du Dragon. L'autre Echion était un Argonaute, fils de Mercure, qui participa à la chasse du sanglier de Calydon.

Ypolite, de Crète. Hippolyte, fils de l'athénien Thésée et de l'amazone Hippolyte, n'avait d'autre relation avec la Crète que d'avoir été aimé de Phèdre

La fille de Minos et de Pasiphaé

que devait aimer à son tour Racine...

avec leurs grands et leurs petits vassaux.

L'intérêt de ces analogies que nous avons relevées entre les chefs de l'armée romaine et des héros de l'Antiquité méditerranéenne, c'est de montrer la méthode utilisée par Geoffroy, ici comme dans la tradition celtique, pour baptiser ses héros.. Celle-ci ne lui fournissait, à part quelques proches du roi Arthur, aucun patronyme de soldat pour une histoire qu'il composait en grande partie à partir de l'épopée de Maxime, dont on ne savait guère plus que d'Arthur, sinon qu'il était peut-être la réincarnation de l'Arthur éternel.

Le procédé est alors le même pour trouver des héros à la Bretagne ou des combattants romains à lui opposer. On prend des noms connus par les auteurs grecs et latins, voire des arabes et des espagnols, on les déplace de leur temps et souvent de leur lieu, mais pas toujours, on en garde quelques-uns, mais pas trop, pour faire vrai, comme Echion de Béotie ou, à un moindre degré, comme Hippolyte de Crète.

En outre cinq membres de l'ordre sénatorial participaient au combat :

Lucius Catellus,
Marius Lepidus,
Gaius Metellus Cotta,
Quintus Milvius Catulus,
Quintus Carucius
et d'autres encore.

Cotta était un surnom de la gens Aurelia. Quintus Valerius Catullus nous est plus connu sous la dénomination du poète Catulle. Catelus, le petit chien, est un synonyme et une variante de Catulus. Carucius n'est pas connu, mais en revanche Lepidus, surnom de la gens AEmilia, avait été rendu illustre dans le passé de l'Histoire romaine par deux M. AEmilius Lepidus, l'un consul et ennemi de Sylla, l'autre triumvir avec Octave et Antoine. `

Les seuls *nomina* donnés – les autres ont été emportés, n'est-ce pas? au vent de l'histoire – sont ceux de Metellus et de Milvius. Metellus était en fait un cognomen de la gens Cæcilia. Quant à Milvius, on ne le retrouve que dans le célèbre Pont Milvius que franchissait la Via Flaminia au sud de Rome.

Le « roman », on le voit, est bien composé par un homme cultivé, qui a lu Rome, la Grèce, sans doute les auteurs latins du haut Moyen Age et ce qui est plus rare, même aujourd'hui, les textes de l'histoire galloise et bretonne. Il a prolongé le noyau originel que lui fournissaient le folklore insulaire et les écrits armoricains.

L'embuscade avant Paris

Quelques noms nous sont fournis encore à propos de l'embuscade tendue par les Romains au voisinage de Lutèce. Parmi les morts figurent

Borel le Cénomane,
et quatre nobles illustres :
Hirelgas de Perirum,
Maurice de Cadurcan,
Aliduc de Tintagol,
Her, fils de Hyder.

Les Romains avaient perdu Vulteius Catellus, ainsi que leur allié Evandre, roi de Syrie.

On remarquera la mention de Tintagol qu'on retrouvera sous la forme Tintagel dans le roman de Tristan, mais aussi le nom de Hyder, qui nous rappelle celui d'Ider ou Isder, fils de Nuz, forme armoricaine d'Edern, que l'on retrouve

au portail de Modène et dans les romans continentaux.. C'est là un signe supplémentaire de l'origine bretonne armoricaine de la tradition suivie par Geoffroy.

La bataille du Val de Siesia: préparatifs des Bretons

A la suite de cet accrochage va se dérouler la grande bataille du Val de Siesia. Le nom ressemble étrangement à celui de Siscia, ville de Slovénie où fut vaincu le tyran Maxime en 388 de notre ère. Le débarquement d'Arthur sur le continent et sa conquête d'une partie de la Gaule évoquait déjà l'épopée des soldats bretons venus historiquement sur le continent, avec Maxime, mais ici la ressemblance s'accroît, si ce n'est que la défaite est tournée en victoire et la bataille ramenée au nord d'Autun.

Il est vrai que le Val-Suzon, entre Dijon et Saint-Seine-l'Abbaye, à proximité donc de la ligne de séparation des eaux entre la Manche et la Méditerranée, correspond assez bien au site d'une bataille pour une armée venant de Langres et s'efforçant de gagner Autun aux dépens de méridionaux venus à sa rencontre. Mais l'analogie Siesia-Suzon ne supprime pas la ressemblance Siesia-Siscia, et l'on peut penser que c'est Geoffroy lui-même qui a fait remonter la vallée slovène jusqu'aux abords du Morvan.

L'influence de Maxime, que les Gallois appellent Macsen Wledic, sur Geoffroy paraît avoir été déterminante. Il a pris au fondateur supposé de la Bretagne Armoricaine le visage qu'il a donné à son Arthur conquérant. Pour Nennius, le « duc des guerres » Arthur était un défenseur de la patrie contre les Saxons. Il se rattache à la personnalité d'une ancienne divinité que nous appelons, en corrigeant Nennius, le « dieu des guerres ». Chez Geoffroy, le héros est entièrement évhémérisé: on connaît ses généraux, on peut numérotter ses corps d'armée, comptabiliser ses troupes, en désigner l'origine.

Aussi voyons d'un peu plus près le récit de cette bataille du Val de Siesia, qui est susceptible de nous apporter quelques éléments de poids dans notre recherche.

Réserve: sous la direction de Hoël – un autre manuscrit dit: de Moriud – sur une position de repli éventuel.

Hoël étant, avec Gauvain, le commandant du IV^e corps, on peut penser que la réserve est plutôt placée sous la direction, au moins effective, de Moriud. Mais étant donné l'importance – 60 000 hommes – du contingent armoricain, il est vraisemblable que non seulement le IV^e corps, mais aussi la réserve et sans doute d'autres corps sont composés d'armoricains.

Première ligne :

- Le premier corps, sous le commandement d'Augusel, roi d'Albanie et de Cadore, duc de Cornouailles.
- Le II^e corps, avec Gerin de Chartres et Boson de Ridichen (ou Oxford en saxon).
- Le III^e corps, sous Aschil, rois des Daces et Loth, roi des Norvégiens.
- Le IV^e corps : Hoël duc des Armoricaains, et Walvan, neveu du roi.

La première ligne est constituée en principe des meilleures troupes et des chefs les plus valeureux et les plus sûrs.

Le I^{er} corps est commandé par deux Bretons de l'Ile, qui règnent sur deux «pays celtiques», l'Ecosse et la Cornouailles.

Le II^e corps est sous l'autorité d'un gaulois et d'un breton de l'île. Curieusement ce qui les rapproche, c'est le statut de ville universitaire auquel aspirent l'une et l'autre de leurs cités. A l'époque de Geoffroy, si les Collèges d'Oxford ne sont pas encore constitués formellement, du moins l'activité intellectuelle y est-elle déjà grande et Geoffroy en est-il lui-même un témoin avec Gautier de Coutances.. Quant à Chartres, c'est l'époque de l'Ecole de Chartres sous la férule des chanceliers bretons, Bernard et Thierry.

Le III^e corps rassemble les Danois et les Norvégiens, en somme les Scandinaves. Cependant le roi Lot est le beau-frère du roi Arthur, le mari d'Anne.

Le IV^e corps est celui des Armoricaains, qui sont à eux seuls 60 000 dans toute l'armée. On peut donc penser que les 5 500 hommes du présent corps sont tous armoricaains. Dans ces conditions, on peut légitimement se demander quelle relation unit Walvan à la Bretagne armoricaaine, sinon celle que nous avons déjà signalée. En outre, Hoël et Walvan sont tous les deux neveux d'Arthur.

Deuxième ligne :

- Le V^e corps de Kai le sénéchal et Beduer l'échanson,
- Le VI^e corps de Holdin, duc des Rutènes et de Gwitard, duc des Poitevins,
- Le VII^e corps de Jugen de Legrecistria, de Jonathal de Dorecestria et de Cursalem de Kaicestria,
- Le VIII^e corps d'Urbgen de Badon.

Le V^e corps est placé sous la direction de deux personnages unis par l'amitié et rapprochés par leurs fonctions, le sénéchal et l'échanson. Ils sont cités ensemble et furent tués ensemble au Val de Siesia. Ce sont tous les deux des continentaux : Beduer est de Bayeux, Kai de Chinon, néanmoins bretons tous les deux.

Pour le VI^e corps, l'analogie n'est pas frappante entre les deux commandants, si ce n'est qu'il s'agit encore de deux continentaux : le premier est de Therouanne, le second de Poitiers. Ce sont donc deux gaulois.

Le commandement du VII^e corps est formé uniquement de Bretons insulaires de l'ouest

Le VIII^e corps n'a qu'un seul commandant et ne se prête donc pas au relevé des analogies. Il s'agit d'un Breton apparemment insulaire du sud-ouest.

Troisième ligne : la Garde

Arthur se réserva le IX^e corps, exceptionnellement composé de 6 600 hommes, qu'il installa en arrière, sur une position choisie au-dessus de laquelle il fit flotter son étendard personnel, le Dragon d'or.

Comme on peut se rendre compte, alors que Geoffroy avait annoncé à son lecteur sept corps d'armée en plus de la réserve, il nous en présente neuf, sans explication particulière de cette discordance. Nous aboutissons ainsi à un total de 56 661 hommes au lieu des 44 400 annoncés.

Chaque corps se présentait à la manière habituelle des Bretons comme un carré de fantassins avec deux ailes de cavalerie. Il apparaît dans le texte que le premier des deux noms cités pour chaque division de l'armée est celui du commandant de l'aile droite, le second de l'aile gauche. Lorsque l'infanterie avançait, les cavaliers se portaient en avant et de biais pour disperser les soutiens ennemis.

Geoffroy nous cite alors, apparemment in extenso les discours d'Arthur et de Lucius Hyberius à leurs troupes respectives, bien dans le style des ordres du jour de tous les temps, de la fondation de Rome à l'époque contemporaine.

La bataille du Val de Siesia : préparatifs des Romains

Les douze légions romaines sont uniquement composées d'infanterie. De 6 666 hommes chacune, elles forment des triangles au combat.

Voici les commandements indiqués par Geoffroy, d'abord pour les quatre corps de première ligne :

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

- la Prima : Lucius Catellus et Aliphatima, roi d'Espagne.
- l'Alter : Hirtacius, roi des Parthes et le sénateur Marius Lepidus.
- la Tertia : Bocus, roi des Mèdes et le sénateur Gaius Metellus.
- la Quarta : Sertorius, roi de Libie et le sénateur Quintus Milvius.

En deuxième ligne :

- le bataillon de Serses, roi des Iturei,
- celui de Pandrasus, roi d'Égypte,
- celui de Politete, duc de Frigie,
- et celui de Teucer, duc de Bithinie.

Enfin, en troisième ligne :

- le sénateur Quintus Carucius et ses hommes,
- Lellius Hostiensis et les siens,
- Sulpicius Subuculus et les siens,
- Mauricius Silvanus et les siens.

Quant à Lucius Hyberius, il circule, après avoir fait planter son Aigle d'or comme signe de ralliement au centre du dispositif.

On a noté qu'il y a ici trois inconnus : Lellus Hostiensis, Sulpicius Subuculus et Mauricius Silvanus. Ils se trouvaient sans doute compris dans le « et d'autres encore » que Geoffroy, fatigué de ses propres énumérations, avait ajouté après Quintus Carucius.

La bataille de la rivière Kamblan

Modred se prépare au combat en partageant ses 60 000 hommes en six escadrons de 6 666 hommes et un septième, composé de ceux qui restaient (soit 20 004 hommes), à sa disposition personnelle.

Le roi forme neuf corps selon sa règle habituelle : carré d'infanterie et deux ailes de cavalerie.

Voici la liste des pertes des deux côtés :

Dans l'armée de Modred :

quatre saxons : Chelric, Elaf, Egbrict, Brunig,
quatre irlandais : Gillopatric, Gillamor, Gillasel et Gillarn,
des Écossais et des Pictes et presque tous leurs chefs.

Dans l'armée d'Arthur :

Obrict, roi de Norvège,
Aschill, roi de Dacie,
Cador Limenic,
Cassibelan.

La célébrité des participants

Il nous paraît nécessaire, au point où nous en sommes de dresser l'état des différents noms de personnage présents dans la partie arthurienne de l'Histoire des Rois de Bretagne, comme nous l'avons fait, sur une échelle bien moindre, à propos de Nennius et de l'Hagiographie galloise, afin d'en tirer des conclusions sur la transmission de ces noms à travers l'histoire littéraire.

A première vue en effet, les noms présentés par Geoffroy semblent très différents de ceux que nous verrons se manifester sous la plume de Chrétien de Troyes et de ses successeurs. S'il y a une cohésion très grande à cet égard entre les différents textes postérieurs à 1150, en revanche une double coupure se manifeste entre les trois groupes de textes arthuriens, les textes folkloriques tels que Nennius, la Vie de Saint Cadoc ou les propos de Guillaume de Malmesbury, les historiens ensuite ou soi-disant tels, Geoffroy et son traducteur Robert Wace, et enfin les auteurs de romans tant français qu'allemands qui apparaissent dans la seconde moitié du XII^e siècle. Le premier et le troisième ensembles possèdent un caractère commun, celui d'être sous-tendus par une mythologie, ici plus littéraire, là plus populaire. Geoffroy et son traducteur Wace ont, au contraire, la prétention d'écrire la vérité historique, encore que les innovations dues à ce dernier nous ramènent plutôt, comme l'instauration de la Table Ronde ou la fontaine de Barenton, vers une version légendaire des faits.

Mais il importe de vérifier plus attentivement cette première impression. Reprenons donc d'abord les données que nous avons pu extraire du texte de Geoffroy.

Les premiers personnages sont Uterpendragon, père d'Arthur, Ingerna, sa mère, Gurloes, mari d'Ingerna, Arthur lui-même et sa soeur Anna qui épousera le roi Lot, et plus tard Guenuera. Il faut y ajouter le neveu du roi, Walvan, alias Gauvain. A l'exception d'Arthur et de Walvan, aucun d'entre eux n'était connu dans les premiers textes. Mais tous les huit se retrouveront dans les ouvrages postérieurs.

Les noms des Saxons, Octa et Eosa, ainsi que Colgrin et Baldulf, qui viennent des historiens anglais, n'intéresseront personne, non plus que le Norvégien Ri-

culf. Les dix-neuf princes des ennemis, romains et méditerranéens de tout poil, sont dans le même cas. Venus de diverses sources classiques et assaisonnés d'un peu d'imagination, ils plongeront tôt fait dans l'oubli le plus complet.

Les invités des fêtes du couronnement seront au nombre de trente-deux. Les cinq rois, inconnus avant Geoffroy, ne le seront guère plus après lui, à l'exception de Cador qui ne sera pas sans quelque notoriété. Par ailleurs, il existe bien un Urien, mais qui n'a rien à voir avec un pays qui s'appellerait le Muref ou quelque chose d'approchant.

Des trois archevêques, un seul avons-nous dit, est nommé, Dubricius, à un archevêché qui n'a jamais existé, celui de Caerleon : il tient la place d'un évêque de ce nom, qui fut au siège de Ti Dewi. Quant aux onze ducs et aux quatorze chevaliers, ils proviennent pour la plupart des textes adjoints à l'Histoire des Bretons dite de Nennius et pour deux d'entre eux au moins de la toponymie armoricaine : aucun d'entre eux ne survivra à la mort de Wace.

Les cinq rois du Nord étaient inconnus de la littérature arthurienne antérieure. Ils le seront tout autant des romans, sauf Lot, dont nous avons déjà parlé et qui sera non plus roi de Norvège, mais de Lodonésie ou d'Orcanie, ce qui n'a rien à voir.

Parmi les dix-neuf continentaux, onze sur douze des Pairs de Gaule ne sont pas nommément désignés. Il n'y a donc que huit noms que nous puissions étudier : parmi eux, cinq n'auront aucune notoriété postérieure et ne figureront pas dans les listes de la chevalerie arthurienne. Hoël, duc des Bretons armoricains, est un personnage historique et bien connu comme tel, mais il n'est guère mentionné non plus dans les textes nés sur le continent après 1150.

Quant à Kai, duc des Angevins, et Beduer, duc de « Normandie », laquelle Normandie n'existait pas en tant que telle à l'époque qu'on attribue à Arthur, nous les connaissons pour être les deux compagnons d'Arthur dans la Vie de Saint Cadoc. Ils sont tenus par Geoffroy, il faut le noter, pour des Armoricains. Ils dureront dans la légende arthurienne jusqu'à nos jours.

Une douzaine de personnages figurent encore parmi les morts de la bataille de Camblan, irlandais, saxons et autres, tous plus inconnus les uns que les autres et d'aussi petite durée littéraire, le Cassibelan que l'on trouve là n'ayant rien à voir évidemment avec le roi historique Cassivelaunus.

Citons encore : Modred, fils de Lot ; Budic, père de Hoël l'Armoricain ; Ulfen Ridcaradoch, compagnon d'Uterpendragon. Il n'y a guère parmi eux que Modred, déjà mentionné dans les Annales Cambriæ à propos de la bataille de Camlan, qui suive ensuite une longue carrière dans l'épopée arthurienne.

En revanche, le prophète Merlin et la voluptueuse Morgane, qui apparaissent

pour la première fois l'un et l'autre sous la plume de Geoffroy, non pas dans l'*Historia Regum Britanniae*, mais dans la *Vita Merlini*, auront l'une des destinées les plus prospères de la Légende. Ils constituent l'un et l'autre une figure majeure de la Tradition celtique

En somme, en présence de quelques 50 noms présents dans les oeuvres de Geoffroy de Monmouth, Arthur compris, nous n'en trouvons pas plus de 4, soit 8 % qui soient identifiables dans les textes de Nennius, de l'anglo-normand Guillaume de Malmesbury et dans l'hagiographie galloise, donc susceptibles de former un seul et même personnage avant et après le début du XII^e siècle : ce sont Arthur, Walvan, Kai et Beduer, le roi, son neveu et ses deux compagnons.

Notre auteur en effet a puisé essentiellement, mais à tort et à travers, dans les divers textes de Nennius. Il y a choisi des noms, surtout dans les généalogies galloises, nous l'avons vu, pour meubler son récit, mais certainement pas des personnages. Or, s'il y avait eu dans la tradition galloise, orale ou écrite, d'autres héros capables d'enrichir la gloire d'Arthur, point de doute que le clerc de Monmouth n'y eût puisé, plutôt que de rassembler des anthroponymes sans histoire ni consistance pour la plupart. Pourquoi Lancelot, Perceval, Yvain le Preux et Yvain le Bâtard ainsi que leur père Urien de Garlot, Erec fils de Lac, le roi Marc et Tristan, non moins qu'Iseult et Viviane, tant d'autres, ne figurent-ils pas ici ? Manifestement parce que Geoffroy ne les connaît pas.

Nous ne comptons d'ailleurs pas plus de 14 personnages de Geoffroy qui soient présents dans la littérature arthurienne après 1150 : Arthur, Walvan (alias Gauvain), Kai, Beduer, Anna, Lot, Urien, Iwen, Guenuera (alias Guenièvre), Uterpendragon, Ingerna, Gurloes, Cador de Cornouaille(s), Modred, Merlin et Morgane, soit 32 %, un peu plus d'un sur trois, parmi la cinquantaine recensée.

Quant nous aurons examiné les 59 noms présentés par Chrétien de Troyes, parmi lesquels 42 et non des moindres, sont ignorés tant de l'*Historia Regum Britanniae* que de la *Vita Merlini*, nous serons à même de nous demander pourquoi 71 % des héros, dames et autres personnages des romans bretons ne proviennent pas des textes de Geoffroy, ni d'ailleurs de Nennius, ni par voie de conséquence de la prétendue tradition galloise ? Aucun des dix meilleurs chevaliers de la Table Ronde, recensés par le Champenois, sauf Gauvain, n'est connu du Monmouthien. Sur les 22 autres, trois seulement, le roi Lot, Beduier et Ké ont été mentionnés par lui.

Contentons-nous pour l'instant de remarquer simplement que sur les 16 personnages présentés par Geoffroy qui ont perduré, deux sont présentés comme Bretons armoricains : Kai et Beduer, les deux compagnons d'Arthur, un, Gau-

vain, son neveu, est étroitement lié aux Armoricaïns à la tête desquels il combat en compagnie de leur duc Hoël; trois sont « cornouaillais », de quelle rive de la Manche nous ne le savons pas : Ingerna, Gurloes et Cador; deux autres, le roi Arthur lui-même et sa soeur Anna, enfants d'Ygerne, sont au moins pour moitié des « cornouaillais », mais qu'est-ce que la Cornouaille(s) ? Deux, le père et le fils, sont de par la forme linguistique du nom du fils à classer parmi les Armoricaïns. Les six restant sont d'origine mal définie : Guenuera, Lot, Uterpendragon, Modred, Merlin et Morgane.

Voilà où nous devons en rester pour l'instant. Mais nul doute que la lecture de Chrétien de Troyes ne vienne bientôt nous fournir de nouvelles données à cet égard.

VII VILLES ET PAYS DE GEOFFROY

37 LA GÉOGRAPHIE DE GEOFFROY DE MONMOUTH

De nombreux pays et villes sont présents dans l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth : ils contribuent par leur nombre et leur diversité à tracer l'image de puissant monarque que l'auteur veut donner de son héros. Mais il apparaît aussi très rapidement que les territoires ainsi désignés correspondent aux possessions du roi anglo-normand sur le continent. De cette façon se dessine sur la carte, par delà la gloire ancienne d'Arthur, le propos très moderne de l'écrivain : asseoir le pouvoir du véritable héritier d'Arthur, le roi Henri Ier et la dynastie Plantagenêt. Le rôle joué par le continent et les continentaux s'explique aisément, puisque les Plantagenêt sont des Angevins, des *Andecaves*, donc des Armoricains.

De fait, il semble bien que l'on soit ici en présence, sous la tutelle de l'Angleterre, d'une reconstitution de la Province Lyonnaise IIIe et de l'antique Armorique à laquelle elle avait succédé. Les Anglais ont été chassés du pouvoir dans l'Ile en 1066 par une coalition de Normands et de Bretons. Ces Normands même n'avaient plus de Normands que le nom : il y avait belle lurette que le substrat gaulois avait, en « Normandie », absorbé les envahisseurs francs et les aventuriers vikings.

Le royaume normand et angevin de Grande-Bretagne concerne donc bien le retour des Celtes à Londres et à York, et il convient d'en convaincre entre autres les autres Celtes, les Gallois, les Corniques et les Écossais.

A l'époque qui nous occupe, le Pays de Galles, en dedans de sa frange orientale, est et surtout sud-est, est toujours indépendant et se défend des Anglo-Normands comme il s'est battu hier contre les rois anglo-saxons. Les seigneurs bretons immigrés auraient servi dans certains cas d'agent de liaison et de propagande avec leurs cousins gallois. Dans ces conditions le mythe d'Arthur, sans doute commun aux diverses branches de l'ethnie brittonique, n'a-t-il pas servi au rapprochement des diverses régions de l'Ile ? Il importait en tout cas à la politique des Plantagenêts que l'Angleterre soit considérée comme une terre bretonne,

non moins que le territoire de l'ancienne Armorique et les conquêtes des Bretons du continent au VI^e siècle de notre ère?

La géographie arthurienne de Geoffroi de Monmouth résulte de ces problèmes posés par la politique contemporaine. Il importe de garder à tout moment présente à l'esprit cette intention du narrateur, si l'on veut accorder sa valeur exacte au document qui nous occupe.

Les pays celtiques

La liste des invités au Couronnement constitue l'élément essentiel qui nous permet de nous faire une idée de ce qu'était pour Geoffroy l'empire de son héros. On ne compte pas moins de 44 pays, qui constituent les possessions, les fiefs et la mouvance du roi Arthur, entendez donc bien du roi Henri.

Cinq de ces *dominions* appartiennent au groupe que nous appellerions au XX^e siècle, des pays celtiques. Ce sont :

- l'Albanie, plus connue de nos jours sous le nom d'Ecosse,
- le Moray, région des Hautes Terres d'Ecosse autour d'Inverness et du Moray Firth, dont on ne saisit pas très bien la raison pour laquelle il se trouve séparé de l'Albanie,
- le Pays de Galles du Nord, siège des *Venedoti* (Gwynedd),
- le Pays de Galles du Sud, royaume des *Demetæ* (Dyvet),
- enfin, la Cornouailles britannique.

Les sièges archiépiscopaux de Grande-Bretagne

Geoffroy mentionne trois archevêques :

- Londres, cité en premier,
- Eboracum, en second, que Wace traduit par Everwic, et qui est York,
- Caerleon, indiqué en troisième position, non seulement métropole religieuse, mais aussi résidence royale d'Arthur.

Londres a ici son rang de capitale des rois anglais. Quant à York, voici ce qu'en 1855 le Dictionnaire de Géographie ancienne et moderne de Meissas et Michelot disait notamment de ce chef-lieu de comté : *Résidence de l'un des deux archevêques anglicans. Eboracum fut la résidence des empereurs Adrien et Sévère. York fut longtemps la deuxième ville de l'Angleterre ; elle est aujourd'hui considérablement déchue, quoiqu'on la considère encore comme la capitale de la partie septentrionale de l'Angleterre... Le comté d'York, le plus vaste de l'Angleterre.* L'importance de la ville, en particulier dans le domaine religieux, explique aisément la place que lui donne Geoffroy au XII^e siècle.

Le cas de Caerleon est beaucoup plus épineux. D'une part, la ville de Caerleon ne paraît pas avoir jamais été le siège d'un métropolitain. D'autre part, il n'est nullement avéré qu'elle ait été la capitale d'Arthur : elle est mentionnée comme telle, dans l'*Historia Regum Britanniae*, pour la première fois, et aucune justification n'en existe, non plus que du fait qu'elle ait pu figurer dans les sources de l'auteur comme la cité de Caerleon sur Usk, proche de Monmouth. Comme nous le verrons plus loin, d'autres villes de ce nom ont pu être la résidence privilégiée de l'Arthur d'avant Geoffroy.

Onze (ou douze) villes anglaises à la rescousse

Après avoir cité les trois archevêchés prétendus de Grande-Bretagne, Geoffroy continue la construction de son roman historique en mentionnant onze villes situées en Angleterre. Il n'en connaît généralement pas le nom celtique et se contente d'en donner l'appellation latine de son époque, sans qu'il soit possible toujours d'identifier l'endroit avec certitude.

Claudiocestria

Wace rend ce mot dans le texte de son *Roman de Brut* par Glowecestre, l'assimilant ainsi à la moderne Gloucester, siège épiscopal et chef-lieu du comté du même nom sur la Severn. Il s'agissait, pour Meissas et Michelot, d'une *ville ancienne et autrefois très forte, qui conserve encore dans ses rues quelque chose de la disposition des stations romaines*. La ville s'appelait à l'époque antique *Glevum* et, comme Glowecestre semble venu d'un Glevoc-ester, l'on ne voit pas très bien comment l'interprétation de Wace pourrait se justifier. En fait, nous ne retrouvons pas trace de Claudiocestria.

Wigornia

Wigornia est aussi incertain que Claudiocestria. Pour Wace, c'est Wirecestre, c'est-à-dire Worcester, autre siège épiscopal, situé également sur la Severn, et, semble-t-il non identifiable.

Salesberia

Wace traduit le mot par Salesbire et il a sans doute raison d'y voir la ville que nous appelons Salisbury. Cette cité, encore appelée New-Sarum est le chef-lieu

du comté de Wilts: à peu de distance s'élève toujours le Old-Sarum, ou *Sorbiodunum*, vieil oppidum des Bretons. Non loin de là, sur les molles ondulations du Wiltshire s'élève le cercle mégalithique de Stonehenge. Il reste étonnant que, dans un récit arthurien, le celtique Sorbiodunum ne soit pas signalé en lieu et place de l'anglais Salisbury. La seule explication est que Geoffroy ne le connaissait pas et qu'il s'agit là une fois de plus d'un ajout à l'histoire d'Arthur. Il semble d'ailleurs bien clair qu'il en est de même pour les autres villes anglaises, entrées ainsi par effraction dans la tradition arthurienne.

Cargueira devenue Warewic

Wace traduit bien Warewic. C'est notre Warwick, chef-lieu du comté de ce nom, sur l'Avon. L'on reste cependant sceptique jusqu'à plus ample informé quant à l'identification de Cargueira, par ailleurs inconnue, à Warwick.

Legecestria

Leicester que nous donne Wace sous la forme Leircestre s'appelait *Rata* à l'époque romaine. Ceci est bien une nouvelle preuve que Geoffroy emploie non pas les noms antiques, tels qu'ils pouvaient exister encore dans la Grande-Bretagne celtophone des V^e et VI^e siècles, mais les noms anglais, donnés par le nouvel occupant des lieux après l'invasion des Angles et des Saxons.

Caicestria

Wace réduit le mot à Cestre, ce qui en fait Chester. Chef-lieu du comté de ce nom sur la Dee, la ville avait pour nom ancien: *Deva*. C'est une *belle et ancienne ville avec un château fort qui fut construit par Guillaume le Conquérant* (Meissas et Michelot).

La traduction de Wace cependant n'est pas entièrement convaincante. On attendrait autre chose de Caicestria qu'une simple réduction au concept de fortification et l'on peut se demander s'il ne s'agirait pas de Chichester, chef-lieu du Comté de Sussex, jadis *Regnum*. Mais, dans un cas comme dans l'autre, nous sommes toujours dans la même logique d'anglicisation de la tradition.

Dorobernia

Dorobernia serait-il Cantorbéry? Wace traduit en effet le nom d'homme Cin-

marc de Dorobernia par Kimmare de Kantorbire. La ville s'appelait en fait *Durovernum* et si, pour une fois le terme celtique paraît préservé, ce serait à travers sa forme anglicisée.

Salesberia

figure une seconde fois dans le texte, à cette place et certains manuscrits la remplacent en cet endroit par Guintonia.

Badon

Wace traduit par Bade, c'est-à-dire Bath, dans le comté traditionnel de Somerset, aujourd'hui celui d'Avon. C'est l'*Aquæ Solis* antique, les Eaux de la déesse Sulis, que les Anglais appelèrent le Bain. Aucune référence antique chez Geoffroy qui semble ignorer tout, une fois encore, du passé de la ville.

Nous en avons parlé à propos de la bataille du Mont Badon, remportée par Arthur, selon Nennius, et nous n'oublions pas qu'en Bretagne Armoricaire il existe non seulement un Baden et son île de Gavrinis, mais aussi les ruines d'un Sulim et le souvenir de ses bains.

Ridochon qui est Oxenofordia

Il s'agit évidemment d'Oxford, que Wace appelle Oxeneford. La célèbre Université tire son nom en effet d'un gué à boeufs qui se trouvait sur la Tamise, près du carrefour des voies antiques nord-sud et est-ouest de l'île. C'est le sens du mot Rid-Ochen en gallois, comme d'Oxford ou Oxenford en anglais. Le nom celtique est ici remémoré, ce qui paraît bien être la moindre des choses sous la plume d'un chanoine lettré d'Oxford.

Hereford

Ne figure pas chez Geoffroy de Monmouth, mais Wace l'ajoute au vers 1433, ce qui lui fait ainsi douze villes au lieu de onze. Il la cite telle quelle, dans sa forme anglaise et semble ignorer aussi bien le nom antique que l'expression galloise. L'agglomération n'est pourtant située qu'à 13 miles de Monmouth, en Angleterre.

Six îles, ou pays, du Nord

Ce sont l'Irlande, l'Islande, le Goldland (ou Godland selon certains manuscrits), les Orcades, la Norvège et le pays des Daces. La grande île de Gotland est située entre la côte de Letonie et le rivage de la Suède auquel elle se rattache politiquement aujourd'hui. Quant au pays des Daces, il s'agit plus vraisemblablement du territoire des Danes ou Danois, autrement dit du Danemark, que de la Roumanie, anciennement appelée Dacie.

Sauf l'Irlande et les Orcades, aucune de ces terres n'a porté de peuple celtique. Certes l'Islande a connu des missionnaires irlandais, mais les revendications arthuriennes paraissent ici fondées plutôt sur la riposte à l'invasion des peuples scandinaves en Grande-Bretagne que sur les conquêtes des Bretons en mer du Nord et dans la Baltique.

Dix-huit pays dits d'outre-mer

Le pays des Ruthènes

Selon Wace *De Flandres i vint cuens Holdin* : ce comte Holdin est le *Holdinus, dux Ruthenorum* de Geoffroy. Au chapitre 176 de l'Histoire des Rois de Bretagne, il écrit en effet : *Holdinus quoque, dux Ruthenorum, Flandrias delatus, in Terivana, civitate sua, sepultus est*, « Holdin aussi, duc des Ruthènes, transporté en Flandre, fut enterré dans sa cité de Therouanne ». Cette traduction n'explique pas cependant l'extraordinaire assimilation du peuple gaulois des Ruthènes, ancêtre des habitants de Rodez (Aveyron) et du Rouergue, aux Flamands de Therouanne (aujourd'hui dans le Pas-de-Calais).

Bolonia

Wace donne Buluine. Il s'agit manifestement de Boulogne-sur-mer, sur la côte française de la Manche, au sud du Cap Gris-Nez.

Normannia

C'est évidemment la Normandie, signalée par Wace comme la *Normendie, ki dunc aveit nun Neüstrie*, « qui alors avait nom Neustrie », tandis que Geoffroy dit simplement ici Normannia. Cette remarque est à sa manière une datation, puisque Neustrie est le nom franc de cette région. L'action se passe donc, pour Wace, entre l'arrivée des Francs et celle des Normands, soit entre 486 et 911.

Cenomania

Cenomanensis devient régulièrement pour Wace *del Mans*, du Mans.

Andegavia

Andegavenses devient de même pour Wace *d'Angiers*, d'Angers.

Pictavia

Cuens de Peitiers, «le comte de Poitiers», traduit chez Wace le *Pictavensis*, «poitevin» de l'*Historia regum Britannia*.

Les douze provinces de Gaule

sont présentes, mais leur nom ne nous est pas donné. L'on peut penser que le pays chartrain constitue l'une d'entre elles, peut-être la plus importante, puisque c'est son comte Gérin qui dirige la délégation. Cette importance donnée à Chartres mérite d'être soulignée. Cette ville en effet paraît bien avoir été au XII^e siècle un relais culturel entre la Bretagne continentale et l'Ile.

La Bretagne Armoricaïne

enfin et ses vassaux, qui ne sont mentionnés que de cette manière globale.

38 LES RÉSIDENCES D'ARTHUR : PREMIÈRE PARTIE

Des résidences d'Arthur, aucune ne nous est connue par Geoffroy sauf la capitale, Caerleon, qu'il appelle en latin *Urbs Legionum*, la Cité des Légions. Caerleon sur Usk figure par ailleurs dans Nennius, mais seulement dans la liste des villes de Grande Bretagne, qui est indépendante du texte de l'Histoire des Bretons, et sans aucune allusion au roi Arthur. Geoffroy a pu dénicher là cette ville qu'il ne pouvait ignorer par ailleurs puisqu'elle était voisine de Monmouth.

Les romans continentaux, sont, nous le verrons, beaucoup plus riches à cet égard. Les résidences qu'on y trouve indiquées sont : Caerleon bien sûr, Caerüent sur le Duellas, Tintagel, qui existe bien dans Geoffroy, mais seulement comme le lieu de la conception d'Arthur, Caradigan (Quarradigan), Carduel (Quarra-

duel), Carrois (Quarrois), Penvoiseuse et Nantes dont Wolfram von Eschenbach fait la capitale d'Arthur.

« *Caerleon en Galles* » était-elle au pays de Galles ?

Le nom est considéré pourtant depuis Geoffroy comme désignant une ville galloise, plus précisément désignée comme Caerleon-sur-Usk et située dans le sud du pays à peu de distance de l'embouchure de la Severn. Dès avant le temps de l'occupation romaine, c'était la capitale de la Cité des Silures, *Isca Silurum*. Elle aurait acquis l'appellation de Caer-Leon, des Légions qui l'avaient prise pour base. C'est du moins le sens qu'on attribue à ce terme, en le décomposant en *Caer*, le vieux mot breton désignant un enclos fortifié, et *Leon*, qu'on fait venir du latin *Legionum*, « des Légions ». Quant à la rivière, l'Usk, son appellation résulterait de l'évolution d'Isca.

Située de nos jours dans la banlieue de Casnewydd (en anglais, Newport), Caerleon-sur-Usk, coincée entre l'autoroute M 4 et les deux voies express A 449 qui se dirige vers Monmouth et A 4042 qui gagne Pontypool et Abergavenny, manque quelque peu de romantisme. Mais c'est là le sort de toute la côte méridionale du pays de Galles, plate et moite, livrée à l'industrialisation et naguère encore à l'exploitation minière du charbon.

Cette identification a été universellement admise après Geoffroy sans que pourtant rien ne l'atteste et bien que l'on ignore tout de l'origine de ce toponyme. L'*Historia Britonum* du manuscrit de Chartres, dans sa brièveté sur le compte d'Arthur, n'en parle pas, non plus que les *Annales Cambriae*. S'agit-il donc d'une nouvelle récupération de notre auteur qui nous a déjà prouvé sa dextérité à ce sujet ? En effet, si l'Itinéraire d'Antonin ne connaît qu'Isca Silurum, si la Notice des Dignités de l'Empire l'ignore, même sous ce nom, on le rencontre, nous venons de le dire, au chapitre 66 du manuscrit Harléien de Nennius, donc très tardivement, sous la forme Cair Legeion Guar Vsic. C'est la vingtième des 28 villes de l'Ile de Bretagne citées par l'auteur inconnu, sans aucune référence à un prince quelconque. Parmi celles-ci, on trouve encore à la dix-septième place un Cair Legion et à la vingt-troisième un Cair Lerion.

Faire de Caerleon le troisième archevêché de Grande-Bretagne est totalement excessif. Dom Gougaud, dans son ouvrage sur « Les Chrétientés celtiques » a bien montré qu'il n'y eut jamais d'archevêché en Galles, ni au profit du grand lieu saint de Menevia, aujourd'hui Ty Dewi (en anglais Sant David's), ni au profit de Caerleon, malgré son ancien titre de chef-lieu de province romaine. L'Eglise celtique en effet ne connut pas primitivement l'adaptation territoriale, que l'Eglise

romaine imposa à la Gaule, des évêchés aux anciennes cités gallo-romaines. La structure, d'aspect principalement monastique, en était infiniment plus souple.

Par ailleurs, il est évident que si le clerc de Monmouth a découvert *Caer Leon* dans son modèle, dans ce petit livre breton dont il nous parle, ou d'une manière quelconque en Armorique, il n'a pu manquer d'en transférer les valeurs à la ville galloise dont les restes romains subsistent à une vingtaine de miles de la petite cité de Monmouth. L'évidence qui dût apparaître aux yeux de l'auteur de l'Histoire des rois de Bretagne, n'en est pas une aux nôtres et cela d'autant plus que, pour un *Caerlion* gallois, et un ou deux autres sans doute en Angleterre, il en existe plusieurs aussi en Armorique. Rien ne permet d'affirmer que le château d'Arthur se soit trouvé sur l'Usk.

Ville des Légions ou Citadelle de Lug?

Une seconde question vient se greffer sur la première, dans cette affaire complexe: s'agit-il bien d'une Ville des Légions? C'est le vocable employé d'emblée par Geoffroy, qui reconnaît, à juste titre certainement, son *Carleon* gallois dans le *Cair Legeion guar Vsic* donné par le chapitre 66 de Nennius. Or ni *Leon*, ni *Legeion* ne postule obligatoirement un antécédent en *Legionum*, d'autant plus qu'un *CairLegion* figure un peu avant dans la liste.

Nous ne sommes certes pas tenus de respecter cette étymologie imaginée à une époque où la linguistique se permettait toutes les fantaisies et de surcroît par un homme qui s'y connaissait trop bien en matière d'adaptation.

Le mot *Leon* qui sert de déterminant à *Caer*, la Ville, ressemble étonnamment à celui d'une autre cité celtique, celle de Lyon, capitale antique de la Lyonnaise. D'ailleurs, Marie de France écrira *Liun* pour *Leon* et *Caerlion* pour *Caerleon*.

Lyon n'a rien à voir avec les Légions. C'est la citadelle du dieu Lugos, en celtique *Lugodunom*. Comme on peut facilement l'imaginer, cette protection du grand dieu des Celtes s'étendait dans l'ouest de l'Europe à de nombreux sites urbains fortifiés, tels que Leyde aux Pays-Bas ou Loudun en Poitou. Nous aurons aussi l'occasion de soupçonner dans la tradition arthurienne plusieurs *Lugdunum* ignorés.

Quelques Caerleon armoricains

Mais passons la mer. Dans le seul département du Finistère, Francis Gourvil a relevé deux toponymes de même allure que la cité de l'Usk: il s'agit de Kerleon en Plouguer-Carhaix et de Kerleon en Riec-sur-Belon *dans lesquels*, précise leur découvreur, *on ne saurait identifier le second composant avec le prénom Léon, inu-*

sité comme tel en Basse-Bretagne, avant le XVII^e siècle. Cette dernière précision sous-entend qu'on peut y déceler, si l'on veut, le même sens qu'à leur homonyme gallois.

Le premier des deux avoisine la capitale des Osismes à l'époque romaine. Les villages de Kerleon et de Kerleon Vihan sont installés à moins d'un kilomètre plein Sud de la citadelle romaine de Carhaix, de l'autre côté du ruisseau du Moulin du Roy qui les en sépare, et sur le côté droit d'une ancienne voie qui se dirige vers Motreff et gagnait sans doute le port fluvial de Quimperlé.

Un troisième Kerleon existe non loin des deux premiers à 4 km environ du centre de Carhaix, mais dans le département des Côtes-d'Armor et la commune du Moustoir. L'endroit paraît situé à un carrefour d'anciens chemins : l'un d'eux, celui dont nous venons de décrire la portion la plus méridionale est vraisemblablement antérieur à la conquête romaine, il semble mener de la côte sud vers le nord, de Quimperlé vers Lannion, en évitant Carhaix. L'autre aurait conduit de cette dernière ville vers Maël-Carhaix et l'est.

Ce Kerleon du Moustoir est accolé à un autre village du nom de Goariva qui manifeste l'existence en cet endroit d'un théâtre de plein air. Enfin la situation des lieux est telle qu'ils dominent le Pont-de-Goariva, jeté sur le Canal de Nantes à Brest. Les travaux de cette voie d'eau artificielle ont emprunté ici le lit de la Lorette.

L'installation antique d'établissements militaires sous Carhaix est hautement vraisemblable. L'oppidum, carrefour de routes, occupé par des troupes romaines encore au Bas-Empire, devait être protégé par des avant-postes en situation de défense le long des routes convergeant vers la capitale des Osismes romanisés et au-dessus des points de franchissement des rivières. Les chaussées, les ponts et les gués ne pouvaient ainsi être utilisés qu'avec l'accord de l'officier chargé de leur garde.

Quant au deuxième Kerleon finistérien, c'est un hameau de Cornouaille, situé sur un plateau proche de la mer, dont le seul intérêt stratégique est de pouvoir soutenir la défense à la fois du Pont-Guily sur le Belon et du gué de Riec sur le Dourdu. Il est à un peu plus de 3 km du confluent d'estuaires des deux rivières.

Mais il pourrait y avoir d'autres prétendants au titre de résidence principale d'Arthur. Le premier est évidemment Saint-Pol-de-Léon, en breton *Kastel-Pol* et anciennement *Kastel-Leon*. Or le sens de *Kastel-Leon* est sensiblement le même que celui de *Caerleon*. L'importance historique de ce château, *Kastel*, devenu un évêché particulièrement vénéré – « la ville sainte du Léon » dit-on encore aujourd'hui – jouerait en sa faveur. Sans doute est-ce le *Saint Pantelion* du Lai du Libertin, ce qui le met en relation avec la grande assemblée armoricaine des

chanteurs et des harpistes. Le site de la ville en fait à la fois une position stratégique et une villégiature dans le cadre superbe de la baie de Morlaix, en somme tout ce qu'il faut pour une résidence royale. De nos jours encore ses trois clochers sont connus de toute la Bretagne et considérés comme un signe de sa magnificence et de sa sacralité.

N'oublions pas non plus dans notre énumération des sites possibles pour Caer Leon, le fort château de Lehon, tout contre la forteresse de Dinan. L'un comme l'autre ont dû être très anciennement occupés étant donné la puissance de la situation, dominant la Rance et ses passages historiques, gués et ponts. En outre, la rivière s'appelait dans l'Antiquité, *Reginca*, la Royale. L'étude de la géographie dans les romans de Chrétien de Troyes nous amènera à la conclusion que ce fleuve arrose un certain nombre de lieux aux noms arthuriens. Cette double coïncidence mérite d'être sérieusement prise en compte pour la détermination de Caerleon.

Le monastère de Saint-Aaron était au moyen âge l'un des points remarquables de Caerleon sur Usk. Le culte de ce saint n'était pas ignoré en Armorique et particulièrement dans la région de Dinan puisque l'île de Saint-Malo fut d'abord celle de Saint-Aaron et qu'une chapelle subsiste sous ce vocable au sommet de la cité des Corsaires.

Pour en revenir au sens à donner à ces divers toponymes, il n'est pas certain que tous relèvent de la même étymologie. L'hypothèse d'une citadelle de Lugos prend particulièrement de force sur des sites d'oppidum assez différents des lieux de castramétation romaine : Saint-Pol-de-Léon et le rocher de Lehon, sur leur nid d'aigle, ressemblerait plutôt à un établissement gaulois, tandis que les Kerleon de Carhaix, à côté de la cité gallo-romaine, conviendrait mieux aux légions.

L'un peut, dans certains cas avoir succédé à l'autre et tendu vers une confusion. Il n'est pas impossible en somme qu'une citadelle de Lugos soit devenue celle des légions. L'invariabilité de la géographie physique fait que les constructions stratégiques, tant défensives qu'offensives, ne changent guère de place au cours de l'histoire.

En définitive, la question reste ouverte de savoir de quel Caerleon il s'agit primitivement, mais la cité peut très bien avoir précédé la conquête romaine et s'être trouvé sur le continent. De toutes façons, la fixation de la capitale d'Arthur à Caerleon sur Usk reste éminemment suspecte, ne serait-ce qu'à cause du nombre de résidences que les textes romans lui attribueront. Deux au moins d'entre celles-ci, Carhaix et Nantes appartiennent sans conteste à la péninsule armoricaine, et il pourrait bien en être de même des cinq autres.

Et si Tintagel n'était pas à Tintagel?

Le château de Tintagel est d'abord le fief de Gorlois qui demeure là avec Igerne son épouse. Là fut conçu Arthur. On se rappellera que nous avons déjà proposé un enracinement à la personnalité du duc de Cornouaille(s) en la paroisse de Gourlizon. Nous aurons l'occasion de montrer qu'il ne se trouve pas seul dans cette région de Bretagne armoricaine, mais en compagnie de quelques-uns des plus illustres personnages de la tradition arthurienne.

Mais si l'actuel Sud-Finistère correspond mieux que le Cornwall au *Cornu Gallia* et à la *Cornubia* des romans bretons, on en vient logiquement à discuter de la véritable identification de Tintagel et par là, du lieu de naissance du roi Arthur.

Il est question du château de Tintagel pour la première fois dans Geoffroy de Monmouth. Le duc de Cornouaille, *dux Cornubiæ*, Gorlois, se trouve en lutte contre le roi Uter auquel il reproche d'avoir fait des avances à sa femme Ingerna. Il laisse donc celle-ci sous protection *in oppido Tintagol in litore maris*, « dans le fort de Tintagel, au bord de la mer ». Un peu plus loin, nous avons des lieux une description précise : *Le fort de Tintagel en effet est situé dans la mer et est entourée par elle de toutes parts et il n'y a d'autre entrée que celle présentée par une roche étroite*. Le texte dit en fait : *angusta rupes*, une roche auguste, mais l'on peut concevoir qu'il s'agisse d'une erreur de copiste et qu'il faille y voir plutôt une *angusta rupes*, une roche étroite.

C'est là qu'Uter viendra rejoindre celle qu'il désire, sous les traits de son mari et qu'ils engendreront le roi Arthur.

Toutefois ce Tintagol n'est pas le centre du duché de Gorlois qui possède d'autres châteaux, comme Dimilioc, où le duc s'est rendu lui-même, et il existe un Jordan de Tintagol, donc seigneur du lieu. L'habitation principale du duc Gorlois cependant ne nous est pas précisée.

Christian de Troyes connaît aussi un David de Tintagel et n'ignore pas l'endroit. Le Roman de Tristan de Beroul, écrit peu après 1150, mentionne encore Tintagel, mais cette fois comme la demeure royale de Marc. Mais c'est seulement à partir du XVII^e siècle que le site légendaire sera reporté sur la côte nord de la Cornouailles britannique, dans la commune du même nom, sur un petit promontoire, étranglé à sa base, où se voient des traces de fortifications et qui ressemble bien à la description de Geoffroy.

C'est là l'un des endroits les mieux connus, les plus exactement identifiés des romans arthuriens. Arthur y a été conçu par Igerne des oeuvres du roi Uterpendragon. Le roi Marc y a régné, Tristan et Yseult y ont vécu. Tout le monde en

parle depuis Geoffroy de Monmouth et de nos jours tous les amoureux se rendent dans ce charmant vieux bourg de Cornouailles britannique pour y respirer l'air des adultères consacrés par la mythologie. A vrai dire, le Roi Marc à Tintagel relève plutôt d'un imaginaire continental, le roi Arthur d'une tradition de la Vieille Angleterre. Les Anglais en effet, qui aiment finalement beaucoup ceux qui leur tiennent tête et qui ont inscrit parmi les héros de leur histoire nationale, Napoléon et Jeanne d'Arc, n'y ont pas oublié le Breton Arthur qui fut l'un de leurs pires ennemis. Et curieusement, la tradition locale rattache Tintagel uniquement au roi Arthur, donc à Uter Pendragon et à Igerne, mais point du tout, comme on le fait sur le continent au roi Marc, à Tristan et à Yseult.

Il est vrai que cette tendance des Anglais en est au point qu'on se demande parfois si notre Roi vénéré était bien un Celte et s'il n'était pas quelque peu anglo-saxon. A moins qu'il ne fut américain comme le laisserait à penser son dernier film, Excalibur.

Mais trêve de plaisanteries. Tintagel est bel et bien en terre celte, dans ce pays cornique frère de la terre bretonne, où les noms répondent aux nôtres avec tant d'exactitude, comme l'écho parfait d'une voix de géant qui aurait eu, comme le Gargant, un pied à Brest et l'autre à Plymouth. Tintagel désigne bien cette petite presqu'île où traînent quelques ruines, à laquelle on accède par une langue de terre en voie d'écroulement progressif, et qui semble d'ailleurs bien sauvage pour avoir abrité des amours fleuris dans les termes du courtois XII^e siècle.

Le site est beau, imposant, un peu trop touristique peut-être et cependant préservé, un peu trop littéraire sans doute : si l'on y sent éclore ces merveilleuses fleurs de bruyère et se lever sur la lande, cet âpre, incoercible vent venu de la mer d'Irlande, en revanche j'ai toujours ressenti les belles histoires du temps jadis comme quelque peu plaquées sur ces lieux au demeurant preignant de celticité.

En fait, je vais vous le dire, au risque de décevoir profondément nos frères de Cornouailles, je n'ai jamais vraiment rencontré le roi Arthur, non plus que Tristan en ces lieux. Simple sensation d'un barbouillage anglais trop prononcé, refus d'un continental en face des réalités d'Outre-Manche, peut-être... et pourtant !

Lorsqu'on se plonge dans les origines de Tintagel, on s'aperçoit très vite qu'historiquement, il n'y avait en ces lieux que très peu de choses avant le XIII^e siècle. Le château, d'après les plus récentes recherches, ne fut bâti qu'environ 1230, c'est-à-dire près d'un siècle après la parution de l'*Historia Regum Britanniae*, par Richard, comte de Cornouailles. Le Professeur Charles Thomas, qui donne cette date, relève par ailleurs les deux plus anciennes mentions du roi Arthur à Tintagel, mise à part évidemment le texte de Geoffroy. Le Parliamentary Survey de 1650, l'Enquête parlementaire sur les terres du Duché de Cornouailles, signale

King Arthur Castle alias Tintagell Castle, le château du Roi Arthur autrement dit le château de Tintagell. Près d'un siècle et demi plus tard, W.G Maton rendait compte de son passage sur ces lieux en citant *a remarkable fortress called King Arthur's Castle at Tintagel*, « une remarquable forteresse qu'on appelle le château du roi Arthur à Tintagel ». Quant à la visite touristique des lieux, elle ne remonte pas au-delà de 1850.

Tout cela est bien récent. Charles Thomas veut bien concéder l'existence hypothétique d'une tradition folklorique antérieure, accrochée à quelques rochers de forme curieuse qu'on appelle de nos jours le Siège, l'Empreinte du Pas, les tasses et les soucoupes, le service à thé en somme du roi Arthur. Mais les noms changent, l'actuelle grotte de Merlin s'appelait en 1870 la grotte du roi Arthur et même simplement la grotte du roi.

On a longtemps parlé de restes de constructions, des fonds de huttes, qui auraient été les substructions d'un monastère celtique du Haut moyen âge, mais cette notion même disparaît dans les plus récents travaux

Tintagel? Un éperon barré...

Geoffroy de Monmouth écrivait Tintagol. La famille des seigneurs du lieu, au XIII^e siècle, était dite de Tintaiol. Dans le roman de Beroul, on disait Tintagel. Quel est donc le sens du nom ?

La seule explication que j'en ai trouvée, sous la plume d'un Anglais, est qu'il s'agirait de termes français : la tente d'Agel, ou du diable (?). « Messieurs les Anglais, tirez les premiers... » Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Anglais et Français se renvoient la politesse, sur le dos des autres. Et le celtique donc ?

Il n'est pas nécessaire de feuilleter longtemps le dictionnaire vieux-breton du regretté maître Léon Fleuriot et celui de la langue contemporaine de Favereau pour y découvrir deux mots qui donnent parfaitement le sens du toponyme. *Tin* signifie postérieur et Fleuriot nous donne en exemple précisément des noms de lieux, comme Tinduff et Tingoff. Quant à *Tagel*, c'est un étranglement que Favereau retrouve dans le gallois homonyme Tagel et qui est donc ancien.

Tintagel est donc un « étranglement postérieur », autrement dit ce que les archéologues armoricains appellent un « éperon barré », désignant par là ces oppidums marins dont parlait César et qui sont si nombreux en Bretagne Occidentale. Présentant le front aux vagues, une presqu'île aux flancs plus ou moins escarpés, s'étrangle effectivement sur ses arrières et voit l'étroit passage se munir d'une ou deux rangées de murs et de fossés, qui tendent à se combler les uns par les autres.

Tintagel de Cornouailles britannique est un parfait «étranglement postérieur» : le nom lui convient à merveille. Il faut cependant remarquer qu'il en existe bien d'autres, tout aussi convenables, le long du littoral sud de la Bretagne, que ce soit dans notre Cornouaille et sur les rivages morbihannais. Il y en a même à Belle-Ile, et l'un des plus grands, l'un des plus beaux, aujourd'hui converti en réserve d'oiseaux marins, est le Kozh Kastel de cette île, là même où l'une des pointes avancées dans l'océan porte le nom de Penmarc'h, la Tête de Cheval ou bien la Tête du roi Marc.

Tintagel, propriété du comte de Cornouaille Gurloes, dont la femme se fit engrosser d'Arthur par le roi de Bretagne, est-il bien l'éperon barré britannique que nous mentionnions plus haut ? Gurloes, avons-nous dit, est un nom qui a laissé des traces à Quimperlé. Ce fut notamment, en cette ville, le nom d'un abbé du monastère de Sainte-Croix. Et chose curieuse, Belle-Ile dépendait précisément de cette abbaye.

Pour l'instant, la question reste posée.

Avalon

C'est en Avalon que Caliburne, le meilleur des glaives, a été fabriqué, selon l'Histoire des Rois de Bretagne. C'est là aussi que le Roi Arthur est conduit pour soigner ses blessures, après la bataille de Camlann.

Ce que l'auteur ne disait pas, car il se voulait d'une grande discrétion dans tout ce qui pouvait faire craindre la Fable, c'est que l'île d'Avalon n'est pas un lieu accessible aisément, à moins d'y être conduit par les gens de l'Autre Monde ou par des passeurs agréés d'eux. Il le laissait seulement entendre en parlant en somme de blessures mortelles qu'on s'en allait guérir là-bas.

Toutefois Geoffroy est plus loquace dans la Vie de Merlin où il nous livre le fin mot de l'histoire. Il nous conte en effet dans cette page, comment Barinthus, qui connaissait les étoiles, conduisit Arthur chez Morgen, à travers « la plaine de la mer ».

Le sens du mot Avalon est clair : il se rapporte à la pomme et au pommier. Sa localisation semble bien être dans l'Autre Monde, mais il y a des pays de ce monde-ci qui ont une relation avec l'île. Sans parler de la fumisterie henricienne qui a fait de Glastonbury l'un de ces sites, on peut évoquer le nom de la ville française d'Avallon, qui n'est, pas plus que le monastère anglais, à proprement parler une île, mais surtout l'île d'Aval en l'Ile-Grande et, moins connu, le lieu-dit Avaelon, mentionné dans la donation que fit Erispoë en 851 à l'abbé Conwoïon et aux moines de Saint-Sauveur de Redon. La charte vise la paroisse

de Kaer, aujourd'hui Locmariaquer et ses dépendances, à savoir l'Ile-aux-Moines, Avelon, Clides et Vilata. A l'exception de l'Ile-aux-Moines, appelée de deux noms différents, Enes Manac et Criaeis, ces endroits ne peuvent être localisés avec certitude.

Nous aurions cependant tendance à penser que l'acquisition par les moines de Saint-Sauveur de Redon de la vieille cité de Kaer, où les mégalithes le disputent aux pierres gauloises et romaines, devait leur permettre d'accéder à ses biens matériels, mais aussi aux droits de passage spirituels qui conduisent de l'embarcadère de Locmaria à l'île d'Avalon. Par le truchement du roi Erispoë, ils les héritaient sans nul doute des bâtisseurs de Mané-Lud, d'Er-Grah, de Mané-Rutual, ces portes mégalithiques qui se dressent toujours sur le territoire de Locmariaquer et débouchent le monde avalonien.

39 LE ROYAUME DE LOT

Le royaume de Lot : Lodonésie ou Orcanie ?

Nous n'avons pas épuisé, avec la liste des invités du Couronnement et les résidences d'Arthur, la géographie de Geoffroy de Monmouth. Il nous reste à parler de la Lodonésie que l'auteur de l'Histoire des Rois de Bretagne attribue au roi Lot, époux d'Anne et beau-frère d'Arthur. Ceci nous amènera à nous interroger sur l'Orcanie, par laquelle les auteurs postérieurs remplacent la Lodonésie, et de ce fait à entrer de plain pied dans la seconde des géographies arthuriennes, celle de Chrétien de Troyes.

Qualifié de Loth *de Lodonesia* au chapitre 139 de l'Histoire des Rois de Bretagne, il en est officiellement investi par Arthur au chapitre 152 : *Loth autem, qui tempore Ambrosii Aureliani sororem ipsius duxerat, ex qua Walgvanum et Modredum genuerat, ad consulatum Lodonesia ceterarumque provinciarum quæ ei pertinebant reduxit.* Il vient d'être question immédiatement auparavant d'Arthur qui a rendu à Anguselus le royaume des Scots et à Urien le sceptre de Muref. *Quant à Loth,* continue Geoffroy *qui, au temps d'Ambroise Aurélien avait épousé la soeur de celui-ci, de laquelle il avait engendré Walgvan et Modred, il lui renouvela le consulat de Lodonésie et d'autres provinces qui dépendaient de lui.*

C'est donc bien de la patrie de Loth qu'il s'agit, mais aussi de celle de Gauvain, *Walgvanus*, et de celle de Modred, *Modredus*, ses enfants. C'est dire que l'importance d'une détermination exacte est extrême pour notre propos. Où se trouve donc située cette Lodonésie ?

La Lyonnaise aussi était celtique

Sans grand argument, si ce n'est les a priori géographiques qui dominent tous les commentaires de la Légende Arthurienne, on place d'ordinaire ce pays dans les Basses-Terres d'Ecosse où on l'identifie au Lothian, petite contrée au sud d'Edimbourg. Pourquoi pas? Encore que la dérivation de l'un à l'autre ne soit pas absolument évidente.

Mais c'est là oublier la grande région de la Gaule qui dépendait de Lyon à l'époque romaine et portait en conséquence le nom de Lyonnaise. Le terme latin, et plus celtique encore que latin, employé pour désigner cette vaste circonscription était *Lugdunesia*, logiquement tiré de *Lugdunum*, Lyon.

Elle figure notamment dans la Géographie de Ptolémée au chapitre II, § 8, et comme de coutume, les différents manuscrits grecs de cet auteur donnent du mot des formes différentes. On relève ainsi : Lougdounesia, Lugdonesia, Lougdounnesia, Logdonnesia, Logdonousia. Ces dernières graphies, en particulier Logdonnesia se rapprochent au maximum de la Lodonesia de Geoffroy.

L'identité ne suppose que la chute, si banale, du g. On notera qu'elle s'est produite de façon analogue dans l'évolution du nom de ce Lugdunum de Gaule occidentale qui est devenu Loudun. Cette ville poitevine (86137), située non loin des limites du Massif Armoricaïn, n'est qu'à 20 km du Chinon attribué par Geoffroy à Kei et appartient aux territoires du Benoïc tels que nous sommes en mesure de les définir.

On peut donc considérer comme équivalents, à des époques suffisamment différentes pour entraîner une petite évolution linguistique, les mots Lugdunesia et Lodonesia. Mais que faut-il entendre géographiquement par là?

La Lyonnaise, dans son étendue la plus anciennement connue, c'est-à-dire telle qu'elle est définie par Ptolémée au milieu du II^e siècle de notre ère, constituait la plus centrale des Trois Provinces gauloises de l'Empire romain. Elle était en effet comprise entre la Belgique au Nord et l'Aquitaine au sud. La limite méridionale était fixée par la Loire depuis Roanne et Feurs chez les Segusiaves jusqu'à l'embouchure armoricaïne. La longue frontière septentrionale, puis orientale, était disposée de manière à comprendre dans le territoire les Caletes du Pays de Caux, les Veliocasses de Rouen, les Meldes de Meaux, les Vadicassii, les Tricassii de Troyes, les Senones de Sens, les Eduens d'Autun et les Segusiaves. Lyon, métropole des Trois Gaules, était sur le territoire de la Lyonnaise qui en dépendait directement, mais aussi sur les limites de la Narbonnaise et de la Germanie supérieure.

Sous Dioclétien, en 297 de notre ère, de nouvelles divisions furent introduites

dans la définition territoriale de l'Empire, dont témoigne la Liste dite de Vérone. Le Diocèse des Gaules – *Diocensis Galliarum* – se trouve divisé en huit provinces dont deux Lyonnaises, la I et la II. Elle résultent l'une et l'autre de la séparation de la Lyonnaise primitive.

La Lyonnaise I formait un ensemble continental depuis les Segusiaves de Roanne au sud jusqu'aux Veliocasses de Rouen au nord, les Andecaves à l'ouest et les Vadicassii à l'est. La Lyonnaise II comprenait l'actuelle Normandie, y compris le Pays de Caux au nord de la Seine, et l'actuelle Bretagne moins le sud de la Loire qui étant picton, appartenait à l'Aquitaine seconde.

Cent ans plus tard, la Notice des dignités de l'Empire et la Notice des provinces nous révèle des Gaules entièrement refondues sur le plan administratif. La Lyonnaise subsiste mais partagée en quatre régions différentes : La Lyonnaise I ne comprend plus que la portion sud-est de l'ancien territoire avec Lyon comme capitale. La Lyonnaise II correspond à peu près à la Normandie actuelle et le chef-lieu en est déjà Rouen. La Lyonnaise III est constituée des cinq départements bretons actuels sans toutefois le sud de la Loire, le nord de l'Anjou avec Angers, le Maine, Mayenne et Sarthe avec Le Mans, la Touraine qui s'étend maintenant un peu au-dessous de la Loire. La capitale en est Tours. Enfin une Lyonnaise IV est créée autour de Sens, avec Chartres, Orléans, Meaux, Troyes et Auxerre.

Le dieu Lugos de Lyon à Saint-Pol de Léon ?

Le nom de Lugdunesia a recouvert, on le voit, des unités territoriales diverses, de plus en plus petites et qui ont relâché progressivement leurs liens avec Lyon. Il est important de remarquer cependant que cet aspect géographique et toponymique de l'histoire a permis la conservation sur la terre gauloise du nom du dieu Lugos, divinité principale des Celtes, qui avait donné son nom notamment à la Capitale des Gaules.

Nous avons rapproché de ce théonyme, dans l'Ouest, la ville de Loudun, qui appartenait aux Pictons, d'après une étymologie généralement admise, mais aussi la cité de Laïounes, signalée sur la côte bretonne par le géographe arabe Edrisi au XII^e siècle, que l'on tend aujourd'hui à identifier à Douarnenez et au Loonois de Tristan. D'autres noms de lieux sont également à faire entrer dans cette catégorie : Saint-Pol-de-Léon et le pays de Léon dont cette ville est la capitale, l'oppidum de Léhon près de Dinan, peut-être Poullaouen, le Lou-du-Lac... Hors de Bretagne, outre Lyon et Loudun, Leyde aux Pays-Bas et Saint-Bertrand de Comminges dans les Pyrénées sont d'anciens Lugdunum.

Ceci dit, l'on comprendra comme il est difficile de préciser lequel de ces ter-

ritoires forme le royaume de Loth. Mais il nous paraît définitivement exclu de le situer au Lothian. Loth, ou mieux Lot, représenterait selon nous l'évhémérisation du dieu Lugos. Il est *Lugos*, roi du pays *Lugdunesia* de la citadelle de Lug, *Lugdunum*.

Nous aurions tendance à penser, en raison des très nombreuses localisations armoricaines de la Légende Arthurienne que la Lodonésie elle aussi est en relation étroite avec la péninsule. Il s'agirait en somme de la Lyonnaise III, ou peut-être de la première Lyonnaise II. Une solution alternative ferait de Lot un roi de Loudun, suffisamment proche de l'Armorique, bien que dans l'Aquitaine toute proche, pour entrer dans la compétition. Quant à Laïounes-Douarnenez, il nous paraît suffisamment pourvu d'honneurs en la personne de Tristan de Loonois.

Il reste bien sûr à résoudre la question de Saint-Pol-de-Léon et du pays de Léon. S'il s'agit bien d'un Lugdunum et non d'un *Legiones* traditionnellement proposé, on pourrait supposer que le Léon est, quant à lui la Lodonésie de Geoffroy.

A 50 km de Guingamp

En fait la solution du problème est en partie liée à la définition d'un autre territoire en dépendance du roi Lot. Dans la tradition arthurienne, telle qu'elle nous est présentée par les successeurs de Geoffroy et de Wace, Lot, ainsi orthographié et non Loth, est roi non point de Lodonésie, mais d'Orcanie.

Déjà Chrétien de Troyes mentionne le lieu dans *Perceval* ou le *Conte du Graal*. Il s'agit d'une cité dans laquelle le roi Arthur tient sa cour à la Pentecôte. Dans le *Merlin*, Loth est présenté comme le roi d'Orkenie, mais plus loin, il est clairement question de *la chité d'Orkanie*. Enfin, au folio 223 a du même ouvrage, Gauvain se présente au Morhout frère de la reine d'Irlande comme étant ainsi qu'Ywain, *del roïame d'Orkanie*.

Il semble donc acquis qu'Orcanie est une ville qui donne son nom à un royaume. Dans le *Perceval*, c'est le lieu où se termine le texte inachevé de Chrétien de Troyes. Il n'est point ici question du roi Lot d'ailleurs, mais seulement de la cour d'Arthur qui s'y tient.

L'interprétation anglaise a vu dans Orcanie, les îles Orcades au nord de l'Ecosse. Outre que la substitution d'un n à un d intervocalique ne laisse pas de présenter des difficultés, il n'est nulle part question d'un caractère insulaire du lieu. En outre, c'est bien d'une ville qu'il s'agit et non d'une région. Le royaume d'Orcanie, c'est la contrée qui entoure la ville d'Orcanie.

Une fois de plus nous sommes donc amené à remettre en cause la localisation traditionnelle et à chercher ailleurs l'implantation géographique des noms.

Si l'on en croit les déclarations de Gauvain au v. 9100, la route qui conduit du château où il se trouve alors jusqu'à Orcanie n'est ni longue ni difficile. Or nous avons appris un peu plus haut que le séjour du neveu d'Arthur à ce moment, forteresse construite sur un rocher,

A non la Roche del Chanpguin.

Il nous serait utile de savoir ce qu'il faut entendre par ce toponyme. Chanpguin ou Champguin comme on l'écrit aujourd'hui, semble bien être le mot roman (ou breton chuinté) champ auquel s'applique le déterminatif *guin*, romanisation habituelle du breton *gwen*, blanc.

Or il existe bien, sous une forme à peine différente, simplement inversée, donc plus ancienne, une ville jadis fortifiée de ce nom en Bretagne Armoricaïne, et nous n'en connaissons pas d'autre dans le monde celtique : c'est Guingamp, en breton *Gwengamp*, le Champ blanc.

L'appellation La Roche est courante en Bretagne, et ailleurs, pour désigner un château établi sur un socle rocheux. Plusieurs sites fortifiés de ce type existent notamment sous le vocable Le Bois de la Roche, en breton Coat ar Roc'h, et l'un d'eux tout proche au sud de Guingamp.

La Roche de Chanpguin a tout lieu d'être considéré comme la forteresse de Guingamp. Dans ces conditions, quelle pourrait être la cité d'Orcanie dont

La voie n'est longue ne griés ?

Remarquons tout de suite la proximité de Guingamp et de Lannion. L'on compte environ 33 km jusqu'au château de Kerduel, au-delà des ponts de Lannion. Nous sommes donc là en pays arthurien, mais rien ne permet d'identifier Kerduel et Orcanie.

Saint-Brieuc n'est qu'à 28 km, mais c'est une fondation relativement récente, qui date de l'émigration et dont l'histoire, assez bien connue, exclue des aventures mythologiques ou simplement antiques.

Le chemin est un peu plus long jusqu'à Carhaix, 45 km par la route moderne et jusqu'à Huelgoat, une cinquantaine par l'ancienne voie de crête de Plougonver et du Kroaz-Hent Mari Jaffré, tandis que Morlaix, vieille cité gallo-romaine, est à 49 km.

Si rien ne nous attire particulièrement vers Morlaix, Carhaix, Huelgoat et son camp d'Arthur retiennent notre attention : n'est-ce pas dans cette région que se trouvait Vorganium, capitale des Osismes, et n'avons-nous pas montré

que ce nom désignait, plutôt que le site gallo-romain de Carhaix, le Huelgoat de l'indépendance gauloise ? De Vorganium à Orcanie, il n'y a qu'un pas. Certes nous avons vu le mot évoluer en Berrien en gaulois, puis en breton, mais d'autres évolutions sont possibles par le jeu varié des langues différentes. Ainsi la chute du V est-elle vraisemblable, dans un système de romanisation, telle qu'un autre exemple nous le montre, notre Erec arthurien venu d'un très réel comte Waroc ou Werech, alors que ce même nom évoluait en Guerec en breton.

Le roi Lot régnait à Vorganium en Lyonnaise

La détermination d'Orcanie ainsi comprise conduit à ce bouleversement des données géographiques arthuriennes que nous poursuivons dans cet ouvrage. Si en effet le roi Lot règne à Vorganium, rien n'empêche qu'il soit par ailleurs qualifié de roi de Lodonésie. Qu'il s'agisse en effet de la Lyonnaise primitive, de la Lyonnaise II de la Liste de Vérone ou de la Lyonnaise III de la Notice des Dignités de l'Empire, dans tous les cas, Vorganium, à la tête de la Cité la plus occidentale du domaine celtique continental est comprise dans le territoire lodonésien. Vorganium devient alors comme la capitale de l'Armorique, au sens politique de ce terme, la Lyonnaise III, mais aussi bien la Lyonnaise II apparaissant comme des intégrations romaines de l'antique Fédération armoricaine.

Evidemment si Lot est un roi d'Armorique, ses fils Gauvain, Agravaïn, Gaheviet et Guerrehet, sont aussi des continentaux, et Modred l'est également. Nous trouvons là une confirmation aux premières suggestions que nous avons faites de la nationalité armoricaine des neveux d'Arthur. Les localités de Goulven et de Goulven, dont nous avons rapproché le nom de celui de Gauvain, sont toutes les deux finistériennes, osismiennes, donc orcaniennes.

Il n'est pas jusqu'à Yvain, fils d'Urien, qui ne soit rattaché lui-même à l'Armorique ainsi conçue. Nous rappelions ci-dessus que, dans le Merlin, Gauvain le présente comme étant lui aussi *del royaume d'Orkanie*.

Quelques précisions nous manquent concernant deux sites dont nous ne savons s'il faut ou non les assimiler à Orcanie. C'est d'une part la ville d'Orkenise que le Lancelot en prose place à proximité de Godoarre tout aussi inconnu ; et d'autre part, dans le Perceval, la cité d'Orquelenes (Art-kellen ?) dont le prince est Grinomalant.

VIII LA TABLE RONDE

40 UN NORMAND NOMMÉ ROBERT WACE

Vingt ans passés depuis qu'avait paru sur la scène de la littérature européenne l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, quand une traduction en langue romane vit le jour sous le nom de *Roman de Brut*. L'auteur en était un clerc de Caen, on l'appelait Maître Wace. C'était donc un normand, né tout voisin de Gautier de Coutances, puisqu'il avait vu le jour dans l'île de Jersey, à 18 milles de la côte bretonne.

Plutôt que de fournir une version exacte de l'oeuvre de Geoffroy, il préféra composer un poème qui adaptât à son mouvement et à son esprit le texte en prose de son prédécesseur. Il le suit cependant et le respecte, en lui accordant la même valeur historique que l'écrivain avait voulu lui conférer. On doit cependant à Wace d'avoir introduit plusieurs innovations de taille en parlant, le premier, de la Table Ronde et de ses chevaliers, mais aussi de la forêt de Brocéliande.

La symbiose et la transformation

C'est au vers 1023 du Roman de Brut qu'apparaît le meuble symbolique - est-il concret ou purement héraldique? - autour duquel vont s'asseoir de nobles barons, ainsi amenés au sentiment de leur égalité :

*Fist Artur la Roünde Table
dunt Bretun dient mainte fable.
« Arthur fit la Table Ronde
dont les Bretons disent mainte fable. »*

Par delà la vérité historique ou prétendue telle, on voit poindre ici le bout de l'oreille, à savoir qu'Arthur, à travers ses faits et gestes, est beaucoup plus qu'un roi des Bretons, il est aussi, lui et sa Table Ronde, l'objet de biens des légendes composées par ses sujets. Notons que le mot *fable*, dans l'ancienne langue française, se rapporte facilement aux mythes des Anciens. Encore au XIX^e siècle,

Litré ne donnait-il pas pour sens courant, parmi d'autres, à ce terme : *Récits mythologiques relatifs au polythéisme*? et de citer à l'appui : *Les Dieux de la Fable*.

C'était là reconnaître, en tous cas, que Geoffroy de Monmouth n'avait pas tout dit sur le Roi Arthur, qu'il n'avait même pas voulu connaître la plupart des récits contés à son sujet. C'était là établir l'existence en 1155, donc une quinzaine d'années au moins avant le premier ouvrage de Chrétien de Troyes, d'une tradition légendaire arthurienne, assez nettement différente de Geoffroy. C'est évidemment dans ce trésor que viendront puiser le clerc champenois et d'autres après lui.

Mais qu'en est-il de cette « Ronde Table »? On a beaucoup glosé à son sujet. On a même voulu y voir une importation d'origine musulmane.

Mais, à notre connaissance, on n'a jamais été chercher dans le domaine celtique. Nous avons eu la curiosité de nous demander comment, au XII^e siècle, on aurait exprimé en breton la table ronde. Nous ne croyons pas nous tromper en disant *an daol gronn*, et sans l'article *taol gronn*.

Nous avons là, comme souvent en pareille matière de contes, des termes très ambigus, sinon multivalents. *Kronn*, devenu *gronn* en position de déterminatif, signifie « rond », mais *gronn* s'entend aussi de l'assemblée, de la symbiose et... du marais, du biotope en somme.

Taol est un mot d'origine latine. Tout comme le français *table*, il vient de *tabula*. Ce n'est pas là un vocable classique. On disait *mensa*, à la belle époque de la langue et *tabula* ne signifiait alors qu'une planche, un tableau, une tablette pour écrire, mais aussi un carré de terre.

Pour certains critiques, la notion de Table Ronde au XII^e siècle ne peut être d'origine celtique, puisque les Celtes ne se servaient pas de table pour manger. En vérité les Anciens, d'une façon générale, ne le faisaient pas. Les Romains prenaient leur repas couchés, les Celtes assis par terre. Le mot table en grec *trapeza*, a désigné d'abord la table des changeurs et c'est encore, en grec moderne, le nom de la banque.

L'usage du change, contrairement à ce qu'on croit souvent, n'est pas spécifiquement hellénique dans l'Antiquité et la meilleure preuve en est que le terme, dans les langues latines entre autres, dérive d'une origine celtique. Le terme était *cambios*, qui s'est perpétué remarquablement dans l'italien *cambio*. Les Gaulois avaient développé leur monnaie, les Osismes possédaient un beau numéraire grâce aux mines d'argent de Huelgoat et la notion de change correspondait chez eux à une opération très concrète, non moins cependant qu'à une valeur symbolique.

On sait en effet quel rôle jouaient la transmutation des matières et la méta-

morphose des êtres dans le légendaire celtique, et en particulier arthurien : la vie, c'est la transformation. Que la Table ait pu avoir cette acception ne saurait nous étonner. Bien au contraire, nous voyons là une conception celtique fondamentale s'installer, par le pouvoir d'Arthur, au centre du monde spirituel.

Le sel de Guérande

Dans le même ordre d'idées, il est important de savoir que l'espace actif du marais salant est appelé Table. Or il s'y produit une alchimie qui ne laisse rien à désirer aux tables des changeurs. Le marais salant est un lieu typiquement armoricain. La baie de Bourgneuf encore à l'époque, la palud de Guérande jusqu'à nos jours ont été des sites majeurs de l'économie armoricaine et mérité à nos ancêtres, jusqu'à la Révolution, d'être libre de tout impôt sur le sel. Les alluvions de la Loire, rabattus par la marée, ont comblé petit à petit la Baie de Bretagne où venaient s'approvisionner les navires de partout et les voiles ne s'arrêtent plus dans les champs envasés de l'île de Bouin, entre Beauvoir-sur-mer et La Bernerie-en-Retz.

Guérande, à partir de l'eau et du soleil, fabrique toujours sur ses tables, du sel. *Gwenn rann*, «le département blanc», a joué un rôle important dans l'histoire de Bretagne. Le dessin de son plan, hérité du moyen âge et peut-être de bien plus loin, ne manque pas d'intérêt. La longue ligne des remparts qui l'enferment s'infléchit régulièrement en une circonférence qui a pour centre la belle église de Saint-Aubin, variante romane de *Gwenn*, le Blanc. Le cercle ainsi formé semble une *daol gronn*, une Table Ronde.

C'est aussi la Table du Marais. Au nord, les eaux merveilleuses de la Brière recouvrent un château et son trésor. Elles laissent errer à leur surface les âmes parties dans l'Autre Monde. Au sud, du pied des falaises vers le bourg de Batz s'étendent les salines d'où les modernes paludiers extraient des cristaux d'un gris cendré, sapides et brillants.

Ajoutons qu'une table sert aussi à se diriger et c'est la Table d'orientation, à connaître la philosophie naturelle et c'est la Table d'émeraude, que la notion de table est incluse dans celle de tablier et que c'est là que les femmes de géants portent les menhirs en gestation avant de les laisser se planter sur notre monde.

Enfin, il faut tout de même reconnaître que c'est sur une table, formée je le veux bien de tréteaux, que l'on communie à la viande de cerf, dans le Graal de Chrétien de Troyes. Le banquet sacré est aussi un office de la Table, même si ce n'est pas là sa fonction principale : il est là en tant que lieu de modifications, non en tant que gueuleton.

La Table Ronde, revenons au breton, ce n'est pas forcément une table pour manger, c'est *an daol gronn*, une table d'assemblée de symbiose et de marais, donc de transmutation. Nous sommes ici dans le droit fil de la conception celtique du monde.

Nantes capitale

Où se trouvait ce remarquable objet magique ? On en montre une de nos jours à Winchester en Grande-Bretagne, mais elle bien postérieure non seulement au roi Arthur, mais même aux romans arthuriens. Elle n'a pas plus de valeur que la prétendue tombe du Roi à Glastonbury.

Wace ne nous dit rien de la localisation, non plus que ne le fera Chrétien. Mais, pour Wolfram von Eschenbach, pour qui il n'y a d'autre Bretagne que l'Armorique, la Table est à Nantes, résidence capitale d'Arthur.

Pour l'auteur du Merlin, qui considère la Table essentiellement comme un groupe de chevaliers, et non comme un objet même rituel, constitué par Merlin pour le roi Uterpandragon, elle était aux ordres du roi Leodegan, en Carmélide et c'est lui qui aurait fait don de ces hommes au Roi Arthur en même temps qu'il lui accordait la main de sa fille Genevève. Mais nous sommes là à une époque où la fantaisie et l'art littéraire ont largement modifié les données premières de la tradition. Wace disait bien que le roi Arthur et non son père avait créé une Table Ronde.

Mais qu'est-ce que la Carmélide ? Nous savons que le pays n'est pas en Grande-Bretagne, puisque lorsque Merlin s'y rend, partant d'un Carduel que notre auteur situe en Angleterre, *tant vait que par mer que par terre qu'il vint au roi Leodegan*. Nous verrons bientôt que Guenièvre est une continentale, peut-être de ce Berry où Uter combattit le roi Claudas. La Table Ronde serait-elle restée centrée pendant quelques temps autour de Bourges ? Pure supposition.

Alors à Guérande ? Puisque rien n'est fixé, il nous est loisible, à nous aussi de laisser libre cours à notre imagination. Mais, en fait, nous pensons que puisque nos textes et Wace en particulier, ne nous disent rien, c'est qu'il s'agit avant tout d'une Cour qui se déplace avec son souverain. La Table est à Carduel quand le roi Arthur est à Carduel et à Nantes quand il est à Nantes. Quant à l'objet symbolique lui-même, s'il existe bien concrètement, il suit bien évidemment la Cour qu'il réunit et le Roi qui la gouverne.

Le siège de Nantes nous intéresse cependant particulièrement par le fait que la ville se trouve dans cette Bretagne Orientale qui nous paraît à l'origine de la transmission de la légende arthurienne comme de l'expansion bretonne vers

l'amont de la Loire, qu'elle est en outre cité capitale de la Bretagne et qu'enfin elle est seule à être désignée nommément et de surcroît par un auteur, le franco-nien Wolfram, originaire d'Eschenbach, qui paraît particulièrement bien renseigné sur les noms du légendaire.

La possession par Nantes de la Table Ronde, qui n'exclue pas d'ailleurs une extension vers la Cité Ronde de Guérande, toute proche, voudrait dire dans ces conditions que le centre du domaine et des chevaliers d'Arthur est à Nantes en Bretagne Armoricaïne.

La Bretagne, de Douarnenez au Grand-Saint-Bernard

Mais quels sont donc ces Bretons, qui créent ainsi une mythologie arthurienne? Sera-ce ceux qu'à Jersey et à Caen, l'on connaît bien et qui habitent à l'ouest du Couesnon? C'est évidemment la première idée qui vient en tête. Mais il semble, en allant plus avant dans le déroulement du poème, que Wace ne fasse pas de différence entre ceux-ci et ceux d'Outre-Manche. Enumérant en effet les peuples parmi lesquels « n'était pas tenu pour courtois... qui n'allait à la cour d'Arthur », notre auteur cite successivement les Écossais, les Bretons, les Français, les Normands, les Angevins, les Flamands, les Bourguignons et les Lorrains. À part les Écossais, ce sont tous des continentaux. On pourrait donc penser que les Bretons, pour Wace, comprennent non seulement les Armoricaïns mais aussi les insulaires échappés à l'expansion des Saxons, c'est-à-dire les Gallois et les Corniques.

Cette hypothèse même se trouve remise en question par une curieuse mention géographique, au vers 1038, par laquelle l'auteur définit l'ensemble du territoire d'où viennent tous les nobles seigneurs, vassaux du Roi Arthur. Il est évident que les récents traducteurs du Roman de Brut n'ont pas vraiment compris le membre de phrase en question. Ils écrivent en effet : *de là où le soleil se couche jusqu'aux Alpes*. Mais le texte est le suivant : *Dés Occident jusqu'à Mungiu*. Mungiu, c'est le Mont-Jou, autrement dit le Grand-Saint-Bernard, appelé dans l'Antiquité *Mons Jovis* ou Mont de Jupiter.

L'adaptation serait donc équivalente, sinon correcte, si ses auteurs n'avaient ignoré le texte capital qui sous-tend en quelque sorte le vers de Wace, et qui se trouve, non dans Geoffroy cette fois, mais dans l'*Historia Britonum* de Nennius. Au chapitre 27, l'auteur évoque la première installation des Bretons en Armorique, à la fin du IV^e siècle. Nous avons déjà mentionné ce passage dans le cours de la généalogie d'Arthur, sous le nom de Maxime Guletic. Le tyran Maxime, appelé ici Maximien, devenu empereur de Rome par sa victoire sur son rival

Gratien, se refuse à renvoyer chez eux les hommes qui l'ont accompagné depuis l'Ile de Bretagne sur le continent. Il les y installe donc en leur donnant de nombreux territoires en Gaule. Et Nennius en précise les limites : ce sont « de nombreuses régions depuis l'étang qui est sur le sommet du Mont-Jou jusqu'à la cité qui est appelée Cant Guic et jusqu'à la montagne occidentale, c'est-à-dire Cruc Ochidient », soit dans le latin d'origine *multas regiones a stagno quod est super verticem Montis Jovis usque ad civitatem quæ vocatur Cant Guic et usque ad cumulum occidentalem, id est Cruc Ochidient*. Ces derniers mots sont, en breton ancien, la traduction exacte du latin qui précède, en français la colline d'Occident.

Il ressort des termes même employés par Wace, qu'il a lu le texte du manuscrit Harléien 3859 – car celui de Chartres n'en parle pas – et qu'il assimile le pouvoir d'Arthur à celui des Bretons Armoricaïns. Immédiatement après les lignes que nous avons transcrites, le Harléien continue en effet : *Hi sunt Britones Armorici*... Ces soldats, qui ne revinrent jamais dans leur ancienne patrie, ce sont les Bretons Armoricaïns.

Léon Fleuriot, qui s'était grandement intéressé à ce passage fondateur de la nationalité des Bretons du continent, a bien identifié les limites du vaste territoire concédé aux troupes de Maxime. Le *Mons Jovis*, c'est évidemment le Grand-Saint-Bernard avec son étang, sinon sur le pic neigeux qui culmine à 3371 m, du moins le sommet de la route qui va aujourd'hui d'Italie en Suisse, au col, à la frontière même de ces deux Etats, à 2469 m d'altitude. Cant Guic serait, nous dit Ferdinand Lot, *certainement Quentowic (Quantia vicus) à l'embouchure de la Canche, port réputé à l'époque carolingienne*. Ce serait en somme Etaples (62630), aujourd'hui dans le Pas-de-Calais.

Quant au *cumulum occidentalem*, le sommet occidental, traduction exacte de *Cruc Ochidient*, Léon Fleuriot a suggéré qu'on y vît le Menez-Hom, dans la presqu'île de Crozon, la hauteur la plus à l'ouest de toute l'Armorique. Cet inévitable sommet élevé à 330 m au-dessus de la rade de Brest et de la baie de Douarnenez, aux confins des terres occidentales et qu'il est impossible de ne pas voir et surveiller quand on double les promontoires du Bout-du-Monde, serait donc aussi l'Occident de Wace, où il fait commencer le royaume d'Arthur.

Ce rappel géographique vient à point nommé dans le récit du chanoine normand, pour rappeler que la Bretagne Armorique s'est étendue jusqu'au Grand-Saint-Bernard. Les conquêtes d'Arthur en Gaule, selon l'histoire de Geoffroy, en voient leur véracité renforcée. Cela contribue à tisser en outre des liens subtils entre Arthur et Maxime, dont nous avons déjà suggéré que Geoffroy de Monmouth s'était inspiré à propos des projets territoriaux de son héros. Ne dirions-

nous pas en langage mythologique que la divinité d'Arthur s'est incarnée, entre autres avatars, dans la personne du tyran Maxime ?

Ici apparaît Brocéliande

Puisque nous revenons ainsi à la Fable, il nous faut bien reconnaître que c'est Wace qui le premier l'a évoquée à propos du roi Arthur. Nennius, il est vrai, « fablait » déjà, et aussi l'auteur de la Vie de Saint Caradoc, mais ils ne le savaient pas : c'étaient déjà des évhémeristes, des folkloristes. Geoffroy, lui, était hautement persuadé de l'historicité de son personnage, et il n'avait peut-être pas entièrement tort. L'incarnation d'un dieu s'accompagne toujours de phénomènes historiques, ce qui ne lui ôte rien, aux yeux de la foi, de sa pérennité et de sa transcendance. Mais Wace a eu le mérite, à nos yeux, de parler avant tout autre, de la fable, c'est-à-dire en langage moderne, du mythe.

Il l'a fait une autre fois encore, dans un texte non moins précieux que le précédent. En 1160, notre auteur produisit un autre ouvrage, entièrement de son cru celui-là, qu'il nomma le *Roman de Rou*. De même que Geoffroy avait écrit une histoire des rois de Bretagne, son héritier se devait en effet de rédiger la chronique des ducs de Normandie, depuis Rollon jusqu'à Henri I^{er} d'Angleterre.

Bien sûr la traversée historique de 1066 qui devait installer Guillaume le Conquérant sur le trône d'Angleterre y figure en bonne place et tout d'abord, le rassemblement des troupes à Saint Valery sur Somme. Là vint s'embarquer notamment, sous le commandement d'Alain Fergent, le contingent breton qui devait participer à l'opération. De nombreux seigneurs y participaient et parmi eux Raoul de Gaël

*E cil de verz Brechelian
Dunc Bretunz vont sovent fablant,
Une foret mult lunge e lée
Ki en Bretaigne est mult loée...*

« et celui de Brechelian, dont les Bretons vont racontant des fables, une forêt très longue et large, qui en Bretagne est très renommée... »

Ainsi apparaît, en 1160, dans l'histoire et la littérature, Brocéliande qui ne les quittera plus. L'identification avec l'actuelle forêt, longtemps dite de Paimpont, est certaine. Félix Bellamy, au siècle dernier en a apporté des preuves qui entraînent la conviction. Le texte de Wace est déjà très clair, le seigneur de Brechelian est un Breton armoricain et il ne peut y avoir de confusion ici sur le

terme Bretagne : nous sommes de façon certaine sur le continent. D'accord avec cette constatation, dans la seconde moitié du XII^e siècle, le troubadour Bertrand de Born situait *Breselianda* sur les terres du comte Geoffroy Plantagenêt, c'est-à-dire, une fois encore, en Bretagne armoricaine :

Lo coms Jaufres cui es Breselianda

En 1467, une Charte des *Usements et coustumes de la forest de Brecilien* est rédigée sur l'ordre de son propriétaire le comte de Laval, sans doute d'après un document remontant au XIII^e siècle. Dans ce texte d'ordre juridique et sans rapport avec le légendaire arthurien, le nom de Brecilien s'applique bien au domaine forestier proche de Paimpont. En 1479, un mémoire du vicomte de Rohan, d'ordre protocolaire et lui aussi totalement en dehors d'un quelconque folklore, mentionne *la forêt de Mauron en Brecilien* et *Au dit lieu de Brecilien... la forêt de Coulon en Montfort*, Mauron et Montfort étant des agglomérations voisines de Paimpont.

Cette désignation précise fut reprise ensuite par d'Argentré dès la première édition de son Histoire de Bretagne en 1582, à propos de l'hérésiarque Eon de l'Etoile *lequel estoit natif des environs de la forest de Lodeac, et se tenoit Hermite en la forest de Brecilien*. Il ne semble pas d'ailleurs qu'il y ait jamais eu vraiment de contestation ancienne sur l'attribution de ce nom.

Il convient d'ajouter qu'au début du XII^e siècle, Wolfram von Eschenbach, qui situe l'action centrale de son Parzival en Bretagne Armoricaine, parlera de la forêt de *Breziljan*. Cette forme du nom prouve à l'évidence non seulement que l'auteur franconien a bien eu une source différente de celle suivie par Chrétien de Troyes et par Wace, mais que ce texte disparu était plus précis dans ses désignations et plus proche de la langue bretonne d'origine. L'identité de la Brocéliande arthurienne et de l'armoricaine *Bresilien* se trouve ainsi bien établie.

En fait, la seule objection qu'il y ait eu, tient à une inconséquence apparente de Chrétien de Troyes, celle d'avoir placé Brocéliande et sa fontaine, qu'il tient de Wace, sur le même territoire que Carduel en Galles. Mais devant la tradition constante en Armorique, le langage de Wolfram von Eschenbach et devant le témoignage premier du Jersiais Robert Wace, qui savait tout de même de quoi il parlait, car le port de Saint-Malo n'est pas à plus de 100 km de Paimpont, il est impossible de nier l'évidence que la forêt de Brocéliande, Brechelian ou Bresilien ne se trouve pas ailleurs qu'entre Gaël et Guer, c'est-à-dire dans le domaine privilégié des princes bretons du IX^e siècle, là même où le roi Salomon se fit bâtir le château dont il reste encore la motte, au gué de Plélan.

Quant à Carduel « en Galles », sommes-nous si assurés que ce lieu soit bien au-delà de la mer ?

A Berenton la fontaine aux merveilles

Brecheliant, cette longue et large forêt est un lieu mythique, voire un ancien *nemeton*, l'une de ces étendues boisées *quos nimidas vocant*, qu'on appelle des « nimida », des sanctuaires, comme on disait toujours au IX^e siècle

Wace n'est pas chiche de renseignements. Aussitôt après nous avoir présenté la forêt, il nous parle d'un site qui ne paraît pas demander grande introduction :

La fontaine de Berenton
Sort d'une part lez le perron.
La fontaine de Barenton
sort d'un côté près de la grosse pierre.

Il semble aller de soi pour le poète que cette source jaillit, c'est bien connu, dans la forêt de Brecheliant et comme Berenton rime avec perron, il nous explique sans peine qu'il se trouve là une grosse pierre – tel est le sens du vieux-français perron – et que l'eau s'écoule tout à côté d'elle.

Cette fontaine, continue notre conteur, a des propriétés remarquables qu'à vrai dire il ne s'explique pas. Les chasseurs y viennent, lors des grosses chaleurs, y puiser avec leur cor de l'eau qu'ils versent ensuite sur la pierre, déclenchant ainsi la pluie, d'une manière qui paraît bien peu rationnelle à l'écrivain.

On y rencontrerait aussi les fées, si les Bretons disent vrai, et encore bien d'autres merveilles. Il s'y déroule de méchants combats et l'on y rencontre nombre de grands cerfs. Mais « les vilains » ont déserté ces lieux et en fait il n'y a plus rien là. Dans sa folle imagination – c'est lui qui le dit – notre auteur y est allé voir : il cherchait des merveilles qu'il n'a point trouvées et il est revenu bien déçu de sa folle équipée.

A son tour, voici donc que la fontaine de Berenton est entrée dans la littérature. Nous l'appelons aujourd'hui Barenton, mais d'autres formes ont été utilisées au cours des siècles, notamment des Belenton, Belanton et Balenton, c'est-à-dire des termes où le l alterne avec le r roulé qui se confond facilement avec lui.

Le sens de ce mot est bien en relation avec la nature des lieux : *andon*, encore en breton contemporain signifie source, au propre comme au figuré. Quant à Bar, Ber ou Bel, ce pourrait être le vieux mot celtique Barr désignant un sommet comme les crêtes de Bar-le-Duc ou de Bar-sur-Aube, mais outre le fait que la fontaine de Barenton n'est pas située sur une cime, mais sur une pente qui ne manque pas de s'élever encore passablement, notre préférence se dirige plutôt vers le dieu Belenos, l'Apollon gaulois, le patron de Beaune en Bourgogne, et

ailleurs, entre autres de ce Beaune-sur-Arzon, en Haute-Loire, dont la rivière, un affluent de la Loire, s'appelle en somme la rivière de la Pierre, Arth-ona.

Barenton, pour employer sa forme actuelle, serait donc, non pas, comme l'a écrit Jean Markale qui ignore si parfaitement les langues celtiques, un Bel nementon, un temple de Bel, mais, ce qui est beaucoup plus simple et plus logique, la Source de Bel.

Où il est question d'une certaine anguille

Peut-être est-il temps de nous interroger maintenant sur le sens même du nom de la forêt. Autant dire tout de suite que la fantaisie la plus débridée s'est fait jour à ce propos. Depuis « les bois de la puissance druidique », l'interprétation la plus complètement farfelue, jusqu'au plus sérieux Mont de Sulian, tout le monde a proposé son explication en fonction bien entendu de sa personnalité et de ses recherches.

Brocéliande est l'héritier du Brechelian de Wace et du Brecilien des *Usements*. Il existe toujours un canton de la forêt qui s'intitule Tresilien. Le mot *Bre* signifiant colline en toponymie bretonne et *Tre* s'entendant précisément d'une division territoriale, on a tout lieu de penser que Cilien ou Silien ou Chelian est un déterminatif de ces mentions géographiques. La différence entre le s et le ch est de peu d'importance, le chuintement s'appliquant souvent en breton, sans distinction d'époque, croyons-nous, à des mots dont la forme écrite reste en s. Il existe ainsi en Plouescat un village que la carte note Kerfissien et que tout le monde prononçait naguère Kerfichen.

Or il existe en breton un mot Silien ou, lorsqu'on chuinte, Chilien, qui signifie très précisément une anguille. Mais alors ? La forêt de Brocéliande ne s'est-elle pas prononcée, à toutes les époques, dans ses lieux et ses environs même, Bresilien ou, à peine différent, Breselien ? C'est bien la seule manière d'exprimer le vocable, francisé dès le XII^e siècle en Brocéliande, parfois chuinté en Brechelian, mais toujours écrit Brecilien dans les archives de la commune de Paimpont. En 1467, le comte de Laval, seigneur des lieux, promulga une charte des *Usements et coutumes de la forest de Brecilien*. Le fait est constant et avéré.

On a tenté par tous les moyens, en torturant les termes et la langue bretonne avec eux, d'expliquer le nom de Brocéliande. Mais comment n'a-t-on pas vu que la traduction s'imposait dans sa simplicité ? Bresilien, c'est la Butte-à-l'Anguille, tout comme le sommet voisin du mené qui porte ce nom. Quant à l'un des breils de la forêt qui se nommait Trecilien, on l'explique sans peine par l'expresion

la Trêve –division de paroisse traditionnelle en Bretagne– de l'Anguille, *Tref Silien*.

La même anguille court ailleurs

Il est d'ailleurs d'autres Bresilien en Bretagne. Arthur de la Borderie en 1905 en mentionnait deux, l'un en Paule, l'autre en Priziac. Il localisait le premier à 1500 m au sud du bourg et le décrivait comme *la base d'une vieille motte féodale datant tout au moins du XI^e siècle, et auprès, un bois, le tout s'appelant Brecilien, -avec une altitude de 214 m -*. Une déclaration de la seigneurie de Paul, citée par l'historien breton, mentionnait en 1632 *le chateau de Brecilien, à présent sous bois de haute futaie, l'emplacement duquel est aussi entouré de fossés en son cerne*.

La feuille 73 de l'ancienne Carte d'Etat-Major en indiquait l'existence dans la graphie *Bressillien*, mais l'actuelle carte 718 de l'IGN en ignore totalement le nom. Le village cependant y figure: c'est le hameau qui se trouve immédiatement au nord-est de Coatulas près du point coté 221, qui corrige ainsi de sept mètres l'altitude donnée par La Borderie. Les maisons en sont de belle pierre, sans doute édifiées avec les substructions du château. La haute futaie a disparu et les douves ne se verraient plus guère, si le vallon tout voisin n'était peuplé d'une dense végétation qu'alimentent des sources, des flaques, des mares. On les imagine sans peine grouillant d'anguilles et ce château du val, tour de bois prise dans les contournements naturels ou dérivés du ruisseau, comme se plaisait à en construire les Bretons vers le IX^e siècle, n'est pas sans évoquer la forteresse de Fougères et sa tour Mélusine aux pieds baignant dans le marais. L'eau est là si abondante que l'on se souvient encore à Paule du temps où, avant toute captation, elle suffisait pour alimenter tout le bourg.

Le Bresilien de Priziac se trouve, *quatre à cinq lieues au sud* du précédent, disait La Borderie, sur un coteau qui domine la rive droite de l'Aër, affluent de l'Ellé. Là encore, il s'agit d'une hauteur, que la carte 718 de l'IGN inscrit cette fois sous l'appellation de *Bresselien*. Le cours d'eau qui coule à ses pieds, s'appelle le Serpent: tel est le sens du mot Aer, plus anciennement Naer, en breton. Il naît par l'une de ses branches d'origine en Plouray, entre Bel-Air et Bel-Avenir, juste au-dessous d'un Locmaria et d'un Kermaria. Du beau et vieux village de Bresselien, un ancien chemin descend droit vers le pont où le cours d'eau, très clair et très vivace sur les cailloux du lit, sans doute un ancien gué, se sépare en deux pour enlacer un îlot d'herbe tendre.

Les commentaires historiques de naguère voyaient dans ces deux sites la trace d'une expansion de l'antique Brocéliande, censée avoir recouvert tout le centre de

la Bretagne. Aujourd'hui cependant, l'on tend à penser qu'aux époques gauloise et romaine, les établissements humains étaient plus nombreux dans cette région qu'on ne le croit d'ordinaire, et la part forestière, de ce fait, moins étendue.

De fait, nous penserions plutôt que les Bresilien sont des lieux distincts, des buttes, comme le nom l'indique, avant d'être des forêts, mais tout voués au culte de cette Anguille ou Serpente, qui s'y manifeste avec insistance. Les douves de Paule, comme la rivière-serpent de Priziac en sont la preuve et nous amèneront à méditer sur cet étrange animal qu'est la *Silien*, l'anguille.

Le clerc de Caen et le chanoine d'Oxford

L'apport de Wace est finalement considérable. C'est à lui que nous devons la Table Ronde, Brocéliande et Barenton, dont Geoffroy de Monmouth n'avait pas parlé. Or, d'emblée, le clerc normand nous précise que la Table Ronde est ouverte en premier aux gens du domaine arthurien, c'est-à-dire ceux qui ont leur fief entre le Menez-Hom et le Grand-Saint-Gotthard : c'est là une vision éminemment continentale du pouvoir d'Arthur. En deuxième lieu, nous avons la certitude que Brocéliande, le cœur du légendaire arthurien, et Barenton, la fontaine magique, sont en Armorique.

Ce faisant, Wace institue l'origine armoricaine de tout le légendaire arthurien qui va apparaître à sa suite. Ce qu'il apporte, et qu'il tire évidemment des traditions et des transmissions de la Bretagne orientale, forme, avec Merlin, Morgane et le départ en Avallon, c'est-à-dire avec l'apport monmouthien au merveilleux arthurien, le socle sur lequel se développe le mythe.

Dix ans après le Roman de Rou, en 1170 paraîtra « Erec et Enide » de Chrétien de Troyes. Les héros en sont des vannetais dont les aventures se déroulent en Armorique et se terminent par le couronnement à Nantes. Dans la dizaine d'années qui suit, le même auteur produira, outre Cligès qui entre moins dans notre propos, « Yvain ou le Chevalier au Lion » qui met en scène sans les nommer la Brocéliande et la Barenton de Wace, puis « Le chevalier à la Charette » dont le personnage principal est Lancelot l'Armoricain, enfin « Le conte du Graal ».

Dans les mêmes années 1170 à 1180, apparaissent les Lais de Marie. La poétesse a, pour le moins, des notions de breton armoricain et nous promène vers Dol, Saint-Malo et Nantes.

Dès maintenant il nous apparaît donc qu'avec l'extension du merveilleux celtique dès 1160, l'historicité d'Arthur que Geoffroy s'était donné tant de mal à démontrer, se voit débordée de toutes parts par les innovations de Wace et de Chrétien, c'est-à-dire, et c'est très clair, par la tradition bretonne armoricaine

d'Arthur à laquelle d'ailleurs, nous le montrerons, sont étroitement liés les personnages de Merlin et de Morgane, non moins que le Passage vers Avallon..

Certes cela ne signifie pas que Geoffroy n'ait pas tiré une partie de son inspiration du « petit livre en langue bretonne ». Nous croyons au contraire que là est le point de départ du clerc d'Oxford. Mais il a construit son Arthur historique, sans doute sur le schéma des conquêtes de Maxime, en y plâtrant pêle-mêle des fragments individuels de généalogies galloises et des éléments épars de toponymie armoricaine.

Le rôle de Wace a été d'apporter ce que Geoffroy avait « oublié » ou jugé d'inspiration trop continentale. Il s'agissait en effet de prouver d'abord que le roi Arthur régnait en Grande-Bretagne, comme un Plantagenêt, et étendait son pouvoir sur la Bretagne armoricaine et la partie occidentale de la France et non l'inverse. Il fallait que le modèle de Henri Ier et de ses successeurs soit insulaire. Les Angevins, armoricains *Andecaves*, quasi bretons, reprenaient ainsi aux Saxons et même aux Normands, la terre des ancêtres. Les Normands d'ailleurs, ceux de 1066 tout au moins, n'étaient-ils pas au vrai des Neustriens comme Beduer, gaulois d'Armorique à peine teintés de Francs, accompagnés de Bretons du continent ?

Les Angevins dès lors, commandaient sur les deux rives de la Manche, au nom d'Arthur le Breton et dans sa légitimité : celle-ci n'était autre au fond que celle du tyran Maxime appropriée sous un nom plus prestigieux, à celui d'un dieu, sans doute assez modeste, mais connu dès deux côtés de la mer. Maxime avait été le premier avatar d'Arthur, le roi Henri d'Angleterre en était le second : il n'était plus, de reste, nécessaire d'attendre le retour du roi mythique. Arthur était déjà revenu. D'où la colère qui frappera Henri II lorsqu'il apprendra que sa nièce Constance de Bretagne, veuve de Geoffroy Plantagenêt, a donné naissance à un petit Arthur qui sera le duc Arthur I^{er} de Bretagne.

Pour Robert Wace, qui est, rappelons-le, de Jersey et qui vit à Caen, le problème à tendance à s'inverser. Peut-être sent-il confusément dans son âme d'armoricain, que Geoffroy est allé trop loin, qu'il risque de favoriser par trop, non les Bretons même, mais, sous le nom des Angevins, les Anglo-Normands. Déjà commence à s'amorcer le mouvement historique qui fera d'Arthur un héros insulaire, et de plus en plus un anglo-saxon qui s'ignorait.

Wace alors revient aux sources. La source, attention ! elle est en Armorique, c'est Barenton en Brocéliande, où, pour reprendre les mots de Brizeux, s'abreuvèrent bientôt tous les bardes du monde. Et même s'il n'a rien vu des merveilles annoncées, il n'en a pas moins fait le pèlerinage, établissant par là l'authenticité des lieux. Wace est le premier touriste de Barenton. Il n'a rien vu, certes, mais il

n'était qu'un touriste. Mais il a vu Barenton. Il m'est arrivé d'avoir *lez le perron* une pensée émue pour le clerc de Caen qui m'avait précédé là il y a plus de huit cents ans.

41 LA LÉGENDE D'ÉREC ET ENIDE

Il y avait quinze ans que Robert Wace, dans son Roman de Brut, avait fait connaître la forêt de Brocéliande, la fontaine de Barenton et la Table Ronde, quand Chrétien de Troyes, dans son *Erec et Enide*, apporta à son tour les noms des trente-deux chevaliers qui accompagnaient le Roi Arthur. Ce n'était pas son premier ouvrage, puisque, dans les premières lignes de son nouveau poème, il nous fait savoir qu'il a déjà écrit sur le roi Marc et la reine Yseult. Malheureusement ce conte, le premier du genre, est aujourd'hui perdu.

Lorsque l'on passe de l'Histoire des rois de Bretagne de Geoffroy de Monmouth et du Roman de Brut de Robert Wace, aux oeuvres de Chrétien de Troyes, il semble tout de suite que l'on change de niveau. Littérairement, l'on saute d'un récit historique, ou du moins présenté comme tel selon les critères de l'époque, à un univers légendaire dont le caractère mythologique se dévoile rapidement.

Dans le bref espace de temps qui sépare Wace de l'auteur d'« Erec et Enide », la tradition arthurienne perd totalement son aspect de chronique et de relation militaire pour devenir la mise en scène d'aventures, au coeur d'un monde merveilleux, certes beaucoup plus proche de l'esprit celtique de toujours, que du style d'un conquérant romain.

On ne peut s'empêcher d'accorder dès l'abord et pour ce motif, une authenticité plus grande aux mythes que nous présente le Champenois qu'aux récits de batailles si héroïques soient-elles du Monmouthien. Là où celui-ci fait de la politique, celui-là écrit une oeuvre spirituelle. Geoffroy a voulu nous donner une histoire où bien concrètement Bretons et Gaulois prennent leur vengeance des grandes défaites du passé : il était en cela, lui aussi, bien celte à sa façon de croire que le splendide imaginaire primait l'affreuse réalité et qu'Arthur l'emportait soudain sur César. De fait, il faisait resurgir, à travers son prétendu réalisme, dans l'âme du moyen âge européen, les sources qui alimentent les fontaines aux fées. Arthur, après tout, n'était-il pas né de la métamorphose, en plein irrationnel, d'Uter Pendragon en Gurloes ?

A sa suite, la matière de Bretagne ne pouvait manquer d'exploser et, retrouvant sa vraie nature, de provoquer cet extraordinaire feu d'artifice qui va embraser le ciel des siècles suivants et jusqu'au nôtre. L'on a toujours mis au premier plan des renaissances celle d'un gréco-latinisme au XVI^e siècle, mais il me semble

que la grande victoire de la littérature bretonne au XII^e a eu des effets aussi importants et sans doute plus durables encore.

L'«Erec et Enide» de Chrétien de Troyes, à défaut de son Tristan et Yseult, marque donc le moment où Geoffroy de Monmouth et Robert Wace, ayant joué leur rôle d'initiateurs, cèdent le pas aux conteurs. Ils ont voulu démontrer qu'Arthur était autre chose que ce que nous appelons du folklore, au bon et au mauvais sens du terme, qu'il était bien réellement l'incarnation d'un peuple que les revers de l'histoire n'avait pas privé de sa richesse d'âme et de sa force d'expansion. Et de fait, ce peuple allait immédiatement le démontrer en couvrant l'Europe de sa semence d'esprit.

Le roi Arthur n'avait jamais sans doute, comme voudrait nous le faire croire l'Histoire des Rois de Bretagne, atteint et dépassé Langres, couru vers Autun et monté les cols des Alpes. Mais des troupes bretonnes avaient tenu pendant un siècle la passe du Grand-Saint-Bernard, les Bretons avaient monté la garde à la Loire jusqu'à Blois au moins qu'ils avaient occupé presque tout le V^e siècle. Ils avaient marché jusqu'à Bourges et jusqu'à Deols près de Châteauroux. Ils avaient fondé des établissements non seulement en Létavie, mais aussi en Neustrie, future Normandie, et jusqu'autour de Boulogne. Et maintenant, le mythe d'Arthur se préparait, et cela dès 1135, à gagner l'Allemagne où l'accueillerait Wolfram d'Eschenbach, l'Italie où le portail de Modène nous le montre encore, où Dante évoquera, au chapitre V de l'Inferno, les amours de *Lancialotto*, la Suède et l'Islande.

L'aspect temporel d'Arthur, que d'aucuns ont tenu pour l'imposture de Geoffroy et qu'on ferait mieux d'appeler sa prophétie ou sa construction, cède normalement la place à sa forme spirituelle, que le Champenois va maintenant assumer et transmettre à une longue suite d'auteurs. Les plus récents d'entre eux sont nos contemporains et il m'arrive de penser que notre Roi Arthur, si bien revenu au siècle de Monmouth et de Troyes, s'apprête à nous apparaître de nouveau.

Ce que nous apprend le prologue

Le prologue du conte nous enseigne déjà beaucoup. Outre le fait que l'auteur se nomme, il nous confie son propos qui est de tirer d'un conte d'aventure, matière à enseignement. Il va nous dire l'histoire d'Erec, fils de Lac, dans sa totalité. Il n'est que trop fréquent en effet, selon lui, que les conteurs professionnels la découpent en pièces et la modifient. Il nous assure ainsi de son exactitude.

Nous apprenons de cette manière l'existence au XII^e siècle de ces conteurs professionnels, dont Chrétien ne nous précise pas s'ils récitent ou s'ils chantent,

cil que de conter vivre vuelent. On a tout lieu de penser qu'ils se produisent dans les cours françaises et donc qu'ils présentent leurs oeuvres en français, à des auditeurs qui ne comprennent rien d'autre que cette langue. De surcroît il apparaît bien que Chrétien a une autre source documentaire, puisqu'il est en mesure de juger les textes qui sont coupés ou corrompus. Il se pose en régulateur de la tradition et comme le détenteur de l'authentique.

La Matière de Bretagne, puisque c'est d'elle qu'il s'agit précisément ici, est dès cette époque traduite : il ne semble pas que Chrétien de Troyes ait éprouvé le besoin d'apprendre le breton pour en connaître les grands thèmes. Marie de France nous parlera aussi des lais composés par les chanteurs dont elle s'inspire : puisqu'ils sont chantés en France, ils sont peut-être eux aussi en français, mais Marie sait très bien leur nom en breton et en anglais. Et si c'était elle-même la traductrice ?

Qui, en effet, a opéré cette traduction ? Evidemment des gens – peut-être les trouvères eux-mêmes – qui parlaient l'une et l'autre langue, ou plus précisément la langue brittonique d'origine et le français. La famille brittonique, on le sait, comprend trois langues aujourd'hui différentes : le breton armoricain, le gallois et le cornique. A l'époque de Chrétien de Troyes, le cornique est encore appelé *lingua britannica* et ne se distingue pas encore vraiment de l'armoricain. En revanche, le gallois constitue un idiome distinct.

A partir d'un raisonnement simple, il est possible d'établir que la langue brittonique d'origine ne pouvait être que l'armoricain. Il n'y a en effet qu'en Bretagne continentale que l'on trouvait des gens bilingues brittonique-français, et très précisément dans cette région orientale de la péninsule où le breton a commencé de reculer sensiblement au XI^e siècle jusqu'à la rive gauche de la Rance et l'ouest de Brocéliande. Dans cette Bretagne qui parle de moins en moins le breton, et pour les gens eux-mêmes qui veulent garder leur âme malgré ce délaissement, pour les seigneurs conscients de leur identité dans une cour où les chefs maintenant usent du roman, il devient impératif que la culture traditionnelle s'adapte au nouveau langage. C'est là pour nous le sens de cette traduction qui va ensuite déborder les frontières et se transmettre à toute l'Europe romanophone, Angleterre normande comprise.

La liste complète des chevaliers d'Arthur

Le grand intérêt d'« Erec et Enide » pour notre propos, c'est de nous donner la liste pratiquement complète de tous les personnages des romans arthuriens.

Outre les trente-deux figures de proue, on y trouve les dix vassaux les plus illustres et dix-neuf autres guerriers, et non de moindres.

Dans l'espace relativement restreint des vers, figurent donc soixante-et-un noms qui viennent d'un coup enrichir notre connaissance de la tradition bretonne et qui devraient, par leur étymologie, par la langue à laquelle ils se réfèrent, par leurs résonnances en toponymie, infirmer ou confirmer notre hypothèse en éclaircissant considérablement notre connaissance des origines de la tradition arthurienne.

L'allure, d'emblée, n'est pas galloise. Il faut savoir que l'orthographe de cette langue est très particulière et profondément différente de celle du breton armoricain et d'ailleurs du cornique. La première, hérissée d'y, de w, de double l, contraste, dès le moyen âge, avec la seconde qui ne connaît pas ces lettres et écrit d'une manière plus proche de l'anglais et du français. Or dans « Erec et Enide », aucune tendance galloisante n'apparaît, alors qu'une traduction de la langue insulaire aurait forcément laissé subsister, par delà certaines francisations, des traces d'écriture cambrienne. Or il n'y en a aucune.

Le roman lui-même se passe en Bretagne Armoricaïne et le couronnement d'Erec a lieu dans la cathédrale de Nantes. On a voulu voir là, il est vrai, une platitude de l'auteur à l'égard du roi d'Angleterre Henri II qui, à la Noël de 1169, était venu dans cette capitale de la Bretagne Armoricaïne. Mais la date de 1170 a été fixée, pour la parution du poème, un peu d'après cette circonstance : peut-être était-il déjà écrit vers 1165. En fait, le moment exact est inconnu et rien ne prouve que ce soit Chrétien qui ait copié Henri II. Ce peut aussi bien être l'inverse. Si Erec en effet est bien un Breton Armoricain du sud, le choix de Nantes paraît normal pour son couronnement, indépendamment des choix politiques des princes angevins d'Angleterre.

La première liste d'« Erec et Enide » concerne les plus brillants des hommes de la Table Ronde, au nombre de dix. La seconde liste, où l'ordre de prestige n'est plus suivie par l'auteur, varie de façon importante selon les manuscrits. L'annotateur du texte dans l'édition de la Pléiade, Peter F. Dembowski, précise à ce sujet : *Sans parler de la graphie même des noms, le nombre et le nom des chevaliers varient considérablement de manuscrit à manuscrit*. Parfois, nous dit-il, du simple au double.

Chrétien n'avoue-t-il pas lui-même qu'il ne saurait en nommer le dixième, ni même le treizième ou le quinzième :

... *Que je n'an sai nomer le disme
Le treziesme ne le quinzisme.*

Nous avons retenu pour notre étude, de cette deuxième série, les vingt-et-un chevaliers qui figurent dans le texte de la Pléiade, auxquels nous n'avons ajouté qu'un seul, en raison du grand intérêt qu'il présente pour notre propos, et qui est Gronosis le Pervers, fils de Keu le Sénéchal.

Il est bien évident qu'une étude complète de l'onomastique arthurienne devrait intégrer tous les autres, mais notre but n'étant pas d'être exhaustif, mais simplement suffisamment convaincant quant à la justification de nos hypothèses de départ, une analyse portant sur les soixante-et-un noms les plus connus nous paraît suffisante.

42 LES DIX PREMIERS CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE

Le Champenois nous avertit d'emblée qu'il cite les noms de ces jeunes héros dans l'ordre de prestige qui les distingue. Le premier de tous, parce que le plus noble d'entre eux, est le neveu d'Arthur et son héritier naturel, Gauvain.

1 – *Gauvain* :

Ce nom, nous l'avons déjà étudié en détail avec celui des Compagnons d'Arthur tels qu'ils se présentent chez Geoffroy de Monmouth. Nous avons conclu à son identité avec l'actuel prénom Goulven, usité en Bretagne armoricaine et présent dans la toponymie de ce pays.

2 – *Erec, fils de Lac* :

Le personnage central du conte de Chrétien est le prince, puis roi, Erec, fils de Lac. Il s'y trouve d'ailleurs le premier nommé. Ce jeune chevalier, qui n'a pas encore vingt-cinq ans, quand débute le récit, figure déjà parmi les meilleurs. Il appartient à la confrérie de la Table Ronde, et le roi Arthur l'y place lui-même au second rang, immédiatement après son propre neveu qui occupe, de droit, la première place.

Le nom ne paraît pas connu en Galles. En revanche, plusieurs princes l'ont porté avec honneur en Bretagne armoricaine. Le Bro-Erec, qui correspond à la Terre de Vannes, est exactement le Pays d'Erec. Toute une portion de la Bretagne méridionale s'est appelé ainsi, avant l'an mille. On le rencontre fréquemment dans les textes, mais la fondation en figure dans les Actes de St Gildas, abbé de Rhuy : « *Eo tempore Alanus atque Pasquetenus frater ejus veneticam provinciam regebant, quæ a Werocho Brogueret dicitur... En ce temps-là, Alain et Paskueten son frère régnaient sur le pays vannetais que, de Weroch, on appelle Brogueret.* Autre

mention, celle de Bertwalt, fils de Beli, – et nous aurons à reparler de ces noms – qui fit donation en 878 d'une terre en Serent *in pago Brouerech, dans le pays de Brouerech*, aux moines de Redon.

Des formes plus anciennes du nom seraient Weroc, Waroch et Guerec. Deux Weroc ont régné sur Vannes, selon La Borderie, et un Guerec eut en partage le comté Nantais. Le premier d'entre eux se couvrit de gloire en mettant les Francs et leur duc Ebracaire en fuite et en tuant leur duc Belpolene. Un autre Guerek ou Quiriacus, frère du duc Hoël, figure au Catalogue des évêques de Nantes : il fut sacré, selon ce document, en 1059.

Une porte de la ville de Hennebont s'appelle encore Porte de Bro-Erec. Un château d'Erech existe toujours à côté de Questembert. Cayot-Delandre le mentionnait en 1847, comme une bâtisse délabrée qui ne remontait pas au-delà du XVII^e siècle, mais, écrivait-il, «la première fondation est attribuée au roi Erech, qui régnait en Bretagne au V^e siècle, ou à un autre Erech ou Guerech, comte de Vannes qui vivait dans I^e siècle suivant».

C'est bien parce que le nom est armoricain et en aucune manière gallois que lorsqu'un Mabinogi sera composé sur le sujet, le héros dont les aventures suivent étroitement le récit de Chrétien, ne se nommera pas Erec ou Guerech, mais Gereint mab Erbin. Gereint et Guerech ne sont réductibles l'un à l'autre, ni par la phonétique, ni pour le sens, de même qu'Erbin ne ressemble pas à Lac.

Le récit, nous l'avons dit se trouvant, dans son ensemble, centré sur la Bretagne armoricaine et le couronnement ayant lieu dans la cathédrale de Nantes, il paraît donc incontestable qu'Erec est un Breton du continent.

3 – Lancelot du Lac Lawnselot ? L'Angusel ?

Le nom de l'amant de Guenièvre a fait couler beaucoup d'encre. Il semble si francisé qu'on lui a même dénié tout caractère celtique et qu'on a voulu y voir un anthroponyme d'origine romane. En fait, nous ne connaissons avant 1170, aucun homonyme à notre héros, ni à l'ouest, ni à l'est du Couesnon, ni au nord, ni au sud de la Manche.

A priori, nous ne voyons donc pas pourquoi ce terme, qui désigne l'un des principaux protagonistes de la tragédie arthurienne, désignerait un non-breton ou ressortirait à une étymologie non-bretonne. Il est en effet le fils de Ban de Benoïc et le neveu de Bohort de Gannes, dont le caractère breton, et nous le verrons, même armoricain, est incontestable.

Il apparaît tardivement dans la littérature galloise, dans la triade 85 de la

Myvirian Archaeology of Wales sous la forme Lawnselot dy Lac, ce qui est manifestement une translation à partir du français. Il ne s'agit donc pas d'un nom gallois d'origine et cela ne peut manquer de nous surprendre, concernant précisément l'un des tout premiers chevaliers d'Arthur, amant de surcroît de son épouse.

Certains auteurs, reprenant une vieille hypothèse, due à Hersart de la Villemarqué, selon laquelle le L initial serait l'article français élide, ont écrit l'Ancelet, qu'on a tôt fait de rapprocher de l'écossais bien connu Angus et de l'Angusel de Geoffroy de Monmouth. Lancelot aurait été cet Angusel, l'Aonghais ou Macinnes de la tradition gaélique. La relation phonétique cependant n'est guère acceptable, et rien ne permet en outre de soutenir cette origine scotique du fils de Ban.

Ou encore Lance Lot?

Mais Lot peut être – comme le nom du roi Lot – mis pour *Loh*. Le t final était déjà muet en roman du XII^e siècle, de telle sorte qu'on disait simplement Lo. Les aspirations, surtout les gutturales étant imprononçables pour des francophones, elles ne sont pas entendues par eux, donc disparaissent ou prennent une autre forme.

Loh et *Lo* correspondent en Bretagne au terme de l'évolution du nom divin de Lougos. C'est aussi, source de nombreuses confusions en toponymie, la désignation de l'étang. Ces interprétations nous ouvrent manifestement diverses possibilités, à la condition que nous parvenions à comprendre le terme de Lance.

Certes, le premier objet auquel on pense à l'entendre, est l'arme de jet, largement utilisée au moyen âge. Le mot existait dans le roman du XII^e siècle; Mais dépend-il du domaine celtique? Le breton moderne possède un vocable de ce type: *Lans* dont le sens tourne autour d'élan, avantage, balance, appoint, supériorité, prédominance, lance (et lance-pierre), lancer. Favereau qui nous donne ces significations, renvoie au vieux-breton *lanc* et au français *lance*, d'origine celtique, dit-il, et au latin *lancea*.

Le gallois ne connaît pas ce mot, mais seulement *gwaywffon* et le moyen-gallois a *rhon*. Le cornique de même ne connaît que *gu*. Le gaélique d'Ecosse a *lansa* que Mac Lennan fait venir de l'anglais. L'irlandais ne semble pas avoir le mot. L'anglais certes a *lance*, mais aussi *spear*. Le français, *lance* et le verbe *lancer*. Le latin, *lancea*. L'allemand *lanze*, le néerlandais *lans*. Le grec ancien, *longkè*.

Greimas, dans son dictionnaire de l'ancien français, publié chez Larousse, date le mot de la Chanson de Roland (1080) et le fait venir du latin *lancea*. Le

Robert donne au latin *lancea* une « origine indéterminée ». Quant au Littré, il reste prudent : « Provenç. lansa ; catal. llansa ; espagn. lanza ; portug. lança ; ital. lancia ; du lat. lancea, que les auteurs anciens disent être les uns un mot gaulois, les autres un mot espagnol. Comparez le grec longkhè, lance. »

Magnien et Lacroix, eux, dans leur Dictionnaire grec, donnent l'étymologie de *longkhè* pour incertaine et signalent que le mot est rapproché par Festus du latin *lancea*, lui-même obscur. Theil, dans son Dictionnaire latin, à l'article « lancea », renvoie à « longkhè », selon Festus et précise que d'après Varron, dans Gell. 15,30, fin., le terme est d'origine espagnole.

En somme, le breton armoricain semble être la seule langue celtique avec le gaélique d'Ecosse à posséder le mot, sans qu'on puisse pour cela conclure à un emprunt au latin ou au français. La longkhè grecque fait tout de même penser à une origine indo-européenne, donc à une possibilité de transmission directe au celtique. Mais longkhè peut venir du latin *lancea*, ce que donnerait à penser l'absence du mot chez Homère et Hésiode, ainsi que le signale Theil.

L'affaire est donc passablement embrouillée. Cependant, une autre piste est fournie par le breton *lazh*, que Favereau identifie à une latte, une longue gaule, un montant de charrue ou cette gaule en T des marais salants, qu'on dit à Guérande « la ». Fleuriot connaît le mot et l'écrit en vieux-breton *lath* ou *ladh*. Il le définit comme un bâton, une baguette et le présente comme une glose de *stipes*, soit un tronc, une souche, une bûche, un pieu ou un piquet. Il donne un gallois *llath* au sens de bâton et de lance que connaissent effectivement Evans et Thomas, pour qui l'équivalent anglais serait *rod, wand, spear, tree*). De fait l'irlandais *lata* rejoint ce groupe avec le sens de *lath* en anglais (on remarquera que *lath* a le sens à la fois de latte et de lame) et de *goulazenn* en breton. Ici Littré, dont il faut remarquer qu'il donne au mot « latte » non seulement le sens de pièce de bois longue, mais aussi celui de bande de fer plate, voire de sabre de cavalerie, met en ligne le provençal *lata*, l'italien *latta*, pour conclure à une provenance allemande de *Latte*, anglais *lath*. Cependant il ne manque pas de mentionner la baguette galloise *llath*.

En fait, on peut fort bien imaginer que le *lancea* latin soit en relation de cousinage indo-européen avec, bien sûr, confusion possible, ou encore de dérivation directe, avec le celtique, lequel se trouve à l'origine du breton *lazh* et du gallois *Llath*.

Fleuriot donne aussi un vieux-breton *lanc*, auquel se réfère, on l'a vu Favereau, avec un moyen-breton identique – « *the word is well attested* » – et le sens d'élan, de *spring* ou *dash*. Ceci permettrait de rattacher le français lancer et lance à un gaulois de cette famille.

En tout état de cause, Lancelot peut fort bien venir du *lans* breton armoricain, que celui-ci provienne du latin, du français ou du celtique, puisque la famille est de fait « bien attestée » en brittonique que ce soit sous la forme *lath* ou sous la forme *lanc*. Mais il est intéressant que la forme plus proche du mot français « lance » et de notre nom propre Lancelot, soit une fois encore une forme armoricaine.

Si l'on admet notre raisonnement concernant l'origine de la lance et l'étymologie de Lot, nous serions donc ici en présence d'un nom breton armoricain signifiant : la lance de Lug. Ceci nous rapproche tout de suite des quatre objets symboliques qui figurent dans le récit irlandais de la Bataille de Mag Tured : le chaudron du Dagda, l'épée de Nuada, la pierre de Fail et la lance de Lug. En outre, nous voilà aussi à proximité de la lance du Graal, baptisée lance de Longin. Au fait, ce nom de Longin mériterait d'être approfondi... Il ne s'agit là en effet que d'une forme nasalisée de Login.

Au fond du lac

Si la lance de Lug a un solide répondant dans le monde celtique et la mythologie d'Erin, en revanche on ne saisit pas bien pourquoi Lancelot s'appellerait ainsi. La lecture des différents textes arthuriens qui font mention de lui, et c'est la quasi totalité, ne nous permet pas de trouver une explication quelconque dans la vie et la personnalité de notre héros, à ce nom, certes grandiose, mais, semble-t-il, peu adapté. Aussi, bien que la celticité de l'interprétation nous paraisse claire, nous ne saurions vraiment nous en satisfaire et il nous convient d'aller chercher ailleurs.

Si nous revenons sur le continent, un nom attire notre attention. C'est, dans le Cartulaire de Quimperlé, celui d'un certain Lanselin mab Budoer, qui figure dans une donation du duc Hoël, en 1069. Quoiqu'il ne s'agisse pas exactement du même nom, il est cependant curieux que la dernière syllabe des deux vocables ait, en breton, un sens à peu près identique : *lenn*, en vieux-breton *lin*, signifie un étang, tout comme *loh* désigne un lac.

On peut dans ces conditions, d'autant plus qu'il s'agit d'une transcription assez fidèle des deux termes, se demander si Lance-lin n'est pas l'équivalent exact de Lance-loh. L'intérêt de ces constatations tient au fait qu'elles expliqueraient, sous forme d'un pléonasme, la détermination française *du Lac*, ajoutée de tous temps au nom de Lancelot.

Dans le Finistère, sur la limite de Lanhouarneau et de Saint-Derrien, quoique en cette dernière commune, existe un ancien moulin du nom, exceptionnel, de

Lansolot. L'endroit, aujourd'hui plutôt solitaire, se trouve situé dans une vallée encaissée et boisée sur le ruisseau de la Flèche où il se trouve à 1 km en amont et à l'est du site gallo-romain de Kerilien en Plouneventer. Sur le même cours d'eau, 1 km encore en amont, un hameau nommé Penmarc'h est de ceux qui évoquent le souvenir du roi Marc'h. Sur le plateau qui domine au sud la vallée, court du sud-est au nord-ouest la voie antique de Carhaix à Kozh Kastel Ac'h en face de l'Ile Vierge.

Or, chose étonnante, à quelques 9 km nord-ouest à vol d'oiseau de Lansolot, sur le Quillimadec qui coule en cet endroit parallèlement au ruisseau de la Flèche, on trouve un tout aussi rare hameau de Lancelin, dont le nom rappelle étrangement celui du fils de Budoer dans la donation de Hoël. Après ce que nous avons dit précédemment, on jugera qu'un tel rapprochement ne saurait être sans conséquences. Le hameau de Lancelin se trouve au pont de la route qui conduit de Lesneven à Plouider et à Goulven. En Goulven, elle passe près de Bediez, qui rappelle à la fois le Budoer, père de Lanselin, et le Beduir de Geoffroy de Monmouth, et aboutit au bourg près de Coz Castel.

Que pourrait donc bien signifier Lansolot et Lanselin ? A examiner cette fois la syllabe initiale, on pense évidemment tout de suite à *Lann*, le lieu consacré, si fréquent dans la toponymie bretonne. La seconde syllabe pourrait bien être, à l'origine, non pas -so-, mais -sol—dont la dernière lettre se serait confondue avec le l initial de -lot. Le mot sol, en vieux-breton, signifie le fond, le bas, d'où plus récemment la semelle. Lansolot serait ainsi le sanctuaire du fond de la vallée, ce qui convient bien à l'endroit, mais sans doute mieux encore le sanctuaire du fond du lac Lan-sol-loh. Lan-sol-lin, devenu Lanselin ou Lancelin aurait le même sens.

Lan sol loc'h a fort bien pu, quant à lui, être romanisé en Lancelot.

Ainsi Lancelot du Lac, élevé dans l'Autre Monde, au fond de l'étang de Viviane, serait l'homme du Sanctuaire d'en bas (Lan-solot), à moins que ce ne soit du fond du lac (Lan sol loc'h). Ces deux sens et particulièrement le dernier, nous paraît particulièrement intéressant, puisqu'il correspond cette fois exactement à la personnalité de Lancelot, à sa vie et à son déterminatif en français, du Lac.

4 – *Gornemanz de Goort*

Gonemanz de Goort figure en quatrième place dans la liste des bons chevaliers dressée par Chrétien de Troyes. Dans *Perceval ou le Conte du Graal*, l'édition de la Pléiade a choisi Gornemanz de Goortz, mais certains manuscrits donnent

Gornemans de Gorhaut, et Gornemans de Goort. Le cas-régime est Gornemant. Wolfram von Eschenbach l'appelle Gurnemanz de Graharz.

En fait, le nom de Gornemant est d'une interprétation facile. *Gor* résulte en breton de l'évolution du celtique *ver*, grand. Quant à *nemant*, il s'agit du celtique *nemeton* nasalisé dans un milieu de langue romane au XI^e siècle. Ce serait donc un toponyme signifiant le Grand Sanctuaire. Le nom était d'usage courant, à ce titre, dans le monde celtique ancien. Vermenton dans l'Yonne et Vernantes en Anjou l'ont pour origine selon Dauzat, mais on le rencontre ailleurs et jusqu'en Galatie, dans l'actuelle Turquie. On remarquera que la même nasalisation a affecté Vermenton et Vernantes.

Notre noble seigneur, comme un certain nombre de gens de sa caste, s'appellerait donc, selon nos usages modernes, Monsieur de Gornemant. Mais il était en outre signalé comme étant de Gohort.

En Armorique, dans le domaine actuel de la langue bretonne, où le mot a évolué en *neved*, il existe un certain nombre d'anciens *nemeton* encore mentionnés sur nos cartes modernes. Le plus célèbre est la forêt de Neved, aujourd'hui partagée entre les communes de Kerlaz et de Locronan. C'est sur le territoire de cette dernière que se déroule tous les six ans le pèlerinage appelé la Grande Troménie, subsistance d'un rituel païen sur un lieu manifestement vénéré depuis plusieurs millénaires. Rien de plus adapté donc que le nom de Neved, l'ancien *Nemeton*, appliqué encore aux restes de la forêt druidique.

Une ancienne motte féodale y subsiste, appelée Coz-Castel, le Vieux-Château, et, de fait, la famille de Neved a joué un rôle important dans la région jusqu'à son extinction au XVIII^e siècle. Hervé de Neved est mentionné en 1270, mais il est clair que la famille existait déjà depuis longtemps.

Il existe cependant un autre lieu qui puisse rivaliser avec le Neved de Basse-Cornouaille, et c'est, à l'orée de la forêt de Brocéliande, la petite commune de Néant-sur-Yvel. Néant est de même formation que les deux dernières syllabes de Gornemant.

L'extrémité occidentale de la forêt se trouve située sur la commune, dont la limite nord-est approche la fontaine de Barenton qui dépend, elle, de Paimpont. Il existe, non loin, un village appelé la Ville-aux-Feuvres, c'est-à-dire aux Fées.. Le nom de Néant se retrouve dans le voisinage à Kerneant, village et chapelle au nord-ouest et dans le Pertuis Néanti, hameau en Paimpont, à la lisière de Néant.

Ajoutons que Néant se trouve à moins de 50 km d'un lieu dont nous aurons l'occasion de parler dans notre Géographie de Chrétien et qui conviendrait fort bien à l'identification de Gorre, patrie de Gornemant. C'est, sur le versant nord

du Méné, le bourg du Gouray que des chemins de crête relie aux abords occidentaux de Brocéliande, et l'identité de Nemant et de Néant s'accommoderait fort bien d'une souveraineté de Gornemant sur le Gorre.

5 – *Le Beau Couard*

Le Beau Couard et le Laid Hardi, qui semblent jouer au Yin et au Yang de la tradition celtique, posent à notre propos, un problème particulier. Il s'agit en effet de deux noms manifestement de langue romane. Ils peuvent certes résulter de la traduction du breton, mais ils seraient aussi bien la francisation d'une phonétique homonyme. Les jeux de mots français-breton ont toujours été en usage dans une péninsule où les deux langues étaient plus ou moins comprises. Ainsi, à l'époque moderne, le nom de Madagascar a-t-il été couramment employé avec malice pour désigner un permis de conduire, *mad da gas karr*. A l'inverse, notre beau Couard et notre Laid Hardi ne seraient-ils pas du breton camouflé ?

La traduction du breton en français ne donne rien d'intéressant : Kabon braw et Vil Her n'ajoutent rien au sens déjà connu. En revanche, les vocables romans permettent l'humour en langue bretonne.

Nous laisserons de côté le Bocco qui figure dans Geoffroy de Monmouth, car c'est un roi des Mèdes, sans importance d'ailleurs. Mais la dernière syllabe du Beau Couard et l'avant-dernière du Laid Hardi nous ramènent à cette Pierre, Art, qui depuis la naissance d'Arthur nous interpelle.

La syllabe Bocc n'est pas inconnue en breton. Fleuriot nous donne en vieux-breton :

- *bocc* et *boc* = mou, tendre. br. mod. boug
- *boch* = joue, faciès. Br. mod. boug, sing. bougen.
- *bochot* et *boco* = peu, un peu.

Le beau Couart pourrait fort bien transcrire un Boccou-Art, une roche tendre, le schiste par exemple, symbole d'un guerrier sans courage.

6 – *le Laid Hardi*

Le Laid Hardi s'écrit sans peine Leh Ardi et fait penser ainsi au hameau de Lehart en Senven-Lehart. Lec'h ou Liac'h désigne en toponymie une pierre plate, la couverture d'un mégalithe du type dolmen.

Le Laid Hardi serait donc la roche mégalithique, et, en interprétant quelque peu, le tombeau des guerriers.

Dans le sens général de notre interprétation, on ne peut manquer de remarquer que le Beau-Couart et le Laid-Hardi se retrouvent tous les deux dans la

toponymie bretonne armoricaine, et strictement voisins. Les communes de Boqueho (pron. Boko) et de Senven-Lehart sont en effet presque limitrophes : Lehart et Boko-art coexistent donc ailleurs que dans la légende arthurienne et antérieurement à sa divulgation

7 – *Méliant du Lys*

Le septième des chevaliers de la Table Ronde ne manque pas de répondant en Bretagne Armoricaine, alors que le mot est pratiquement inconnu de l'autre côté de la Manche.

Le plus probable serait une francisation de Meliaw, avec nasalisation de la diphtongue finale et t adventice. Il s'agirait ici de façon manifeste d'un armoricain, car si son nom ne correspond à rien en Grande-Bretagne, dans notre péninsule au contraire, on le retrouve fréquemment : Ploumilliau et l'île Milliau en Trebeurden dans les Côtes-du-Nord, Plumeliau, proche de l'antique Sulim dans le Morbihan, Guimiliau dans le Finistère, sont avec Lanmeur, liés à l'histoire légendaire du roi Miliaw et de son fils Melar.

Cependant, à propos de la Vie de Saint Melaine d'Albert Le Grand, son commentateur Kerdanet cite un certain Pascal Robin ainsi : « Melaine en françois ou breton gallo, mais Melian et Melen en bas-breton et Melan aussi ». cette assimilation de Meliant à Melaine nous paraît cependant moins pertinente que celle de Meliant à Miliaw.

D'ailleurs il est remarquable que la paroisse de Plumeliau, citée en 1066 sous la forme Plemeliau, ait été connue en 1296 sous l'orthographe et sans doute la prononciation nasalisée de Plemeliant. C'est en quelque sorte la preuve par neuf que Meliau et Meliant sont un seul et même nom.

Quant au Lys, ce serait tout naturellement *Lis* ou *les*, la cour. Dans un Titre de St Aubin des Bois datant de 1164 figure un *Eudo de Les*. Le mot, qui désigne des habitations nobles du haut moyen âge, est très répandu dans la toponymie en basse-Bretagne et tout particulièrement dans le Cap-Sizun. Ce serait, en somme, des postes de commandement à la défense du littoral ou de sites stratégiques.

Dans le canton de Plouescat (Finistère), il existe une commune, ancienne fraction de la paroisse de Plounevez-Lochrist, et dénommée Treflez, c'est-à-dire la trêve (*tribus*) de Lez. Elle figure déjà dans les Actes de saint Judicaël, cités par dom Morice, sous la forme *in tribu Lisæ in commendatione Ili* (dans la trêve de Lis dans le Kemenet Ili). A noter que ce Lis est situé au voisinage immédiat de Lochrist-an-Iselved où se déroula la bataille qui mit aux prises, selon la tradition, les Danois d'une part, et d'autre part l'armée bretonne commandée par les deux

cousins le comte Even et l'abbé Goulven, dont nous avons dit qu'ils ressemblent fort à Gauvain et à Yvain

8 – *Mauduit le Sage*

Le nom de Mauduit suggère aux francophones une origine de leur langue. L'adjectif *duit* apparaît dans la littérature en 1121 chez Philippe de Thaun, où il signifie savant, du latin *doctum*. Le terme complet devrait ainsi s'entendre de « mauvais savant » et on ne peut manquer de s'étonner dans ces conditions de voir un déterminatif « le sage » accolé. Il s'agit là d'une contradiction qui tend à éliminer de l'interprétation la langue française. On peut même se demander si cet adjectif n'a pas été mis là pour indiquer à tous les francophones que le nom n'a pas le sens qu'il a l'air d'avoir et qu'en réalité son origine est différente.

Albert Deshayes mentionne des Mauduit au XVII^e siècle en Bretagne et de son aveu même, alors qu'il soutient l'origine romane du mot, le nom n'existerait aujourd'hui qu'en Bretagne. Pol Potier de Courcy, dans son Nobiliaire et Armorial de Bretagne, mentionne une famille Maudet, seigneurs de la Maudeterie dans la paroisse de Bais (Ille-et-Vilaine) et une autre Mauduit, originaire de Touraine, implantée en Caudan (Morbihan). La bibliographie bretonne de Levot mentionne un général Mauduit du Plessis, né à Hennebont et massacré à Port-au-Prince.

Il semble donc y avoir une relation certaine entre les Mauduit et la Bretagne Armoricaïne, relation qui justifie la recherche d'une étymologie celtique en lieu et place de la compréhension traditionnelle. En fait, on trouve une analogie indiscutable avec le nom de Maodez, transcrit Maudet en graphie française. D'après Bernard Tanguy, cité par Albert Deshayes, Maudet viendrait de Mautith, écrit Matith dans les litanies du XI^e siècle, et par là du celtique *Magutid, serviteur de Did (de Diyos, le jour).

Mauduit s'accommoderait mieux de cette étymologie, qui fait du Sage le serviteur de la lumière du jour, plutôt que d'un qualificatif plutôt dépréciant.

Il existe un saint du nom de Maudet, qui, selon son biographe, Albert le Grand, aurait été irlandais de naissance. Installé en anachorète en Bretagne, il a laissé son nom à un certain nombre de lieux d'Armorique. C'est ainsi que son ermitage aurait été installé dans l'île Maudez, à la vue de Bréhat : on y montre encore sa cellule baptisée Forn Maodez, le Four de Maudet, et Albert nous parle de son puits. La partie voisine du continent appartient à la commune de Lanmodez, et plus loin, au-delà de Saint-Brieuc, la petite paroisse de Saint-Maudez avoisine l'antique capitale des Coriosolites, Corseul.

Le prénom a continué à être donné jusqu'à nos jours en Bretagne et il y est bien connu. Que Maudet ait pu passer en roman sous la forme Mauduit ne nous surprend pas, puisqu'il ne s'agirait que d'une assimilation à un mot connu désignant les pseudo-savants. La contradiction avec la réputation de sagesse de notre Mauduit ne devait donner que plus de piquant à l'affaire.

9 – *Dodin le Sauvage*

L'épithète de Sauvage attachée au nom de Dodin permet d'accorder attention à la possibilité d'une étymologie à partir de *Doodl*. Léon Fleuriot, à la suite d'une étude de Kenneth Jackson, a rapproché les mots. *Doodl*, nous dit-il, décomposable en *do-odl*, signifie rustre, peu policé en vieux-breton.

Cependant Fleuriot lui-même renvoie à *do-*, mauvais, ce qui ne manque pas de suggérer un autre sens. Dodin pourrait alors être *Do-den*, le mauvais homme. Plus anciennement, sous la forme *don*, le terme entretenait des relations avec le sol, de la même manière qu'en latin *humus* avec *humanus*. Mauvais homme, c'est aussi mauvaise terre et mauvaise tête.

Il a existé des Dodon, à qui l'on accorde volontiers une origine germanique. Ainsi de ce Dodon d'Angers, *Dodo Andegavorum*, cité comme évêque au Concile de Tours de 849. Ne sera-ce pas au contraire un homonyme de Dodin le Sauvage et un homme des Marches au nom celtique?

10 – *Gandelu*

Le texte roman donné par l'édition de la Pléiade est Gaudeluz, au cas sujet, donc Gaudelut au cas régime. mais Gandelut est donné comme variante. Nous n'avons pu trouver d'autre exemple de ce nom dans le monde celtique, où il ne semble pas fréquent. Par ailleurs, notre personnage n'est pas connu, ce qui, bien entendu, limite les possibilités d'interprétation à partir de sa personnalité ou de son existence.

Cependant, il est fait mention dans les Actes armoricains de Sainte Ninnoc d'un nommé Gurkentelu, époux de Guenargant, noble breton venu de l'Île de Bretagne. La première syllabe de ce mot peut avoir le sens d'homme ou servir de préfixe de renforcement. Quant à *-kentelu*, proche de notre Gandelu, cela pourrait s'interpréter comme *kent* au sens de premier, et *elu* ou *helu*, richesse, avantage, prééminence. C'est là l'opinion de Léon Fleuriot.

Gandelu peut relever d'une signification voisine, si l'on reconnaît dans Gand– non pas le *cent*, premier, du vieux-breton, mais le *cent*, devenu *gant*, avec,

en breton moderne. Mais dans un cas comme dans l'autre le sens final est bien l'homme prééminent.

Nous avons peu d'éléments, dans le cas de Gandelu, pour déterminer son origine. Les termes en cause dans l'étymologie sont analogues en gallois et en breton. Cependant la graphie galloise du dernier mot est *elw* ou *helw* plutôt que *elu* ou *helu*. Encore une fois nous pouvons noter ici que l'orthographe des textes arthuriens en langue romane suit nettement les usages armoricains et non ceux du Pays de Galles. En revanche, le cornique à cette époque ne s'écrivait pas très différemment de l'armoricain. La distinction, une fois encore, entre les Bretons du sud de l'Île et ceux de la péninsule n'a pas beaucoup d'importance, car la culture est la même des deux côtés de la mer et la différence des traditions est nulle.

43 VINGT-DEUX AUTRES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE

*Les autres vos dirai sanz nonbre
Por ce que li nonbres m'anconbre.*

« Je vous dirai les autres dans le désordre, parce qu'il m'embarasse de les classer ». Nous suivrons pas à pas la liste dressée par Chrétien de Troyes, sans attribuer une importance particulière au rang accordé à chacun dans la disposition générale.

Yvain le preux et Yvain le bâtard

Les deux Yvain sont demi-frères, fils l'un et l'autre du roi Urien. L'un est dit le Preux, l'autre l'Avoutre, c'est-à-dire le bâtard, ce qu'il est de fait. Le nom est très répandu dans la Légende Arthurienne. Si Chrétien en connaît deux, plus tard le Lancelot en prose en mettra au moins cinq en ligne : Yvain aux Blanches Mains, Yvain de Leonel, Yvain le Bâtard, Yvain l'Eclain et Yvain le Grand.

C'est sans doute aussi, chez les peuples de langue brittonique, l'anthroponyme le plus fréquent, quoique les formes en soient diverses. Nous avons longuement exposé, à propos d'Iwenus, fils d'Urianus, chez Geoffroy de Monmouth, comment ce nom d'Yvain ne peut provenir que d'Armorique et encore par le truchement du pays de langue romane. La conclusion de cette analyse, surtout appliquée à l'un des noms majeurs de la tradition arthurienne, celui d'Yvain, fils du roi Urien, apporte un sérieux fondement à notre hypothèse selon laquelle les Romans de la Table Ronde ne sont pas originaires de la Grande-Bretagne et ne

résultent pas de la conquête de l'Angleterre par les Normands en 1066, mais proviennent des traductions effectuées à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle en Bretagne armoricaine, sur les originaux en langue bretonne, à l'époque où cette langue reculait sensiblement et perdait en particulier l'oreille de la cour ducale et des grands officiers de cette cour.

La relation d'Yvain avec la forêt de Brocéliande devient ainsi très claire, d'autant plus que la fontaine de Barenton, située sur la ligne Saint-Malo-Saint-Nazaire devient à cette époque frontalière entre les langues. Si Even n'était pas devenu Yvain et Bresilien Brocéliande, ils n'eussent pas survécu à la mutation des idiomes.

Dans le même ordre d'idées, nous aurons l'occasion de montrer, quand nous parlerons des vassaux illustres, qu'un cousin d'Yvain, Calogrenant, peut être mis en relation avec la vallée de la Rance, riche par ailleurs en souvenirs arthuriens. Rappelons aussi que si Yvain et Gauvain étaient cousins selon Chrétien et d'ailleurs pour tous les auteurs de romans bretons, l'on retrouve par un curieux parallélisme, dans la Vie des saints d'Albert Le Grand, écrite certes au XVII^e siècle, mais rapportant une ancienne tradition, deux cousins, un Even et un Goulven qui combattirent ensemble à la bataille de Lochrist an Iselved.

Enfin, nous admettrions volontiers qu'Yvain, gardien de la fontaine de Barenton, ait hérité de son père le royaume oriental, tandis que le fils du roi Lot recevait en héritage l'Orcanie et la Lodonésie, le royaume occidental.

Tristan

Nous parlerons abondamment de Tristan, d'Yseult et du roi Marc dans les chapitres que nous leur réservons plus loin. Disons seulement ici que les conclusions auxquelles nous conduisent les arguments que nous y développons, sont en faveur d'un Tristan pleinement et entièrement armoricain, installé dans la Montagne d'Arrez et sur la baie de Douarnenez, dans l'île qui porte encore aujourd'hui son nom.

On a contesté cependant, Peter F. Dembowski notamment dans La Pléiade, que le Tristan ici nommé

Et Tristan qui onques ne rist

soit l'amant d'Yseult. Le même jeu de mots sur sa tristesse prétendue est fait ici cependant et c'est bien évidemment le même nom, sinon le même personnage que le neveu du roi Marc.

Blioberis

L'homme est obscur. On l'a rapproché -pourquoi?- du harpiste gallois, historique, Bledhri, qui fréquentait la cour des comtes de Poitiers au XII^e siècle, mais la transformation du -dh- en -b- s'explique mal. On pourrait tout autant songer à ce Biabilus qui figure parmi les assistants de l'enterrement du roi Gradlon, ou cet autre du même nom qui avec son camarade Martin fut disciple de Saint Gwenolé et ermite à Irvillac près Le Faou, *in plebe Ermellac*, d'après le Martyrologe de Landévennec.

Il n'est guère possible en fait d'identifier notre Blioberis à un personnage, historique ou légendaire, connu par ailleurs. Son nom fait irrésistiblement penser à *Bleo berr*, «cheveux courts» dans notre breton moderne. L'analogie est grande et la forme intéresserait alors sérieusement notre propos. Léon Fleuriot a bien marqué en effet que, dès l'époque du vieux-breton, la forme est berr (comme en irlandais), tandis que, en vieux-gallois déjà, elle est bir (comme le gaulois latinisé birrus).

Nous serions donc, ici encore, en présence d'une donnée proprement armoricaine du langage arthurien.

Caradué Briébras, roi de Vannes

Caradué Briébras, appelé ailleurs Caradoc Brechbras est ouvertement breton armoricain. Dans la Première Continuation du Graal, dite Continuation Gauvain, qui date de la fin du XII^e siècle et n'est donc que de peu postérieure à Chrétien de Troyes, il apparaîtra comme roi de Vannes et épousera la fille du roi de Carhaix. Historiquement d'ailleurs un Caradauc Brechbras aurait effectivement régné sur Vannes, ainsi que nous l'enseigne La Borderie.

Ce personnage est appelé, notamment dans le Livre de Caradoc qui lui est consacré, Caradoc Briebras. Le premier de ces deux termes est bien connu dans le domaine celtique. Nous avons déjà rencontré dans nos investigations la Vie de Saint Caradoc en Galles et Cornouailles. Saint Caradec est également connu sur le continent où il a donné son nom à plusieurs communes et lieux-dits. Un autre Caradoc est témoin à Landevennec en 970 d'une donation faite par Benedic, évêque et comte de Cornouaille. En gallois, le vocable est demeuré sous la forme primitive. En breton, il s'est transformé en Caradeuc, puis en Caradec, mais au XII^e siècle, on le trouvait encore dans sa phonétique ancienne.

En revanche, le second des deux noms a donné lieu à des interprétations diamétralement opposées, tantôt en faveur d'un homme au gros bras, tantôt au sens d'un individu au bras maigre. C'est ainsi que Michelle Szkilnik a écrit dans un

commentaire: *La traduction de ce terme est difficile. En effet les versions diffèrent beaucoup: le manuscrit E dit que Caradoc, à la suite de son aventure avec le serpent, eut le bras deux fois plus gros, d'où son surnom de « au gros bras » ou « au bras fort ». Les manuscrits A, S, P donnent la même interprétation. Mais le manuscrit T dit qu'il eut le bras deux fois plus maigre, d'où son surnom de « au bras maigre » ou « au bras court ».*

En somme, dès le moyen âge, on s'est disputé à cet égard entre gens qui savaient quelque peu le breton – ou qui suivaient correctement la tradition – et ceux qui l'ignoraient. Les mots *Brec'h bras*, dans cette langue signifient en effet gros bras, ce qui correspond bien à l'histoire telle qu'elle est contée par la plupart des manuscrits: les copistes, à une exception près, ont suivi la traduction normale. Un seul n'a rien compris: comment pouvait-on parler d'un grossissement du bras alors que *Brie bras* en français de l'époque ne pouvait que signifier Bras court (de *brief*, court, et de *bras*... bras)? Il fallait donc, pensa notre cuistre, modifier le fond même du récit en conséquence.

Ce qui est le plus affligeant, à vrai dire, c'est que six siècles plus tard, les commentateurs de la légende arthurienne soient toujours aussi ignares en matière de linguistique bretonne.

Caverou de Roberdic

La seule interprétation que nous puissions donner de Caverou, suppose le remplacement d'un l par un r dans le corps du mot, modification relativement banale dans la langue parlée. Le fait est fréquent d'ailleurs et dans les deux sens, la confusion entre le r roulé et le l étant facile tant à l'audition qu'à la transcription. Cauell et son pluriel Cauellou figurent dans le Dictionnaire du Vieux-Breton de Léon Fleuriot, avec le sens de corbeille ou hotte tandis que le breton moderne a évolué en *kavel*, berceau et que le gallois *cawel* a conservé le sens de panier. Fleuriot cite même un *Mab cauellou*, Fils des corbeilles (ou peut-être même déjà des berceaux?).

La forme *cauell* est commune au moyen gallois et au moyen breton. On remarquera toutefois que la forme du pluriel en -ou, au XII^e siècle, est favorable à une origine armoricaine plutôt que galloise. Le moyen gallois développe en effet, à cette époque, la forme en -au.

Quant à Roberdic, en suivant les leçons du breton moderne, on pourrait l'interpréter comme « le parfait voleur », de *Rober*, voleur, et *Dig*, vieux-breton *Dic*, exact, zélé. Ceci s'appliquerait plutôt à un patronyme du type « fils de... », *mab Roberdic*, qu'à un patrimoine domanial.

Le fils du roi Kénédic

Kened, c'est la beauté, en breton (*kened*) comme en gallois (*cened*). L'adjonction de Dic, identique à celui que nous trouvons dans Roberdic, laisserait entendre chez ce roi une « parfaite beauté ».

La graphie avec un k est évidemment en faveur d'une forme armoricaine, puisque le gallois a plus souvent utilisé le c en lieu et place du k. L'argument cependant n'a pas une valeur absolue.

Le valet de Quintareus

La mention est trop brève de ce personnage pour que l'on puisse en cerner la personnalité, ni même déterminer si Quintareus est un nom de lieu ou bien un anthroponyme. Une seule chose est certaine, c'est qu'en breton moderne, *Kentareus* désigne un malheur premier ou un chambardement d'entrée de jeu ou encore un premier rut. On voit que les possibilités d'interprétation sont grandes et favorables, comme souvent en breton, au jeu de mots. Les formes anciennes ne sauraient être bien différentes. Quant au gallois, il dit *cyntaf* pour *quinta* (ou *kenta*) et nous ne trouvons pas trace d'un équivalent de *reus*.

Ydier du Mont Douloureux

Ydiers représente, en roman, le cas régime de Yders. Aussi a-t-on : *Ydiers, li filz Nut, ai non* ; *Yders antre* et *Ydiers ai non li filz Nut*. Il s'agit certainement du même personnage que l'Edern, fils de Nudd, de la tradition galloise, mais son identité armoricaine figure, nous l'avons vue, au portail de Modène où il se nomme Isdernut.

La forme Edern est largement présente en Bretagne Armoricaine : ainsi les communes d'Edern, de Plouedern, de Lannedern, la Kroaz Edern en Plouguerneau, superbe croix archaïque, ainsi qu'un Even mab Edern des chartes, les villages appelés Keredern en Guilers, Langolen, Plouedern, Ploujean, Quemeneven, Treglonou et Gourin. Mais la francisation d'Edern en Ydiers est parfaitement régulière et signale une introduction déjà ancienne dans la langue.

Saint Edern est un personnage de la tradition bretonne auquel on adjoint généralement un cerf, comme on le fait en France pour Saint Hubert. Dans le cimetière de Lannedern, le calvaire porte, sculpté à mi-hauteur, le groupe de l'homme et de l'animal. Cette relation bien établie confirme le caractère infernal attribué par les Gallois à la famille de Nudd. Les cornes du cerf et la bête elle-même sont, dans le monde celtique, parmi les attributs du dieu Cernunnos,

seigneur du monde d'en bas et des îles, en même temps que le symbole de l'Occident. Kornog, kornaweg en breton armoricain désignent ce point cardinal et le vent de nord-ouest.

C'est précisément dans cette direction que s'ouvre la vue au cimetière de Lannedern, droit sur le Menez Kronan qu'on découvre à l'horizon. Cette hauteur, appelée plutôt aujourd'hui Mont-Saint-Michel de Brasparts, domine le Yeun Elez, cuvette de tourbières où l'on situe traditionnellement les portes de l'Enfer. Nous avons proposé déjà de voir dans Kronan et son adaptation française Cronon qui avait cours au XVIII^e siècle, non plus une rondeur banale, mais la méatèse du nom de Cernunnos. Quoiqu'il en soit exactement de ce vocable, il est bien clair qu'Edern et son cerf sont ici mis en relation avec le domaine chtonien des marécages de l'Ellez.

Nous traiterons plus avant de Nuz, père d'Edern, dans le Monde de la Table Ronde aux fins de montrer notamment qu'il s'agit là, une fois de plus d'une forme armoricaine.

Gahérié

Nous avons déjà parlé de Gahérié à propos de son frère Gauvain dont nous avons souligné le caractère armoricain. Gahérié, avons-nous dit, ne serait autre que le Guerriec, comme nous le laisse soupçonner le village de Kerguerriec en Goulven. Dans cette paroisse, héritière des sites défensifs gaulois dans le Cap-Sizun, la famille de Gauvain nous a en effet paru rassemblée. Gahérié ne serait autre qu'un Gueherriec dont le nom pourrait être apparenté au breton *gwirieg*, et signifierait alors le véridique.

Ké d'Estreus

Le nom de Ké a été étudié à propos de Keu le Sénéchal chez Geoffroy de Monmouth. Quant à l'Estreus, ce pays ressemble fort à l'Estrusia, dont Beduer est le duc dans la Vie de Saint Cadoc. Plutôt que d'y voir l'Austrasie, comme l'ont fait certains commentateurs, nous avons suggéré que ce territoire coïncide avec un pays d'Estre, soit l'Estre-Poterne, soit l'Estre-Galles.

Amauguin

A l'article Amal de son Dictionnaire du Vieux-Breton, Léon Fleuriot donne à ce mot le sens de *ainsi, comme, semblablement*. Il écrit à ce sujet : « C'est une forme, sans *h* noté, de *hamal*, fréquent dans les noms propres vieux bretons » et

donne, entre autres exemples de ces derniers, l'un d'eux extrait du chapitre 178 du Cartulaire de Redon : Uuin-Hamal. En inversant l'ordre des termes comme le fait déjà le moyen breton, et en passant à la graphie de cette langue, on obtient tout naturellement Amal-guin. Uuin ou guin, correspondant au moderne gwen, a le sens de blanc, lumineux, ou encore heureux, béni. Le sens serait donc « Celui qui est semblable à un homme heureux » ou plus mystiquement « à un homme béni », à « un homme blanc, lumineux »

L'on sait par ailleurs que la vocalisation du l intérieur en u devant consonne est une caractéristique de la phonétique française. Il est donc normal que la romanisation du XI^e ou du XII^e siècle ait ainsi donné Amauguin.

Ici encore l'orthographe de *guin* est entièrement en faveur d'une forme armoricaine, même si les phonèmes sont sensiblement les mêmes qu'en Galles. Le gallois en effet écrit résolument *gwynn*.

Gale le Chauve

Nous nous retrouvons ici en présence d'un Le Gall avant la lettre et dans la famille des *gall*, gallo, gallois, et gaulois. Nous optons dans ce large choix comme nous le ferons bientôt pour Perceval et pour Galegantín, et pour les mêmes raisons, en faveur du sens de Gallo, qui nous paraît le plus probable. Il s'agirait donc ici d'un breton de l'est ou bien encore des Marches armoricaines.

Girflet, fils de Do

Gilflez, li filz Do.

Le mot *flet* serait peu connu des langues celtiques si le lexicographe Dom Le Pelletier n'en avait relevé l'usage au XVII^e siècle au sens de *lit tout simple, couchette, grabat, pauvre lit*, en ajoutant : *Ce mot est commun en ce sens dans tout le païs de Léon*. Du Cange, dans son Glossaire, signalait déjà sous cet article : *Britonibus Armoricis Flet est lectulus, grabatus*, « pour les Bretons Armoricains, *Flet* équivaut à petit lit, grabat ». Davies, dans son Dictionnaire gallois, aurait signalé un *Flet* pour l'avoir trouvé chez le poète Llywarc'h dans un texte de 1240, mais sans en comprendre le sens.

Le sens de lit se retrouve, selon Favereau, en breton moderne, sous une forme argotique, dans *Flit*, « pageot », et *Flut*, « plumard », mais aussi « truc ». Le gallois moderne *fflet* a également le sens de *trick, deceit*.

Favereau signale encore, sans justificatifs, le sens actuel de *pieu*. C'est évidemment cette acception qui serait la plus conforme dans le nom d'un guerrier. On

pourrait entendre alors peut-être *gir* comme *guir*, «vrai». et nous aurions «un vrai pieu».

C'est évidemment bien fragile. D'autre part on ne peut rien affirmer quant à l'origine galloise ou armoricaine. Au minimum, le terme est utilisé en breton moderne alors qu'il est ignoré du gallois de nos jours. Mais la présence du terme au XIII^e siècle dans Llywarch nous empêche de présumer quoique ce soit pour une époque plus ancienne que la nôtre.

Taulas

... *Taulas*

Qui oncques d'armes ne fu las

Ce Taulas, qui ne fut jamais las des armes, pourrait être évidemment, un fier donneur de coups, en breton *taol*. Mais la terminaison en -as reste inexplicée.

Dès lors notre attention est attirée par l'analogie avec le bourg de Taulé, situé dans le nord-Finistère, entre Morlaix et Carantec. Or le vocable qui désigne cette commune, ne laisse pas de poser quelques problèmes aux toponymistes. On y a vu un saint personnage qui aurait été patron de ce lieu-dit détaché de Henvic, le Vieux-Bourg, mais Léon Fleuriot et à sa suite Erwan Vallerie y ont reconnu un terme gaulois en -ac, ayant évolué selon une phonétique romane. Autrement dit, les habitants de Henvic et de Taulé, non moins que ceux de Morlaix, Sainte-Sève et Saint-Martin auraient constitué un ilot de gallo-romains continuant à parler le bas-latin et à sa suite le roman, alors que le voisinage était entièrement constitué de bretonnants.

Comme il est de règle dans cette évolution phonétique, telle qu'elle apparaît à de très nombreux exemplaires en France, un primitif Taulacos, devenu Taulac, aurait finalement donné Taulé. Ainsi Saviniacos a-t-il donné Savigné dans l'Yonne, la Sarthe et l'Indre-et-Loire, tandis qu'en breton comme en langue d'Oc, la terminaison était préservée dans Loudéac comme dans Cognac.

Erwan Vallerie suggère que ce Taulac ne soit autre que le monastère de Taurac, dont il est fait mention dans la Vie de saint Gwenolé aux abords de Locquenolé et du Château du Taureau. La bête se retrouverait dans le nom du monastère, peut-être un ancien lieu sacré dédié à quelque dieu cornu, et dans celui de la forteresse qui défend l'entrée de la rivière de Morlaix.

Mais revenons à notre Taulas qui pourrait bien être, lui, soit «l'homme du Taureau», soit «l'homme de Taurac». Le s final du cas-sujet a persisté en provoquant la chute du c, comme il est de règle en vieux français. Nous serions ici en présence d'un nom et d'une évolution armoricaines à partir du celtique *Tarvos*

ou *Tauros*, peut-être influencé par le latin *Taurus*, et en relation avec un ancien lieu sacré typiquement lëtavien.

Comme nous ignorons tout par ailleurs de Taulas, en dehors d'une fougue pour les armes qui s'accommode aussi bien des coups que d'un corps de taureau, nous ne pouvons qu'en rester là, incapable de pousser la question plus avant.

Loholt, fils d'Arthur

Guenièvre n'a pas d'enfants. Loholt, fils d'Arthur, est d'une autre femme. Galaad, fils de Lancelot, également.

La figure de Loholt est assez pâle et sa vie, brève. Nous signalons, à propos du roi Lot, la forme Lohoc donnée au XV^e siècle, au nom de l'actuelle commune du Lou du Lac en Ille-et-Vilaine et ses relations avec le vocable divin Lugos. Mais il est difficile d'aller plus loin dans l'interprétation et surtout dans la localisation géographique.

Rappelons simplement que dans Nennius, le fils d'Arthur s'appelait Anir, mis vraisemblablement pour *an Hir*, le Long et doté d'un article indiscutablement armoricain. On peut supposer qu'il se soit agi d'un Loholt, surnommé le Long par ses compatriotes.

Sagremor le Déréé

Le nom de Sagremor se rapporte à un celtique ancien *Sacromaros*. Le mot *Sakr* ne paraît pas exister en dehors du Breton dans les langues celtiques. Il existait pourtant anciennement, puisqu'on trouve en gaulois *Sacrovir* et *Sagro-bena*. Quant à *mor*, c'est la forme prise par *maros* en breton armoricain ancien et en irlandais, le gallois disant *mawr*, jadis *maur*.

Sacro-vir est l'homme consacré, Sagro-bena, la femme consacrée. Notre Sagremor serait donc le Grand Consacré, en langage breton d'Armorique.

Desrée est un mot de vieux français qui correspond généralement à l'état d'un homme hors de lui, que ce soit le fait de l'emportement ou celui du désarroi, ou de toute autre cause. Le rapprochement des deux mots, Sagremor et Desrée, laisserait à penser chez ce personnage à une mutation du niveau de conscience, d'ordre, disons, chamanique.

Une aventure de Sagremor, qui nous est contée dans un roman tardif, *Meliador*, au XIV^e siècle, reprend cependant le thème archaïque de la Chasse au Cerf Blanc et justifie passablement, par son aspect mythologique, le caractère sacré de notre personnage. Quoique le texte soit altéré par la disparition de 137 vers du manuscrit, on peut reconstituer la trame du récit : Sagremor rencontre

le Cerf Blanc alors qu'il chasse dans la forêt féerique d'Archenai, non loin de la source de l'Humber. Il le poursuit, puis le monte et la bête l'entraîne dans un lac. Il se trouve ainsi engagé dans une aventure dans le monde des fées, où il dort d'un sommeil spécial, rêve à sa bien-aimée et rencontre trois dames blanches dont l'auteur nous dit qu'elles «étaient des nymphes, jeunes filles au service de Diane».

Dans cet environnement magique, on ne peut s'étonner du qualificatif de chamanique que nous avons employé à propos de Sagremor. Une fois encore, nous sommes ici en présence de l'Autre Monde des Celtes et de son dieu Cerunios, l'être aux ramures de cerf. Le jeune Sagremor y reçoit une initiation qui justifie parfaitement le nom qui lui a été donné : le Grand Consacré.

Béduier le connétable

Ce nom a été étudié en détail avec celui des Compagnons d'Arthur chez Geoffroy de Monmouth. Cet auteur lui-même situe l'échanson et sa famille à Bayeux. Il s'agirait donc d'un Armoricaïn des Marches de Bretagne.

Bravaïn

Ce nom, qui désigne un personnage par ailleurs inconnu, semble un dérivé du breton *braw* et pourrait signifier le beau. Les mots voisins en gallois moderne, sont en relation d'une part avec la peur, d'autre part avec la fragilité.

On pourrait aussi et surtout le rapprocher de Bragwinus, ermite à l'origine de notre Saint-Brévin entre l'embouchure de la Loire et la pointe Saint-Gildas, littoral breton indiscutablement armoricaïn.

Le roi Lot

Le roi Lot était l'époux d'Anna, soeur d'Arthur. Il en avait eu quatre fils : Gauvain, Agravain, Gahériet et Guerrehet, ainsi que nous l'apprend le Conte du Graal.

Le nom a été étudié à propos de Geoffroy. Prononcé Lo, sans t final, comme dans le cas de Lancelot, le mot pourrait venir de Lugos, comme les Lou, Leu de la toponymie armoricaine. En Galles, dans le Mabinogi de Kullwch et Ollwenn, nous trouvons Lloch Llawwynnawc, à la main blanche, que Joseph Loth assimile, avec quelque restriction, au roi Lot. Il est le père de Gwalchmei, comme Lot l'est de Gauvain. L'intérêt de cette forme du nom est de le rapprocher de celui de Lug et de le mettre en dérivation directe. Le t de Lot serait dans cette hypothèse

purement adventice et la prononciation en tout état de cause serait Lo, comme il est de règle dans le français du XII^e siècle.

A noter que dans les Mabinogion, Llwch est une variante de Lloch en même temps qu'un nom commun avec le sens de lac, par ex. le Llwch Tawy, mais aussi, d'après le Livre Noir, Llwch Llawwynnawc. On retrouve ici la vraisemblable confusion existant en toponymie bretonne entre Lug, d'une part, loc'h et loh au sens d'étang, la traduction française lac, voire loup. Ainsi Le Lou du Lac, Lupo au XIII^e siècle, Le Lou Lieuc en 1314, Lohoc au XV^e siècle, Le Lou en 1516, est difficilement interprétable. Peut-être s'agit-il du lac de Lug?

Galegant in le Gallois

On remarque d'emblée la première partie du mot, Galeg-, qui fait penser à la désignation de la langue française. Les Gallois disent *iaith Ffrainc* ou *Ffrangeg*. Les Corniques eux-mêmes emploient *Frynkek*. Seuls les Bretons d'Armorique ont conservé le vieux mot de Gaulois pour désigner les Français et aussi pour évoquer leur langue. Mais le même mot s'applique anciennement et même avant tout, au Gallo, qu'il fut le fait d'anciens bretonnants ou des Gaulois de toujours.

Galegant in nous fait donc penser à un usager du gallo, forme occidentale du roman. Quant à la terminaison en -antin, elle nous semble plus latine que celtique et pourrait se rapprocher de la finale de bretonnant, flamingant, hispanisant et autres, renforçant ainsi le sentiment que nous avons d'être en présence d'un **galegant*.

Or, précisément, ce galegant est dit le Gallois: *Galegantins li Galois* et l'idée d'une méprise, que nous avons évoquée déjà à propos des Gallois, Gaulois, Gallos et des confusions engendrées par cette proximité linguistique, grandit en nous à la mesure du fait que ce Gallois parle gallo.

Nous voyons là, outre l'appartenance de Galegant in à la Bretagne orientale, un indice très sûr, d'une façon plus générale, que les Gallois de nos textes arthuriens sont en réalité des Gallos. Cela vaudra tout particulièrement pour Perceval.

Gronosis le Pervers, fils de Keu le sénéchal

Gronosis ne figure pas dans le texte retenu par l'édition de la Pléiade, que nous suivons d'ordinaire, mais en revanche, nous l'avons rencontré dans la traduction publiée par Jean-Pierre Foucher selon le texte établi par Wendelin Foerster en 1884-1898.

Ce personnage de peu d'importance a cependant pour nous un intérêt, celui

de nous transporter dans un lieu capital de la Bretagne armoricaine, le Yeun Elez, porte des Enfers celtiques, marécage situé à peu de distance de la forêt de Huelgoat et de ses mythes arthuriens.

Gronosis en effet se laisse facilement décomposer en *Gronn* et en *Osis*. Gronn signifie marais en breton ancien. Il ne s'agit pas cependant d'une forme ancienne de notre *Geun* ou *Yeun*, mais le sens, qui se retrouve dans le bas-latin *Gronna* ou *Grunna*, signalé par Du Cange, est analogue.

Quant aux deux syllabes finales du nom, sous une forme à peine contractée sur l'antépénultième accentuée, elles nous rapprochent de nos ancêtres Osismii, habitants de l'actuel Finistère.

Gronosis serait-il le Marais des Osismes, c'est-à-dire en somme le seigneur du Yeun Elez? Et qu'est-ce qu'un pervers, sinon celui, comme le dit Littré, *dont l'âme est tournée vers le mal*? Le mot conviendrait assez pour qualifier le gardien des marécages infernaux, ou l'un de ces errants des tourbières, quelque chose comme le *Ki du ar Yeun*, le chien noir du Marais, qu'Anatole Le Braz, rapportant les propos du sacristain de Collorec, Joseph Morvan, qualifiait naguère d'âme méchante, en breton *un ene droug*.

44 PERCEVAL LE GALLOIS

Perceval li Galois est l'un des personnages principaux de la Table Ronde, le dernier à y être reçu, et le héros, dès Chrétien de Troyes, de la légende du Graal. C'est le Fils de la Veuve et son domaine, c'est la Gaste Forêt. Il deviendra, après bien des aventures, et par delà le récit inachevé du Champenois, le nouveau Roi et gardien du Graal.

On l'appelait Bertwalt

Avant 1135, le nom de Perceval n'apparaît pas dans les textes manuscrits du monde celtique. Mais en Bretagne Armoricaine, on trouve un analogue, Bertwalt, qui peut sans conteste avoir évolué en Berthwal, et par romanisation de type courant en Perceval. L'allemand de Wolfram von Eschenbach en a fait Parsifal, ce qui est cohérent.

La forme Bertwalt serait en relation avec deux mots de vieux-breton *Berth*, beau, mais aussi «qui surmonte», et *Uual*, valeur, puissance, que l'on retrouve dans d'autres noms bretons tels que Tudwal. Cette valeur qui surmonte l'ennemi, désigne bien le Vainqueur et tel nous paraît être le rôle de Perceval dans les récits de la Table Ronde.

Plusieurs mentions d'un Bertwalt existent dans les actes antérieurs au XII^e siècle en Armorique. Nous rencontrons ainsi quatre personnages de ce nom :

- un ermite du nom de Bertwalt *quidam vir sanctus Dei nomine Bertwalt* qui remet ses biens, parmi lesquels *locum qui vocatur Lan-Berwalt*, un lieu qui est appelé Lan-Berwalt, en commende à l'abbaye de Landevennec, donation confirmée par le roi Gradlon. Cette charte figure dans le Cartulaire de Landevennec, rédigé dans son état actuel au XI^e siècle.
- le sceau d'un Bertwalt et celui d'un Berwalt, apposés en 860 sur la charte du Roi Salomon au monastère de Prum.
- Bertwalt, fils de Beli, qui fait donation en 878 d'une terre en Serent *in pago Brouerech* aux moines de Redon.

Une telle étymologie paraît entièrement satisfaisante. Cependant, il est indispensable de signaler une autre possibilité qui aurait pour intérêt de donner un sens aux relations de Perceval et de Gauvain dans le Conte du Graal. L'un et l'autre mènent en effet des aventures parallèles, l'un en chevalier accompli, neveu d'Arthur et prince royal, c'est Monseigneur Gauvain, l'autre en apprenti et c'est Perceval. L'un et l'autre sont un faucon, *gwalc'h* : d'abord *Gwalc'hven*, le Faucon Blanc, celui de l'Autre Monde, et puis *Berth-gwalc'h*, le faucon vainqueur, du moins celui qui deviendra vainqueur.

Substituer *Gwalt* à *Gwalc'h* ne se heurte à aucune impossibilité linguistique, ne change pas substantiellement le sens, mais a l'avantage d'introduire la nature du Faucon qui établit un lien de familiarité entre Gauvain et Perceval. Il s'agit presque en fait d'un simple jeu de mots et l'on peut se demander, – mais notre méconnaissance des chants primitifs nous empêche de répondre vraiment –, si ce double sens ne serait pas le fait de la tradition elle-même. Sur un nom connu, on laisse se développer comme une harmonique qui introduit une nouvelle dimension légendaire. Gauvain dès lors est le divin modèle, Perceval est l'homme brut, néanmoins initié à l'Autre Monde et qui terminera son aventure personnelle en vainqueur.

Il était recteur à Dineault

Voici d'ailleurs qu'un autre Perceval, si ce n'est le même, demande à se faire entendre de nous. L'on ne peut passer sous silence, en effet, même si son apparition est infiniment plus tardive, le Perceval dont on nous dit qu'il aurait été présent aux obsèques du Roi Gradlon en 405.

Albert Le Grand, dans sa première édition des Vies, Gestes, Mort et Miracles des Saints de la Bretagne Armorique, publiée à Nantes chez Pierre Doriou en

1634-1635, nous raconte aux pages 712 et 713, qu'il vit au monastère de Landévennec *le iour de saint Mathias en Février, en 1629*, un fragment de manuscrit qui portait le titre suivant : *De exequiis Regis Gradlonis fundatoris nostri*, autrement dit « Des obsèques de notre fondateur le roi Gradlon ».

Le texte de ce compte-rendu était le suivant :

Erant cum Guennuco Episcopo Pontificante, Winwalocus, Abbas de Landt-Teguennek, & Haëmo ejusdem Castellii Prior: Gildas Abbas Rhuiti, et Halcuin ejusdem loci Prior, hi duo Abbates: Monachi Iacut, Daniel, Biabilius, Martinus, Guennaël, Bili et alii plurimi. Halcun presbyter de Arcol, Perceval presbyter Din heaul Sacerdotes Yvo, Melchun, Israël, Ilion, Inizan, Tyrisianus Gaufredus, Rivallon, Alfredus et alii plurimi. Cum Salomone Rege et Adevisia Regina, Laici, Hameus Vicecomes, Inizan Vicomes, Eudo Matibernus, Ioz vicecomes, Fracanus Consul de Leonia, Tugdonus Consul de Goëlovia et alii plurimi.

« Il y avait là avec l'évêque Guennuc qui officiait, Winwaloc (Gwenolé), abbé de Landt-Teguennek (Landévennec) et Haëmon, prieur de ce château ; Gildas, abbé de Rhuy et Halcuin, prieur de ce même lieu ; deux abbés donc ; les moines Iacut (Jacut), Daniel, Biabilius, Martin, Guennaël, Bili et plusieurs autres ; Halcun, recteur d'Arcol (Argol), Perceval, recteur de Din heaul (Dineault), les prêtres Yvon, Melchun, Israël, Ilion, Inizan, Tyrisian Gaufred (Geoffroy), Rivallon, Alfred et plusieurs autres. Avec le roi Salomon et la reine Adevisia (Havoise), des Laïcs, le Vicomte Hamé, le Vicomte Inizan, Eudon Matibern, le vicomte Ioz (Jos?), Fracan, consul de Léon, Tugdon, consul de Goëlovie (Goëlo) et plusieurs autres. »

Un tel rapport ne saurait évidemment dater de l'époque à laquelle il prétend remonter. La forme même de Perceval laisse à penser qu'il s'agit d'une rédaction postérieure au XII^e siècle et à l'apparition des romans arthuriens. Mais, à supposer même que le texte soit totalement apocryphe, il n'en contient pas moins des éléments anciens et si ce n'est une histoire, du moins sera-ce une légende gradlonienne.

L'examen soigneux des noms qui figurent dans ces lignes nous amène en effet à découvrir là plusieurs noms qui méritent notre attention dans le cadre des récits tant arthuriens que traditionnels en Cornouaille armoricaine et au regard d'une toponymie qui a conservé tant de souvenirs sacrés.

Les deux recteurs (*presbyter*) cités sont ceux d'Argol, immédiatement à l'ouest du Menez-Hom et de Dineault, immédiatement à l'est, tandis que Landévennec est situé directement au nord. Il y a là un centrage sur la montagne. Si tout porte à croire qu'elle fut l'un des grands lieux sacrés d'Armorique, peut-être le fut-elle

même de toute l'Europe, dont elle constituait le terme occidental et pour les navigateurs, l'amer majeur de ces rivages au bout du monde connu.

La commune de Dinéault s'appelait Dineauil en 1405 et Dineule au XI^e siècle. C'est la transcription en graphie d'occasion de Din Heol, la citadelle du soleil. Or c'est précisément de cette paroisse que le Perceval de notre texte était recteur, nous dit-on, en 405. Il se pourrait d'ailleurs fort bien qu'il s'agisse du même personnage que le Bertwalt de Lan-Bertwalt qui avait remis ses biens en commende à l'abbaye de Landévennec avec la confirmation du roi Gradlon.

Mais ce qui nous intéresse plus encore, c'est que Perceval, l'homonyme du Héros arthurien, futur Roi du Graal, apparaît dans le présent contexte comme le prêtre de la Citadelle du Soleil. Voilà tout de même un titre qui doit nous donner à réfléchir. N'y aurait-il pas une analogie entre cette fonction de recteur de Dineault et le titre du Roi du Graal ?

IX DÉESSES DES COURANTS

45 ANNE, GUENIÈVRE, IGERNE

La Reine Anne des Bretons

La vénération des Bretons du continent, jusqu'à nos jours, pour leur duchesse Anne tient de la puissance du mythe. Et pourtant, pour une fois, on peut être avec elle bien certain de l'existence en ce monde d'un héros celte.

Elle était née, nous dit Levot, qui lui consacre rien moins que dix colonnes de sa Biographie bretonne, de Marguerite de Foix et du duc François II le 25 janvier 1477. Elle devint duchesse souveraine des Bretons à la mort de son père en 1488 : elle n'avait pas encore douze ans. Contrainte par les circonstances catastrophiques dans lesquelles elle était montée sur le trône, d'épouser le roi de France Charles VIII, puis son successeur Louis XII, qu'elle aima néanmoins, elle s'attacha à préserver intégralement les droits et libertés de la Bretagne

On a dit qu'elle en avait été la dernière souveraine, mais ce n'est pas absolument exact. A sa mort en effet à 37 ans, le 9 janvier 1514, sa fille, Claude, recueillit le titre et théoriquement les pouvoirs, mais déjà son mari François Ier roi de France s'intitulait *usufruitier du duché de Bretagne* et avant que leurs règnes ne fussent achevés, les Etats de notre pays, réunis à Vannes en 1532, acceptaient l'Union avec la Couronne de France. Ainsi cette femme dont le père, notre François II, avait vécu l'écrasement de ses troupes sur la lande d'Oué, devant Saint-Aubin-du-Cormier, s'évertua toute sa vie à sauver de la liberté ce qui pouvait l'être et retarda de près de cinquante ans l'attachement au domaine du Roi. C'est grâce à elle en définitive que perdura l'autonomie jusqu'à l'annexion illégitime de 1790.

En dépit de ses dernières volontés, le roi Louis XII, son mari, voulut qu'Anne fut enterrée à l'abbaye de Saint-Denis-en-France. Son cœur cependant, enfermé dans une boîte d'or, fut porté en grande pompe aux Carmes de Nantes, en Bretagne, où elle avait souhaité reposer près des restes de ses parents. La cérémonie revêtit un caractère exceptionnel, qui marquait son entrée dans la légende. En 1852, reprenant les documents de l'époque, Levot la décrivit avec l'émotion contenue dont on pourra juger :

Lors de la translation de cette précieuse relique de l'église des Chartreux aux Carmes, toutes les rues de la ville traversée par le cortège étaient tendues de noir; des cierges ornés d'écussons aux armes de la reine étaient placés de distance en distance. Un hérault, vêtu de velours noir et portant quatre écussons sur sa robe, ouvrait la marche; il sonnait à chaque carrefour des deux sonnettes qu'il avait à la main, et criait à haute voix:

« Dites vos patenostres à Dieu; c'est pour l'âme de très chrestienne reyne la duchesse nostre soubveraine dame naturelle et maîtresse de laquelle on porte le coeur aux Carmes ».

Cent pauvres, habillés de noir aux dépens de la ville, et cent bourgeois, habillés de leur veuvage, c'est-à-dire en robe et chaperon noirs, avec le béguin sous le chaperon, précédaient le convoi, tenant à la main des torches de cire du poids de deux livres. Venaient ensuite la noblesse, la magistrature, le clergé séculier et régulier, marchant au son de toutes les cloches de la ville. Philippe de Montauban, chancelier de Bretagne, portait le coeur de la reine; il marchait sous un poêle de drap d'or. Quatre mille cierges illuminaient la chapelle ardente où fut déposé le coeur. On célébra deux cents messes pour le repos de l'âme de la reine. La ville fit tous les frais, qui montèrent à sept cent quatre-vingt-quatorze livres six sous trois deniers, somme considérable pour ce temps, non compris quatre-vingts livres de cire que les frères de la Véronique fournirent, parce que la reine faisait partie de leur confrérie.

On eut cru que c'était la Bretagne elle-même dont on procédait aux funérailles. Anne portait le nom de reine et bien souvent on semble oublier à qui elle le devait et à quel titre elle le portait, comme si son prestige personnel le lui avait valu et la tradition des anciens souverains de Bretagne qui l'avaient porté six cents ans avant elle

C'est ainsi donc qu'Anne devint le symbole de l'indépendance disparue, l'image de la vaillance incarnée. Avec sa gentillesse, sa culture et son courage, elle devint ainsi le symbole, teinté de nostalgie, de la nation bretonne. Son peuple, au cours des siècles, oublia tout de son histoire, de son rayonnement naguère européen, des chefs qui l'avaient conduit, des bardes qui en avaient chanté les grandes heures, il oublia tout si ce n'est la duchesse Anne. Elle devint à elle seule la totalité de l'épopée et comme la mère, toujours vivante, des abandonnés que nous étions. Je ne sais si l'on a jamais dit qu'elle reviendrait, mais on l'a certainement pensé et fait comme si...

C'était Anne de Bretagne, duchesse en sabots...

chantait-on encore il y a peu et l'on terminait la complainte par ces mots qui sous-entendaient tant de choses :

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

*Les Bretons sont dans la peine...
Ils n'ont plus de souveraine...*

Aussi quand vous passerez devant le Château de Nantes, mes frères bretons, pensez à notre reine qui s'en est allée en Avalon et qui doit revenir... un jour.

La première Reine Anne, soeur d'Arthur

Ce culte que nous vouons à la duchesse Anne reste tout de même insuffisamment expliqué par les circonstances historiques que nous venons d'exposer et par le devenir de la Bretagne durant les siècles qui ont suivi. Quel que soit en effet le rayonnement de la petite Bretonne, il est pour le moins curieux que l'on soit amené à en parler dans des termes qui rappellent le discours arthurien. Le roi Arthur aussi a défendu la Bretagne. Il est tombé à Camlann et son souvenir est demeuré si vif parmi ses compatriotes et leurs descendants qu'il est devenu lui aussi comme l'incarnation de leur pays. Existe-t-il un lien ? un fil conducteur de l'un à l'autre ? La reine Anne et le roi Arthur n'ont-ils pas une parenté quelconque, au moins par l'esprit ?

Eh bien oui ! Une petite phrase latine de l'Histoire des Rois de Bretagne, à la page où se concluent les amours d'Uter Pendragon et d'Igerne, en fin du chapitre 138, nous l'indique : *Progenueruntque filium et filiam. Fuit autem nomen filii Arturus, filia vero Anna.* « Et ils engendrèrent un fils et une fille. Et le nom du fils fut Arthur ; quant à la fille ce fut Anne ». Et un peu plus loin : *Committitur itaque exercitus Britanniae Loth de Lodonesia... dederat ei rex Annam filiam suam, regnique sui curam...* « C'est pourquoi l'armée de Bretagne fut confiée à Loth de Lodonesia... le roi (Uter) lui avait donné sa fille Anne et le soin de son royaume. »

C'est à peu près tout ce que nous savons de notre première reine Anne, qu'elle fut la soeur d'Arthur et l'épouse de Loth de Lodonésie. Mais cela suffit évidemment pour rattacher l'illustre souveraine du XVI^e siècle à la mythologie et peut-être à l'histoire bien antérieure.

Mère des dieux et des hommes, la déesse Anne

A la mythologie certainement et en tout état de cause. Car les Généalogies galloises du X^e siècle mentionnent également une reine Anne. La première d'entre elles remonte d'Oven en 34 générations à Amalech *qui fuit Beli Magni filius, et Anna mater ejus*, « qui fut le fils de Beli le Grand et Anne était sa mère ».

Beli ressemble fort au dieu Belenos ou Bel, connu par ailleurs dans l'antiquité

celtique. Il figure encore, toujours avec Anne, dans la dixième des généalogies, qui part de Morcant et aboutit au point de départ à Aballach *map Beli et Anna*, soit dans un mélange de breton et de latin, « fils de Beli et d'Anna ». Selon Joseph Loth, la dixième généalogie du Ms Harleian 3859 existerait aussi dans l'Histoire de Gruffudd ab Cynan, à la différence cependant qu'elle remonte là jusqu'à Brutus, Enée et Adam.

Cet infléchissement est lui-même symptomatique du fait que l'on en vient aux origines de l'humanité. Après Geoffroy de Monmouth, cela faisait plus moderne et plus convaincant de remonter à Adam qu'à Beli et Anna, mais cela démontre a contrario que Beli et Anna étaient bien considérés comme le Père et la Mère des hommes, puisqu'ils sont interchangeables avec Adam.

La première des généalogies dont nous avons parlé se termine de surcroît d'une manière assez inattendue, puisqu'elle ajoute, après le nom d'Anna : *quam dicunt esse consobrinam Mariæ virginis, matris Domini Jhesu Christi*, ce qui signifie « dont on dit qu'elle était la cousine germaine de la Vierge Marie, mère de Notre Seigneur Jésus Christ ».

Certes nous ignorons tout d'une semblable parenté de la Vierge Marie. Aucune cousine ne nous est connue de ce nom dans les textes tant canoniques qu'apocryphes. Annah, qui signifie Grâce en hébreu, est porté dans l'Évangile par un homme, le grand-prêtre beau-père de Caïphe, qui participe à la condamnation de Jésus, et par une femme, la prophétesse Anne, qui est au Temple lors de la Présentation de Jésus. L'apocryphe Protévangile de Jacques, qu'on date de 130 environ mentionne Anne et Joachim, grands-parents de Jésus, mais le culte de celle-ci ne se serait pas répandu en Occident avant le IX^e siècle.

Or il se trouve que le culte majeur des chrétiens en Bretagne Armoricaïne est celui de sainte Anne, qu'on l'a dit jusqu'à nos jours, certes, grand-mère de Jésus, mais aussi et tout autant *mamm gozh ar Vretoned*, grand-mère (ou mère ancienne) des Bretons. Sainte-Anne-d'Auray, sanctuaire national, Sainte-Anne-la-Palud, antique lieu sacré sur la rive où périt la ville d'Ys et toutes les chapelles dédiées à sainte Anne, en particulier dans les cimetières, les anciens ossuaires marqués de ce nom, sont autant de signes extrêmement vivants de la vénération d'une Grande Mère nommée Anna.

Les Irlandais peut-être nous fourniront la clef ultime pour déceler le mystère. Une petite phrase du Glossaire de Cormac *Sanas Cormaic* donne toute précision à cet égard : *Ana i. mater deorum hibernensium* « Anne, à savoir la mère des dieux d'Irlande ». On a tout lieu de penser qu'elle l'était aussi des divinités des Bretons.

Elle est donc légitimement l'épouse de Beli le Grand, père de la nation, et

tout normalement la soeur du roi Arthur et la femme de Lot, qui prennent de là l'un et l'autre des allures divines : Lot ne serait-il pas d'ailleurs Beli lui-même ? Arthur ne serait-il pas dieu ?

A la recherche d'Igerne, mère d'Arthur et d'Anne

La mère d'Arthur et d'Anna s'appelait, pour Geoffroy de Monmouth, Ingerna ou Igera : l'une et l'autre forme se trouve selon les manuscrits. Mais Igerne a prévalu en français par la suite et si Chrétien de Troyes ne lui connaît pas de nom, l'auteur du Merlin et celui du Haut-Livre du Graal la nomment Ygerne.

Elle nous est présentée comme la femme du duc de Cornouailles Gurloes qui réside à Tintagel. Le roi Utherpendragon tombe amoureux d'elle au point de susciter la jalousie du mari qui se défend par les armes. Mais alors arrive une bien curieuse histoire : comme Uther ne peut pénétrer dans le château qu'il assiège et où est enfermée Ingerna, Merlin use de sa magie pour lui donner l'aspect physique de Gurlois, ce qui lui permettra à la fois de franchir les postes de garde et de triompher de la fidélité de la jeune femme. Ainsi fut conçu Arthur, enfant adultérin d'une femme fidèle.

Lorsque bientôt Gurlois eut péri dans la bataille, Uther épousa sa veuve, qui devint alors la reine Igerne et la mère d'Anna.

On ne nous dit rien des origines de la dame, sinon qu'elle vivait durant son premier mariage en Cornouailles d'outre-mer, mais ses parents et son pays ne nous sont pas révélés. Il pèse ainsi sur la généalogie d'Arthur de ce côté une obscurité absolue. Curieusement, aucun pays celtique ne l'a particulièrement réclamée.

Les textes historiques, ici et là, sont muets à ce sujet et ne connaissent même pas un autre emploi du nom. Quant à la rechercher en toponymie, cela suppose d'admettre qu'au cours des âges, la structure sémantique, assez labile, de ce nom, a dû sérieusement évoluer. On peut normalement penser que le g dur intervocalique a dû disparaître assez tôt, de la même manière que dans le mot Tigern, chef, devenu Tiern : on aurait eu ainsi *Yern*.

Quant au groupe des deux consonnes finales, la dernière au moins a pu s'effacer, de manière à engendrer un *Yer*. On objectera qu'une telle transformation n'a pu se faire en breton où elle contredit la règle. Cependant il n'est pas exclu, en particulier dans la région gallo-romaine de Carhaix qu'une évolution romane se soit greffée là-dessus.

Il existe au moins une rivière, sinon deux, qui se prêtent à une telle évolution. La première, la plus importante, descend de Kroaz Kermen et coule en direction

de l'Aulne qu'elle atteint à Pont-Trefin, peu après avoir arrosé Carhaix. Depuis quelques siècles, on écrit son nom d'une manière curieusement fantaisiste, qui ferait croire au voisinage de la Côte d'Azur, Hyères. Disons tout de suite qu'une telle graphie ne correspond à rien et que les récents panneaux bilingues posés sur nos routes ont heureusement rétabli, au moins sur la plaque réservée au breton, la seule véritable façon de présenter ce mot : Yer.

Nous n'avons pas, en dehors de la ridicule tournure dont nous venons de parler, de formes anciennes. Mais, en suivant l'évolution théorique que nous avons proposé pour Igera, nous trouvons ici une coïncidence suffisamment parlante.

De l'autre côté de l'Aulne cependant et à proximité de Huelgoat, une paroisse culminant entre l'Elez et l'un de ses affluents porte le nom de Plouyé. Connue sous cette appellation dès 1289, Ploie, elle est placée traditionnellement sous la protection d'une sainte, ce qui est exceptionnel en Bretagne, du nom de Ia ou Hia, qui serait également vénérée en Cornouaille sous la forme Hyé.

Le nom, tel qu'il est prononcé aujourd'hui, paraît bien réduit : une version plus longue a dû exister antérieurement avec au moins une consonne intervocalique en plus. Lorsqu'on lit les graphies Hia et Hyé, on est porté à supposer un Iha ou Ihé antérieur, venu lui-même d'un Iga ou Igé, et nous voilà revenu sur le chemin de notre Igerne. Quant à la présence d'une Hyé en Cornouaille britannique, rien que de très normal non plus si l'on se rappelle que d'après Geoffroi de Monmouth, Igera était la femme de Gurloes, comte de ce pays.

La deuxième rivière, dont nous parlions, serait le Yar, petit cours d'eau qui apparaît entre Plounerin et Plouaret et coule vers le nord jusqu'à se jeter dans la Manche entre Treduder et Saint-Michel-en-Grève, au pied du Roc'h Hir las. La région est indiscutablement marquée par la légende arthurienne et la présence d'Igerne ne peut surprendre ici, non plus d'ailleurs qu'à Huelgoat ou à Carhaix

Au port des déesses

Reste à examiner les titres du port d'Audierne, ancienne dépendance de la paroisse d'Esquibien et dernier hâvre avant le passage du Raz en direction du nord. L'endroit présente la particularité d'avoir deux noms, l'un utilisé exclusivement en français et l'autre, Gwayen, préféré en breton. Ce dernier sert également à désigner dans les deux langues la rivière qui atteint là son embouchure.

Le nom d'Audierne ne saurait cependant être autre que d'origine celtique. D'ailleurs on l'a employé en breton, comme en témoigne le nom du village voisin de Keraudierne. Quant au sens à lui attribuer, il a donné lieu à controverse, sans qu'on soit vraiment parvenu à une solution définitive.

On a voulu y voir notamment une Falaise ou Côte du Chef, *Aod Tiern*, ce qui n'est pas très vraisemblable, étant donné la rareté de ce second mot en toponymie. Mais aussi un rivage attribué à une certaine Hodierne, qui pourrait être la fille d'Alain Canhiart, comte de Cornouaille, mais dont on ignore d'éventuelles attaches par ici. A proximité de l'implantation du comte de Cornouaille Gurloes à Gourlizon près des sources du Gwayen, ne serait-il pas intéressant de voir, à l'embouchure de la même rivière, une Aod Iern, venue d'un plus ancien Aod Igera, la côte d'Igerne ?

L'appellation la plus ancienne serait Gwayen. Les noms de rivière sont toujours les plus résistants en toponymie face aux invasions et aux mutations. Aussi nous refusons-nous à bêtifier une fois de plus en attribuant la paternité à un certain saint Gwazian. Si l'on a vu des géants pisser des rivières au bon vieux temps – *in illo tempore* –, on n'a jamais vu de saints chrétiens baptiser des cours d'eau et ce personnage nous paraît plutôt personnifier, à la manière que signalait Pierre Trepou, une *San Gwazian* autrement dit la Vallée du Gwayen.

L'examen soigneux du texte de Ptolémée concernant les stations de la côte sud de la péninsule armoricaine amène à la conclusion que l'ancien Ouindana Limen se situerait à Audierne. Ce qui est sûr, c'est que rien ne s'oppose à faire venir Gwayen de Vindana, hormis la présence de saint Gwazian, chausse-trappe que nous croyons avoir désamorcée. Vindana évolue normalement en Gwendan, d'où Gwezan et Gwezian, *Le port de Goezian que aucuns appellent Audierne*.

L'on sait qu'un fleuve d'Espagne, la Guadiana, affublé aujourd'hui d'un « chapeau » arabe *wadi*, le fleuve, s'appelait avant la conquête musulmane tout simplement l'Ana. Notre Vindana paraît quant à elle n'être autre qu'une Vind-ana, Ana la Blanche, c'est-à-dire la Divine. Et cette Ana, ne la connaissons-nous pas ? N'est-ce pas, dans la tradition arthurienne, la fille d'Igerne ? Qu'Audierne soit sur le Gwayen et s'appelle même Gwayen, n'a rien de tellement étonnant.

... Où surgit l'Ahès des Osismes

Avant la Révolution, Audierne était une trêve dans la dépendance d'Esquibien. La paroisse était bordée à l'est par le cours du Gwayen, qui n'était alors, en ces endroits, franchissable que par un bac. L'appartenance de Plouhinec, sur l'autre rive, au Cap-Sizun, assurait à ce pays, la possession et donc la surveillance du passage. Le premier pont ou gué sur la rivière se trouvait beaucoup plus en amont, là où se terminait la remontée de la marée, à Pont-Croix, jadis en Beuzec. Là encore, sur l'autre bord, on était en Plouhinec, toujours dans le Cap Sizun.

Au nord, Esquibien allait, et va d'ailleurs toujours, jusqu'au carrefour des

Quatre-Vents qu'il englobait dans sa totalité: c'était sa seule avancée au-delà de l'actuelle D 43. A l'ouest, la limite reste très proche du bourg et ne s'en écarte que pour rejoindre la mer dans l'anse du Cabestan, à proximité de Saint-Tugen en Primelin.

La recherche d'une étymologie pour le nom d'Esquibien, qui, compte tenu de ce que nous venons de dire, prend une importance certaine pour notre propos, demeure jusqu'à présent un problème quelque peu agaçant. On n'a pu jusqu'à présent trouver à ce terme de signification satisfaisante. De surcroît son ancienneté, voire son antiquité, ne saurait être datée: il n'entre pas en tous cas dans le cadre de la toponymie bretonne issue de l'Emigration, celle des Plou, des Lann, des Loc et des Tre.

Pourtant, il a un sens en breton moderne. Eskibien signifie: les Evêques. Mais une telle interprétation apparaît quelque peu saugrenue dans l'usage habituel du terrain. Non seulement, il n'existe aucun autre lieu de ce nom, mais ce type même d'appellation ne se retrouve nulle part ailleurs en Bretagne. Le pluriel de surcroît, pose problème, car un domaine quelconque ne saurait ici dépendre que d'un seul évêque.

La forme la plus ancienne connue remonte à 1317, Esquebyen. On trouve Exquepien en 1330 et Esqueboen, mais aussi Esquebyen, en 1368. Esquebien en 1442, le mot apparaît comme Esquibien déjà en 1516 et 1536, mais sera Isquibien en 1623. En somme, le terme est resté relativement stable et n'a subi que des modifications de détail. En breton moderne, on dit Eskevien.

Nous remarquerons d'abord la présence de la syllabe Es- ou Is- en tête du mot. Dans un certain nombre de cas, un tel phonème représente la réduction ultime du nom de la Princesse Ahès. Si tel était le cas ici, à quoi pourrait donc bien répondre le second membre, prononcé *kevien* noté successivement *-quebyen*, *-quepien*, *-quibien*, et *-queboen*? Compte tenu du fait que le qu ici présent n'est jamais que la notation à la française d'un k toujours prononcé à cette place, on ne saurait manquer d'évoquer ici le géographe grec Strabon et ce qu'il dit (I, 4-5) de *cette grande courbure de l'Europe, en dehors des Colonnes d'Héraklès, située en face des Ibères, déployée vers le Couchant sur non moins de trois milles stades, qu'on appelle Kabaion*.

Nous sommes ici vers l'extrémité de la Courbure. Les Grecs en évaluaient la longueur à 540 km environ, ce qui correspondrait assez bien à l'ensemble de ce grand arc tendu depuis l'infléchissement du littoral dès la pointe de la Coubre, à l'embouchure de la Gironde, jusqu'à la pointe du Raz. Celle-ci portait à cette époque, un nom voisin de celui que Strabon donne à la Côte sud de l'Armorique et qui a prêté et prête encore à confusion: c'est le *Gobaion akrotèrion* de Ptolé-

mée. On appelle encore et toujours l'avancée péninsulaire portée en direction de l'île de Sein, le Cap, de façon absolue, et l'on peut se demander si cette expression, influencée peut-être par le Caput latin, n'en est pas moins un souvenir du Kabaion de Strabon.

Dans ces conditions, il se pourrait que le Kibien soit aussi la trace, en breton, du Kabaion. Alan Raude avait déjà évoqué cette possibilité. Eskibien –le Cap d'Ahès en somme– serait ainsi le nom du Cap-Sizun et du Promontoire des Osismes, voire de la Grande Courbure qui, de l'île d'Oléron à l'île de Sein fait face à l'Espagne.

Peut-être, avant que Plogoff n'existât, autrement dit à l'époque armoricaine, pré-bretonne, Eskibien allait-il du Gwayen à la Pointe du Raz et incluait-il le territoire où devaient par la suite s'installer une colonie militaire bretonne, le poste du Kabaion ou Kobaion qui devait devenir Plogobien, Plogoff et le moderne Plogonv.

Il est pour nous bien intéressant de suspecter la présence ici, à côté d'Igerne et d'Anna, de la Princesse Ahès, dont nous avons montré l'air de famille avec Morgane et de ce fait avec Arthur.

La Reine Guenièvre, épouse d'Arthur

L'épouse d'Arthur apparaît pour la première fois dans l'Histoire des rois de Bretagne de Geoffroy de Monmouth, au chapitre 152. L'auteur nous apprend en effet que, *lorsqu'il eut rendu à son pays, dans sa totalité, sa dignité première, il épousa Guennuera, issue de la noble race des Romains et qui, élevée dans la chambre du duc Cador, surpassait en beauté les femmes de l'île entière*. Par la suite il ne sera question de la dame qu'à trois reprises, aux chapitres 164, 176 et 177.

En fait l'histoire de Guenièvre tient en quelques mots : lorsque le roi Arthur s'embarque à Port Hamon pour aller sur le continent au-devant des ennemis qui marchent contre lui, il confie la Bretagne à son neveu Modred et à la reine Guennuera. Mais, lorsque vainqueur des chefs ligüés contre lui, il vient de conquérir sur les Romains la Savoie des Allobroges, il apprend que Modred l'a trahi doublement, en se proclamant roi de Bretagne et en le trompant avec son épouse. Arthur marche contre son parent félon et met ses troupes en fuite. Lorsque la belle infidèle apprend la nouvelle, elle quitte précipitamment la ville d'Eboracum (York) où elle se trouvait, pour la Ville des Légions, où elle n'a d'autre recours que de prendre le voile au monastère de saint Jules Martyr et de promettre de vivre désormais dans la chasteté. Exit Guenièvre.

L'histoire de la jeune femme tient, on le voit, uniquement dans le récit de

sa beauté, de son mariage et de son adultère. Geoffroy ne connaît pas Lancelot et le coupable est Modred, accusé de tous les crimes, avec qui Arthur finira par s'affronter au combat de Kamblan où ils tomberont l'un par l'autre. L'affaire est sans grandeur : il s'agit non d'un grand amour, mais d'une banale trahison.

Le nom de la reine donne lieu à rien moins que cinq variantes dans le latin de Geoffroy. Dans le français de Chrétien de Troyes, il ne se trouvera plus qu'une forme : Guenièvre. En anglais, on se fixera sur Guenever. Ceci conduit à préférer dans le premier texte les lectures Guenuera, Guennevera et Guennvere.

Joseph Loth, qui choisissait plutôt Guenhumara, faisait venir le mot du gallois *Gwynhwyvar* et lui attribuait le sens de blanc fantôme ou blanche fée, *Gwyn seimara*. Toutefois le mot français pose problème, comme l'anglais d'ailleurs. Ils ne semblent pas se couler dans le moule ainsi proposé. On a bien le sentiment d'être en présence d'un mot brittonique, composé de *Gwen*, du celtique *Vindo* ou *Vendo*, mais la deuxième partie du nom semble avoir subi une évolution romane. Dans ce cas, quelle pourrait être le sens de cette terminaison en -ièvre ? Que peut-on entendre là ?

On a pensé aussi au celtique *Vobera*, la Vouivre, cours d'eau souterrain et serpente fantastique. *Vinda Vobera* aurait donné *Guenouivre*, puis *Guenièvre* en roman.

Guenièvre est-elle la Reine du Monde ?

Mais il existe en toponymie française un mot *Yèvre* qui correspond exactement au terme que nous cherchons. Une rivière de ce nom coule en Berry où elle arrose Bourges et Mehun, dit sur *Yèvre*, avant de se jeter dans le Cher à Vierzon. Son nom antique était *Avara* et il est manifeste que Bourges lui devait son nom d'*Avaricum*. Sur la même rivière, en amont de Bourges, existe aussi une bourgade du nom d'Avord. Dauzat et Rostang voient dans ce vocable un *Avo-ritum*, qui pourrait se rattacher à un pré-latin obscur *av-*, eau.

Ces auteurs cependant mentionnent plusieurs autres localités homonymes en France.

- *Yèvre-le-Châtel* (*de Castro Evera* en 993) et *Yèvre-la-Ville* (*Evera* en 1071), tous les deux dans le département du Loiret. Ces deux bourgades sont situées à proximité l'une de l'autre, à 5 km à l'est de Pithiviers, sur la Rimarde, affluent de l'Essonne. Leur nom proviendrait selon J.Soyer de l'appellation pré-celtique des rivières.
- *Yèvres*, dans le département d'Eure-et-Loir (*Eura*, vers 1115 ; *Evorea*, vers

1125). Cette commune se trouve à 20 km au nord-ouest de Châteaudun, sur l'Ozanne, affluent du Loir.

Dauzat et Rostang font venir ce nom du Gaulois *Eburos*, l'if, avec suffixe *-ea*, et le rapprochent à cet égard d'Yvoire en Haute-Savoie. Dans le même esprit et plus proches, on peut citer Evreux (du peuple des *Eburovices*, les Hommes de l'If) et sa rivière, l'Eure.

Toutefois, l'Avre n'est pas loin qui naît dans la forêt du Perche, passe à Verneuil-sur-Avre, Tillières et Nonancourt, avant de se jeter dans l'Eure en aval de Dreux, et qui semble bien être une Avara.

- Yèvres-le-Petit, dans le département de l'Aube sur le Ravet, affluent de la rivière de ce nom, à 10 km au nord de Brienne-le-Château. C'était *Evrea* à la fin du XII^e siècle, en 1181 et 1190 et l'étymologie serait à lier au sens de l'if, comme en Eure-et-Loir et en Haute-Savoie.

Ceci dit et bien délimité le territoire de l'eau et celui de l'if, il nous paraît nécessaire de revenir vers Bourges en raison de l'importance même de cette ville pour notre sujet.

Notre Avara biturige représente sans doute plus qu'une simple rivière. Si elle a mérité de désigner la capitale des Rois du Monde – c'est là en effet le sens du nom du peuple Biturige qui a donné en français moderne Bourges et Berrichons –, on peut bien penser qu'elle était pour le moins l'esprit des eaux, la déesse des lieux, telle ces innombrables sirènes qui sillonnent de leurs ondulations les terres celtiques. L'Avara serait la Grande Serpente, celle-là même que Jacques Coeur, en plein XV^e siècle, fit représenter dans son hôtel de Bourges. Peut-être était-elle, – pourquoi pas ? cela irait bien à l'épouse d'Arthur –, la Reine du Monde.

L'Eau-Mère de Brocéliande

La relation avec le terme gaulois pour désigner l'eau, *ava*, est évidente. On ne sait pas d'ailleurs si notre eau, en moyen français *ève* vient du latin *aqua* ou du celtique *ava*. Mais le fait est que le mot est extrêmement répandu, pour désigner notamment les rivières, dans tout l'ancien domaine celtique. C'est l'origine en effet des Avon britanniques, des Aon, Aven et Aff de la péninsule armoricaine, comme des Avre, Evre et Yèvre de la France centrale.

Il existe de fait une autre Ava dans le département du Morbihan, et c'est la rivière qui porte le nom d'Aff. Elle naît en Brocéliande, non loin de Beignon, et coule du nord au sud jusqu'à se jeter dans l'Oust à Glenac. Ce cours d'eau est sans doute le *fluvium* *Avan* dont il est question dans la donation du 14 octobre 857.

Curieusement il sort de la forêt des légendes en franchissant la route nationale 24 sous la voûte d'un pont auquel, à l'époque romantique, on a donné le nom de Pont du Secret. Et pourquoi ce nom si ce n'est pour la raison qu'en cet endroit même Lancelot et Guenièvre se seraient avoué leur amour, sous le sceau de la plus formelle discrétion?

Autre particularité de l'Aff, celle de confluer avec l'Oust, en rive gauche, à moins de 10 km de la rencontre avec l'Arz, à droite. L'Aff de Guenièvre rejoindrait ainsi l'Arz d'Arthur. A cela s'ajoute un autre affluent proche, le Ninian, dont nous allons bientôt voir les relations avec la fée appelée Viviane, et qui rejoint l'Oust en aval de Josselin et de Ploërmel.

Et si donc l'Aff était bien l'Ava, l'Eve, l'eau, le corps souple et brillant de l'Avara des Vénètes? Et si son âme était Guenièvre? Les romantiques n'ont-ils pas été conduits au Pont du Secret par une étonnante intuition... à moins qu'on ait lié depuis toujours le lit de l'Aff et le personnage de Guenièvre, comme peut-être Lancelot et le fond de la vallée.

On ne peut cependant omettre de mentionner encore la rivière qui naît près du sommet de Bel-Air, dans le Mené, et qui porte le nom d'Evron. Nous retrouvons là l'Evre à laquelle s'accrole le suffixe gaulois des cours d'eau. L'Evron est donc bien une autre Yèvre, l'**Avarona*, en territoire curiosolite.

Mais alors n'est-ce pas là le lieu de ces *vallées d'Avaron* que, dans le Roman de l'Histoire du Graal, la voix divine destine au petit neveu de Joseph d'Arimathie? Il faudrait en tout état de cause se garder d'une trop rapide assimilation à l'Avalon et à son radical Aval, la Pomme.

On pourrait émettre l'hypothèse qu'Ava, ou Avara ait été une déesse celtique des eaux, une serpente donc, patronne de la ville de Bourges et de quelques rivières du monde celtique, méritant du fait de son appartenance aussi à l'Autre Monde, l'épithète de *Vinda*, la Blanche. Rien ne s'oppose vraiment à ce que Guenièvre soit cette *Vinda Avara*. L'hypothèse s'accommode fort bien de surcroît de la forme anglaise Guennevere, qui semble en venir tout droit.

Les deux mots auraient subi une évolution non pas purement romane, car nous aurions alors Vindèvre ou quelque chose d'approchant, mais britto-romane telle quelle s'est produite bien des fois dans le haut pays breton, dans cette région où la langue celtique a commencé à céder définitivement le pas au français à partir du XI^e siècle.

D'où venait Guenièvre?

Geoffroy de Monmouth, nous l'avons vu, et à sa suite Robert Wace, ont fait

de Guenièvre une noble romaine, ce qui est bien vague, élevée par Cador de Cornouaille(s), ce qui est ambigü. D'où était-elle originaire? On ne nous le dit pas.

C'est l'auteur du Merlin qui, au XIII^e siècle, nous donnera le plus grand nombre de renseignements concernant la reine épouse d'Arthur. Lorsque le roi décide de se marier, il consulte le Prophète à ce sujet. Pressé par celui-ci d'avouer quelle est la femme qui lui plaît le plus :

Che est, fait-il, Gennevre la fille le roi Leodegan de Carmelide

Merlin se rendra donc auprès de ce personnage pour solliciter la main de sa fille. Partant de Caerleon en Galles, il se rend *-tant vait par mer que par terre* – jusqu'en Carmelide où il remplit son office avec succès. Ce pays n'est certes pas tout près de Londres, car notre narrateur précise que lors du retour dans cette ville

si errerent tant qu'il vinrent ou royaume de Logres.

L'on tendrait donc à penser que pour Robert de Boron qui situe le roi Arthur en Angleterre et au Pays de Galles, la Carmelide et ses habitants se trouvent sur le continent. Mais il est impossible d'en dire plus.

Mais, s'il existe une relation, comme nous l'avons montré, entre le nom de la jeune femme et la ville d'Avaricum sur l'Avara, ne pourrait-on penser qu'elle ait été originaire du Berry? C'est là une cité gallo-romaine d'importance, bien faite pour donner le jour à une « romaine » et qui plus est, ce pays des Bituriges, les Rois du Monde, paraît bien indiqué pour fournir une épouse au Roi du Monde celtique qu'est Arthur.

Le beau-père de Guenièvre aussi était né à Bourges

Ce ne serait d'ailleurs pas la première rencontre de Bourges avec la dynastie arthurienne. Le roi Uter Pendragon avait été élevé, nous dit le Lancelot en prose, dans cette capitale et lorsque, par faits de guerre il y revint, il fit ravager la terre, mais épargna la ville de *Bohorges*, pour la raison que *il se recorda que il avoit esté nez*. Certains manuscrits donnent en effet cette version selon laquelle il y serait né, d'autres, les plus nombreux, se contentant de mentionner qu'il y avait été nourri. La tradition pourrait bien être celle de la naissance même d'Uter Pendragon en ces lieux, l'idée de l'y faire éduquer n'étant qu'une tentative d'aménager la contradiction avec Geoffroy.

L'auteur du Lancelot est en effet un Berrichon ou, du moins, un habitant de la contrée qu'il connaît bien. Les renseignements qu'il nous fournit dans les

deux premières pages de son livre sont d'ailleurs bien intéressants. Outre le fait qu'il donne une frontière commune au Gaunes et au Benoïc d'une part et à la Terre déserte ou Berry d'autre part, il est parfaitement renseigné sur l'hommage dû par le roi Claudas, *sires de Bohorges et do païs tot environ*, casus belli avec Uter Pendragon. Le royaume de Bourges en effet dépend normalement de la Bretagne armoricaine et par elle du roi Uter, tandis que Claudas a porté une foi illégitime au *roi de Gaule, qui or est apelee France*. Et la Gaule, à cette époque, nous est-il précisé était sujette de Rome et lui payait tribut.

De ce texte naît rapidement la notion d'une Armorique bretonne, établie face à un Empire romain amputé de tout l'ouest de la Gaule, et s'étendant jusqu'aux frontières orientales du Berry. Le fait est avéré de l'installation des Bretons sur la Loire, jusqu'à Blois, occupé par eux presque tout le V^e siècle. La rencontre est historique d'ailleurs entre Riothime, venu de Grande-Bretagne à Bourges avec 12 000 hommes au secours de l'Empereur romain Anthemius, pour parer la menace d'Euric roi des Wisigoths : elle eut lieu sous les murs de Deols, près de l'actuel Chateauroux et se termina par la défaite des Britto-romains.

Les relations de Bourges avec l'Armorique et la Grande-Bretagne sont donc bien établies. Dataient-elles d'avant la conquête romaine ? C'est ce qu'on ne saurait dire : Bourges était plutôt cependant un point central entre la Fédération Arverne, l'Eduenne et l'Armoricaine et méritait sans doute sa réputation de région centrale en Gaule, et son peuple devait légitimement se faire considérer comme Rois du Monde.

Quoiqu'il en soit à cet égard, une origine berrichonne pour Guenièvre mérite, comme hypothèse, une certaine attention.

Reste à savoir qui est ce duc Cador, dont nous savons par ailleurs qu'il gouvernait la Cornouaille, et qui éleva la jeune Guenièvre en sa « chambre » ? Mais nous avons dit à ce sujet ne pouvoir aller plus loin que la constatation d'une Tuchen Gador ou Menez Kador, la Montagne de Kador, point culminant de la Bretagne armoricaine, en Cornouaille.

Nous ne serions être complet si nous ne mentionnions d'autres noms de Guenièvre dans la tradition arthurienne. L'épouse d'Arthur est appelée Winlogée au portail de Modène et Guilalmier dans le roman occitan de Jaufré.

Guenièvre n'aura pas d'enfants. Loholt, le fils d'Arthur, lui vient d'une autre femme.

46 NINIANE AUSSI APPELÉE VIVIANE

Dans sa préface à l'édition du *Merlin* de Robert de Boron, Gaston Paris écri-

vait en 1887 à propos du nom de Viviane, dont le vrai nom était à son avis Ninienne, les lignes suivantes en note de la page XLV : « Nous avons relevé dans les manuscrits de Lancelot les variantes *Niniane*, *Niniene*, *Nynyane*, puis, par des fautes de copistes, *Nivienne*, *Nimenne*, *Nimainne* et *Jumenne*; *Viviane* (forme adoptée dans les éditions) ou *Vivienne* semble également être une simple faute de lecture. Il est vrai que l'on a rattaché *Viviane* à un celtique *Chwyblian*, dont on a fait *Vivlian*, et qui signifierait « nymphe » (La Villemarqué, *Merlin l'Enchanteur*, p. 203) ; mais, comme veut bien nous le faire savoir M. Gaidoz, le mot *Hwimleian* ou *Huimleian*, qui existe seul en ancien gallois (Skene, *Four ancient books of Wales*, t. II, p. 20 et 23) et que M. Silvan Evans identifie à tort à *Sibylla* (*ib.*, t. I p. 372 et 484), paraît être un nom propre, d'étymologie inconnue ; la traduction « nymphe » d'Owen Pughe est imaginaire. Au contraire, le nom de Ninienne a une physionomie tout à fait celtique : *Ninianus* est le nom d'un saint breton, qui passe pour avoir été au V^e siècle l'apôtre des Pictes (voy. *AA. SS., Sept.*, t. V, p. 318). »

Cette condamnation de la forme *Viviane* me paraît sans appel. Il semble, en fait, s'être produit ici une confusion avec une autre nymphe, Mélusine, dont le site préféré, l'oppidum de Lusignan, a les pieds dans la Vivonne. Cette rivière, d'origine typiquement gauloise avec sa finale en -onne, signe des cours d'eau et des fontaines, doit s'entendre comme celle de la Vouivre. La vive, poisson venimeux des côtes de l'Atlantique, encore appelé « dragon de mer », tient en effet son appellation du vieux-français *wivre*, qui désigne dans certains pays la Serpente mythologique.

L'analogie entre les deux femmes ne sauraient être contestée : elles appartiennent l'une et l'autre à la même race des déesses de l'eau et de l'amour, à craindre autant qu'à désirer, qui distillent un poison de flèche pour entraîner les hommes dans l'Autre Monde, le leur. Mais l'une est de Barenton en Brocéliande et l'autre, sa soeur poitevine, est l'âme de la Vivonne, à proprement parler Viviane.

Mais notre Ninienne ne saurait être en reste, car elle aussi possède un corps aquatique, ondulant au gré des prairies bretonnes, dans une vallée pittoresque que l'on visite toujours, et c'est le Ninian. Certes il ne s'agit pas là du saint apôtre des Pictes, n'en déplaise à la mémoire du savant professeur qu'était Gaston Paris, car ce genre de dévôts personnages anime rarement les ondes lascives des femmes-ruisseaux. Mais c'est bien évidemment la manifestation de notre fée de Barenton.

La rivière à l'Anguille

Soyons un peu géographe. Le Ninian naît dans le Méné, à son extrémité sud-

est, entre Collinée et Merdrignac, au voisinage de la ligne de crête et à proximité du point trigonométrique 303. Sa source même est aujourd'hui envahie d'un bosquet d'aulnes et de saules, mais très vite, avant le premier pont à en franchir le cours, la rivière apparaît claire et, de fait, vive, sur son lit de cailloux roux. Elle serpente, déjà, sous bois et embellit le taillis de ses miroitements. On l'entend quand elle se cache: séduisante, elle se retire parfois, mais ne se laisse jamais ignorer.

Le Ninian coule du nord vers le sud, passe près du bourg de Laurenan et gagne Goméné, puis il sépare le département des Côtes-d'Armor de celui du Morbihan et baigne la colline de La Trinité-Porhoët. Aux portes de Ploërmel, à une douzaine de kilomètres à peine des lisières de Brocéliande, l'ondine mêle ses eaux à celles de l'Yvel qui vient de traverser le bel Etang au Duc, tandis que des rochers de Ploërmel on en surveille la rencontre. Plus loin, elle atteint l'Oust et s'y jette, au sud du bourg de Guillac.

Que d'intérêt à noter que la source en jaillit à peu de distance de la ligne de partage des eaux entre l'Atlantique et la Manche -au-delà de la route solitaire, chemin antique qui suit les sommets du Méné, naissent les eaux de la Rance- et que le carrefour des voies de crête au-dessous duquel apparaissent les eaux vives de la fée porte le nom de Hutte, ou plus justement sans doute, comme l'écrivait en 1843 le continuateur du dictionnaire d'Ogée, de Butte à l'Anguille: «Le Méné présente, dit-il, de presque tous les points de cette commune, un aspect imposant et pittoresque. De la Butte-à-l'Anguille, située à l'extrémité sud, on a l'un des plus beaux points de vue de la Bretagne.»

Lenotre, retraçant les routes des Chouans dans le Menez, parle lui aussi de *la Butte à l'Anguille où se trouve une maison de correspondance* et parle d'un certain *Jean Villeneuve, surnommé Jean de la Butte*, seul habitant des lieux, qui égorge les voyageurs soupçonnés d'être riches. L'historien se réfère à l'ouvrage de Jollivet sur les Côtes-du-Nord lequel écrit également la Butte.

Sans doute ce nom gallo, pittoresque et curieux, dans une région qui fut à une époque ancienne bretonnante, est-il la traduction du breton. Or comment dirait-on, dans cette langue la Butte à l'anguille? Très exactement Bre Silien. Et Tre Silien, c'est le canton de l'anguille.

La Butte à l'anguille, c'est donc le nom en français de Bresilien, c'est-à-dire de Brocéliande. Voilà donc, de nouveau, en ce haut-lieu désertique de la Bretagne, la signature de la Serpente. Le Ninian, qui porte le nom de celle que nous avons à tort pris l'habitude de nommer Viviane, et qui est l'une des formes visibles en ce monde de la fée, prend donc sa source en un lieu qui est appelé, lui, le sommet de l'Anguille.

Cette étymologie a le mérite d'intégrer au nom de la forêt de Brocéliande les « fables » concernant les fées des eaux vives, donc les croyances aux divinités des sources comme Barenton, et aux serpentes qui se rient du péché sur les murs même des églises chrétiennes. Et voici notre Niniane bien à l'aise en Brocéliande et sur les sommets du Méné, qui la définissent comme l'Anguille ou la Serpente.

Merlin et Niniane

Niniane nous est connue dans la Légende arthurienne avant tout par le Lancelot en prose et par le Merlin. Elle est la fille d'un seigneur de Bretagne Armoricaïne et l'on apprend bien vite, dans le récit attribué à Robert de Boron, que son père, curieusement, est *li rois de Norchomberlande, un roïame qui marcissoit a la petite Bretagne*. Ledit souverain se voit attribuer ainsi le Northumberland, pays qui a frontière commune avec la Petite Bretagne. Comme le caractère armoricain est affirmé à plusieurs reprises, que les aventures principales de la demoiselle se dérouleront bientôt dans le royaume, armoricain, du roi Ban, il faut donc penser que ce Norchomberlande n'a rien à voir avec les rives de la Humber en Angleterre. C'est d'ailleurs ce qui nous est dit sans détour un peu plus tard : *Ne ne cuidiés pas, entre vous qui oés ces contes, que chi Norhombnerlande dont je parole soit li roïames de Norhomberlande qui estoit entre le roïame de Logres et chelui de Gorre : che seroit folie a cuidier, car chis Norhomberlande estoit en la Petite Bretagne, et (li autres) Norhomberlande en la grant*.

Nous voilà donc bien fixés sur la nationalité armoricaine de Nivienne. Elle était du Cotentin, des bords de la Mayenne, de l'Anjou ou bien du Bas-Poitou vendéen. Comme par la suite, elle se rend au pays du roi Ban, qui n'apparaît pas comme le sien, et dont nous saurons bientôt qu'il comprenait vraisemblablement les Marches méridionales, il nous faudrait placer cet étrange Northumberland vers le nord : ce serait soit le Cotentin, soit la haute-vallée de la Mayenne, qui s'accommoderait ainsi du voisinage de ce pays, également surprenant, où nous avons localisé Norgalles.

47 MORGANE, LA JEUNE FILLE DE LA MER

L'un des personnages les plus fascinants de la Légende arthurienne, Morgane, soeur du roi, ne figure pas dans l'*Historia Regum Britannia*. Est-ce à dire que Geoffroy de Monmouth l'ait ignorée ? Non point, car il l'a placée ailleurs, non plus dans le texte historique, mais dans le poème prophétique et mythologique

qu'est la *Vita Merlini*. C'est là, au vers 920, qu'apparaît notre personnage, présentée d'emblée comme une thérapeute qui connaît la vertu des plantes, et une magicienne, experte dans l'art des métamorphoses et des vols de sorcières. Le texte, qui est lié à la description de l'île d'Avallon, mérite d'être cité en entier.

Poursuivant un récit à travers les îles merveilleuses de l'Océan celtique, le poète, qui met ses paroles dans la bouche de Telghesin, en vient à cette dernière :

*Insula Pomorum quæ Fortunata vocatur,
Ex re nomen habet quia per se singula profert.*

« L'île des Pommes, qu'on appelle l'île Fortunée, tient son nom de ce que, d'elle-même, elle ne produit rien que ces fruits ».

*Non opus est illi sulcantibus arva colonis :
Omnis abest cultus, nisi quem natura ministrat.
Ultrō fecundas segetes producit et uvas
Nataque poma suis prætenso germine silvis.
Omnia gignit humus vice graminis ultrō redundans.*

« Il n'est point besoin en cette terre de cultivateurs pour labourer des champs. Toute culture en est absente, si ce n'est celle que procure la nature. De façon spontanée elle produit des moissons et des raisins, et des fruits nés d'un germe établi en ses forêts. Le sol engendre tout en abondance en guise d'herbe. »

Annis centenīs aut ultrā vivitur illic.
« On vit là des centaines d'années et plus. »

*Illic jura novem geniali lege sorores
Dant his qui veniant nostris ex partibus ad se :
Quarum quæ prior est, fit doctior arte medendi
Exceditque suas forma præstante sorores ;*

« Là neuf soeurs de légitime mariage disent le droit à ceux qui viennent de notre monde vers elles. Celle qui est la première d'entre elles opère avec plus de science dans l'art de médecine et surpasse ses soeurs par sa beauté éminente. »

*Morgen ei nomen, didicitque quid utilitatis
Gramina cuncta ferant, ut languida corpora curet ;
Ars quoque nota sibi, qua scit mutare figuram
Et resecare novis, quasi Dedalus, æra pennis :
Cum vult, est Bristi, Carnoti, sive Papiæ,*

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Cum vult, in nostris ex ære labitur oris ;

« Son nom est Morgen, et elle a appris de quelle utilité toute herbe peut être pour soigner les corps malades. L'art lui est aussi connu, par lequel elle sait changer la forme, et fendre l'air, comme Dédale, avec des plumes ajoutées : comme elle veut, elle est à Brest, elle est à Chartres ou bien à Pavie ; comme elle veut, elle glisse de l'air dans nos bouches. »

Hancque mathematicam dicunt didicisse sorores :

Moronoë, Mazoe, Gliten, Glitonea, Gliton,

Thyroneë, Thiten, cithara notissima Thiton.

« On dit que les soeurs ont appris cette magie : Moronoë, Mazoe, Gliten, Glitonea, Gliton, Thyroneë, Thiten, Thiton très célèbre à la cithare. »

*Illuc post bellum Camblani vulnere læsum
Duximus Arturum, nos conducente Barintho,
Aequora cui fuerant et coeli sidera nota.
Hoc rectore ratis cum principe venimus illuc
Et nos, quo decuit, Morgen suscepit honore,
Inque suis thalamis posuit super aurea regem
Strata, manuque sibi detexit vulnus honesta,
Inspexitque diu, tandemque redire salutem
Posse sibi dixit, si secum tempore longo
Esset et ipsius vellet medicamine fungi.
Gaudentes igitur regem commisimus illi
Et dedimus ventis redeundo vela secundis. »*

« C'est là-bas qu'après la bataille de Camblan nous avons emmené Arthur affligé d'une blessure. Barinthus nous conduisait, lui qui avait connu la plaine de la mer et les constellations du ciel. Avec lui pour premier pilote, nous sommes arrivés là-bas Et nous, comme il convenait, Morgen nous a reçu avec honneur. Dans ses appartements elle a déposé le roi sur une couche d'or, de sa main estimée elle a découvert la blessure et elle l'a examinée longtemps. Elle a dit enfin qu'elle pouvait lui rendre la santé, s'il restait longtemps avec elle et s'il voulait bien de ce champignon pour médicament. C'est donc avec joie que nous lui avons lié le sort du roi et que nous avons donné nos voiles à des vents favorables au retour. »

Les Mari-Morganes

Le nom de Morgane se retrouve en Bretagne Armoricaïne, non seulement dans la toponymie, mais aussi dans le folklore sous la forme de Mari Morgane. Il s'agit là du nom donné aux sirènes de nos mers, femmes à vrai dire sans queue de poisson, qui ont hanté l'imagination de nos ancêtres. Plusieurs collecteurs de récits féériques, dont notamment Paul Sébillot, ont mentionné la croyance en ces êtres marins capables d'entraîner de jeunes terriens dans leurs palais sous-marins.

On entendait autrefois sous le vocable Morgane une femme « née de la mer », d'après le breton *mor*, mer, et *ganet*, né. Léon Fleuriot a montré que le vieux-breton *mor moroin* devait s'entendre comme « la jeune fille de la mer ». Fait curieux, il semble que Mari Morgan ne soit pas autre chose, mais sous un aspect incontestablement plus archaïque, c'est-à-dire une forme celtique. Sans doute la confusion entre *mari*, la mer et Marie, mère de Jésus, en breton Maria ou Mari, a-t-elle favorisé cette pérennité, non moins d'ailleurs que de curieuses assimilations qu'on rencontre ici et là en Bretagne.

Ainsi la Marie du Cap, dont nous parle Paul-Yves Sébillot, a tous les caractères d'une Mari Morgane. Il en est de même des nombreuses Mari du langage populaire et des expressions figurées de la langue.

Le Rocher Morgan face à l'île d'Avallon

On retrouve Morgane dans la toponymie bretonne armoricaïne, en général en relation avec une rivière ou une vallée. C'est ainsi qu'en Saint-Quay-Perros, dans l'environnement tout arthurien du château de Kerduel, le cours d'eau qui vient de l'étang seigneurial, coule près d'un village du nom de Traon Morgan, la Vallée de Morgane. Une expression analogue, mais avec un t adventice, Traon Morgant, désigne un ruisseau des environs de Morlaix, un affluent du Jarlot en amont de la ville. Dans la même région, sur le Kefleut, non loin de sa source et de l'abbaye du Relecq, un village est appelé Kervorgant.

Non des moindres lieux-dits de ce genre, un rocher, à peine détaché de la falaise de Saint-Teï au Cap-Sizun. Nous sommes ici à l'extrémité de la terre et le regard n'a devant soi entre l'écueil de Tevennec et le phare d'Ar Men, que l'infini de l'Océan où se cache, quelque part, l'île d'Avallon, le royaume de la soeur d'Arthur. Le nom prend ici tout son sens, comme à Kerduel, bien que d'une autre manière, et il est difficile de résister en de tels lieux, à l'envoûtement de la Légende. De là à penser que ce n'est pas la légende qui envoûte, mais l'Anguille

de mer elle-même, il n'y a qu'un pas. Peut-être celui qui nous sépare du gouffre où bat, au-dessous de nous, le premier flot du Raz de Sein...

Toujours l'Anguille

Une fois de plus, la petite personne qui nous attend ici, sous le visage de la fée Morgane, soeur du roi Arthur, c'est la serpente. Dans le parler charentais en effet, qui a conservé un certain nombre de vocables celtiques, *margain* ou *morgain*, c'est une anguille. Dans le dictionnaire de Du Cange, le mot figure sous la forme qu'il avait en latin médiéval, et c'est *margainon*, au sens de l'anguille mâle. L'animal femelle n'en existait évidemment pas moins et pouvait sans difficultés s'appeler **margaina*.

Certes nous avons dit que le sens aujourd'hui reconnu de Morgane était la jeune fille, mais l'un n'empêche pas l'autre et Mari Morgane, dotée d'un corps de femme-anguille par la croyance de nos ancêtres, a fort bien pu, dans la lexicographie des terroirs, laisser son nom à l'animal. Que la fée au double corps, buste de femme et queue de poisson, ait pu être à la fois une « jeune fille de la mer » et une anguille, quoi de plus normal ?

La relation avec le « serpent d'eau » est en tous cas bien établie, non moins que celle de Viviane. Les deux personnages, comme d'ailleurs tant et tant de petites divinités de sources et de cours d'eau, à travers la Bretagne et l'Europe, appartiennent à ce domaine des serpentes, reproduites dans nos églises au mépris des ascètes de bois et de pierre.

Maintenant donc, après tant d'indications convergentes en direction de l'Anguille, que ce soit le nom même de Brocéliande, celui de la Butte à l'Anguille, Viviane et maintenant Morgane, il devient important de nous intéresser de plus près à ce petit personnage serpentiforme qui hante notre campagne.

Ce poisson à forme de serpent. *Anguilla anguilla*, qui fréquente activement nos ruisseaux, appartient, pour notre moderne zoologie, à l'ordre des Apodes et au groupe des Téléostéens. Son corps, allongé et flexueux peut atteindre 1,50 m. L'anguille présente de curieuses particularités de migration et de transformation. Elle vit normalement en eau douce, mais jusqu'à ce qu'elle parvienne à l'âge de la reproduction et à une taille d'au moins 1 m. Les anguilles descendent alors le cours des rivières où elles vivent, le Ninian par exemple ou l'Aër, et gagnent l'Océan Atlantique qu'elles traversent alors, sans manifestement souffrir de leur passage en milieu salin, jusqu'au moment où elles arrivent dans la mer des Sargasses, à l'est de la Floride, entre 22° et 30° de latitude nord, 48° et 65° de longitude ouest. Là elles se reproduisent : leurs larves, de type leptocephale,

nées au voisinage des Bermudes, sont emportées par les courants circulaires de ces curieux parages, puis par le Gulf stream lui-même qui, pendant deux ans et demi, les rapproche progressivement de leurs lieux d'origine. Elles ont alors mué en civelles, petits corps cylindriques, qui se pressent à la bouche des fleuves côtiers, puis les remontent. L'eau douce les transforment en anguilles jaunes. Il leur faudra attendre une bonne dizaine d'années avant de parvenir au terme de leur évolution et devenir des anguilles argentées, qui à leur tour s'en iront vers cette mer des Sargasses qui les a vu naître. Mais on ne sait pas, semble-t-il, où elles meurent : soit qu'elles finissent leurs jours au lieu de leur origine, soit qu'elles rejoignent pour cela les rivières d'Europe.

Etre amphibie, mutant, comme calqué sur la forme des cours d'eau et comme eux s'en allant vers la mer, vers l'un de ces centres de vie, *Mediolanon*, si chers aux Celtes, animal marqué par les métamorphoses et un cycle très particulier d'évolution, l'anguille était bien faite pour donner à notre peuple le sens de l'existence, ce mouvement en cercle que jalonnent les transformations. Il n'y a pas de mort, il n'y a que des changements de forme, et l'on a envie de réciter, paraphrasant Taliesin : J'ai été larve dans la mer des Sargasses, j'ai été civelle apportée par les courants aux rivages d'Armorique, j'ai été poisson jaune une demi-vingtaine d'années, j'ai été anguille argentée revenant en son lieu, et maintenant je suis Taliesin...

Ainsi Niniane-Viviane répond-elle bien à ce poisson qui descend le cours du ruisseau pour se rendre à la mer : c'est le serpent de l'eau douce et de la vie continentale. Morgane, la Mari Morgane fille de la mer, serait cette larve, un jour muée en civelle, puis en adulte, qui sort des Sargasses pour gagner la côte et remonter les rivières en sens inverse. Elles nous laissent l'une et l'autre à méditer sur le mouvement des eaux et le sens des transmutations.

Pour finir, nous rappellerons ce roman occitan de Jaufré que nous avons cité où Morgane apparaît comme la fée de Gibel, c'est-à-dire la maîtresse des bois de Huelgoat, où elle accomplit son rôle d'initiatrice à l'Autre Monde. Mais nous savons bien qu'à Huelgoat, on ne parle pas de Morgane, mais d'Ahès. Si ce nom est bien l'Artissa, parèdre, soeur et sans doute épouse du Roi, nous pouvons conclure à l'identité de l'une et de l'autre. Et nous penserons à ces serpents ou à ces anguilles, gravées voici quelques bons millénaires, sur la base du menhir du Manio, à Carnac. Le moins qu'on en puisse dire, c'est que la relation de la serpente et de la pierre ne date ni d'hier, ni même de l'invasion saxonne.

Introuvable Iseult

Il nous reviendra de parler plus tard du Royaume de Marc et du personnage de Tristan. Mais nous voudrions dès maintenant, à propos des entités féminines qui président à la légende arthurienne, évoquer le beau visage d'Yseult. Sa personnalité ethnique et son implantation géographique ne brillent pas d'évidence. Mais, si l'on tient à retrouver les traces d'une Yseult armoricaine, encore faut-il les chercher et les relever.

La reine aurait été irlandaise d'après Thomas et Beroul. Le gaélique toutefois ne connaît pas ce nom propre et n'en donne pas l'explication. D'ailleurs la nièce du Morholt n'est pas seule à le porter. L'autre, la rivale, qu'on dit aux Blanches Mains, est la fille du roi de la Bretagne armoricaine. On se voit donc dans l'obligation d'admettre que si le nom est irlandais, il est tout autant breton.

Le nom d'Essylt ne figure en fait que trois fois dans la littérature galloise au moyen-âge et toujours à titre purement épisodique. Dans le Mabinogi de Kulhwch et Olwen, dans la liste des femmes de l'île portant des colliers d'or, figurent côte à côte deux femmes de ce nom, la première dite *Minwen*, aux lèvres blanches, l'autre appelée *Mingul*, aux lèvres minces. Ce récit, tiré de manuscrits du XIV^e siècle, est d'une composition difficile à dater. Cependant certaines particularités de langue faisaient penser à Joseph Loth qu'on devait la faire remonter à l'époque du vieux-gallois, au XI^e siècle, du moins dans son fonds. Cela est en tous cas bien insuffisant pour faire remonter si haut une simple indication comme celle qui nous occupe. Tant d'interpolations se font en trois siècles qu'on ne peut nullement jurer que nos deux Essylt sont antérieures à 1150, à Chrétien de Troyes et à Bérout.

Dans les Triades du Livre Rouge, extraites du manuscrit de Hengwrt n°202, daté du XIV^e siècle, la soixante-troisième, parmi les trois grands porchers de l'Île de Bretagne, place en second *Drystan, fils de Tallwch, qui garda les porcs de March, fils de Meirchyon, pendant que le porcher allait en message vers Essylt*.

Enfin la Triade 392,54, de la Myvirian Archeology of Wales cite trois amoureux de l'Île de Bretagne. Le deuxième en est Trystan, fils de Tallwch, amant d'Essylt, femme de March, fils de Meirchiawn, son oncle. La famille de Triades en question a été publiée à partir d'une copie faite en 1601 d'un manuscrit du XV^e siècle, le Livre de Jeuan Brechva, et du Livre de Caradoc de Llancarvan, encore plus récent.

Tout cela est bien mince pour une héroïne aussi fulgurante que notre Yseult.

Elle semble bien ici plaquée sur la tradition galloise, et venue de France, à moins que ce ne soit directement de Cornouailles ou de Bretagne. Quant à son nom, nous ne le rencontrons nulle part en Galles avant le XII^e siècle et même longtemps après, en dehors des deux femmes issues de la translation champenoise ou normande.

Joseph Loth, il est vrai s'est donné beaucoup de mal, pour démontrer la parenté du nom d'Essylt avec celui d'Etthil merch Cinan qui figure dans la Généalogie Galloise, sans vraiment y parvenir. Même si l'on admettait que les deux s proviennent d'un -tth—devenu imprononçable par les Gallois, l'absence de t final dans la forme la plus ancienne, absence confirmée par toutes les formes existantes du nom, suffirait à rejeter la filiation des vocables.

Le travail du savant celtisant n'aboutit d'ailleurs à aucune prétention étymologique, sinon quelques rapprochements dont nous aurons à reparler. Il n'aboutit en fait à aucune conclusion bien ferme et le plus intéressant de sa recherche est finalement l'aveu final qu'il nous fait d'avoir découvert dans une charte saxonne de 967, l'existence d'un hryt Eselt, le Gué d'Eselt, en Cornouailles, *dans la paroisse actuelle de St Keverne (Cornwall), sur la côte, à environ deux lieues au nord-est du cap Lizard*. Cela n'est pas, à vrai dire, apporter de l'eau au moulin de la littérature galloise, mais revenir à la tradition cornique. C'est à notre connaissance la seule mention, mais de poids, de la présence du nom d'Eselt avant le XII^e siècle.

Nous ne remontons pas si loin en Armorique. On a même prétendu jusqu'à présent que le nom d'Yseult aurait été entièrement inconnu, là comme ailleurs, avant le premier récit qui fut écrit du conte. Son apparition dans la littérature date de l'ouvrage perdu de Chrestien de Troyes, *del roi Marc et d'Ysalt la Blonde*, paru antérieurement à 1176, puisque son auteur le signale au début d'un autre de ses romans, Cligès, écrit cette année-là. En 1170, il parle d'Isolt, puis d'Isolt et de Brangien, dans Erec et Enide. Le Tristan de Béroul lui dispute, il est vrai, la priorité, du fait que la date, entre 1150 et 1190, ne saurait en être fixée avec précision. Thomas quant à lui n'a produit qu'ensuite sa version de la légende.

Remarquons tout de suite cependant que l'Ysalt du Champenois comme l'Yseult du Normand, comme sera l'Ysolt de Thomas, diffèrent sensiblement dans leur forme graphique de l'Essylt des Gallois et même, quoique moindrement, de l'Eselt du gué de Cornouailles. Tout se passe comme si une tradition différente, au moins d'écriture se soit établie, l'une francisée peut-être, mais ce n'est pas sûr, dès avant le XII^e siècle, des deux côtés de la Manche.

Yseult de Dol et Yseult de la Roche

Aucune mention du nom n'apparaissait en Bretagne Armoricaïne, autre que celle du roman, avant 1183. A cette date, apparaît pour la première fois dans les actes, une noble dame, fille de Jean de Dol et épouse de Hasculphe de Soligné, appelée Iseut. On la retrouve à plusieurs reprises et jusqu'en 1196 au moins sous la forme Iseld, avec notamment sa soeur Denise (Dyonisia). Nous avons d'elle deux sceaux différents où figurent, sur l'un l'indication *Sigillum Iseudis Dolensis*, sur l'autre *Sigill. Iseldis filie Iohannis de Dol*, tantôt Iseut donc, tantôt Iseld.

Il s'agit d'une femme mariée, déjà mère de trois enfants en mesure de donner leur accord à une cession de biens. Un autre acte de 1183 en effet, le deuxième répertoriée par Dom Morice, concerne une donation de vingt acres de terre faite par Hasculphe de Soligné et Iseld de Dol à l'abbaye de la Vieuville, et les donateurs y précisent formellement que cette opération est faite *concedentibus filiis nostris Johanne, Radulfo et Gaufrido*, «avec le consentement de nos trois fils, Jean, Raoul et Geoffroy». Cela s'entend donc, même compte tenu de la nubilité précoce de cette époque, d'une femme d'au moins 35 ans. Elle avait dû naître au plus tard en 1148, vraisemblablement avant que Chrétien de Troyes n'ait écrit son Roman de Tristan. Quant à la forme Iseld, ce pourrait bien être un exemple du passage d'un vieux-breton Eselt à un plus moderne Iseult.

Mais il existe en fait un exemple nettement plus ancien de l'usage du nom en Bretagne armoricaïne. Bien qu'il ait été signalé par Cayot-Delandre en 1847 dans son *Morbihan*, il est passé inaperçu des historiens de la littérature européenne au Moyen-âge. Il s'agit encore une fois d'une donation, faite, celle-ci, aux moines du prieuré de Pontchâteau dépendant de l'abbaye tourangelles de Marmoutiers, par Joscelin de le Roche, pour le salut de son âme, selon la formule consacrée, non moins que pour celui de sa fille, *et filie mee Ysoldis*, de son père et de sa mère. L'héritière de Joscelin, dont nous ignorons l'âge, s'appelait donc Ysold. Quant à l'acte, il est daté de l'an de grâce 1116.

Dans les premières années du XII^e siècle et peut-être dès la fin du XI^e, plus d'un demi-siècle avant que Chrétien de Troyes ne commençât d'écrire, le nom d'Yseult ou Ysold se donnait aux petites filles de la noblesse armoricaïne. Il n'y a guère plus d'un siècle et demi entre la forme cornique de St Kevern et celle, armoricaïne, de la Roche-Bernard.

La présence de l'I ou Y initial, qui ne manquera pas de figurer dans les graphies du nom tout au cours des temps jusqu'à nos jours et uniquement sur notre rive de la Mer de Bretagne, mérite dès à présent d'être notée. Elle est déjà caractéristique de l'usage continental chez Ysold de la Roche en 1116 et chez Iseld de

Dol, née vers 1148. Chrétien de Troyes, Thomas, Beroul s'en tiennent proche, ce qui n'eût pas été le cas s'il avait recueilli l'histoire en Grande-Bretagne. Ils eussent écrit Essylt, Eselt ou quelque chose d'approchant, mais en tout état de cause, ils n'eussent pas employé l'I ou l'Y.

A la recherche de l'Iroise

Ce nom d'Yseult, sous toutes ses formes, a donné bien du mal aux étymologistes. Le brittonique n'a point jusqu'à présent, non plus que l'irlandais, livré le secret du mot. Ce qui nous frappe tout d'abord à l'examiner c'est sa première syllabe Y ou Ys. L'examen du nom d'Ahès nous a montré que le terme s'était réduit dans l'usage courant et en particulier en toponymie à des formes comme aïs, voire is ou ès. Dans le cas de la Ville d'Ys, nous sommes tentés de penser qu'il s'agit effectivement de la cité d'Ahès dont la réduction morphologique a été favorisée par le sens du comparatif *is*, inférieur, plus bas et de la préposition *a-is*, au-dessous de. La Ville d'A-is, en breton *ar ger a is*, devenue Is tout court, est ainsi à la fois la capitale d'Ahès et la Ville sous la mer.

Rien n'empêcherait que la première syllabe d'Yseult, et d'ailleurs d'Essylt, soit le nom de la Princesse des Osismes à laquelle on aurait ajouté le terme *-seult* ou *-sylt*. De quoi s'agirait-il? *Sol* en vieux-breton signifie le fond, la base. Nous l'avons découvert à propos de Lancelot. *Solot* pourrait être un pluriel (comme *logod*, pluriel ancien de *log*), les fonds, ou un locatif: l'endroit du fond. *Is-solot*, avec l'accent sur la pénultième, donne rapidement *Is-solt*. Yseult serait ainsi l'Ahès des fonds marins, l'Ahès de sous la mer. Ne serait-elle pas les profondeurs même de la Baie de Douarnenez, unie par un mariage de raison au Roi Marc'h qui l'embrasse de ses rivages...

On sait qu'Iseult est tenue, par les romans, pour la fille du roi d'Irlande. On ne disait pas irlandaise à cette époque, mais *iroise*. Or donc écoutez ce qu'écrit à ce sujet le *Pilote de la Manche* en son volume premier, *De la pointe de Penmarc'h à l'île de Bas*: *On donne le nom d'Iroise à la partie de mer comprise entre la Chaussée de Sein et les terres du cap Sizun (d'Audierne au Raz de Sein) au Sud, Ouessant et les îles qui la relient à la terre, au Nord; et les terres du cap de la Chèvre et du Toulinguet à l'Est. Cette espèce de golfe a 16 milles d'étendue du Nord au Sud, c'est-à-dire des pierres Noires à la chaussée de Sein, et 14 milles de l'Est à l'Ouest, c'est-à-dire du Toulinguet au méridien de l'extrémité de la chaussée.*

Plus loin, le même auteur signale l'existence d'une *basse de l'Iroise*. On sait qu'une basse, comme l'écrit le Robert est un «banc de roches ou de corail, situé à faible profondeur, mais que l'eau ne découvre pas à marée basse». Celle-ci est

à 7,4 m à la sonde et *forme l'extrémité de la ligne de roches qui fait suite aux Tas de Pois*. Parmi les alignements dont on se sert pour la situer, il faut compter celui du Menez Hom par la pointe de Lostmarc'h (que le *Pilote* orthographie curieusement Lansmarc'h, mais c'est bien d'elle qu'il s'agit). L'on est donc ici en plein pays du roi Marc'h et cette Irlandaise est en pleine Ville d'Is.

Les écueils comme les basses ont souvent été attribués à quelque sorcière ou sirène : ainsi de la plus célèbre, la Lorelei, à Bingen, sur le Rhin. L'on a vu d'ailleurs que le nom d'Aïse avec le sens d'Is ou d'Ahès – c'est tout un – est porté par la basse des Birvideaux au large de la Côte Sauvage à Quiberon. Comment ne pas rapprocher l'Iroise de cette Irlandaise qui fut l'épouse de Marc'h ? Sans risquer de tomber dans la vulgarité, force nous est de signaler que l'éperon barré de Lostmarc'h plongé dans des eaux, que le *Pilote* n'hésite pas à appeler golfe, précisément entre le Toulinguet et le cap de la Chèvre, s'appelle bien la Queue de Cheval et que le mot *Lost* en breton, comme le note sans ambages Francis Favereau, possède tous les sens du mot français *queue...dont pénis*. Lostmarc'h serait ainsi le lieu où s'unissent charnellement le roi Marc'h et l'Irlandaise.

On objectera peut-être que l'étymologie française d'Iroise n'est pas assurée et qu'il pourrait s'agir d'une *Hir Wazh*, dont le sens, assez approprié, pourrait être «le long chenal». Cependant l'un n'est pas exclusif de l'autre. Les courses d'eau vive, allongées et contournées, qu'il s'agisse d'un ruisseau et de ses méandres, ou bien d'un courant marin, sont si fréquemment mis en relation dans la mythologie occidentale, avec une femme serpentiforme, que le jeu de mots franco-breton se trouve pleinement justifié. Simplement, la forme francophone comme la disposition brittophone des termes le ramène loin en arrière dans le temps. Et si l'une des Yseult fut dite fille du roi d'Irlande, c'est peut-être parce que son nom de Hir-Wazh, le long courant, traduit en français, la désignait comme irlandaise.

Sans doute faut-il penser que si l'une était l'Anguille de mer qui s'étend en ondulant depuis la Helle et la Chaussée des Pierres Noires jusqu'au bec d'Ahès, *Beg arhas*, et qui ouvre ses cuisses pour la perte des matelots, son *Toul ar Chilien*, entre Sainte Anne du Portzic et la Pointe des Espagnols, l'autre était l'Anguille du ruisseau d'Argent qui mange les hommes dans sa Cuve magique, l'Ahès des eaux vives, des bois et des pierres de Huelgoat. car l'Anguille, la puissante, la déesse de la rivière et de la mer, de l'Amour et de la Mort, Morgane ici, Yseult là, mais toujours le Poisson en forme de Serpente, la nourricière, la dévorante, la Toute-Puissante.

Les deux Yseult, celle de Ker-Is et celle de Carhaix, aux deux extrémités du chemin qu'emprunte le Cheval conducteur entre Douarnenez et le Gouffre de

Huelgoat, celle qui donne l'Amour et celle qui donne la Mort, la Blonde et la Blanche, les deux visages d'Ahès, l'Anguille, la fée de Gibel, telles nous apparaissent les divinités fondamentales de l'Empire du Roi Marc'h. Leur image est sans doute celle que trouva dans son champ, au mois de mai 1913, mille six cents ans après que le dernier prêtre du Menez-Hom l'y eût enseveli, Jean Labat cultivateur à Kerguilly en Dineault et que René Sanquer baptisa Brigitte, du nom de l'antique Brigantia, qui ne leur était sans doute pas étrangère.

Ainsi en va-t-il des dieux et des déesses de Celtie. Bien des interprètes modernes se sont égarés dans le labyrinthe des théophanies multiples et des dénominations apparemment les plus dissemblables. On les retrouve par leur fonction et le fil d'Ariane, c'est la compréhension du rôle de chacun d'entre eux.

Brangien

Il n'est pas possible d'en terminer, même provisoirement, avec Yseult, sans dire un mot de « la fidèle servante », Brangien qui sacrifia sa virginité à l'honneur de sa maîtresse.

L'étymologie du nom n'est pas n'est pas assurée. En principe, Brangien est irlandaise comme sa maîtresse Yseult et devrait, comme elle porter un nom gaélique. On peut difficilement dire que ce soit le cas : le terme Brangien apparaît en effet beaucoup plus bretonique qu'irlandais.

Il pourrait s'agir de Bran gwenn, le corbeau blanc. Cependant, nous avons rencontré dans la légende arthurienne des noms de lieux, et par conséquent aussi d'hommes, où *bran* signifie non pas le Corbeau, mais la colline, plus généralement *bren* en breton, *bryn* en gallois. Cette forme *bran* est très particulière au vannetais et à la Bretagne orientale devenue de langue romane. La forme -gien, qui évoque le chuintement de la Bretagne méridionale qui prononce *djuen* et non *gwen*, irait également dans le même sens. S'il en était ainsi, on se trouverait en présence d'un mot nettement armoricain.

L'on ne peut malheureusement connaître le sens primitif, ici, de la syllabe. Il faut en outre admettre que, contrairement au français, *bran*, le corbeau, est du genre féminin en breton, tandis que la colline est du masculin. Comme nom de femme, l'oiseau conviendrait donc mieux et nous voilà de ce fait renvoyé à l'incertitude entre le gallois et le breton.

Cependant, si Yseult, toute irlandaise qu'elle soit, se rattache plutôt au breton armoricain, il en est vraisemblablement de même du nom de la « fidèle ».

Table des matières

I TERRE DES PIERRES

1 Le Roi des Ours	5
Le roi Arthur, commandant de CRS?	5
Le Roi Arthur était-il irlandais? gallois? cornique?	6
Le Roi Arthur était-il breton?	8
Un acte du roi Erispoë en l'an 851	10
Que d'ours! Que d'ours!	11
Mais... des ours de pierre?	12
2 Le Dieu des Pierres	14
Et s'il ne s'agissait pas d'un Ours?	14
Pierres de France et de Navarre	16
Roches du Diable et autres	17
Arthur de Huelgoat	18
3 Le Camp d'Arthur	21
Vorganium était-il à Carhaix?	21
D'où venait l'argent des Osismes?	23
Un site dévorant	25
4 Huelgoat capitale	26
Où était le Gouffre?	26
Berrien	27
Huelgoat capitale	28
Camlan devant Vorganium	29
5 La Femme de pierre	30
Les domaines d'Ahès	30
Ville d'Is, ville d'Ahès	32
La Fée de Gibel	33
La Femme de Pierre	35
6 Serpents et pierres	39
Un constructeur de mégalithes	39
La tombe du serpent	41
Le pouvoir de transformer en pierre	42
Naître à l'Autre Monde	45

II ARTHUR ET L'HISTOIRE

7 Une convoitise politique.....	46
Les Anglais jouent et gagnent.....	46
Un panceltisme anti-anglais.....	47
D'une rive à l'autre depuis des millénaires.....	48
La France tire les marrons du feu.....	49
Arthur était-il anglais ou français?.....	50
La situation de la langue romane.....	51
La Gaule ou les Gaules?.....	52
A la recherche vaine d'une France Eternelle.....	53
Messieurs les Anglais, tirez les premiers!.....	54
Gaulois, Gallos, Gallois, Gaëls.....	56
Arthur était-il gallois?.....	57
Norgalles était-il gallois?.....	58
La Plus Grande Bretagne.....	59
Les Gallois sont-ils des Gallois?.....	60
8 Histoire de la légende arthurienne.....	61
Importance de la Bretagne Armoricaïne.....	63
Chartres et Angers, pôles de la bretonnité.....	64
L'Eglise des Celtes, des Hébrides à la Loire.....	65
Un peuple aussi dénué de littérature que les Bretons.....	66
Arthur serait-il un éleveur de corbeaux?.....	67
Six pour cent de Gallois.....	68
La frise de Modène.....	69
L'enlèvement de la reine Winlogée.....	70
Un certain Bledhri.....	72
9 Quatre millénaires d'histoire.....	74
Civilisation mégalithique.....	74
750-480 av. JC.....	74
I ^{er} siècle av. JC.....	74
II ^e siècle ap. JC.....	74
IV ^e siècle.....	74
V ^e siècle.....	75
VI ^e siècle.....	75
VII ^e siècle.....	75
IX ^e siècle.....	75
X ^e siècle.....	75

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

XI ^e siècle.....	76
XII ^e siècle.....	76
XIII ^e siècle.....	79
XIV ^e siècle.....	79
XV ^e siècle.....	79
XVI ^e siècle.....	79
XVII ^e siècle.....	80
XVIII ^e siècle.....	80
XIX ^e siècle.....	80
XX ^e siècle.....	80

III LE PREMIER ARTHUR

10	Entrée en scène du roi Arthur	81
	Le manuscrit Harléien 3859	81
	Le soldat Arthur	83
	Les douze travaux d'Arthur	85
	Arthur était un dieu	86
	Les Annales de Cambrie et le combat de Camlann.....	87
11	Le héros mythique.....	88
	Arthur, le fils de Pierre.....	88
	Du chien d'Arthur, de son fils et de leurs tombeaux.....	88
	De quand date le mythe d'Arthur?.....	92
	Une géographie mystérieuse	93
12	Des contes à dormir debout.....	95
	Le mythe et l'histoire	95
	Une bagarre entre Bretons et Français.....	97
	Le tombeau de Gauvain.....	97
	Arthur était-il un coureur de jupons?	99
	Trinité arthurienne	100
13	Des vaches et des dragons.....	102
	Un curieux déni de justice	102
	Le roi Arthur et les dragons.....	103
14	La généalogie d'Arthur	105
	Une famille de princes gallois.....	107
	Et jamais ils ne sont revenus... ..	108
15	Le Nemeton des Osismes	108

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

	Le peuple de Demet et la forêt de Nevet	108
	Du Cap Sizun au Poher	109
	... et d'Argol à Cleden	110
16	Empereurs romains et princes bretons	112
	Constantin, Hélène et fantaisistes de tout poil	112

IV LES PREMIERS NOMS ARTHURIENS

17	Les compagnons d'Arthur avant Geoffroy	117
	Anir	117
	Bedguir, de Bayeux	117
	Kaï, de Chinon	118
	Medraut ou Modred, le traître était-il écossais?	121
	Petr: encore la pierre	122
	Nougoy	122
18	Le Faucon blanc	123
	Walven ou Gauvain, le neveu d'Arthur	123
	Gauvain de Machecoul et Galvenus de Chemillé	124
	Galven ou Golven?	126
	Les sculptures de Goulven	127
	Autour du Fuseau de Goulien	128
	Gauvain et ses frères gardaient les rivages des Osismes	129
	Un quadrillage stratégique du Cap Sizun	130
19	Les combats d'Arthur	132
	Un nom bien banal, celui du fleuve Glein:	133
	Le fleuve de la Vallée Noire et le lac de Uis	135
	Un fleuve nommé Bassas	137
	La forêt de Celidon était-elle calédonienne?	138
	Le Château Guinnion gardait-il la rive droite de la Vilaine?	138
	La ville de la Légion: autant que de Légions	138
	Un fleuve difficile à suivre: Tribruit	138
	Le mont Agned, encore appelé Bre Guion	139
	Les accointances du Mont Badon avec les Bains de Sulis	140
	D'un côté ou de l'autre de la mer?	141

V L'HISTOIRE SELON GEOFFROY

20	Geoffroy de Monmouth	144
----	-----------------------------------	-----

Qui était Geoffroy de Monmouth?.....	144
Tableau I	
Le roi Arthur dans l'<i>Historia Regum Britanniae</i>	
Première partie: de la naissance au couronnement du roi Arthur	146
Tableau II	
Le roi Arthur dans l'<i>Historia Regum Britanniae</i>	
Seconde partie: La Guerre contre Rome et le retour en Bretagne	147
21 Les débuts du roi Arthur	148
Naissance d'Arthur	148
La bataille de Verulamium	148
Mort d'Uter: Arthur roi.....	148
22 La guerre contre les Saxons	149
Bataille de la Douglas et siège d'Eboracum	149
Le débarquement des Armoricaains: bataille de Kaerliudcoit.....	149
La bataille du bois de Colidon.....	149
Le retour des Saxons: bataille de Badon.....	149
La victoire de Thaned et la fin des Saxons.....	150
23 La guerre contre les Écossais, les Pictes et les Irlandais	150
La guerre d'Écosse	150
Le Conseil d'Eburacum	150
L'expédition d'Irlande et les autres îles de la mer	151
24 La conquête du monde	151
Douze ans de paix	151
L'expédition de Norvège.....	151
L'expédition de Gaule	151
25 La fête du couronnement	152
La convocation à Caerleon.....	152
Les pays représentés.....	152
Les invités	153
La cérémonie et les réjouissances.....	155
Nominations et récompenses	155
26 La guerre contre Rome	155
L'ultimatum des plénipotentiaires romains.....	155
Une armée de plus de 300 000 hommes.....	156
Les forces de l'ennemi	157

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

	La traversée de la Manche.....	158
	Le géant du Mont-Saint-Michel.....	158
	La bataille de l'Aube.....	159
	L'embuscade avant Paris.....	160
	La bataille du Val de Siesia: préparatifs des Bretons.....	160
	La bataille du Val de Siesia: préparatifs des Romains.....	161
	La bataille du Val de Siesia: le choc.....	162
	La bataille du Val de Siesia: les pertes.....	163
27	Le retour d'Arthur en Bretagne.....	165
	La trahison de Modred.....	165
	La bataille de Port Rutup.....	165
	La bataille de Wintonia.....	165
	La bataille de la rivière Kamblan.....	165
	Le départ d'Arthur pour l'île d'Avalon.....	166
28	Histoire, Géographie et Mythologie.....	167
	Un roi Arthur historique? ou bien mythologique?.....	167
	Les dieux meurent... et ressuscitent.....	168
	Histoire peut-être, mais histoire trafiquée.....	169

VI LES HÉROS DE GEOFFROY

29	Du beau-père et du Père du roi Arthur.....	172
	Le mari de la mère d'Arthur: Gurloes.....	172
	Le père d'Arthur: Utherpendragon.....	174
	Où l'on reparle de pierre qui serait fils de Pierre.....	175
	Qui était Uter Pendragon?.....	177
30	Les Invités du Couronnement.....	178
	Les rois.....	179
	Saint Yves de Treguier n'était pas le premier.....	182
	Un Ivain à Chemeré en Retz en 1083.....	186
31	Les archevêques.....	188
32	Les ducs de pays « anglais ».....	188
	Les ducs de nobles cités du pays devenu ensuite anglais:.....	188
	Un pêle-mêle de figurants.....	191
33	Les quatorze chevaliers sans terre.....	192
34	Les rois des îles et presqu'îles du Nord:.....	195

35	Les hommes d'Outre-mer ou, si l'on préfère, les continentaux	196
36	La bataille du Val de sessia	197
	Les forces de l'ennemi	197
	L'embuscade avant Paris	199
	La bataille du Val de Siesia: préparatifs des Bretons	200
	La bataille du Val de Siesia: préparatifs des Romains	202
	La bataille de la rivière Kamblan	203
	La célébrité des participants	204

VII VILLES ET PAYS DE GEOFFROY

37	La géographie de Geoffroy de Monmouth	208
	Les pays celtiques	209
	Les sièges archiépiscopaux de Grande-Bretagne	209
	Onze (ou douze) villes anglaises à la rescousse	210
	Six îles, ou pays, du Nord	213
	Dix-huit pays dits d'outre-mer	213
38	Les Résidences d'Arthur: première partie	214
	«Caerleon en Galles» était-elle au pays de Galles?	215
	Ville des Légions ou Citadelle de Lug?	216
	Quelques Caerleon armoricains	216
	Et si Tintagel n'était pas à Tintagel?	219
	Tintagel? Un éperon barré... ..	221
	Avalon	222
39	Le royaume de Lot	223
	Le royaume de Lot: Lodonésie ou Orcanie?	223
	La Lyonnaise aussi était celtique	224
	Le dieu Lugos de Lyon à Saint-Pol de Léon?	225
	A 50 km de Guingamp	226
	Le roi Lot régnait à Vorganium en Lyonnaise	228

VIII LA TABLE RONDE

40	Un Normand nommé Robert Wace	229
	La symbiose et la transformation	229
	Le sel de Guérande	231
	Nantes capitale	232
	La Bretagne, de Douarnenez au Grand-Saint-Bernard	233

	Ici apparaît Brocéliande	235
	A Berenton la fontaine aux merveilles	237
	Où il est question d'une certaine anguille	238
	La même anguille court ailleurs	239
	Le clerc de Caen et le chanoine d'Oxford	240
41	La Légende d'Erec et Enide	242
	Ce que nous apprend le prologue	243
	La liste complète des chevaliers d'Arthur	244
42	Les dix premiers chevaliers de la Table Ronde	246
	1 – Gauvain :	246
	2 – Erec, fils de Lac :	246
	3 – Lancelot du Lac Lawnselot? L'Angusel?	247
	Ou encore Lance Lot?	248
	Au fond du lac	250
	4 – Gornemant de Goort	251
	5 – Le Beau Couard	253
	6 – le Laid Hardi	253
	7 – Méliant du Lys	254
	8 – Mauduit le Sage	255
	9 – Dodin le Sauvage	256
	10 – Gandelu	256
43	Vingt-deux autres chevaliers de la Table Ronde	257
	Yvain le preux et Yvain le bâtard	257
	Tristan	258
	Blioberis	259
	Caradué Briébras, roi de Vannes	259
	Caverou de Roberdic	260
	Le fils du roi Kénédic	261
	Le valet de Quintareus	261
	Ydier du Mont Dououreux	261
	Gahérié	262
	Ké d'Estreus	262
	Amauguin	262
	Gale le Chauve	263
	Girflet, fils de Do	263
	Taulas	264
	Loholt, fils d'Arthur	265

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

	Sagremor le Déréé	265
	Béduier le connétable	266
	Bravaïn	266
	Le roi Lot	266
	Galegant le Gallois	267
	Gronosis le Pervers, fils de Keu le sénéchal	267
44	Perceval le Gallois	268
	On l'appelait Bertwalt	268
	Il était recteur à Dineault	269

IX DÉESSES DES COURANTS

45	Anne, Guenièvre, Igerne	272
	La Reine Anne des Bretons	272
	La première Reine Anne, soeur d'Arthur	274
	Mère des dieux et des hommes, la déesse Anne	274
	A la recherche d'Igerne, mère d'Arthur et d'Anne	276
	Au port des déesses	277
	... Où surgit l'Ahès des Osismes	278
	La Reine Guenièvre, épouse d'Arthur	280
	Guenièvre est-elle la Reine du Monde?	281
	L'Eau-Mère de Brocéliande	282
	D'où venait Guenièvre?	283
	Le beau-père de Guenièvre aussi était né à Bourges	284
46	Niniane aussi appelée Viviane	285
	La rivière à l'Anguille	286
	Merlin et Niniane	288
47	Morgane, la jeune fille de la Mer	288
	Les Mari-Morganes	291
	Le Rocher Morgan face à l'île d'Avallon	291
	Toujours l'Anguille	292
48	Les deux Yseult	294
	Introuvable Iseult	294
	Yseult de Dol et Yseult de la Roche	296
	A la recherche de l'Iroise	297
	Brangien	299

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2002
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Sculpture du roi Arthur : @ Joe Cormish, D.R.
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/PhC